

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

A PARIS,

Chez Deschamps, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;
Grimprelle, libraire, rue Poissonnière, n° 21;
à *Versailles*, chez Larcher, libraire, rue des Réservoirs, n° 16;
à *Nantes*, chez Suireau-Couffinhal, libraire, place Royale;
à *Sens*, chez Thomas Malvin, libraire;
à *Vendôme*, chez Henrion, libraire, rue du Change;
à *Angoulême*, chez Perrez-Leclerc, libraire, place du Marché, n° 15;
à *Lille*, chez Vanacker, imp-lib. de Mgr. le dauphin;
à *Reims*, chez Cordier, libraire;
à *Clermont-Ferrand*, chez Pélisson, r. St. Genès, n° 44;
à *Turin*, chez Joseph Pumba, imp.-lib.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VII.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS
DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,
rue Saint-Jacques, nº 156.

1830.



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE.

MARIUS.

SOMMAIRE.

I. Diversité d'usages chez les Romains pour les noms propres. II. Caractère de Marius. III. Ses premières campagnes. Présages de Scipion sur sa grandeur future. IV. Son tribunat. V. Refusé pour l'édilité, il obtient la préture, qu'il est soupçonné d'avoir achetée. VI. Il commande en Espagne; épouse Julie, de la famille des Césars. Sa patience dans la douleur. VII. Il est lieutenant de Métellus en Afrique. Sa conduite dans cette guerre. VIII. Il fait condamner Turpilius à mort. IX. Il obtient le consulat. Fait son propre eloge, et montre un grand mépris pour la noblesse. X. Bocchus livre Jugurtha à Sylla, questeur de Marius; de là leur haine. XI. Second consulat de Marius. Origine des Cimbres. XII. Ils forment la résolution d'attaquer Rome. On s'oppose inutilement à l'élection de Marius. XIII. Son triomphe. Mort

tard. L. Sa mort. Réflexions sur son ambition et sur son attachement à la vie. LI. Réflexions sur la manière dont les hommes envisagent leur fortune. LII. Mort de Marius le fils.—Parallèle de Pyrrhus et de Marius.

I. Nous ne pouvons dire quel fut le troisième nom de Marius, et nous sommes dans la même ignorance sur Quintus Sertorius, celui qui fut long-temps maître de l'Espagne, et sur Lucius Mummius, le destructeur de Corinthe : car le surnom d'Achaïcus (1) que porta ce dernier, celui d'Africanus donné à Scipion, et celui de Macédonicus dont Métellus fut honoré, étaient tirés de leurs victoires. C'est par là que Posidonius croit convaincre d'erreur ceux qui veulent que le troisième nom des Romains fut leur nom propre, comme Camille, Marcellus, Caton ; il s'ensuivrait, dit-il, de leur opinion, que ceux qui n'auraient que deux noms n'auraient pas eu de nom propre. Mais il ne prend pas garde que, d'après son raisonnement, les femmes n'auraient pas non plus de nom propre : car on ne voit pas de femme qui porte le premier nom que Posidonius donne pour le nom propre des Romains, en faisant du premier des deux autres le nom commun de toute la famille : tels que les Pompéiens, les Manliens, les Cornéliens, comme on dit les Héraclides,

les Pélopides ; et du second une sorte d'épithète prise du caractère, des actions, des formes et des affections du corps : tels que Macrinus, Torquatus, Sylla. Il en était de même chez les Grecs, de Mnémon, de Grypus et de Callinicus. Mais sur ces points la diversité des usages donnerait lieu à de grandes discussions.

II. Quant à la figure de Marius, nous avons vu à Ravenne, dans les Gaules ([2]), sa statue en marbre, qui justifie ce qu'on rapporte de l'austérité et de la rudesse de ses mœurs. Doué d'une complexion robuste, courageux et né pour les armes, ayant reçu une éducation plus militaire que civile, il porta dans l'exercice des emplois et des charges une violence de caractère qu'il ne sut pas modérer. Il n'apprit jamais, dit-on, les lettres grecques, et ne voulut pas même se servir de cette langue dans aucune affaire importante; il trouvait ridicule d'apprendre la langue d'un peuple esclave. Après son second triomphe, il donna des jeux grecs pour la dédicace d'un temple, et étant venu au théâtre pendant qu'on les célébrait, il s'assit un moment et sortit aussitôt. Platon disait souvent au philosophe Xénocrate, dont les mœurs paraissaient trop sauvages : « Mon cher Xénocrate, « sacrifiez aux grâces. » Si de même on avait pu persuader à Marius de sacrifier aux grâces

et aux muses grecques, il n'aurait pas terni les belles actions qui l'avaient illustré dans la paix comme dans la guerre par la fin la plus honteuse ; et sa colère, son ambition déplacée, son insatiable avarice, ne l'auraient pas jeté dans une vieillesse féroce qu'il souilla par les plus grandes cruautés.

III. Il naquit de parens obscurs et pauvres, réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains. Son père s'appelait comme lui Marius, et sa mère Fulcinie. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, et ne connut que tard les mœurs et les usages de la ville. Il avait passé les premières années de sa vie dans un bourg de l'Arpinum, nommé Cerrétinum, où il menait une vie grossière, en comparaison de la politesse et de l'urbanité des villes, mais tempérante et semblable à celle des anciens Romains. Il fit sa première campagne contre les Celtibériens (*), pendant que Scipion l'Africain faisait le siége de Numance ; ce général eut bientôt reconnu dans Marius une grande supériorité de courage sur tous les autres jeunes gens ; il lui vit embrasser avec la plus grande facilité la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans des

(*) L'an de Rome 620. Les Celtibériens occupaient la vieille Castille.

armées corrompues par le luxe et par la mollesse. Il combattit un jour un des ennemis à la vue de son général, et le tua. Scipion chercha depuis à se l'attacher en le comblant d'honneurs, et un soir que Marius était à sa table, la conversation étant tombée après le souper sur les généraux de ce temps-là, un des convives, soit qu'il fût véritablement dans le doute, soit qu'il voulût flatter Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion, qui avait Marius au-dessous de lui, le frappa doucement de la main sur l'épaule, en disant : « Ce sera peut-être celui-ci : » tant ces deux hommes étaient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse sa grandeur future, et l'autre pour conjecturer quelle fin aurait le début de ce jeune homme !

IV. Ce mot de Scipion fut, dit-on, pour Marius, comme une voix divine qui, l'élevant aux plus hautes espérances, le porta à se livrer à l'administration des affaires ; et la faveur de Cécilius Métellus, dont la maison avait toujours protégé la famille de Marius, le fit nommer tribun du peuple. Pendant son tribunat il proposa, sur la manière de donner les suffrages, une loi qui paraissait priver les nobles de l'influence qu'ils avaient dans les jugemens. Le

consul Cotta ayant combattu cette loi, persuada au sénat de s'y opposer, et de citer Marius pour rendre raison de sa conduite. Le décret fut rendu, et Marius entra dans le sénat, non avec l'embarras d'un jeune homme qui, sans être connu par aucune action d'éclat, ne faisait que d'entrer dans le gouvernement; mais prenant d'avance l'air assuré que lui donnèrent depuis ses grands exploits, il menaça le consul de le faire traîner en prison s'il ne faisait révoquer le décret. Cotta se tournant vers Métellus pour prendre sa voix, ce sénateur se leva et soutint l'avis du consul. Marius fit venir du dehors un licteur, et lui ordonna de conduire Métellus en prison. Celui-ci en appela aux autres tribuns; mais aucun d'eux n'ayant pris sa défense, le sénat crut devoir céder, et retira son décret. Marius, fier de sa victoire, sort du sénat et se rend à l'assemblée du peuple, où il fait passer la loi. Ce début fit juger qu'on ne le verrait jamais ni plier par crainte ni céder par honte, et que pour servir les intérêts du peuple il opposerait au sénat la plus forte résistance; mais bientôt il effaça cette opinion par une conduite toute contraire. Quelqu'un ayant proposé de faire aux citoyens une distribution gratuite de blé, Marius s'y opposa fortement; et ayant fait rejeter la loi, il obtint également

l'estime des deux partis, qui le jugèrent incapable de favoriser l'un ou l'autre contre l'intérêt de la république.

V. Après son tribunat, il se mit sur les rangs pour la grande édilité : car il y a deux ordres d'édiles : le premier est celui des édiles curules, ainsi nommés des siéges à pieds courbés sur lesquels ils s'asseyent pour donner audience; le second, bien inférieur en dignité, est celui des édiles plébéiens. Après qu'on a élu les grands édiles, on procède tout de suite à l'élection des autres. Marius voyant bien qu'il allait être refusé pour la première édilité, se présenta sur-le-champ pour la seconde. On vit dans cette conduite une obstination et une audace qui le firent encore rejeter. Deux refus essuyés en un jour, ce qui était sans exemple, ne lui firent rien rabattre de sa fierté. Peu de temps après il brigua la préture et se vit sur le point d'être refusé. Élu enfin le dernier, il fut accusé d'avoir acheté les suffrages. Ce qui l'en fit surtout soupçonner, c'est qu'on avait vu dans les barrières un esclave de Cassius Sabacon au milieu de ceux qui donnaient leurs voix. Sabacon était l'intime ami de Marius. Appelé devant les juges et interrogé sur ce fait, il répondit que la chaleur lui ayant causé une soif extrême, il avait demandé de l'eau fraîche; que son esclave

lui en avait apporté dans une tasse, et qu'à peine il l'avait eu bue, que l'esclave s'était retiré. Cependant il fut chassé du sénat par les premiers censeurs nommés dans ces comices. On jugea qu'il avait mérité cette flétrissure, ou pour avoir fait une fausse déposition, ou pour avoir cédé à son intempérance (3). Caïus Herennius fut aussi appelé en témoignage contre Marius; mais il observa qu'il n'était pas d'usage de déposer contre ses cliens, et que la loi dispensait les patrons de cette nécessité : c'est le nom sous lequel les Romains désignent les protecteurs; or, la famille de Marius, et Marius lui-même, avaient été de tout temps les cliens de la famille des Hérennius. Les juges reçurent cette excuse; mais Marius s'opposa à ce qu'elle fût admise; il soutint que du moment qu'il avait été nommé à une charge publique sa clientelle avait cessé; ce qui n'était cependant pas tout-à-fait vrai (4), car toute magistrature ne dispense pas les cliens eux-mêmes, ni leurs descendans, de leurs devoirs envers les patrons. Ce privilége n'est attaché qu'aux charges qui donnent le droit de chaise curule : aussi les premiers jours l'affaire de Marius allait-elle mal, et les juges ne se montraient pas favorablement disposés pour lui. Cependant, contre l'attente du public, il fut absous le dernier jour, parce

que les suffrages se trouvèrent partagés. Il se conduisit avec assez de modération dans sa préture.

VI. En sortant de charge, il alla commander dans l'Espagne ultérieure (5), qu'il délivra des brigandages dont elle était le théâtre. Cette province avait encore des mœurs sauvages et barbares, et les Espagnols, dans ce temps-là, ne connaissaient rien de plus beau que de vivre de vols et de rapines. Revenu à Rome, il prit part aux affaires publiques; mais il n'y apporta ni richesse, ni éloquence, deux des plus puissans moyens qu'eussent alors pour gouverner ceux qui avaient le plus de considération parmi le peuple. Ses concitoyens néanmoins, lui ayant tenu compte de la force de son caractère, de sa constance infatigable dans les travaux, de sa manière de vivre toute populaire, il parvint bientôt aux premiers honneurs, et acquit une telle puissance, que, par l'alliance la plus honorable, il entra dans l'illustre maison des Césars; il épousa Julie, tante de ce Jules César qui fut dans la suite le plus grand des Romains, et qui, à raison de cette parenté, se fit gloire de rétablir les honneurs de Marius, comme nous l'avons raconté dans sa Vie. A la tempérance dont Marius faisait profession, il joignait, dit-on, une patience invincible dans la

douleur, et il en donna une grande preuve dans une opération qu'il se fit faire. Ses jambes étaient pleines de varices, dont il supportait avec peine la difformité. Ayant donc appelé un chirurgien pour les lui couper, il lui présenta une de ses jambes, sans vouloir qu'on la lui liât, et souffrit les douleurs cruelles que lui causèrent les incisions, sans faire aucun mouvement, sans jeter un soupir, avec un visage assuré, et dans un profond silence; mais quand le chirurgien voulut passer à l'autre jambe, il refusa de la lui donner, en disant : « Je vois que la guérison ne vaut pas la douleur qu'elle cause. »

VII. Vers ce temps-là, le consul Cécilius Métellus (*) ayant été chargé d'aller en Afrique faire la guerre contre Jugurtha (**), choisit Marius pour son lieutenant. Marius, qui vit dans cette expédition un vaste champ à de grands combats et à des actions glorieuses, n'eut garde, comme les autres lieutenans, de servir à l'élévation de Métellus, et de travailler pour sa gloire. Persuadé que c'était moins Métellus qui l'avait choisi pour cet emploi, que la fortune elle-même, qui, lui ménageant l'occasion la plus favorable, l'avait placé sur un vaste

(*) Surnommé depuis Numidicus.
(**) L'an de Rome 465.

et magnifique théâtre, où il pourrait se signaler par les plus belles actions, il y déploya tout ce qu'il avait de talens militaires. Dans le cours de cette guerre, qui offrait les plus grandes difficultés, on ne le vit jamais ni craindre les travaux les plus rudes, ni dédaigner les fonctions les moins importantes. Supérieur à tous ses égaux en bon sens et en prudence pour tout ce qui pouvait contribuer à l'utilité commune, il disputait avec de simples soldats de patience et de frugalité, et il acquit ainsi la bienveillance de toute l'armée. C'est en général un grand soulagement dans les situations difficiles, que d'avoir des compagnons qui en partagent volontairement les peines, et qui semblent par là en ôter la contrainte et la nécessité. Il n'est pas pour le soldat romain de spectacle plus doux que de voir son général manger publiquement le même pain que lui, coucher sur une simple paillasse, et travailler avec lui à ouvrir une tranchée, ou à fortifier un camp. Il estime bien moins les capitaines qui lui donnent de l'argent ou qui l'élèvent aux charges que ceux qui s'associent à ses travaux et à ses dangers; il aime qu'ils partagent ses fatigues, et non qu'ils le laissent vivre dans l'oisiveté. Marius, en suivant cette conduite, gagna l'affection de tous les soldats, et remplit bientôt l'Afrique

entière et l'Italie même du bruit de son nom et de sa gloire. Tous ceux qui de l'armée écrivaient à Rome ne cessaient de répéter qu'on ne verrait la fin de cette guerre contre ce roi barbare que lorsque Marius, nommé consul, en aurait seul la conduite.

VIII. Une préférence si marquée déplaisait fort à Métellus; mais rien ne lui causa plus de chagrin que l'aventure de Turpilius. C'était un ami de Métellus, et les deux familles étaient depuis long-temps liées par les nœuds de l'hospitalité. Turpilius avait alors à l'armée la charge d'intendant des ouvriers. Préposé par Métellus à la garde d'une ville considérable, nommée Vacca (6), il crut qu'en ne faisant aucune injustice aux habitans, en les traitant même avec beaucoup de douceur et d'humanité, il s'assurerait de leur fidélité; mais leur perfidie le livra, sans qu'il s'en doutât, entre les mains des ennemis. Ils reçurent Jugurtha dans leur ville; mais ils ne firent point de mal à Turpilius, et obtinrent pour lui, de ce prince, la vie et la liberté. Cité en justice comme coupable de trahison, il eut pour un de ses juges Marius, qui, très indisposé contre lui, aigrit tellement la plupart des autres, que Métellus se vit forcé, malgré lui, par la pluralité des suffrages, de le condamner à mort. Peu de temps après, l'accusa-

tion ayant été reconnue fausse, et tous les autres juges partageant la vive douleur de Métellus, Marius, au contraire, en témoigna publiquement sa joie : il se vanta que cette condamnation était son ouvrage, et il n'eut pas honte de dire partout qu'il avait attaché à l'âme de Métellus une furie vengeresse, qui le punissait d'avoir fait mourir son hôte. Il éclata dès lors entre eux une haine implacable; et Métellus lui dit un jour en raillant : « Vous voulez donc « nous quitter, homme de bien; vous pensez à « vous embarquer pour Rome, et à y briguer « le consulat : car vous n'auriez garde d'attendre à être consul avec mon fils. » Ce fils de Métellus était encore dans sa première jeunesse.

IX. Cependant Marius sollicitait vivement son congé, que Métellus différait toujours, et qu'il lui accorda enfin, lorsqu'il ne restait plus que douze jours jusqu'à l'élection des consuls. Marius se rendit en deux jours et une nuit à Utique sur mer, quoiqu'elle fût à une distance considérable du camp. Avant que de s'embarquer il fit un sacrifice; et le devin lui assura, dit-on, que le dieu lui promettait des prospérités extraordinaires et bien supérieures à ses espérances. Le cœur enflé de ces promesses, il mit à la voile, et ayant eu constamment le vent le plus favorable, il fit la traversée en quatre jours.

Le peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. Conduit aux comices par un des tribuns, après avoir présenté plusieurs chefs d'accusation contre Métellus, il demanda le consulat, en promettant de tuer de sa main Jugurtha, ou de l'amener prisonnier à Rome. Il fut nommé consul sans opposition (*), et aussitôt, au mépris des lois et des coutumes des Romains, dans les nouvelles levées qu'il fit il enròla des esclaves et des gens sans aveu. Tous les généraux, avant lui, n'en recevaient pas dans les troupes: ils ne confiaient les armes, comme les autres honneurs de la république, qu'à des hommes qui en fussent dignes, et dont la fortune connue répondît de leur fidélité. Ce ne fut pas néanmoins cette nouveauté qui décria le plus Marius; il offensa bien davantage les premiers de Rome par des discours pleins de fierté, de mépris et d'insolence. Il criait partout que son consulat était une dépouille qu'il enlevait à la mollesse des patriciens et des riches; que pour lui il se glorifiait auprès du peuple, non de vains monumens et d'images étrangères, mais de ses propres blessures. Souvent même, en parlant des généraux qui avaient été défaits en Afrique, tels que Bestia et Albinus (7), qui, tous deux

(*) L'an de Rome 647.

issus de maisons anciennes, mais sans capacité pour la guerre, n'avaient dû leurs défaites qu'à leur inexpérience. « Croyez-vous, demandait-il « à ceux qui étaient présens, que les ancêtres « de ces deux généraux n'auraient pas préféré « de laisser des descendans qui me ressemblas- « sent? Ne se sont-ils pas eux-mêmes rendus « illustres bien moins par leur noblesse et par « leur rang que par leurs vertus et par leurs « exploits? » Tous ces discours ne lui étaient pas inspirés seulement par sa présomption et sa vanité, par l'envie de s'attirer gratuitement la haine des patriciens; il était encore excité par le peuple, qui, charmé du mépris que ces propos attiraient au sénat, et mesurant toujours l'élévation de l'âme à la fierté des paroles, portait Marius jusqu'aux nues, et le poussait à ne pas épargner les nobles pour faire plaisir à la multitude.

X. Quand il fut repassé en Afrique, Métellus, dominé par l'envie, et outré de dépit de ce qu'après avoir presque terminé la guerre, lorsqu'il n'avait plus qu'à se rendre maître de la personne de Jugurtha, Marius, qui ne devait son élévation qu'à son ingratitude, venait lui enlever la couronne et le triomphe, ne put se résoudre à le voir, et se retira de l'armée, dont Rutilius, un de ses lieutenans, remit le com-

mandement à Marius. Mais, avant la fin de la guerre, la vengeance céleste punit Marius de sa perfidie : Sylla vint lui ravir la gloire de la terminer, de la même manière qu'il l'avait enlevée lui-même à Métellus. Comme j'ai raconté ce fait en détail dans la Vie de Sylla, je n'en dirai ici que peu de mots. Bocchus, roi de la haute Numidie, était beau-père de Jugurtha. Cependant il ne lui donna que de faibles secours dans cette guerre, sous prétexte de sa mauvaise foi ; mais, en effet, parce qu'il redoutait son agrandissement. Quand Jugurtha, fugitif et errant, réduit à n'avoir d'autre ressource que son beau-père, se fut réfugié près de lui, Bocchus le reçut comme suppliant, plus par honte que par bienveillance. Maître de sa personne, il feignait en public de solliciter sa grâce auprès de Marius. Il écrivait même à ce général, avec une franchise apparente, qu'il ne livrerait pas Jugurtha ; mais ayant formé secrètement le dessein de trahir ce prince, il manda auprès de lui Sylla, alors questeur de Marius, et qui, dans cette guerre, avait rendu quelques services à Bocchus. Sylla, se livrant à sa foi, se rendit à sa cour ; mais quand il fut arrivé, le barbare changea de sentiment, et parut se repentir de son dessein. Il balança plusieurs jours s'il livrerait son gendre ou s'il retiendrait Sylla. Enfin,

se décidant pour la trahison qu'il avait d'abord projetée, il remit Jugurtha vif entre les mains de Sylla (*) : tel fut le premier germe de cette haine implacable et cruelle qui éclata bientôt entre Marius et Sylla, et qui manqua de renverser Rome. Ceux qui portaient envie à Marius attribuaient à Sylla la prise du roi de Numidie; et Sylla lui-même avait fait graver un anneau, qu'il porta toujours depuis et qui lui servait de cachet, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus; rien n'irritait tant Marius, l'homme le plus ambitieux et le moins disposé à partager avec un autre la gloire de ses actions. Sylla d'ailleurs était excité par les ennemis de Marius, qui affectaient de faire honneur à Métellus des premiers et des plus grands succès de cette guerre, et de mettre les derniers sur le compte de Sylla, qui avait eu la gloire de la terminer; ils avaient pour but d'empêcher que le peuple n'admirât tant Marius, et ne le regardât comme le premier des capitaines romains.

XI. Mais cette envie et cette haine, ces invectives contre Marius, furent bientôt assoupies et dissipées par le danger qui, du côté du couchant, vint menacer tout à coup l'Italie.

(*) L'an de Rome 648.

Rome n'eut pas plus tôt senti le besoin qu'elle avait d'un général habile, et cherché des yeux quel était le pilote qui pouvait la sauver dans une guerre qui s'élevait sur elle comme une affreuse tempête, que, voyant les citoyens des maisons les plus nobles et les plus riches refuser de se mettre sur les rangs pour demander le consulat, Marius, quoique absent, y fut nommé tout d'une voix (*). A peine on savait à Rome la prise de Jugurtha, qu'on y porta la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. Tout ce qu'on rapportait du nombre et de la force de leurs armées parut d'abord incroyable; mais ce qu'on en disait se trouva bientôt au-dessous de la vérité. Ils étaient trois cent mille combattans, tous bien armés, et ils traînaient à leur suite une multitude beaucoup plus nombreuse de femmes et d'enfans, pour qui ils cherchaient des terres capables de nourrir cette multitude immense, et des villes où ils pussent s'établir : car ils savaient qu'avant eux les Celtes avaient conquis sur les Toscans la contrée la plus fertile de l'Italie. Comme ces barbares avaient peu de commerce avec les autres peuples et qu'ils habitaient des pays très éloignés, on ignorait à quelles nations ils ap-

(*) L'an de Rome 650.

partenaient, et de quelles contrées ils étaient partis pour venir, comme une nuée orageuse, fondre sur les Gaules et sur l'Italie. Leur grande taille, leurs yeux noirs, et le nom de Cimbres que les Germains donnent aux brigands, faisaient seulement conjecturer qu'ils étaient de ces peuples de la Germanie qui habitent sur les bords de l'Océan septentrional; d'autres disent que la Celtique, contrée vaste et profonde, s'étend depuis la mer extérieure et les climats septentrionaux situés à l'est, jusqu'aux Palus-Méotides, et touche à la Scythie Pontique; que ces deux nations voisines s'étant unies ensemble, sortirent de leur pays, non en même temps et par une seule émigration, mais que chaque année, au printemps, elles se mettaient en campagne et attaquaient les peuples qui se trouvaient sur leur passage. Bientôt, par des conquêtes successives, elles s'étendirent dans tout le continent; et quoique chaque peuple eût un nom différent, on donnait à toute leur armée celui de Celto-Scythes. Selon d'autres enfin, une portion de ces Cimmériens, qui furent les premiers connus des anciens Grecs, portion peu considérable, eu égard à la nation entière, prit la fuite ou fut chassée de son pays par les Scythes, à la suite de quelque sédition, et passa des Palus-Méotides dans l'Asie, sous la con-

duite de Lygdamis. Les autres, qui formaient la partie la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la nation, habitaient aux extrémités de la terre, près de l'Océan Hyperboréen, dans un pays couvert partout de bois et d'ombres épaisses, presque inaccessible aux rayons du soleil, qui ne peuvent pénétrer dans ces forêts, si vastes et si profondes, qu'elles vont se joindre à la forêt Hercynie (8). Ils étaient placés sous cette partie du ciel où l'inclinaison des cercles parallèles donne au pôle une telle élévation, qu'il est presque le zénith de ces peuples, et que les jours étant, dans leur plus longue comme dans leur plus courte durée, toujours en égalité avec les nuits, y partagent l'année en deux portions égales : ce qui a fourni à Homère l'idée de sa fable des enfers.

XII. Voilà d'où partirent pour se rendre en Italie ces barbares appelés d'abord Cimmériens, d'où leur vint ensuite vraisemblablement le nom de Cimbres. Au reste, ces faits sont plus fondés sur des conjectures que sur des preuves historiques ; mais la plupart des auteurs conviennent que leur nombre, loin d'être au-dessous de ce que nous avons dit, était encore beaucoup plus considérable. Leur courage et leur audace, leur force et leur vivacité dans les combats, étaient comparables à la violence et à l'impétuosité de

la foudre. Rien ne pouvait ni leur résister, ni s'opposer à leur marche; tous les peuples, sur leur passage, étaient entraînés comme une proie facile. Plusieurs généraux romains, envoyés avec des armées puissantes pour commander dans la Gaule-Cisalpine, avaient été honteusement enlevés, et ce fut la lâcheté que ces chefs montrèrent contre les premières attaques de ces barbares qui les enhardit à marcher vers Rome, encouragés par la facilité de leurs victoires sur tous les généraux qu'ils avaient eus à combattre, et par les richesses immenses qu'ils avaient amassées. Ils résolurent de ne s'établir nulle part qu'ils n'eussent détruit Rome et ravagé toute l'Italie. Les Romains, à qui la nouvelle de cette résolution venait de toutes parts, appelèrent Marius à la conduite de cette guerre, et le nommèrent consul pour la seconde fois, quoiqu'il fût défendu d'élire quelqu'un qui serait absent et qui n'aurait pas mis entre les deux consulats l'intervalle prescrit par la loi. Ceux qui voulurent s'opposer à son élection, en alléguant cette défense, furent repoussés par le peuple. « Ce n'était pas, disait-on, la première « fois que la loi cédait à l'utilité publique, et « le motif qui y faisait déroger en cette circon- « stance n'était pas moins pressant que celui « qui avait déterminé leurs ancêtres à nom-

« mer, contre les lois, Scipion consul (9); et « lorsqu'ils l'avaient élu, ils n'avaient pas à « craindre la ruine de leur ville : ils ne vou- « laient que détruire Carthage. » Le peuple donc passa outre et confirma sa nomination.

XIII. Marius ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du consulat le premier jour de janvier (*), jour où commence l'année romaine; il entra dans Rome en triomphe, et fit voir aux Romains un spectacle qu'ils avaient peine à croire : c'était Jugurtha captif. Personne n'aurait osé se flatter de voir finir cette guerre du vivant de ce prince, tant il savait se plier avec souplesse à toutes les variations de la fortune, tant son courage était secondé par sa finesse! On dit que pendant la marche du triomphe il perdit le sens, et que la pompe finie, il fut conduit dans une prison, où les licteurs, pressés d'avoir sa dépouille, déchirèrent sa robe et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles pour avoir les anneaux d'or qu'il y portait. Jeté nu dans un cachot, ayant l'esprit aliéné, il dit en souriant : « Par Hercule, « que vos étuves sont froides! » Après avoir lutté six jours entiers contre la faim, en conservant toujours le désir et l'espérance de vi-

(*) L'an de Rome 660.

vre, il trouva enfin, dans une mort misérable, la juste punition de ses forfaits. On porta dit-on, dans ce triomphe, trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cent soixante-quinze d'argent, et dix-sept mille vingt-huit drachmes d'espèces monnayées.

XIV. Marius, après son triomphe, assembla le sénat, et, soit distraction, soit abus insolent de sa fortune, il entra dans la salle avec sa robe de triomphateur (*) ; mais s'étant aperçu sur-le-champ de l'indignation de tout le sénat, il sortit ; et, ayant remis sa robe prétexte, il revint prendre sa place. Quand il partit pour son expédition, il exerça ses troupes jusque dans leur marche ; il les accoutuma à faire toutes sortes de courses, et des traites fort longues ; il les obligea de porter leur bagage et de préparer eux-mêmes leur nourriture : aussi, longtemps après, les soldats qui aimaient le travail, et exécutaient paisiblement et en silence tout ce qu'on leur ordonnait, étaient-ils appelés les mulets de Marius. D'autres, il est vrai, donnent une origine différente à ce proverbe : ils disent qu'au siége de Numance, Scipion ayant voulu visiter non seulement les armes et les chevaux de ses soldats, mais encore leurs cha-

(*) Ce que nul triomphateur n'avait fait avant lui.

riots et leurs mulets, pour voir si chacun les tenait en bon état et toujours prêts à servir, Marius amena son cheval, qu'il pansait lui-même, et qui était très bien tenu, ainsi que son mulet qui, par son embonpoint, sa force et sa douceur, effaçait tous les autres mulets de l'armée. Le général, charmé de l'état où il voyait les bêtes de service de Marius, et en ayant depuis souvent parlé, il passa en proverbe de dire, pour louer avec raillerie un homme laborieux, assidu et patient au travail, que c'était un mulet de Marius.

XV. Il semble que dans cette occasion ce fut pour Marius une grande faveur de la fortune que les barbares, par une sorte de reflux (11), allassent d'abord inonder l'Espagne; ce retard lui donna le temps d'exercer ses soldats, de leur inspirer du courage et de l'audace, et, ce qui était encore plus important, de leur apprendre à connaître leur général. Sa dureté dans le commandement, sa rigueur inflexible dans les punitions, une fois qu'ils eurent pris l'habitude d'obéir et de ne plus manquer à leur devoir, leur parurent également justes et salutaires. Quand ils eurent vécu quelque temps avec lui, ils virent que sa colère et ses emportemens, l'âpreté de sa voix, l'air farouche de son visage, n'étaient plus redoutables pour eux, et ne le se-

raient que pour les ennemis. Mais rien ne les charmait tant que sa droiture dans les jugemens; on en cite cet exemple remarquable. Il avait parmi les officiers de son armée un neveu, nommé Caïus Lucius, qui ne passait pas pour un méchant homme, mais qui se laissait aller à des passions infâmes. Il aimait un jeune homme de sa compagnie, nommé Trébonius, et l'avait déjà sollicité plusieurs fois inutilement. Une nuit, enfin, il le fait appeler par un de ses domestiques; le jeune homme, qui ne pouvait désobéir à son officier, se rend à ses ordres. Dès qu'il est entré dans la tente de Lucius, cet officier voulant lui faire violence. Trébonius tire son épée et le tue. Marius était alors absent; à son retour, il fit citer Trébonius à son tribunal, où il se présenta contre lui beaucoup d'accusateurs et pas un seul défenseur. Alors le jeune homme s'étant avancé avec confiance, exposa devant Marius ce qui s'était passé; il nomma plusieurs témoins de ses refus persévérans aux sollicitations fréquentes de Lucius, des offres considérables qui lui avaient été faites, sans que rien eût pu lui arracher le sacrifice de son honneur. Marius, ravi d'admiration et transporté de joie, fit apporter une de ces couronnes dont les Romains récompensaient les plus grands traits de courage, et la mit lui-même sur la tête

de Trébonius, pour avoir fait une action si glorieuse dans un temps qui avait besoin de grands exemples.

XVI. Ce jugement, connu à Rome, ne contribua pas peu à faire obtenir à Marius un troisième consulat ; d'ailleurs on attendait les barbares au printemps, et les soldats ne voulaient pas s'exposer à combattre contre eux sous un autre général que Marius. Mais ils ne vinrent pas aussitôt qu'on l'avait cru, et le troisième consulat de Marius expira (*) avant qu'ils fussent arrivés. Quand le temps des comices approcha, la mort de l'autre consul obligea Marius de laisser le commandement de l'armée à Manius Acilius, et de se rendre à Rome. Plusieurs Romains des plus distingués s'étaient mis sur les rangs, mais Lucius Saturninus, celui des tribuns qui avait le plus de pouvoir sur le peuple, gagné par Marius, haranguait dans toutes les assemblées, pour persuader aux citoyens de continuer Marius dans le consulat : et comme celui-ci faisait semblant de le refuser, qu'il affectait même de ne pas s'en soucier, Saturninus l'accusait de trahir sa patrie, en ne voulant pas, dans un danger si pressant, accepter le commandement de l'armée. On voyait

(*) L'an de Rome 651.

bien que ce n'était qu'une feinte, dans laquelle Saturninus jouait assez maladroitement son rôle; mais le peuple, qui santait que dans cette conjoncture on avait besoin de la capacité et de la fortune de Marius, lui décerna ce quatrième consulat (*), et lui donna pour collègue Catulus Lutatius, homme estimé des nobles, et qui n'était pas désagréable au peuple. Marius, informé que les ennemis approchaient, se hâta de repasser les Alpes; et ayant placé son camp sur le bord du Rhône, il le fortifia, et le fournit d'une telle abondance de provisions de bouche, que jamais la disette des vivres ne pouvait le forcer à combattre quand il n'y trouverait pas son avantage. Mais comme il fallait faire venir par mer toutes les provisions avec beaucoup de temps et de dépense, il trouva le moyen d'en rendre le transport prompt et facile. Les marées avaient rempli de vase et de gravier les embouchures du Rhône; sa rive était couverte d'une bourbe profonde que les flots y déposaient, et en rendait l'entrée aussi difficile que dangereuse aux vaisseaux de charge. Marius, pour occuper son armée pendant ce temps de loisir, fit creuser un large fossé, dans lequel il détourna une grande partie du fleuve, et qu'il conduisit jus-

(*) L'an de Rome 652.

qu'à un endroit du rivage sûr et commode. Le fossé avait assez de profondeur pour contenir de grands vaisseaux, et son embouchure dans la mer était unie et à l'abri du choc des vagues. Ce fossé s'appelle encore aujourd'hui la fosse Mariane [12].

XVII. Les barbares s'étant séparés en deux armées, les Cimbres gagnèrent la Haute-Germanie, pour aller par la Norique [13] forcer les passages que gardait Catulus ; les Teutons avec les Ambrons vinrent par la Ligurie, en côtoyant la mer, et marchèrent contre Marius. Les Cimbres retardèrent assez long-temps leur départ ; mais les Teutons et les Ambrons étant partis sans différer, et ayant bientôt franchi l'espace qui les séparait des Romains, parurent devant Marius. C'était un nombre infini de barbares hideux à voir, et dont la voix et les cris ne ressemblaient pas à ceux des autres hommes. Ils embrassèrent dans l'assiette de leur camp une étendue immense ; et dès qu'il fut établi, ils provoquèrent Marius au combat. Ce général, qui s'inquiétait peu de leurs défis, retint ses soldats dans le camp, et fit de sévères réprimandes à ceux qui, témoignant une fierté déplacée, et n'écoutant que leur colère, voulaient aller combattre. Il les appelait traîtres à la patrie, et leur représentait que l'objet de leur

ambition devait être, non d'obtenir des triomphes et d'élever des trophées, mais de dissiper cette nuée foudroyante qui les menaçait, et de sauver l'Italie. C'était le langage qu'il tenait en particulier aux capitaines et aux principaux officiers; pour les soldats, il les plaçait les uns après les autres sur les remparts du camp, d'où ils pouvaient voir les ennemis, afin de les accoutumer à leur figure, au ton rude et sauvage de leur voix, à leur armure et à leurs mouvemens extraordinaires. Il leur rendit ainsi familier, par l'habitude, ce qui d'abord leur avait paru si effrayant: car il savait que la nouveauté fait souvent illusion et exagère les choses que l'on craint, au lieu que l'habitude ôte même à celles qui sont redoutables une grande partie de l'effroi qu'elles inspirent. Cette vue continuelle des ennemis diminua peu à peu l'étonnement dont ils avaient été d'abord frappés; et bientôt leur colère, ranimée par les menaces et les bravades insupportables de ces barbares, échauffa et enflamma leur courage: car les ennemis, non contens de piller et de ravager tous les environs, venaient les insulter jusque dans leur camp, avec une audace et une insolence si révoltantes, qu'indignés de leur inaction, ils se livrèrent à des plaintes qui parvinrent enfin jusqu'à Marius. « Quelle lâcheté, disaient-ils,

« Marius a-t-il donc reconnue en nous, pour « nous empêcher de combattre? pour nous te- « nir, comme des femmes, sous des clefs et des « geôliers? Osons lui faire voir que nous som- « mes des hommes libres; allons lui demander « s'il attend d'autres soldats qui combattent « pour la liberté, et s'il compte ne jamais nous « employer que comme de simples travailleurs, « pour creuser des fossés, nettoyer des bour- « biers ou détourner des rivières. C'est sans « doute pour ces glorieux ouvrages qu'il nous « a exercés à tant de travaux; ce sont là les « exploits de ses deux consulats, qu'il se pro- « pose de présenter à ses concitoyens. Craint-il « le sort de Carbon et de Cépion, que les en- « nemis ont vaincus? Mais ces généraux étaient « bien au-dessous de Marius en réputation et « en courage, et leurs armées moins fortes que « la sienne. Encore vaudrait-il mieux essuyer « quelque perte en combattant que de rester « dans l'inaction, spectateurs des dégâts que « souffrent nos alliés. »

XVIII. Marius, charmé de ces plaintes, s'é-tudiait cependant à les calmer, en les assurant qu'il était bien éloigné de se défier d'eux, mais que, pour obéir à certains oracles, il attendait le temps et le lieu qui devaient lui donner la vic-toire. Il menait partout avec lui une femme de

Syrie, nommée Marthe, qui passait pour avoir l'esprit prophétique. Il la faisait porter dans une litière, avec de grands témoignages de respect, et il n'offrait jamais de sacrifices que par son ordre. Elle avait d'abord voulu faire connaître ses prophéties au sénat, qui refusa de l'écouter; s'étant donc tourné du côté des femmes, elle leur donna quelques preuves de sa connaissance de l'avenir: elle persuada surtout la femme de Marius, un jour qu'étant assise à ses pieds à un combat de gladiateurs, elle lui annonça fort heureusement quel serait le vainqueur. La femme de Marius l'envoya tout de suite à son mari, qui en fut dans l'admiration, et, comme je viens de le dire, la mena toujours à sa suite dans une litière. Quand elle allait aux sacrifices, elle était vêtue d'une robe de la plus belle pourpre attrchée avec des agraffes, tenant à la main une pique entourée de bandelettes et de guirlandes de fleurs. Cette comédie fit douter à bien des gens si Marius en produisant ainsi cette femme, était véritablement persuadé de sa science prophétique, ou s'il faisait seulement semblant d'y croire pour tirer parti de sa fourberie. Mais Alexandre le Myndien raconte une histoire de vautours (1) vraiment admirable. Il dit que deux de ces oiseaux se montraient régulièrement dans

camp de Marius lorsqu'il devait gagner une bataille, et qu'ils suivaient constamment son armée. On les reconnaissait à des colliers d'airain que leur avaient mis des soldats qui les avaient pris et lâchés ensuite. Depuis ce jour-là ils reconnurent ces soldats, et semblaient les saluer de leurs cris; les soldats, de leur côté, étaient charmés de les voir, parce qu'ils étaient pour eux l'augure d'un heureux succès. Il y eut alors plusieurs signes, dont la plupart n'avaient rien d'extraordinaire. Mais on apprit d'Amerie et de Tuderte (11), deux villes d'Italie, qu'il avait paru la nuit, dans le ciel, des lances de feu, et des boucliers qui, d'abord séparés, s'étaient mêlés ensuite, et avaient figuré les dispositions et les mouvemens de deux armées qui combattent; que les uns ayant cédé, et les autres s'étant mis à leur poursuite, ils avaient tous pris leur direction vers le couchant. Dans le même temps, on vit arriver de Pessinunte Batabacès, grand-prêtre de la mère des dieux, qui déclara que la déesse lui avait annoncé du fond de son sanctuaire que la victoire et l'honneur de cette guerre demeureraient aux Romains. Le sénat, ayant ajouté foi à ce rapport, ordonna qu'on bâtît un temple à la déesse, qui leur promettait la victoire. Batabacès voulut se présenter au peuple, pour lui répéter la même promesse;

mais le tribun Aulus Pompéius l'en empêcha, le traita d'imposteur, et le chassa ignominieusement de la tribune. Ce fut surtout cette violence qui fit croire à la prédiction du grand-prêtre : car, au sortir de l'assemblée, le tribun, à peine rentré chez lui, fut saisi d'une fièvre violente dont il mourut le septième jour, événement qui fut su et constaté dans toute la ville.

XIX. Les Teutons, voyant que Marius se tenait toujours tranquille dans son camp, entreprirent de le forcer ; mais, accueillis d'une grêle de traits qu'on fit pleuvoir sur eux des retranchemens, et qui leur tuèrent beaucoup de monde, ils résolurent de passer outre, persuadés qu'ils franchiraient les Alpes sans obstacle. Ils plient donc bagage, et passent le long du camp des Romains. Le temps que dura leur passage fit surtout connaître combien leur nombre était prodigieux. Ils furent, dit-on, six jours entiers à défiler sans interruption devant les retranchemens de Marius ; et comme ils passaient près des Romains, ils leur demandaient, en se moquant d'eux, s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes, qu'ils seraient bientôt auprès d'elles. Quand ils furent tous passés, et qu'ils eurent pris quelque avance, Marius décampa aussi, et se mit à leur suite. Il se postait toujours près d'eux, choisissait pour camper des

lieux forts d'assiette, qu'il fortifiait encore par de bons retranchemens, afin de passer les nuits en sûreté. En continuant ainsi leur marche, les deux armées arrivèrent à un lieu qu'on appelle les eaux de Sextius ([16]), d'où il leur restait peu de chemin à faire pour être au pied des Alpes. Ce fut là que Marius résolut de les combattre ; il prit un poste très avantageux, mais où l'eau n'était pas abondante ; il le choisit, dit-on, à dessein, pour animer le courage de ses troupes. Comme la plupart se plaignirent qu'ils allaient souffrir une cruelle soif, Marius leur montrant de la main une rivière qui baignait le camp des barbares : « C'est là, leur dit-il, qu'il faut « aller acheter de l'eau au prix de votre sang. « Pourquoi donc, lui répondirent-ils, ne nous « y menez-vous pas tout à l'heure, pendant « que le sang coule encore dans nos veines ? Il « faut auparavant, reprit Marius avec douceur, « fortifier notre camp. » Les soldats, quoique mécontens, obéirent. Cependant les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes, descendent en foule vers la rivière, avec leurs cruches, armés les uns de haches, les autres de cognées, quelques-uns d'épées ou de piques, parce qu'ils s'attendaient à être obligés de combattre pour avoir de l'eau. Ils furent en effet attaqués par les barbares, qui

ne vinrent d'abord qu'en petit nombre, parce que la plupart étaient à se baigner ou à prendre le repas après le bain. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes; et une partie des barbares, attirés par la beauté du lieu et par la douceur du bain, ne pensaient qu'à s'amuser et à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains.

XX. Les cris des combattans en ayant bientôt attiré un plus grand nombre, il eût été difficile à Marius de retenir ses soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs, les plus belliqueux d'entre les barbares, ceux qui avaient taillé en pièces les armées de Manlius et de Cépion (c'étaient les Ambrons, et ils faisaient seuls plus de trente mille hommes), coururent précipitamment prendre leurs armes. Ils avaient le corps appesanti par l'excès de la bonne chère; mais le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaîté, ne leur avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le désordre et l'emportement de gens furieux, ou en jetant des cris non articulés, mais, frappant leurs armes en mesure, ils marchaient tous ensemble en cadence, au son qu'elles rendaient; et, soit pour s'animer les uns les autres, soit pour effrayer les ennemis, en se faisant connaître, ils répétaient souvent le nom d'Am-

brons. Les premiers d'entre les Italiens qui marchèrent contre eux étaient les Liguriens, qui entendirent et reconnurent leur cri; et comme ils donnent généralement à toute leur nation le nom d'Ambrons, ils répondirent aux barbares par le même cri, qui fut ainsi répété plusieurs fois dans les deux armées, avant qu'elles en vinssent aux mains. Les officiers, ayant des deux côtés joint leurs cris à ceux de leurs soldats, et cherchant à se surpasser les uns les autres par la force de leurs voix, ces clameurs ainsi multipliées irritèrent et enflammèrent encore les courages. Mais les Ambrons, en passant la rivière, rompirent leur ordonnance, et ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir, lorsque les Liguriens chargèrent les premiers rangs avec vigueur, et engagèrent le combat. Les Romains, accourant aussitôt pour soutenir les Liguriens, fondirent de leurs postes élevés sur les barbares, et les heurtèrent avec tant de raideur, qu'ils les obligèrent de prendre la fuite. La plupart, en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur les bords de la rivière, dont le lit regorgea bientôt de sang et de morts. Les Romains taillèrent en pièces ceux qui étaient passés, et qui, n'osant pas faire tête à l'ennemi, s'enfuirent jusqu'à leur camp et à leurs chariots (17). Leurs femmes

étant sorties au devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, frappent également et les fuyards et ceux qui les poursuivent : les premiers comme traîtres, les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu des combattans, et de leurs mains nues s'efforcent d'arracher aux Romains leurs boucliers, saisissent leurs épées, et, couvertes de blessures, voient leur corps en pièces, sans rien perdre, jusqu'à la mort, de leur courage invincible. Ce premier combat, donné sur le bord du fleuve, fut plutôt l'effet du hasard que de la volonté du général.

XXI. Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, regagnèrent leur poste, la nuit tombante; mais l'armée ne fit pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de joie et de victoire. Loin de penser à boire dans leurs tentes, à s'égayer en prenant ensemble leurs repas, ils ne se permirent même pas le délassement le plus agréable pour les hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible; ils passèrent toute la nuit dans le trouble et dans la frayeur. Leur camp n'avait ni clôture, ni retranchement. Il restait encore plusieurs milliers de barbares qui n'avaient pas combattu; et ceux des Ambrons qui

s'étaient sauvés de la défaite s'étant joints à eux, ils poussèrent toute la nuit des cris horribles, qui ressemblaient non à des plaintes ou à des gémissemens humains, mais à des hurlemens, à des gémissemens de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations; les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines et les concavités du fleuve. Ce bruit affreux remplissait toute la plaine. Les Romains étaient saisis de terreur, et Marius lui-même, frappé d'étonnement, s'attendait à un combat de nuit, dont il craignait le désordre. Mais ils ne sortirent de leur camp, ni cette nuit, ni le jour du lendemain; ils les employèrent à se préparer et à se disposer pour la bataille. Cependant, Marius sachant qu'au-dessus du camp des barbares il y avait des creux assez profonds et des vallons couverts de bois, y envoya Marcellus, avec trois mille hommes de pied, pour s'y mettre en embuscade, et charger les ennemis par derrière, quand l'action serait engagée. Il ordonna au reste de ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et ensuite de se reposer. Le lendemain, dès la pointe du jour, il les range en bataille devant les retranchemens, et envoie sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'attendirent pas que les Romains fussent

descendus au pied de la colline, où ils auraient pu les combattre à avantage égal, sur un terrain uni; frémissant de colère, ils s'arment avec précipitation, et vont les attaquer sur la hauteur même. Alors Marius envoie ses officiers porter dans tous les rangs l'ordre de s'arrêter, et d'attendre que l'ennemi soit à la portée du trait; de lancer alors leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le pousser vigoureusement en le heurtant de leurs boucliers. Comme on était sur un terrain glissant, il avait prévu que les coups portés par les barbares n'auraient point de force, et que leur ordonnance ne pourrait se maintenir, parce que leurs corps seraient sur ce terrain inégal, comme sur une mer orageuse, dans une agitation continuelle.

XXII. Marius, aussi adroit que personne à manier les armes, et supérieur à tous en audace, était le premier à exécuter les ordres qu'il donnait. Les barbares, arrêtés par les Romains, qu'ils s'efforçaient d'aller joindre sur la hauteur; pressés ensuite vivement, lâchèrent pied, et regagnèrent peu à peu la plaine, où les premiers rangs commençaient à se mettre en bataille sur un terrain uni, lorsque tout à coup on entendit de grands cris, partis des derniers rangs, qui étaient dans la confusion et dans le désor-

dre. Marcellus avait saisi le moment favorable : le bruit de la première attaque n'était pas plutôt parvenu sur les hauteurs qu'il occupait, que, faisant lever sa troupe, il avait fondu avec impétuosité sur les barbares, en poussant de grands cris ; et, les prenant en queue, il avait fait main-basse sur les derniers. Cette attaque imprévue, en obligeant ceux qui étaient les plus proches de se retourner pour soutenir les autres, eut bientôt mis le trouble dans l'armée entière. Chargés vigoureusement en tète en queue, il ne purent résister long-temps à ce double choc ; ils furent mis en déroute, et prirent ouvertement la fuite. Les Romains s'étant mis à leur poursuite, en tuèrent ou en firent prisonniers plus de cent mille. Devenus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage, ils arrêtèrent, d'un commun consentement, de tout donner à Marius, excepté ce qui aurait été pillé. Quelque magnifique que fût ce présent, il parut encore bien au-dessous du service que ce général venait de rendre à sa patrie, en la délivrant d'un si grand danger. Quelques historiens ne conviennent pas du don de ces dépouilles, ni du nombre des morts ; ils disent seulement que depuis cette bataille les Marseillais firent enclore leurs vignes avec les ossemens de ceux qui avaient été

tués; que les corps, consumés dans les champs par les pluies qui tombèrent pendant l'hiver, engraissèrent tellement la terre, et la pénétrèrent à une si grande profondeur, que l'été suivant elle rapporta une quantité prodigieuse de fruits; ce qui vérifie ce mot d'Archiloque, que rien n'engraisse plus la terre que les corps qui pourrissent. On dit aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que les grandes batailles sont presque toujours suivies de pluies abondantes, soit qu'un dieu bienfaisant, pour laver et purifier la terre, l'inonde de ces eaux pures qu'il lui envoie du ciel, ou que l'air qui s'altère facilement, et éprouve de plus grands changemens pour la plus légère cause, se condense par les vapeurs humides et pesantes qui s'exhalent du sein de cette corruption.

XXIII. Après la bataille, Marius ayant choisi parmi les armes et les dépouilles des barbares les plus belles, les mieux conservées, les plus propres à relever la pompe de son triomphe, fit entasser tout le reste sur un grand bûcher, et en fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée environnait le bûcher, couronnée de laurier; lui-même, vêtu de pourpre, et ceint à la romaine, prit un flambeau allumé, et l'élevant de ses deux mains vers le ciel, il allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit venir à

toute bride quelques-uns de ses amis, dont l'arrivée fit faire un grand silence, dans l'attente des nouvelles qu'ils apportaient. Dès qu'ils furent près de Marius, ils sautèrent à terre, et courant l'embrasser, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois, et lui remirent les lettres qui lui annonçaient sa nomination. La joie vive que causa cette nouvelle mit le comble à celle qu'on ressentait déjà d'une si grande victoire. Toute l'armée témoigna le plaisir qu'elle en avait par des cris de triomphe, qu'elle accompagna du bruit guerrier des armes; et les officiers ayant de nouveau couronné Marius de laurier, il mit le feu au bûcher, et acheva le sacrifice.

XXIV. Mais la puissance, qui ne souffre jamais que la joie des plus grands succès soit pure et sans mélange, qui jette tant de variété dans la vie humaine, par des vicissitudes continuelles de bien et de mal, soit qu'on l'appelle fortune, vengeance divine, ou enfin nécessité naturelle des choses humaines, fit arriver peu de jours après, à Marius, de tristes nouvelles de Catulus, son collègue, dont le malheur fut pour la ville de Rome un nouveau sujet de terreur, et comme un nuage funeste, une tempête menaçante, au milieu d'un temps calme et serein. Catulus: qu'on avait envoyé pour défendre, contre les

Cimbres, le passage des Alpes, désespérant de garder ces défilés, et craignant, s'il était obligé de diviser son armée en plusieurs corps, qu'elle ne fût trop affaiblie, redescendit en Italie, et mettant devant lui la rivière d'Atison (*), il éleva des deux côtés de bons retranchemens afin d'en empêcher le passage, et bâtit un pont qui lui donnât la facilité de couvrir les places qui étaient au-delà du fleuve, si les Cimbres, après avoir franchi les détroits, allaient les attaquer. Mais ils méprisaient tellement leurs ennemis, et les insultaient si ouvertement, que, sans aucune nécessité, et seulement pour faire parade de leur audace et de leur force, il s'exposaient tout nus à la neige, grimpaient sur les montagnes, à travers des monceaux de neige et de glace; et, parvenus au sommet, ils s'asseyaient sur leurs boucliers, et, glissant le long des rochers, ils s'abandonnaient à la rapidité de la pente sur le bord de précipices d'une profondeur effrayante. Quand enfin ils eurent transporté leur camp près de celui des Romains, et qu'ils eurent examiné comment ils pourraient passer la rivière, ils résolurent de la combler. Coupant donc, comme autrefois les géans, les tertres des environs, déracinant les arbres, dé-

(*) Aujourd'hui l'Adige, dans l'état de Venise.

tachant d'énormes rochers et de grandes masses de terre, ils les roulaient dans le fleuve, pour en resserrer le cours. Ils jetaient en même temps, au-dessus du pont que les Romains avaient construit, des masses d'un grand poids, qui, entraînées par le courant, venaient battre le pont, et en ébranlaient les fondemens. La plupart des soldats romains, effrayés d'une pareille entreprise, abandonnèrent le grand camp, et se retirèrent. Catulus se conduisit alors en habile et parfait général, qui préfère à sa gloire celle de ses concitoyens. Quand il vit qu'il ne pouvait persuader à ses soldats de rester, et que, cédant à leur frayeur, ils pliaient bagage, il ordonna qu'on levât l'aigle, et, courant aux premiers rangs qui étaient déjà en marche, il se mit à leur tête, aimant mieux que la honte de cette retraite tombât sur lui seul plutôt que sur sa patrie, et que les soldats eussent l'air, non de prendre la fuite, mais de suivre leur général. Les barbares s'emparèrent du fort que Catulus avait construit au-delà du fleuve. Remplis d'admiration pour les soldats romains, qui l'avaient défendu avec la plus grande valeur, et s'étaient exposés si courageusement pour leur patrie, ils les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur leur taureau d'airain (18). On dit que ce tau-

reau fut pris après la bataille, et porté dans la maison de Catulus, comme les prémices de sa victoire. Les barbares, trouvant le pays sans défense, firent partout un horrible dégât.

XXV. Cette conjoncture fâcheuse fit appeler Marius à Rome; en l'y voyant arriver, tout le monde crut qu'il allait recevoir les honneurs du triomphe, et le sénat s'empressa de les lui décerner; mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de leur part de cette gloire les soldats qui avaient partagé ses périls, ou que son motif fût de rassurer le peuple sur ses craintes, en déposant entre les mains de la fortune de Rome la gloire de ses premiers succès, et se promettant de l'en retirer plus brillante après de nouveaux exploits. Il tint dans le sénat les discours qu'exigeait la circonstance; après quoi il se hâta d'aller joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence; il fit venir aussi son armée des Gaules. Dès qu'elle fut arrivée, il passa le Pô, afin d'empêcher les barbares de pénétrer dans l'Italie Cispadane. Mais ceux-ci différaient de combattre, parce qu'ils attendaient, disaient-ils, les Teutons, dont le retard les étonnait fort, soit qu'ils ignorassent réellement leur défaite, soit qu'ils voulussent paraître n'y pas croire: car ils accablaient d'outrages ceux qui venaient leur en

porter la nouvelle. Ils envoyèrent même à Marius des ambassadeurs chargés de lui demander pour eux et pour leurs frères des terres et des villes où ils pussent s'établir. Marius ayant demandé aux ambassadeurs de quels frères ils voulaient parler, ils répondirent que c'étaient les Teutons. Tous ceux qui étaient présens éclatèrent de rire, et Marius leur dit en plaisantant : « Ne vous inquiétez plus de vos frères : « Ils ont la terre que nous leur avons donnée, « et qu'ils conserveront à jamais. » Les barbares ayant senti l'ironie, s'emportèrent en injures et en menaces, et lui déclarèrent qu'il allait être puni de ses railleries, d'abord par les Cimbres et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seraient arrivés. « Ils le sont, répliqua Marius, « et il serait peu honnête de vous en aller sans « avoir salué vos frères. » En même temps il ordonna qu'on amenât, chargés de chaînes, les rois des Teutons, que les Séquaniens avaient faits prisonniers comme ils s'enfuyaient dans les Alpes.

XXVI. Les Cimbres n'eurent pas plus tôt entendu le rapport de leurs ambassadeurs, qu'ils marchèrent sur-le-champ contre Marius, qui se tenait tranquille dans son camp et se contentait de le garder. Ce fut, dit-on, pour cette bataille que Marius fit au javelot un change-

ment utile. Jusqu'alors le fer et la hampe étaient cloués ensemble par deux chevilles de fer; Marius n'en laissa qu'une, et, à la place de l'autre, il en mit une de bois beaucoup plus aisée à rompre : changement bien imaginé, afin que la pique, en s'attachant au bouclier de l'ennemi, n'y restât pas droite, mais que la cheville de bois en se rompant fît plier la hampe à l'endroit du fer, et que, tenant encore au bouclier, elle traînât à terre et embarrassât l'ennemi. Boïorix, roi des Cimbres, à la tête d'un détachement peu nombreux de cavalerie, s'étant approché du camp de Marius, provoqua ce général à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui resterait maître du pays. Marius lui répondit que les Romains ne prenaient jamais conseil de leurs ennemis pour combattre; que cependant il voulait bien satisfaire les Cimbres sur ce qu'ils demandaient. Ils convinrent donc que la bataille se donnerait dans trois jours, et dans la plaine de Verceil (20), lieu commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie; et aux barbares pour étendre leur nombreuse armée. Les deux partis, arrivés au rendez-vous, se mirent en bataille. Catulus avait sous ses ordres vingt mille trois cents hommes, et Marius trente-deux mille, qui, placés aux deux ailes, environnaient Ca-

tulus, dont les troupes occupaient le centre. C'est ainsi que l'écrit Sylla, qui fut présent à cette bataille (21). On dit que Marius donna cette disposition aux deux corps de son armée, parce qu'il espérait tomber avec ses deux ailes sur les phalanges ennemies, et ne devoir la victoire qu'aux troupes qu'il commandait, sans que Catulus y eût aucune part et pût même se mêler avec les ennemis. En effet, lorsque le front d'une bataille est fort étendu, il est ordinaire que les ailes débordent sur le centre, qui se trouve alors très enfoncé. On ajoute que Catulus en fit l'observation dans l'apologie qu'il fut obligé de faire, et qu'il se plaignit hautement de la perfidie de Marius.

XXVII. L'infanterie des Cimbres sortit en bon ordre de ses retranchemens, et s'étant rangée en bataille, elle forma une phalange carrée, qui avait autant de front que de profondeur, et dont chaque côté couvrait trente stades (*) de terrain. Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étaient magnifiquement parés; leurs casques se terminaient en gueules béantes et en mufles de bêtes sauvages; surmontés de hauts panaches semblables à des ailes, ils ajoutaient encore à la hauteur de leur taille.

(*) Une lieue et demie.

Ils étaient couverts de cuirasses de fer et de boucliers dont la blancheur jetait le plus grand éclat; ils avaient chacun deux javelots à lancer de loin, et dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes. Dans cette bataille, ils n'attaquèrent pas les Romains de front; mais s'étant détournés à droite, ils s'étendirent insensiblement dans le dessein de les enfermer entre eux et leur infanterie qui occupait la gauche. Les généraux romains s'aperçurent à l'instant de leur ruse; mais ils ne purent retenir leurs soldats, dont l'un s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, entraîna tous les autres à leur poursuite. Cependant l'infanterie des barbares s'avançait, semblable aux vagues d'une mer immense. Marius, après s'être lavé les mains, les éleva au ciel, et fit vœu d'offrir aux dieux une hétacombe. Catulus, de son côté, ayant levé les mains au ciel, promit de consacrer la fortune de ce jour, et de lui bâtir un temple (22). Marius fit aussi un sacrifice; et lorsque le prêtre lui eut montré les entrailles de la victime, il s'écria : « La victoire est à « moi. » Mais à peine les deux armées commençaient à charger, qu'il survint un accident qui, au rapport de Sylla, parut l'effet de la vengeance céleste sur Marius. Le mouvement d'une multitude si prodigieuse fit lever un tel nuage

de poussière, que les deux armées ne purent plus se voir. Marius qui s'était avancé le premier avec ses troupes pour tomber sur l'ennemi, le manqua dans cette obscurité; et ayant poussé bien au-delà du champ de bataille, il erra long-temps dans la plaine, tandis que la fortune conduisit les barbares vers Catulus, qui seul eut à soutenir tout leur effort avec ses soldats, au nombre desquels était Sylla. L'ardeur du jour, et les rayons brûlans du soleil qui donnaient dans le visage des Cimbres, secondèrent les Romains. Ces barbares, nourris dans des lieux froids et couverts, et endurcis aux plus fortes gelées, ne pouvaient supporter la chaleur; inondés de sueur et tout haletans, ils se couvraient le visage de leurs boucliers pour se défendre de l'ardeur du soleil : car cette bataille se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'août, appelé alors Sextilis (23). Ce nuage de poussière servit même à soutenir le courage des Romains, en leur cachant la multitude des ennemis; chaque bataillon ayant couru charger ceux qu'il avait en face, ils en vinrent aux mains avant que la vue du grand nombre des barbares eût pu les effrayer. D'ailleurs, l'habitude du travail et de la fatigue avait tellement endurci leur corps, que, malgré l'extrême chaleur et l'impétuosité

avec laquelle ils étaient allés à l'ennemi, on ne vit pas un seul Romain suer ou haleter : c'est le témoignage que Catulus lui-même leur rend, en faisant l'éloge de ses troupes ([24]).

XXVIII. La plupart des ennemis, et surtout les plus braves d'entre eux, furent taillés en pièces : car pour empêcher que ceux des premiers rangs ne rompissent leur ordonnance, ils étaient liés ensemble par de longues chaînes attachées à leurs baudriers. Les vainqueurs poussèrent les fuyards jusqu'à leurs retranchemens ; et ce fut là qu'on vit le spectacle le plus tragique et le plus affreux. Les femmes, vêtues de noir, et placées sur les chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards, dont les uns étaient leurs maris, les autres leurs frères ou leurs pères ; elles étouffaient leurs enfans de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, à ce qu'on assure, après avoir attaché ses deux enfans à ses deux talons, se pendit au timon de son chariot. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou des nœuds coulans qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et les piquant ensuite, pour les faire courir, ils périssaient, étranglés ou foulés aux pieds de ces animaux. Malgré le grand nombre

de ceux qui se tuèrent ainsi de leurs mains, on fit plus de soixante mille prisonniers, et on en tua deux fois autant. Les soldats de Marius pillèrent le bagage; mais les dépouilles, les étendards et les trompettes furent portés, dit-on, au camp de Catulus, ce qu'il allégua comme une preuve certaine que la victoire était son ouvrage. Il s'éleva à cette occasion une vive dispute entre ses troupes et celles de Marius; afin de la terminer à l'amiable, on prit pour arbitres les ambassadeurs de Parme, qui étaient alors au camp. Les soldats de Catulus les menèrent au milieu des morts restés sur le champ de bataille, et leur firent voir qu'ils étaient tous percés de leurs piques; il était facile de les reconnaître, parce que Catulus avait fait graver son nom sur les bois des piques de tous ses soldats. Cependant on fit honneur à Marius de ce succès, soit à cause de sa première victoire, soit par égard pour sa dignité. Le peuple même lui donna le titre de troisième fondateur de Rome, parce quil avait délivré sa patrie d'un aussi grand danger que celui dont les Gaulois l'avaient autrefois menacée (25). Lorsque les Romains, au milieu de leurs femmes et de leurs enfans, se livraient, dans leurs repas domestiques, aux transports de la joie la plus douce, ils offraient à Marius, en même temps qu'à leurs

dieux, les prémices de leurs mets, et lui faisaient les mêmes libations. Ils voulaient ne décerner qu'à lui seul les deux triomphes; mais il refusa de triompher sans Catulus: il crut devoir se montrer modeste dans une si grande prospérité. Peut-être aussi craignait-il les soldats de Catulus, bien déterminés, si l'on privait leur général de cet honneur, de s'opposer au triomphe de Marius.

XXIX. Son cinquième consulat étant près de finir, il aspira au sixième avec plus d'ardeur que personne n'en avait jamais mis à briguer le premier. Courtisan assidu de la multitude, attentif à lui complaire en tout, il relâcha non seulement du faste et de la dignité de sa charge, mais encore de la fierté de son naturel, et affecta dans toute sa conduite une douceur et une popularité qui n'étaient point dans son caractère. Timide par ambition dans ce qui tenait au gouvernement et dans les intrigues populaires, la constance et l'intrépidité qu'il montrait dans les combats l'abandonnaient dans les assemblées du peuple; là un mot de louange ou de blâme le mettait hors de lui-même. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de cité à Rome à deux mille habitans de Cameries ([26]) qui avaient servi avec distinction, privilége qui parut contraire aux lois, il répondit à ceux qui

l'en blâmaient que le bruit des armes l'avait empêché d'entendre la loi; mais il paraissait redouter les cris tumultueux des assemblées publiques. Dans les camps, le besoin qu'on avait de ses talens lui donnait de la dignité et de la puissance; mais n'ayant pu, dans les affaires politiques, s'élever au premier degré d'honneur et de crédit, il se jeta dans les bras du peuple, dont il brigua la bienveillance et la faveur, ne se souciant point d'être le plus homme de bien, pourvu qu'il fût le plus grand. Il encourut par cette conduite la haine des nobles; mais celui d'entre eux qu'il redoutait le plus, c'était Métellus, dont il n'avait payé les bienfaits que par la plus noire ingratitude; qui, naturellement vertueux et ami de la vérité, s'opposait avec force à ceux qui s'insinuaient, par des voies peu honnêtes, dans la faveur du peuple, en ne parlant que pour lui complaire. Marius résolut donc de le chasser de Rome; pour y parvenir, il se lia intimement avec Glaucias et Saturninus, les plus audacieux des hommes, et qui avaient à leur ordre une tourbe d'indigens et de séditieux. Il se servit d'eux pour proposer de nouvelles lois, et fit venir à Rome des gens de guerre, qu'il mêla dans les assemblées pour faire bannir Métellus.

XXX. L'historien Rutilius (27), homme de

bien d'ailleurs, et très véridique, mais ennemi particulier de Marius, rapporte qu'il n'obtint son sixième consulat (*) qu'en faisant aux tribus des largesses considérables; que l'ayant ainsi acheté à beaux deniers comptans, il réussit à en éloigner Métellus, et à faire nommer Valérius, moins pour consul que pour ministre de ses volontés. Jamais le peuple n'avait donné à personne, avant lui, autant de consulats, si ce n'est à Valérius Corvinus, avec cette différence que du premier consulat de Corvinus à son dernier il y eut quarante-cinq ans d'intervalle, et que Marius, deux ans après son premier consulat, parcourut de suite les cinq autres, poussé d'un seul trait par la fortune. Mais dans ce dernier, il devint l'objet de la haine publique, en se rendant complice des crimes de Saturninus, et en particulier du meurtre de Nonius, que ce scélérat massacra de sa main, parce qu'il était son concurrent au tribunat. Saturninus, devenu tribun, proposa pour le partage des terres une loi qui portait que le sénat viendrait jurer dans l'assemblée du peuple de ratifier ce que le peuple aurait ordonné, et de ne s'opposer à aucune de ses lois. Marius feignit dans le sénat de désapprouver cet article

(*) L'an de Rome 654.

de la loi, et déclara que ni lui, ni aucun sénateur qui eût du sens, ne prêterait un pareil serment: « Car, ajouta-t-il, si la loi proposée « n'était pas mauvaise, ce serait faire injure au « sénat que de le forcer par le serment à ce « qu'il devrait faire par persuasion et de bonne « volonté. » Ce n'était pas qu'il pensât réellement ce qu'il disait; mais il tendait à Métellus un piége inévitable. Persuadé que le mensonge faisait partie de la vertu et de l'habileté, il ne se croyait pas lié par ce qu'il aurait dit dans le sénat; mais sachant que Métellus était d'un caractère ferme; qu'il pensait, avec Pindare, que la vérité est le fondement de la vertu parfaite, il voulait le prendre dans ses propres paroles, afin que le refus qu'il aurait déjà fait dans le sénat, et qu'il répéterait devant l'assemblée, attirât sur lui la haine implacable du peuple. La chose arriva comme il l'avait espéré : Métellus ayant refusé le serment, le sénat leva la séance.

XXXI. Peu de jours après, Saturninus ayant appelé les sénateurs à la tribune pour exiger d'eux le serment, Marius se présenta. Il se fit aussitôt un grand silence, et tous les yeux se fixèrent sur lui. Alors, s'embarrassant fort peu de ce qu'il avait si hardiment avancé dans le sénat, mais à la vérité du bout des lèvres, il

dit qu'il n'avait pas le cou assez gros [28] pour s'en tenir sur une si grande affaire à ce qu'il avait dit une première fois; qu'il jurerait donc et obéirait à la loi, si toutefois c'était une loi, restriction qu'il ajouta avec adresse, comme un voile pour cacher sa honte. Dès qu'il eut fait le serment, le peuple, ravi de joie, battit des mains, et fit entendre les plus vives acclamations ; mais les nobles furent aussi affligés qu'indignés d'un pareil changement. Les sénateurs, qui craignaient la colère du peuple, jurèrent tous jusqu'à Métellus. Pour lui, quelques instances que lui fissent ses amis pour l'engager à faire le serment, et à ne pas s'exposer aux peines rigoureuses dont Saturninus menaçait ceux qui refuseraient de le prêter, il ne perdit rien de sa fermeté, et ne jura point. Toujours invariable dans son caractère, prêt à tout souffrir plutôt que de rien faire de honteux, il sortit de l'assemblée, et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Que faire le plus léger mal était une lâcheté; « que faire le bien quand il n'y avait pas de « danger, c'était une disposition commune ; « mais que le faire en s'exposant à de grands « périls, c'était agir en homme véritablement « vertueux. » Saturninus fit à l'instant même un décret par lequel il était ordonné aux consuls de faire publier qu'on interdisait à Métel-

lus le feu et l'eau, et qu'il était défendu à tout citoyen de le recevoir chez lui. La plus vile populace s'offrait même pour aller le tuer; mais tous les bons citoyens, touchés de l'injustice qu'on lui faisait, coururent en foule chez lui pour le défendre. Métellus ne voulut pas être la cause d'une sédition, et prit le sage parti de sortir de Rome. « Ou les affaires, disait-il, « prendront une meilleure tournure, et le peu« ple se repentira de ce qu'il fait aujourd'hui, « alors il me rappellera lui-même; ou elles res« teront dans le même état, et, dans ce cas, « il vaut mieux être éloigné. » Le récit des témoignages de bienveillance et d'estime que Métellus reçut à Rhodes pendant son exil, et de l'application qu'il y donna à la philosophie, trouvera mieux place dans sa Vie, que je me propose d'écrire (29).

XXXII. Le service important que Saturninus venait de rendre à Marius imposait à celui-ci la nécessité de souffrir toutes ses violences; il ne sentait pas que c'était faire à la république une plaie incurable; que ses lâches complaisances pour ce tribun audacieux l'autorisaient à se frayer par les armes et par les meurtres un chemin à la tyrannie et à la ruine du gouvernement. Conservant donc quelques égards pour les nobles, et voulant toujours se ména-

ger la faveur du peuple, il fit l'action de l'homme le plus vil et le plus faux. Les principaux citoyens étant allés chez lui pendant la nuit pour l'engager à réprimer les excès de Saturninus, et ce tribun y étant venu aussi, il le fit entrer, à leur insu, par une autre porte. Ensuite feignant une indisposition, et allant sous ce prétexte des uns aux autres, il ne fit que les aigrir et les irriter davantage. Enfin le sénat et les chevaliers s'étant réunis, et ayant fait éclater leur indignation, Marius fut obligé de faire venir sur la place des gens armés, qui chassèrent les séditieux et les poursuivirent jusqu'au Capitole, où on les prit par la soif en coupant les conduits d'eau. N'ayant donc plus aucun espoir, ils appelèrent Marius, et se rendirent à lui sous la sauve-garde de la foi publique. Il fit son possible pour les sauver : mais toutes ses démarches furent inutiles : à peine descendus sur la place, ils furent assommés par la multitude. Cette conduite lui avait tellement aliéné la noblesse et le peuple, que le temps de la nomination des censeurs étant venu, quoiqu'on s'attendît qu'il se mettrait sur les rangs, il n'osa pas se présenter, et craignant un refus, il laissa choisir des censeurs qui lui étaient inférieurs en dignité. Il voulut cependant s'en faire un mérite, en disant qu'il ne s'était pas pré-

senté de peur que la recherche sévère qu'il aurait été obligé de faire des mœurs et de la conduite des citoyens ne lui eût attiré la haine du peuple.

XXXIII. Le décret pour le rappel de Métellus ayant été proposé, Marius parla et agit de tout son pouvoir pour en empêcher l'effet; mais voyant tous ses efforts inutiles, il y renonça. Le peuple montra le plus grand empressement à ratifier le décret; et Marius ne pouvant supporter de voir Métellus de retour, s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie, sous prétexte d'aller accomplir les sacrifices qu'il avait voués à la mère des dieux; mais ce voyage avait un autre motif qui n'était pas connu du peuple. La nature ne l'ayant fait ni pour la paix, ni pour les affaires politiques, il ne devait qu'aux armes sa grandeur et sa fortune. Voyant donc que sa gloire et sa puissance se flétrissaient dans le repos et dans l'inaction, il travaillait à susciter aux Romains de nouvelles affaires. Il espérait qu'en irritant les rois de l'Asie, et surtout Mithridate, qui paraissait assez porté de lui-même à faire la guerre, les Romains le nommeraient sur-le-champ pour combattre contre ce prince; que bientôt il remplirait Rome de nouveaux triomphes, et sa maison des dépouilles du Pont et des trésors de Mithridate.

Aussi tous les témoignages d'honneur et d'estime que ce prince lui prodigua ne purent rien gagner sur Marius, qui, inflexible dans ses résolutions, lui dit avec dureté : « Prince, ou essayez de devenir plus puissant que les Romains, ou faites sans rien dire ce qu'ils vous commandent. » Ces paroles étonnèrent Mithridate, qui avait souvent entendu parler de la liberté du langage romain, mais qui ne l'avait pas encore éprouvée. Marius, de retour à Rome, fit bâtir une maison près de la place publique, soit, comme il le disait, afin d'épargner à ceux qui venaient lui faire leur cour la peine d'aller si loin, soit qu'il regardât l'éloignement de son ancienne demeure comme l'obstacle qui empêchait un grand nombre de gens de se présenter à sa porte (30). Mais ce n'était point là ce qui éloignait d'aller chez lui : la véritable cause c'est que, peu propre aux affaires civiles, manquant de cette douceur et de cette affabilité qui caractérisaient les autres personnages de son rang, on le négligeait pendant la paix comme un instrument qui n'était bon que pour la guerre.

XXXIV. Il n'était pas fort affecté de voir sa réputation éclipsée par celle de beaucoup d'autres ; mais il ne pouvait supporter que l'envie des nobles contre lui fût la cause de l'élévation

de Sylla, et que son rival ne dût son pouvoir dans le gouvernement qu'aux dissensions qu'ils avaient eues ensemble. Mais quand Bocchus, roi de Numidie, reconnu pour allié des Romains, eut consacré dans le Capitole des Victoires qui portaient des trophées, et auprès d'elles des images d'or qui représentaient Jugurtha remis par Bocchus entre les mains de Sylla, Marius fut tellement outré de colère de voir Sylla lui enlever la gloire de ses exploits et se l'attribuer à lui seul, qu'il se disposait à employer la violence pour abattre ces monumens. Sylla, de son côté, s'opiniâtrant à les maintenir, la sédition allait éclater dans Rome, lorsqu'elle fut tout à coup réprimée par la guerre des alliés (*). Les nations les plus belliqueuses de l'Italie, celles dont la population était la plus nombreuse, s'étant liguées contre les Romains, et réunissant à la force des armes, à la multitude des troupes, l'audace et la capacité de leurs généraux, qui n'étaient en rien inférieurs aux plus grands capitaines de Rome, furent sur le point de renverser l'empire. Cette guerre, si féconde en événemens, si variée dans ses succès, accrut autant la gloire et la puissance de Sylla qu'elle diminua celle de Marius.

(*) L'an de Rome 663.

Celui-ci se montra lent et irrésolu dans tout ce qu'il entreprit, cherchant toujours à différer; soit que, parvenu à plus de soixante-cinq ans, la vieillesse eût éteint son activité et sa chaleur ordinaires; soit, comme il le disait lui-même, que des maux de nerfs dont il était travaillé l'empêchassent d'agir avec liberté, il ne soutint les fatigues de cette guerre, qui étaient au-dessus de ses forces, que par honte de rester oisif. Il ne laissa pas cependant de remporter une grande victoire, où il tua six mille hommes aux ennemis. Dans toute cette guerre, il ne leur donna jamais aucune prise sur lui; on eut beau l'environner de tranchées, l'accabler de railleries, le provoquer au combat, il fut toujours maître de lui-même. On dit à ce sujet que Popédius Silo, le premier des généraux ennemis en considération et en puisssance, lui ayant dit un jour : « Marius, si tu es un si grand « capitaine, viens combattre contre nous. — « Et toi-même, lui répondit Marius, si tu es un « si grand capitaine force-moi de combattre « malgré moi. » Une autre fois les ennemis lui ayant donné la plus belle occasion de les attaquer et les Romains l'ayant manquée par timidité, Marius, après que les deux partis furent rentrés dans leurs camps, fit assembler ses soldats : « Je ne sais, leur dit-il, qui, des ennemis ou

« de vous je dois appeler les plus lâches : ils « n'ont pas osé vous regarder quand vous avez « tourné le dos, et vous avez craint de les re- « garder par derrière. » Enfin, sa faiblesse l'empêchant d'agir de sa personne, il quitta le commandement.

XXXV. Les peuples de l'Italie étant presque soumis, plusieurs généraux employaient le crédit des orateurs du peuple pour obtenir la conduite de la guerre contre Mithridate, lorsque tout à coup, au grand étonnement de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme d'une audace singulière, mit en avant Marius, et le nomma pour aller combattre contre ce prince, avec le titre de proconsul. Le peuple se partagea; les uns approuvèrent le choix du tribun, les autres appelant Sylla à ce commandement, envoyaient Marius aux bains chauds de Baïes, lui conseillant d'y soigner son corps affaibli, comme il le disait lui-même, par la vieillesse et les maladies. Marius avait près de Misène (*) une superbe maison de campagne, où il menait une vie plus délicieuse et plus efféminée qu'il ne convenait à un homme qui, dans un si grand nombre d'expéditions, s'était signalé par tant d'exploits. Cornélie l'acheta, dit-on,

(*) Promontoire de la Campanie.

soixante-quinze mille drachmes [31], et peu de temps après elle coûta à Lucullus cinq cent mille deux cents drachmes: tant le prix des biens-fonds avait promptement haussé à Rome! tant le luxe y avait fait des progrès rapides! Cependant Marius, par une ambition excusable tout au plus dans un jeune homme, forçant son âge et sa vieillesse, descendait tous les jours au Champ-de-Mars, s'y exerçait avec la jeunesse romaine, montrait un corps souple et léger sous les armes, propre encore à tous les exercices du manége, quoique, devenu replet et pesant dans sa vieillesse, il conservât peu d'activité. Il plut par là à quelques personnes qui allaient exprès au Champ-de-Mars pour assister à ses exercices, et être témoins des efforts qu'il faisait afin de surpasser les autres. Mais les gens sensés voyaient avec pitié cette avarice, ce désir insatiable de gloire, dans un homme qui, de l'état le plus obscur, parvenu au plus haut rang et à la plus grande opulence, ne savait pas se borner dans sa prospérité; qui, pouvant jouir en repos de l'estime et de l'admiration publiques et des biens immenses qu'il possédait, voulait, comme s'il eût manqué de tout, s'en aller, après tant de triomphes et de gloire, traîner en Cappadoce et dans le Pont-Euxin les restes languissans de sa vieillesse, pour y combattre les sa-

trapes de Mithridate, Archélaüs et Néoptolème. Il cherchait à se justifier, en disant qu'il voulait former lui-même son fils au métier des armes; mais cette raison même paraissait frivole.

XXXVI. C'est là ce qui fit éclater enfin la maladie secrète que Rome couvait depuis long-temps dans son sein ; et Marius en fut l'occasion, parce qu'il avait trouvé dans l'audace de Sulpicius, l'instrument le plus propre à opérer la ruine entière de la république. Ce tribun, qui dans tout le reste était l'admirateur et l'émule de Saturninus, ne lui reprochait que deux choses en administration, sa timidité et sa lenteur. Pour lui, ne voulant pas perdre de temps, il avait toujours autour de sa personne six cents chevaliers romains qui lui servaient de gardes; et qu'il appelait l'anti-sénat. Un jour donc que les consuls présidaient l'assemblée du peuple, Sulpicius arrive avec une troupe de gens armés, met les consuls en fuite ; et se saisissant du fils de Pompeïus, l'un d'eux, il le massacre de sa propre main. Sylla, vivement poursuivi par les factieux, passait devant la maison de Marius, et, contre l'attente de tout le monde, il s'y jeta, sans être aperçu de ceux qui le poursuivaient, et qui, courant avec précipitation, passèrent outre. On dit que Marius lui-même le fit sortir en sûreté par la porte de derrière, et qu'il partit

de là pour se rendre à son camp. Mais Sylla, dans ses Commentaires, ne dit pas qu'il eût pris la maison de Marius pour asile; il rapporte qu'il y fut conduit pour y délibérer sur ce que Sulpicius voulait le forcer de faire malgré lui, en l'environnant d'épées nues, et qu'il fut traîné ainsi chez Marius; il n'en sortit que pour aller sur la place, où, suivant le désir du tribun, il cassa l'édit que son collègue et lui avaient fait, pour ordonner la suspension de toutes les affaires (32). Sulpicius, devenu le maître, fit décerner le commandement de la guerre contre Mithridate à Marius, qui sur-le-champ se disposant à partir, envoya deux tribuns des soldats à Sylla, pour lui ordonner de leur remettre son armée. Sylla ayant soulevé ses soldats, qui se montaient à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux, les fit marcher vers Rome. Ils commencèrent par massacrer les deux tribuns que Marius avait envoyés; celui-ci, de son côté, fit égorger à Rome plusieurs amis de Sylla, et promit à son de trompe la liberté à tous les esclaves qui s'armeraient en sa faveur. Il ne s'en présenta que trois: et Marius, après une légère résistance contre Sylla, lorsqu'il entrait dans Rome, prit précipitamment la fuite. A peine sorti de Rome, il se vit abandonné de tous ceux qui l'accompagnaient, et qui se dispersèrent

chacun de son côté. Comme il était déjà nuit, il se retira dans une petite maison de campagne, appelée Salonium ; elle était voisine des terres de Mucius son beau-père, où il envoya son fils pour y prendre quelques provisions; et descendant à Ostie, où Numérius, un de ses amis, lui tenait une barque toute prête, il partit sans attendre son fils, et n'emmena avec lui qu'un fils de sa femme, nommé Granius.

XXXVII. Le jeune Marius étant arrivé dans les terres de Mucius, y ramassait les provisions dont il avait besoin. Surpris par le jour, il fut sur le point d'être découvert par ses ennemis. Quelques cavaliers soupçonnant que Marius était dans cette maison, allèrent l'y chercher. Mais l'intendant de Mucius les ayant aperçus de loin, cacha le jeune homme dans un chariot chargé de fèves, y attela ses bœufs, et ayant fait marcher son chariot du côté de Rome, il alla au devant de ces cavaliers. Marius, conduit ainsi jusqu'à la maison de sa femme, y prit tout ce qui lui était nécessaire; et, s'étant rendu la nuit au bord de la mer, il s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour l'Afrique. Cependant le vieux Marius ayant mis à la voile, côtoyait l'Italie, poussé par un vent favorable; mais craignant de tomber entre les mains d'un des principaux habitans de Terracine, nommé Géminius,

son ennemi personnel, il avait averti ses matelots d'éviter cette ville. Ils auraient bien voulu faire ce qu'il désirait; mais le vent ayant changé, et venant à souffler de la haute mer, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'ils crurent que le vaisseau ne résisterait pas à l'effort des vagues. D'ailleurs, Marius se trouvant fort incommodé de la mer, ils gagnèrent avec peine le rivage de Circée (33). La tempête, qui devenait toujours plus violente, et le défaut de vivres, les ayant forcés de descendre à terre, ils errèrent de côté et d'autre, sans avoir de but certain; et comme il arrive toujours dans les dangers pressans, ils cherchaient à éviter celui qui était présent, comme le plus redoutable, et mettaient leur espérance dans ce qu'ils ne connaissaient pas. La terre n'était pas pour eux moins dangereuse que la mer; et s'ils avaient à redouter la rencontre des hommes, ils n'avaient pas moins à craindre, dans l'extrême disette où ils étaient, de n'en pas rencontrer. Enfin, sur le soir, ils trouvèrent des bouviers qui n'eurent rien à leur donner, mais qui ayant reconnu Marius, l'avertirent de s'éloigner promptement, parce qu'ils venaient de voir passer plusieurs cavaliers qui le cherchaient. Privé de toute ressource, affecté surtout de voir ceux qui l'accompagnaient près de mourir de faim, il quitta le

grand chemin, et se jeta dans un bois épais, où il passa la nuit.

XXXVIII. Le lendemain, cédant à la nécessité, et voulant, avant que ses forces fussent épuisées, les employer utilement, il se remit en chemin le long de la mer; en marchant, il encourageait les gens de sa suite; il les exhortait à attendre encore une dernière espérance pour laquelle il se réservait, par la confiance qu'il avait en d'anciens oracles. Il leur raconta qu'un jour, dans son enfance, pendant qu'il vivait à la campagne, il était tombé dans sa robe l'aire d'un aigle, qui contenait sept aiglons; que ses parens, surpris de cette singularité, consultèrent les devins, qui leur répondirent que cet enfant serait un des hommes les plus célèbres; qu'il obtiendrait sept fois la première dignité de la république, et jouirait de la plus grande autorité. Les uns disent que ce prodige arriva réellement à Marius; d'autres assurent que ceux qui le suivaient le lui ayant entendu raconter alors, et dans une autre de ses fuites, y ajoutèrent foi, et écrivirent ensuite ce récit, qui n'était qu'une fable de son invention : car l'aigle ne fait jamais plus de deux aiglons; aussi accuse-t-on de mensonge le poète Musée pour avoir dit de cet oiseau :

Un aigle pond trois œufs, mais il en exclut deux,
Et n'en nourrit qu'un seul, qu'il rend plus vigoureux.

Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que Marius, dans sa fuite et dans ses plus grandes détresses, disait souvent qu'il parviendrait au septième consulat.

XXXIX. Ils n'étaient plus qu'à vingt stades (*) de Minturne (34), ville d'Italie, lorsqu'ils aperçurent de loin une troupe de cavaliers qui venaient à eux, et ils virent en même temps deux barques qui côtoyaient le rivage. Ils coururent de toutes leurs forces vers la mer: et ayant gagné à la nage les deux barques, ils montèrent sur l'une, qui était précisément celle de Granius, et passèrent vis-à-vis dans l'île d'Enaria. Marius qui, gros et pesant, ne se remuait qu'avec peine, fut porté par deux esclaves qui, le soulevant sur l'eau avec beaucoup d'efforts, le mirent dans l'autre barque, au moment même que les cavaliers, arrivant sur le rivage, crièrent aux mariniers de ramener la barque à terre, ou de jeter Marius à la mer, et de continuer ensuite leur route. Marius les ayant conjuré, les larmes aux yeux, de ne pas le sacrifier à ses ennemis, les maîtres de la barque, après avoir formé en quelques instans plusieurs

(*) Une lieue.

résolutions contraires répondirent enfin qu'ils ne trahiraient pas Marius. Les cavaliers s'étant retirés en leur faisant des menaces, les mariniers changèrent de sentiment, et gagnant la terre, ils allèrent mouiller près de l'embouchure du Liris, dont les eaux, en se répandant hors de leur lit, forment un marais. Ils conseillèrent à Marius de descendre pour prendre de la nourriture sur le rivage et réparer ses forces épuisées par la fatigue de la mer, et d'attendre que le vent devînt favorable, ce qui arrivait toujours à une certaine heure que le vent de mer venant à s'amortir, il s'élevait du marais un vent frais qui suffisait pour naviguer.

XL. Marius les crut, et suivit leur conseil; ils le descendirent donc sur le rivage, et il se coucha sur l'herbe, bien éloigné de prévoir ce qui devait lui arriver. Les mariniers, remontant aussitôt dans leur barque, lèvent les ancres et prennent la fuite : ils avaient pensé qu'il n'était ni honnête de livrer Marius, ni sûr pour eux de le sauver. Abandonné ainsi de tout le monde, il resta long-temps couché sur le rivage, sans proférer une parole. Enfin, reprenant, non sans peine, son courage et ses forces, il prit des chemins détournés, où il ne marchait qu'avec beaucoup de fatigue. Après avoir traversé des marais profonds, des fossés

pleins d'eau et de boue, il arrive à la cabane d'un vieillard qui travaillait dans ces marais; il se jette à ses pieds, et le supplie de sauver et de secourir un homme qui, s'il échappait à son malheur présent, le récompenserait un jour bien au-delà de ses espérances. Le vieillard, soit qu'il connût depuis long-temps Marius, soit que son air majestueux lui fît juger que c'était un personnage distingué, lui dit que, s'il ne voulait que se reposer, sa cabane lui suffirait; mais que s'il errait pour fuir ses ennemis, il le cacherait dans un lieu plus sûr et plus tranquille. Marius l'ayant prié de le faire, cet homme le mena près de la rivière, dans un endroit creux du marais, où il le fit coucher, et le couvrit de roseaux et d'autres plantes légères, dont le poids ne pouvait le blesser. Il n'y avait pas long-temps qu'il y était caché, lorsqu'il entendit un grand bruit du côté de la cabane. Géminius avait envoyé de Terracine plusieurs cavaliers à sa poursuite; quelques-uns d'eux étant venus par hasard en cet endroit, cherchèrent à effrayer le vieillard, en lui disant qu'il cachait un ennemi des Romains. Marius, qui les entendit, se leva du lieu où il était caché, et s'étant dépouillé, il s'enfonça dans l'endroit où l'eau était la plus épaisse et la plus bourbeuse; et c'est ce qui le fit découvrir par ceux qui le cherchaient.

XLI. Retiré de là, tout nu et tout couvert de fange, il fut conduit à Minturnes, où on le remit entre les mains des magistrats : car le décret du sénat qui ordonnait à tout Romain de le poursuivre et de le tuer, s'il était pris, avait été déjà publié dans toutes les villes. Les magistrats, avant de mettre ce décret à exécution, voulurent en délibérer ; et en attendant ils déposèrent Marius dans la maison d'une femme nommée Fannia, qu'on croyait indisposée contre lui pour une cause déjà ancienne. Fannia avait eu pour mari un homme nommé Tinnius, dont elle se sépara, en redemandant une très riche dot qu'elle lui avait apportée. Tinnius, pour se dispenser de la rendre, l'accusa d'adultère; et l'affaire fut portée devant Marius, alors consul pour la sixième fois. D'après l'instruction du procès, il parut que Fannia, avant son mariage, avait mené une mauvaise vie, et que Tinnius, qui ne l'ignorait pas, n'avait pas laissé de l'épouser et de vivre long-temps avec elle. Marius, les jugeant tous deux coupables, condamna le mari à rendre la dot, et nota la femme d'infamie, en lui imposant une amende d'un sou (37). Fannia, dans cette occasion, ne se conduisit pas en femme offensée : dès qu'elle eut Marius entre ses mains, bien loin de lui témoigner du ressentiment, elle le secourut de tout son pou-

voir, et chercha à lui redonner du courage. Marius la remercia de sa générosité, et l'assura qu'il était plein de confiance, d'après un signe favorable qu'il avait eu, et qu'il raconta. Lorsqu'on le menait chez elle, et qu'il était près d'entrer dans sa maison, on eut à peine ouvert la porte, qu'il vit sortir un âne, qui allait tout courant boire à une fontaine voisine. Il s'était arrêté devant Marius, l'avait regardé d'un air gai et enjoué, et dans sa joie il s'était mis à braire de toutes ses forces, et à bondir autour de lui. Marius en avait conjecturé que le dieu lui marquait par ce signe que son salut lui viendrait plutôt de la mer que de la terre, parce que l'âne, en partant d'auprès de lui, ne s'était pas arrêté à sa pâture, mais était allé tout de suite boire à la fontaine. Après avoir exposé sa conjecture à Fannia, il voulut reposer, demanda qu'on qu'on le laissât seul, et qu'on fermât la porte sur lui.

XLII. Les magistrats et les décurions de Minturnes, après une longue délibération, résolurent d'exécuter sans retard le décret, et de faire périr Marius; mais aucun des citoyens ne voulut s'en charger. Enfin il se présenta un cavalier Gaulois ou Cimbre (car on a dit l'un e l'autre), qui entra l'épée à la main dans la chambre où Marius reposait. Comme elle recevai

peu de jour, et qu'elle était fort obscure, le cavalier, à ce qu'on assure, crut voir des traits de flamme s'élever des yeux de Marius, et de ce lieu ténébreux il entendit une voix terrible lui dire : « Oses-tu, misérable, tuer Caïus Ma-« rius! » A l'instant le barbare prend la fuite, et jetant son épée, il sort dans la rue, en criant ces seuls mots : « Je ne puis tuer Caïus Ma-» rius. » L'étonnement d'abord, ensuite la compassion et le repentir, gagnèrent bientôt toute la ville. Les magistrats se reprochèrent la résolution qu'ils avaient prise, comme un excès d'injustice et d'ingratitude envers un homme qui avait sauvé l'Italie, et à qui l'on ne pouvait, sans crime, refuser du secours. « Qu'il s'en « aille, disaient-ils, errer où il voudra, et ac-« complir sa destinée, et prions les dieux de ne « pas nous punir de ce que nous rejetons de « notre ville Marius, nu et dépourvu de tout « secours. » D'après ces réflexions, ils se rendent en foule dans sa chambre, et l'ayant tous environné, ils le font sortir, et le conduisent au bord de la mer. Comme chacun lui donnait de bon cœur ce qui pouvait lui être utile, il se passa un temps assez considérable; d'ailleurs il y a sur le chemin de la mer le bois sacré de la nymphe Marica (36), singulièrement respectée de tous les Minturniens, qui ont grand soin de

n'en rien laisser sortir de ce qu'on y a une fois porté. Ne pouvant donc le traverser pour se rendre à la mer, il aurait fallu prendre un long circuit qui les aurait fort retardés. Enfin, un des plus vieux de la troupe se mit à crier qu'il n'y avait point de chemin où il pût être défendu de passer pour sauver Marius ; et lui-même le premier, saisissant quelqu'une des provisions qu'on portait au vaisseau, il prit son chemin à travers le bois. On lui fournit avec le même zèle et la même promptitude tout ce qui lui était nécessaire ; et un certain Béléus lui donna un vaisseau pour faire son voyage. Dans la suite il fit représenter toute cette histoire en un grand tableau qu'il consacra dans le temple de Marica, d'où il s'était embarqué par un vent favorable.

XLIII. Il fut heureusement porté à l'île d'Énaria, où il trouva Granius et quelques autres amis, avec qui il fit voile vers l'Afrique. Mais l'eau leur ayant manqué, ils furent obligés de relâcher en Sicile, près de la ville d'Eryx (37). Il y avait là un questeur romain, chargé de garder cette côte, qui pensa se saisir de Marius, et tua seize de ceux qui étaient allés faire de l'eau. Marius s'étant rembarqué précipitamment, traversa la mer, et s'arrêta à l'île de Meninge, où il eut pour première nou-

velle que son fils s'était sauvé de Rome avec Céthégus, et qu'ils étaient allés à la cour d'Hiempsal, roi de Numidie, pour implorer son secours. Encouragé par cette nouvelle favorable, il osa partir de Meninge pour aller à Carthage. L'Afrique avait alors un gouverneur romain, nommé Sextilius. Marius, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal, espérait que la compassion seule lui en ferait obtenir quelques secours. Mais à peine il fut descendu avec un petit nombre des siens, qu'un licteur de Sextilius vint à sa rencontre, et s'arrêtant devant lui : « Marius, lui dit-il, Sextilius vous fait « dire de ne pas mettre le pied en Afrique, si « vous ne voulez pas qu'il exécute contre vous « les décrets du sénat, et qu'il vous traite en « ennemi de Rome. » Cette défense accabla Marius d'une tristesse et d'une douleur si profondes, qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il garda long-temps le silence, en jetant sur l'officier des regards terribles. Le licteur lui ayant enfin demandé ce qu'il le chargeait de dire au gouverneur : « Dis-lui, répondit « Marius en poussant un profond soupir, « que tu as vu Marius assis sur les ruines de « Carthage : » paroles d'un grand sens, qui mettaient sous les yeux de Sextilius la fortune

de cette ville et la sienne, comme deux grands exemples des vicissitudes humaines.

XLIV. Cependant Hiempsal, roi des Numides, porté tour-à-tour par ses réflexions à des résolutions contraires, traitait avec honneur le fils de Marius; mais lorsque ce jeune homme voulait s'en aller, le roi trouvait toujours quelque prétexte pour le retenir; et l'on voyait clairement que dans tous ces délais il n'avait rien moins que des intentions favorables; mais Marius dut son salut à une circonstance assez ordinaire. Sa beauté intéressa à ses malheurs une des concubines d'Hiempsal; et cette compassion fut le commencement et le prétexte de l'amour qu'il lui inspira. Il repoussa d'abord l'aveu qu'elle lui en fit; mais ensuite voyant que c'était le seul chemin qu'il pût s'ouvrir pour la fuite, et que l'amour de cette femme avait pour motif un désir honnête de le servir plutôt qu'une passion honteuse, il reçut les témoignages de sa tendresse; et ayant eu par elle les moyens de se sauver avec ses amis, il alla retrouver son père. Après s'être embrassés, ils se mirent en route. En marchant le long du rivage, ils virent deux scorpions qui se battaient, ce qui parut à Marius un mauvais présage. Ils se pressèrent donc de monter sur un

bateau de pêcheur, pour passer dans l'île de Cercina ([38]), qui est à peu de distance du continent. Ils avaient à peine levé l'ancre, qu'ils virent des cavaliers arriver à l'endroit même qu'ils venaient de quitter. Marius avoua qu'il n'avait pas encore échappé à de péril plus pressant. Cependant à Rome, sur la nouvelle qu'on y apprit que Sylla faisait la guerre en Béotie contre les généraux de Mithridate, les consuls (*) se divisèrent et prirent les armes. Octavius, resté le plus fort, chassa de la ville Cinna, qui voulait y exercer un pouvoir tyrannique, et nomma consul à sa place Cornélius Mérula. Cinna ayant levé des troupes chez les autres peuples d'Italie, fit la guerre aux deux consuls. Marius ne fut pas plus tôt instruit de ces mouvemens, qu'il résolut de partir sans différer; et prenant des cavaliers Maurusiens, avec quelques-uns de ceux qui lui étaient venus d'Italie, ce qui lui faisait en tout environ mille hommes, il mit à la voile, aborda au port de Télamon ([39]), en Étrurie; et à peine débarqué, il fit publier à son de trompe qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui viendraient se joindre à lui. Les laboureurs et les bergers du pays, tous de condition libre, accoururent sur la côte, attirés par la réputation

(*) Octavius et Cinna, consuls de l'an 667.

de Marius qui, s'attachant les plus robustes, eut formé en peu de jours une armée qu'il embarqua sur quarante navires.

XLV. Il connaissait Octavius pour un homme de bien qui voulait gouverner avec la plus exacte justice; il savait au contraire que Cinna était suspect à Sylla, et qu'il voulait renverser le gouvernement actuel. Résolu donc d'aller le joindre avec son armée, il lui fit dire qu'il était prêt à lui obéir et à le reconnaître pour consul. Cinna le reçut avec joie, lui donna le titre de proconsul, et lui envoya les faisceaux avec les autres marques de sa dignité. Marius les refusa, en disant que ces ornemens ne convenaient point à sa fortune présente; il continua de porter une méchante robe, et de laisser croître ses cheveux comme il avait toujours fait depuis le jour où il avait été banni à l'âge de plus de soixante-dix ans. Il affectait de marcher lentement, afin d'exciter la compassion; mais sous cet extérieur abattu éclatait toujours l'air de fierté qui lui était naturel, et qui paraissait fait pour inspirer la terreur plutôt que la pitié; sa tristesse même faisait assez voir que ses revers avaient plus aigri qu'abbatu son courage. Dès qu'il eut salué Cinna et parlé aux troupes, il agit sans perdre de temps, et fit bientôt changer de face aux affaires. D'abord,

tenant la mer avec ses vaisseaux, il s'empara des convois, pilla les marchands qui apportaient des vivres à Rome, et se rendit ainsi maître des provisions. Il prit ensuite les villes maritimes qui étaient le long de la côte; enfin on lui livra par trahison la ville d'Ostie, qu'il mit au pillage, et dont il fit périr la plupart des habitans; il jeta un pont sur le Tibre, pour empêcher que les Romains ne pussent tirer par mer aucune provision. De là marchant droit à Rome avec son armée, il s'empara du mont Janicule, et cela par la faute d'Octavius, qui ruinait les affaires moins encore par son incapacité que par un attachement scrupuleux à la justice, par une obéissance servile aux lois contre l'utilité publique. Il répondit à ceux qui lui proposaient d'appeler les esclaves à la liberté, qu'il ne donnerait pas aux esclaves le moindre droit dans une patrie dont il tenait Marius éloigné par respect pour les lois.

XLVI. Cécilius Métellus, fils de celui qui avait commandé en Afrique, et que Marius avait fait exiler, étant arrivé à Rome, tous les soldats, qui le regardaient comme un général bien supérieur à Octavius, abandonnèrent ce consul, et se rangeant autour de Métellus, ils le prièrent de les commander et de sauver la ville, en lui promettant que, lorsqu'ils auraient

à leur tête un général actif et expérimenté, ils combattraient avec courage et triompheraient de leurs ennemis. Métellus, vivement offensé de cette proposition, les renvoya au consul; mais ils allèrent se rendre aux ennemis; et Métellus lui-même se retira, désespérant du salut de la ville. Octavius, sur la foi des Chaldéens, des devins et des sibyllistes, qui lui promettaient un changement favorable, prit le parti de rester à Rome. Ce consul, doué d'un sens droit autant qu'aucun autre Romain, qui ne laissa jamais corrompre la dignité de sa charge par le poison de la flatterie, et qui se tenait fortement attaché aux coutumes et aux lois de la patrie comme à des formules invariables, avait malheureusement le plus grand faible pour la divination, et passait beaucoup plus de temps avec des devins et des charlatans qu'avec des militaires et des hommes d'état. Marius, avant d'entrer dans Rome, envoya des satellites qui arrachèrent Octavius de son tribunal, et l'égorgèrent sur la place publique. On trouva, dit-on, dans son sein, après sa mort, un horoscope de sa naissance, dressé par un Chaldéen; et il parut singulier que, de ces deux généraux célèbres, la même confiance en la divination eût remis Marius sur pied, et perdu Octavius.

XLVII. Dans cette conjoncture critique, le

sénat s'assembla et envoya des députés à Marius et à Cinna, pour les prier d'entrer dans la ville et d'épargner les citoyens. Cinna, en qualité de consul, leur donna audience sur son tribunal, et leur répondit avec beaucoup d'humanité. Marius, debout derrière son siége, gardait le silence; mais son air sévère et ses regards farouches ne faisaient que trop connaître qu'il allait bientôt remplir la ville de sang. Après l'audience, ils prirent tous deux le chemin de Rome. Cinna y entra entouré de ses gardes; Marius, s'arrêtant à la porte, dit, avec une ironie que lui inspirait la colère, que les lois l'avaient banni de sa patrie et lui en défendaient l'entrée; que si sa présence y était nécessaire, il fallait casser par une nouvelle loi celle qui l'avait banni, comme s'il eût été un religieux observateur des lois, et qu'il fût entré dans une ville libre. Il fit donc assembler le peuple sur la place; mais trois ou quatre tribus n'avaient pas encore donné leur suffrage, que, levant le masque, et laissant cette vaine formalité de son prétendu rappel, il entra dans la ville avec ses satellites, choisis entre tous les esclaves qui avaient pris parti pour lui, et à qui il avait donné le nom de Bardiéens. A une seule parole, à un seul signe de Marius, ils tuaient indistinctement tous ceux qu'il leur désignait

Un sénateur, nommé Ancharius, qui avait été préteur, étant venu le saluer, et Marius ne lui ayant rien répondu, ils l'égorgèrent à ses pieds. Ce fut dès lors un signal pour massacrer dans les rues tous ceux à qui Marius ne rendait point le salut ou n'adressait pas la parole : aussi ses amis eux-mêmes ne l'abordaient-ils qu'avec une frayeur extrême. Cinna, rassasié de sang, voulait mettre fin à tant de meurtres ; mais Marius, plus aigri chaque jour, plus altéré de vengeance, continuait de faire égorger tous ceux qui lui étaient suspects. On voyait sur tous les chemins et dans toutes les villes des gens courir, comme des chiens de chasse, à la poursuite de ceux qui s'étaient cachés ou qui avaient pris la fuite. On éprouva dans cette occasion que la fidélité aux liens de l'hospitalité et de l'amitié résiste rarement à la mauvaise fortune : car on vit peu de personnes ne pas dénoncer ceux qui étaient venus leur demander un asile. C'est aussi ce qui rend plus digne de notre admiration et de notre estime les esclaves de Cornutus, qui, ayant caché leur maître dans leur maison, prirent un de ceux qu'on avait tués dans la rue, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or, et le montrèrent aux satellites de Marius ; après quoi, l'ensevelissant comme si c'eût été leur maître, ils l'enterrèrent sans que

personne se doutât de la supposition. Cornutus, ainsi sauvé par ses esclaves, se retira dans la Gaule.

XLVIII. L'orateur Marcus Antonius (40), qui avait aussi trouvé un ami sûr, n'eût pas le même bonheur que Cornutus. Son hôte était un homme du peuple fort pauvre, qui, ayant chez lui un des premiers personnages de Rome, et voulant le traiter aussi bien que ses moyens le lui permettaient, envoya son esclave acheter du vin dans un cabaret du voisinage. L'esclave ayant goûté le vin avec plus de soin qu'il ne faisait ordinairement, en voulut de meilleur. Le cabaretier lui demanda pourquoi il ne prenait pas, comme de coutume, du vin nouveau et commun, et qu'il en voulait du meilleur et du plus cher. L'esclave lui répondit tout bonnement, comme à un homme qu'il connaissait depuis long-temps et qu'il croyait son ami, que son maître avait Marcus Antonius caché dans sa maison, et qu'il voulait le bien traiter. L'esclave ne fut pas plus tôt sorti, que le cabaretier, homme scélérat et impie, court chez Marius, qui était déjà à table; il est introduit, et annonce qu'il va lui livrer Marcus Antonius. A cette nouvelle, Marius, transporté de joie, jette un grand cri et bat des mains. Peu s'en fallut qu'il ne se levât de table pour aller lui-

même sur le lieu ; mais ses amis le retinrent, et il se contenta d'y envoyer Annius, à la tête de quelques soldats, avec ordre de lui apporter sur-le-champ la tête de Marcus Antonius. Lorsqu'ils furent à la maison où il était caché, Annius se tint à la porte, et les soldats étant montés dans la chambre, la vue d'Antonius leur en imposa tellement, qu'ils se renvoyèrent l'un à l'autre l'exécution de l'ordre dont ils étaient chargés. L'éloquence de ce célèbre orateur, telle qu'une syrène enchanteresse, avait tant de douceur et de charme, qu'aussitôt qu'il eut ouvert la bouche pour demander la vie à ces soldats il n'y en eut pas un qui osât le frapper ou même le regarder en face ; ils baissèrent tous les yeux en versant des larmes. Annius, impatienté de ce retard, monte dans la chambre ; il voit Antonius parler à ses soldats charmés et attendris par son éloquence ; il leur reproche leur lâcheté, et courant à Antonius, il lui coupe la tête de sa propre main. Catulus Lutatius, celui qui avait été collègue de Marius au consulat, et avait partagé avec lui les honneurs du triomphe, employa ses amis pour intercéder auprès de Marius ; mais il n'en purent tirer que cette parole terrible : « Il faut « qu'il meure. » Catulus s'enferma dans une chambre et y fit allumer un grand brasier dont

la vapeur l'étouffa. Les corps de ceux à qui l'on avait coupé la tête étaient jetés dans les rues et foulés aux pieds ; et cette vue, au lieu d'exciter la compassion, glaçait tous les cœurs d'effroi. Mais rien n'affligeait tant le peuple que la brutalité des Bardiéens, qui, après avoir égorgé les maîtres dans les maisons, déshonoraient les enfans et les femmes, sans qu'on pût réprimer leur avarice et leur cruauté. Enfin, Cinna et Sertorius s'étant réunis, les surprirent pendant qu'ils dormaient dans leur camp, et les massacrèrent tous.

XLIX. Dans cette situation déplorable, tout à coup, par un retour inattendu, on apprit de plusieurs côtés que Sylla, après avoir terminé la guerre contre Mithridate, et recouvré les provinces usurpées, revenait à Rome avec une puissante armée. Cette nouvelle fit suspendre pour quelque temps les maux inexprimables que souffrait cette malheureuse ville : ceux qui en étaient les auteurs se voyaient menacés eux-mêmes d'une guerre prochaine. Marius fut donc nommé consul pour la septième fois ; et lorsqu'il sortit le premier jour de janvier, qui était aussi le commencement de l'année, pour aller prendre possession de sa charge, il fit précipiter Sextus Lucinus de la roche Tarpéienne. Ce prélude de son consulat fut le présage des hor-

reurs dont la ville allait encore être le théâtre, et le parti de Marius la victime. Lui-même, épuisé par ses travaux passés, l'esprit dévoré de chagrins, tourmenté par la pensée de cette nouvelle guerre et des combats qu'il aurait à livrer, des terreurs auxquelles il serait bientôt en proie, et dont son expérience lui faisait pressentir tous les dangers et les peines cuisantes, ne put soutenir la vue des inquiétudes cruelles qui l'assiégeaient de toutes parts. Il considérait que ce n'était point un Mérula, un Octavius, qu'il aurait à combattre, ces généraux qui n'avaient sous leurs ordres que des séditieux ramassés au hasard; que c'était un Sylla qui marchait contre lui, Sylla, qui autrefois l'avait chassé de sa patrie, et qui venait de repousser Mithridate jusqu'au fond du Pont-Euxin. Accablé par ces réflexions, et se remettant devant les yeux son long exil, ses fuites, ses dangers sur terre et sur mer, il tomba dans les plus cruelles angoisses : des frayeurs nocturnes, des songes affreux, troublaient son repos, et à tout moment il croyait entendre une voix menaçante lui crier :

Le gîte du lion, même absent, est terrible (71).

Mais comme il ne craignait rien tant que l'insomnie, il se plongea dans des excès de bonne

chère et de vin que son âge n'était pas en état de supporter, cherchant dans le sommeil, qu'il voulait par là se procurer, un remède à ses chagrins.

L. Enfin les nouvelles qu'il reçut de la mer le jetèrent dans de nouvelles frayeurs. Tremblant pour l'avenir, abattu sous le poids du présent, il ne lui fallut que le plus léger accident pour le faire tomber dans une maladie grave. Il fut attaqué d'une pleurésie, au rapport du philosophe Posidonius, qui alla le voir dans son lit pour lui parler des affaires relatives à son ambassade. Mais l'historien Caïus Pison (42) dit qu'un soir que Marius se promenait après souper avec ses amis, il mit la conversation sur ses aventures; que, reprenant l'histoire de sa vie, il leur raconta toutes les vicissitudes de bien et de mal que la fortune lui avait fait éprouver. Il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sage de se fier davantage à son inconstance. En finissant ces mots, il les embrassa, leur fit ses adieux, et alla se mettre dans son lit, où il mourut au bout de sept jours. On dit qu'étant tombé dans le délire pendant sa maladie, son ambition se manifesta d'une manière bien frappante. Il croyait commander l'armée romaine contre Mithridate, et faisait dans son lit les mêmes mouvemens, prenait les mêmes attitudes que dans

les combats; il parlait d'une voix forte, et poussait des cris de victoire : tant sa jalousie naturelle et sa soif de commander avaient allumé dans son âme un désir insurmontable d'être chargé de cette guerre! Tel était l'excès de son ambition, qu'à l'âge de soixante-dix ans, étant le premier des Romains qui eût été sept fois consul, possédant des richesses qui auraient pu suffire à plusieurs rois, il se plaignait de la fortune, comme si elle l'eût fait mourir pauvre, et avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait. Platon, au contraire, étant sur le point de mourir, remercia son génie et la fortune de ce qu'il était né homme et non animal, grec et non barbare; mais surtout de ce que sa vie avait concouru avec celle de Socrate. Antipater de Tarse, se rappelant aussi, peu d'instans avant sa mort, ce qu'il avait eu d'heureux dans sa vie, n'oublia pas sa navigation favorable de sa patrie à Athènes; il savait gré à la fortune de ses moindres faveurs, et les conserva jusqu'à la fin dans sa mémoire, le dépositaire le plus fidèle à qui l'homme puisse confier ses biens.

LI. Mais les ingrats et les insensés laissent s'écouler avec le temps le souvenir de tout ce qui leur arrive. Comme ils ne mettent rien en réserve dans leur mémoire, toujours vides de biens présens, toujours remplis d'espérances,

pendant qu'ils portent leurs regards dans l'avenir le présent leur échappe. Mais la fortune, qui peut leur ôter l'avenir, ne saurait leur enlever le présent. Cependant ils rejettent les biens qu'ils ont déjà reçus d'elle, comme s'ils leur étaient étrangers, et ils rêvent sans cesse à un avenir incertain, juste punition de leur ingratitude. Trop pressés d'amasser le plus qu'ils peuvent de ces biens extérieurs avant que de leur avoir donné pour fondement et pour appui la raison et la saine doctrine, ils ne sauraient jamais satisfaire la soif insatiable qui les tourmente.

LII. Marius mourut le dix-septième jour de son consulat, et sa mort causa d'abord à Rome la plus grande joie, par la confiance qu'elle eut d'être délivrée d'une tyrannie si cruelle. Mais dans peu de jours les Romains sentirent qu'ils n'avaient fait que changer un maître vieux et cassé pour un maître jeune et plein de vigueur, tant le fils de Marius montra de cruauté et de barbarie en faisant mourir les personnes les plus distinguées par leur naissance et par leurs vertus! L'audace et l'intrépidité dans les dangers, dont il avait d'abord donné des preuves, l'avaient fait appeler le fils de Mars; mais ensuite ses actions ayant montré en lui des qualités tout opposées, on l'appela le fils de Vénus. Enfin,

renfermé dans Préneste par Sylla, après avoir inutilement tout tenté pour sauver sa vie, la prise de la ville ne lui laissant plus aucun moyen d'échapper, il se donna lui-même la mort.

PARALLÈLE

DE

PYRRHUS ET DE MARIUS (*).

I. Si de la vie et des actions de ces deux hommes célèbres nous passons à leur parallèle, nous trouverons en eux de grands traits de ressemblance et des différences encore plus marquées. Pyrrhus était né sur le trône, et son origine remontait aux dieux mêmes. Marius, né de parens pauvres et inconnus, passa dans l'obscurité la plus grande partie de sa jeunesse; mais la nature, qui, sous ce rapport, avait mis entre eux une si prodigieuse différence, les égala par les qualités éminentes dont ils furent doués. Ils ne durent l'un et l'autre qu'à eux-mêmes leur élévation, et furent seuls les artisans de leur gloire. Cependant, à cet égard, le général romain paraît supérieur au roi d'Épire. Ce dernier, il est vrai, par une suite des malheurs de

(*) Ce parallèle étant perdu, j'ai tâché de le suppléer.

son père, fut exposé dans son enfance à des dangers qu'il n'évita que par une protection singulière des dieux; mais il trouva dans des rois puissans des ressources et des appuis pour remonter sur le trône. A l'âge où il jouissait paisiblement de toute sa fortune, Marius vivait inconnu au fond d'un village; et ce fut de cet état obscur qu'il s'élança tout à coup dans la carrière des armes pour s'élever avec rapidité au faîte des honneurs, et accumuler sur sa tête plus de dignités qu'aucun Romain n'en avait obtenu avant lui. Pyrrhus trouva dans des secours étrangers une grande facilité pour l'exécution de ses vastes desseins; Marius eut à lutter contre une foule de concurrens illustres, qui opposaient à son avancement les plus grands obstacles.

II. Ils eurent tous deux une éducation purement militaire; celle de Marius, rude et grossière, ne le rendit propre qu'à la guerre. L'éducation de Pyrrhus fortifia l'inclination qu'il avait pour les armes; il négligea tout autre genre d'instruction, non par rudesse, comme Marius, mais par une suite de sa passion pour la guerre. Marius poussa jusqu'au mépris l'indifférence que Pyrrhus avait pour les arts d'agrément; il ne se forma qu'aux exercices qui pouvaient augmenter sa force et son courage. Si ce défaut d'instruction ne nuisit pas à sa for-

tune, il lui attira souvent des mortifications sensibles; les Romains, qui, pendant la guerre, le recherchaient pour ses talens, le négligeaient dans la paix, où la dureté de son caractère le rendait insociable.

III. Aussi est-ce surtout par leur caractère moral que ces deux personnages se ressemblent le moins. Pyrrhus, avec un air de visage qui imprimait la terreur plutôt que le respect, était doux, affable et humain. Aussi lent à se mettre en colère que prompt à s'apaiser, il se vengeait rarement, et récompensait avec générosité les services qu'on lui avait rendus. Marius, né dur et sauvage, devint, dans l'exercice de l'autorité, féroce et intraitable. Colère et vindicatif à l'excès, il se livrait sans mesure à son ressentiment. Un des traits dominans de son caractère fut l'ingratitude. Sa conduite envers Métellus, son premier bienfaiteur, fait paraître dans toute sa noirceur ce vice odieux; il y met le comble en le faisant bannir de Rome, où sans doute la vue d'un homme à qui il devait tant, et qu'il avait si fort maltraité, était pour lui un reproche continuel de son ingratitude. Pyrrhus n'est pas tout-à-fait à l'abri de ce reproche à l'égard des villes de Sicile, et de deux officiers syracusains qui lui avaient rendu de grands services; mais on peut, sinon justifier

sa conduite, du moins en diminuer l'odieux, en l'attribuant à sa passion extrême pour la guerre, et à la crainte de voir manquer une expédition importante, faute des vaisseaux que les Siciliens devaient lui fournir.

IV. Ils eurent l'un et l'autre une grande affection pour leurs soldats; ils se croyaient obligés de ménager des hommes associés à leurs travaux, et qu'ils regardaient comme les instrumens de leur gloire; mais cette disposition paraît plus naturelle dans Pyrrhus, à qui son rang la rendait moins nécessaire. Elle semble tenir davantage à l'intérêt personnel dans Marius, qui, ne pouvant attendre son élévation que de ses soldats, à la fois les compagnons et les rémunérateurs de ses faits d'armes, avait besoin de les caresser pour obtenir leurs suffrages. Pyrrhus, généreux et libéral, ne connut jamais l'avarice, cette passion si méprisable dans tous les hommes, mais plus honteuse encore dans les personnes élevées en dignité. Marius, né dans la pauvreté, avait, par ses exploits et ses commandemens, acquis des richesses immenses sans avoir pu satisfaire son insatiable cupidité. L'un des motifs qui lui faisaient désirer et briguer si ardemment, à l'âge de soixante-dix ans, la conduite de la guerre contre Mithridate, c'était l'espoir de dévorer les trésors de ce prince.

V. A la dureté de son caractère, Marius joignit une hauteur et une inflexibilité qui éclatèrent en lui dès son entrée dans les charges. L'audace avec laquelle, n'étant que tribun du peuple, il traita l'un des consuls, dut étonner le sénat dans un homme de si basse naissance; rien n'égale le mépris insultant et les paroles outrageuses qu'il se permit contre les nobles lorsqu'il poursuivait le consulat. On voit cependant quelques traits estimables dans sa conduite politique. Après s'être déclaré le plus ardent défenseur du peuple, il s'oppose avec vigueur à une loi qui favorisait la multitude au préjudice de l'intérêt de la république, et la fait rejeter. En général, si on excepte l'affaire de Turpilius, qu'il fit condamner par le seul motif d'offenser Métellus, il fut juste et équitable dans ses jugemens. Cela paraît surtout dans celui de Trébonius, qui avait tué le neveu de ce général, et que Marius, non content de l'absoudre, couronna de sa propre main, pour n'avoir pas craint, afin de sauver son honneur, de s'exposer à toute sa vengeance. Sa réponse à l'officier qui vient lui porter l'ordre de sortir de l'Afrique, et qui lui demande ce qu'il doit rapporter de sa part au préteur : « Va lui dire « que tu as vu Marius assis sur les ruines de « Carthage; » cette réponse renferme un sen-

timent profond et sublime qui montre une grande force de caractère, mais qu'on voit avec une sorte de peine dans un homme déjà souillé de tant de crimes, et qui en méditait encore de plus grands. La vie de Pyrrhus n'offre aucun trait aussi remarquable que celui-là ; mais on y trouve une réunion de qualités brillantes qui donnent de lui l'idée la plus avantageuse. Son estime et son admiration pour l'austère vertu de Fabricius, les offres magnifiques qu'il lui fait pour se l'attacher, la modération qu'il oppose à la réponse mortifiante de ce Romain, la générosité avec laquelle il reconnaît l'avis que les consuls lui font donner de la trahison de son médecin, tout cela prouve qu'il avait un cœur généreux, un esprit élevé, et que les faits qui semblent démentir ces qualités estimables tiennent moins à son caractère qu'à cette soif de gloire dont il était dévoré.

VI. Cette ambition démesurée fut la passion dominante de l'un et de l'autre ; mais elle doit étonner davantage dans Marius, en qui la naissance et l'éducation n'avaient pas dû la développer autant que dans Pyrrhus, qui était né sur le trône. Celui-ci, livré à une agitation d'esprit qui lui laisse à peine un instant de repos, forme les plus vastes projets, se berce toujours de nouvelles espérances ; et abandonnant

ce qu'il possède pour courir après ce qu'il désire, il perd souvent l'un et l'autre. Son entretien avec Cinéas avant de partir pour l'Italie, ses plaintes à la fortune, qui, en lui offrant à la fois deux occasions d'exécuter de grandes entreprises, le force d'en sacrifier une, le choix qu'il fait de la plus hasardeuse, parce qu'elle lui fait espérer une plus ample moisson de gloire, tout en lui caractérise une ambition que rien ne peut satisfaire. Cette passion paraît encore plus violente et plus insatiable dans Marius : ce que l'obscurité de sa condition semble lui ôter de moyens pour remplir ses vues, il le retrouve dans la force de son caractère. Dès son entrée dans la carrière politique, il brigue les charges avec une ardeur démesurée, et ne regarde les premiers honneurs qu'il obtient que comme des degrés pour monter aux plus hauts emplois. Il essuie deux refus en un jour, ce qui n'avait point encore d'exemple, sans en être découragé ; il semble même s'en faire un titre pour mettre plus de fierté dans ses nouvelles prétentions.

VII. Pyrrhus, qui n'avait pas besoin de s'avilir pour contenter son ambition, ne se montre pas plus délicat sur les moyens de la satisfaire. On le voit changer de parti suivant son intérêt; tromper lâchement ses alliés, et leur

donner l'exemple de la mauvaise foi. Il tue Néoptoltème par surprise; et quoiqu'il n'eût fait en cela que prévenir les mauvais desseins de ce prince, il eût été plus digne d'un roi de l'attaquer ouvertement que de recourir à une indigne trahison. Il profite d'une maladie de Démétrius pour envahir ses états; il trompe les Spartiates par une insigne perfidie, et manque à la parole formelle qu'il avait donnée aux Argiens, de ne point entrer dans leur ville. Le mensonge et la duplicité ne sont pas moins familiers à Marius; il fait gloire d'employer les moyens les plus honteux, pourvu qu'ils le mènent à ses fins. Il se lie avec les deux plus grands scélérats de Rome, Glaucias et Saturnius; et forcé de souffrir les excès inouïs de ces deux tribuns qui servent son ambition, il se rend complice de tous leurs forfaits. Son grand âge paraissant un obstacle au commandement qu'il veut obtenir, on le voit au Champ-de-Mars se livrer, avec la jeunesse romaine, aux plus rudes exercices, et devenir l'objet de la risée et du mépris public: chassé de Rome, proscrit, errant en Italie et en Afrique, n'échappant pour ainsi dire que par des miracles, à ceux qui le poursuivent, il ne voit pas plus tôt la moindre lueur d'espérance, qu'il revient à Rome, où il obtient un septième consulat, sans que cette

distinction, jusqu'alors inouïe, puisse satisfaire son ambition, sans que les flots de sang qu'il fait couler soient capables d'assouvir ses vengeances et ses fureurs.

VIII. Portés tous deux à la superstition, ils crurent aux songes et aux présages. Était-ce en eux faiblesse de caractère? ou voulaient-ils seulement la faire servir à leur ambition? Je croirais à ce motif dans Marius, que la férocité de son âme rendait moins susceptible du sentiment religieux qui accompagne ordinairement une crainte superstitieuse. Il s'attache toujours à des présages qui flattent ses espérances, à une prophétesse qui lui prédit des victoires, à des signes qui lui annoncent de nouvelles dignités. Pyrrhus croit à ces signes et à ces présages avec une facilité qui lui devient funeste. Sur la foi d'un songe, il entreprend le siége de Sparte, qu'il est obligé d'abandonner honteusement. Dans Argos, le souvenir d'un oracle par lequel il se croit menacé d'une mort prochaine lui trouble tellement l'esprit, qu'il renonce à son entreprise, et sa retraite précipitée est la cause de sa perte.

IX. Maintenant, si nous les considérons à la tête des armées, nous reconnaîtrons en eux tous les qualités qui font les grands capitaines. Pyrrhus, à une force de corps extraordinaire,

à un tempérament vigoureux qui résiste à toutes les fatigues, joignait une grande vivacité d'esprit, un courage impétueux qui l'emportait, sans ménagement, au milieu des dangers. Mais ces qualités brillantes n'empêchaient pas qu'il n'eût beaucoup de capacité, de savoir et d'expérience, une prudence qui ne se démentait jamais, et autant de sang-froid dans le plus grand feu de l'action que s'il eût été loin du péril. Marius ne se montre ni moins robuste que Pyrrhus, ni moins endurci aux travaux et aux fatigues. Sa patience à tout souffrir est extrême. A la force de corps qu'il tenait de la nature, il avait joint celle que donne la longue habitude des plus rudes exercices. Ses premiers faits d'armes font voir en lui cette intrépidité, cette audace qui affronte tous les dangers. Dès sa première campagne, il donne lieu au grand Scipion, sous lequel il servait, de le désigner comme le général qui le remplacerait un jour; et bientôt il justifie, par les plus heureux succès, le pronostic flatteur que ce grand homme avait tiré de lui.

X. On voit surtout ses talens militaires se développer dans la guerre des Cimbres et des Teutons. L'invasion de ces barbares avait porté l'épouvante jusque dans Rome; et aucun des autres généraux n'osant s'offrir, dans une tem-

pète si menaçante, à prendre en main le gouvernail de l'état, le consulat lui est déféré par le suffrage unanime de tout le peuple. Il ne dément point par sa conduite ce témoignage honorable. Campé de manière qu'on ne peut le forcer de combattre malgré lui, il refuse longtemps de livrer la bataille, afin d'accoutumer ses troupes à la figure effrayante des ennemis, à leur armure extraordinaire, au son dur et sauvage de leur voix. En irritant ainsi, par une longue contrainte, l'ardeur de ses soldats, il leur assure la victoire quand il sera temps de vaincre. Les deux batailles qu'il gagna, et qui détruisirent cette multitude immense de barbares, furent uniquement le fruit de sa sagesse et de son expérience. Les succès que Pyrrhus eut sur les Romains, en Italie, ne font pas moins d'honneur à la supériorité de ses talens. Fabricius lui-même attribua les victoires de ce prince bien moins au courage de ses troupes qu'à la grande intelligence et à la bonne conduite du général qui les commandait. Dans la troisième bataille qu'il perdit contre le consul romain, on ne doit pas imputer sa défaite à un défaut de prudence et d'habileté ; les contre-temps qu'il essuya dans sa marche en furent presque la seule cause.

XI. Ajoutons à la gloire de ce prince, que les

Romains sur lesquels il remporta deux victoires étaient d'autres ennemis que ces Cimbres et ces Teutons, qui combattaient sans ordre ni discipline; qui, se laissant emporter à une fureur aveugle, une fois rompus, ne pouvaient plus se rallier, et ne donnaient guère à leurs ennemis que la peine de les égorger. En général, toutes les troupes que Pyrrhus eut à combattre en Macédoine, à Sparte et dans Argos, étaient les mieux disciplinées et les plus aguerries qu'il y eût alors. Mais disons aussi, à la louange de Marius, que dans cette longue suite de guerres où il commanda on n'a pas une seul faute à lui reprocher. Pyrrhus en commit plusieurs, qui eurent pour lui les suites les plus funestes. En arrivant à Sparte, qu'il trouve sans défense, il diffère de l'attaquer; et ce délai ayant donné aux Spartiates le temps de se fortifier, il manque une occasion unique de se rendre maître de la ville. Il fait une nouvelle faute en s'obstinant à continuer l'attaque après le renfort que les assiégés avaient reçu; il eut plus de tort encore de s'engager dans Argos devant un ennemi supérieur en nombre, sans avoir assuré sa retraite, ni songé à prévenir le désordre qui, malgré tous ses efforts, embarassa sa marche, et lui fit trouver dans cette ville

une mort plus digne d'un aventurier que d'un grand roi.

XII. Les victoires du général romain sont peut-être moins brillantes que celles du roi d'Épire; mais elles ont une utilité plus réelle et plus solide. Pyrrhus ne sait jamais conserver ses premiers avantages; il sacrifie le présent à un avenir incertain, et sans rétablir les affaires de ses alliés, il ruine entièrement les siennes. Ses guerres continuelles sont sans fruit pour lui-même, et font le malheur des peuples qu'il gouverne. Les exploits de Marius procurent à sa patrie les plus grands avantages: ils délivrent Rome de la crainte que lui donnait Jugurtha, un des ennemis les plus redoutables qu'elle eût eu depuis Annibal. Il sauve l'Italie de ce déluge de barbares qui menaçaient de tout inonder et de tout détruire. Un fruit personnel que Marius retire de ses victoires, ce sont les honneurs singuliers qu'elles lui méritent. Est-il dans les titres les plus glorieux, dans les éloges les plus brillans que Pyrrhus pût obtenir par ses exploits, est-il rien qu'on doive comparer au titre de troisième fondateur de Rome, qui fut décerné publiquement à Marius? Quoi de plus flatteur à la fois, et de plus touchant, que ces témoignages de la reconnaissance de ses concitoyens, qui, dans leurs repas domestiques, l'associant

à leurs dieux, lui font les mêmes libations, et lui offrent, comme à ces êtres bienfaisans, les prémices de leurs tables.

XIII. Mais combien cette gloire si pure est-elle souillée, dirai-je, par ses derniers exploits? Peut-on donner ce nom à ses malheureux succès dans la guerre civile? Ils sont teints de trop de sang, pour n'être pas regardés comme des forfaits par toute âme honnête et sensible. L'ambition de Pyrrhus causa sans doute de grands maux et fit verser bien du sang; mais du moins il ne trempa jamais ses mains dans celui de ses sujets: au contraire, il les traita toujours avec douceur, et ne fut jamais cruel dans ses châtimens ni dans ses vengeances. Il eût été heureux pour Marius de finir sa vie après son triomphe sur les Cimbres: il serait mort couvert de gloire, laissant un nom chéri des Romains, et honoré dans la postérité. La guerre civile fut le tombeau de sa gloire, et l'écueil même de sa réputation militaire: il y perdit tout le mérite de ses premiers services, en faisant égorger plus de milliers de citoyens qu'il n'avait fait périr d'ennemis.

XIV. La mort de Pyrrhus fait tort à sa gloire, en ce qu'il la provoque par sa témérité; mais du moins il y conserve tout son courage et toute sa dignité. Revenu de l'évanouissement que lui avait causé sa blessure, il effraye de son regard

le soldat qui lève la main pour le frapper : ainsi Marius à Minturnes, par les éclairs qui semblent sortir de ses yeux, jette un tel effroi dans l'âme du Gaulois qui venait pour le tuer, qu'il jette son épée, et s'enfuit avec précipitation. A n'en juger que par les dehors, la fin de Marius, qui meurt dans son lit, paraîtra moins funeste et plus tranquille que celle de Pyrrhus qui, blessé d'abord par une femme, est achevé par un soldat ennemi. Mais pour connaître tout ce que la mort de Marius a de tragique et d'affreux, il faut se rappeler dans quel état il passa les derniers jours de sa vie. Affaibli par ses travaux, dévoré d'inquiétudes, en proie aux remords que réveillent dans son âme l'approche de Sylla, en qui il voit le vengeur de tous ses forfaits, il est livré aux plus cruelles agitations. Une furie vengeresse, attachée à son cœur, ne lui permet pas de respirer un instant ; son lit est un échafaud sur lequel il est étendu, et où tous les crimes qu'il a commis pour obtenir une domination qui lui échappe sont autant de bourreaux qui anticipent son supplice. Il succombe enfin à tant de tourmens, et meurt détesté de tous les bons citoyens, et en horreur à lui-même.

NOTES

SUR MARIUS.

(1) Ce nom fut donné à Mummius, pour avoir détruit la ville de Corinthe, capitale de l'Achaïe, une des provinces du Péloponnèse; elle était située sur l'isthme qui portait son nom, et formait une des plus puissantes républiques de la Grèce.

(2) Ravenne, ville de la Gaule Cisalpine, par rapport à Rome, était une des plus anciennes et des plus grandes villes d'Italie.

(3) Il paraît que Sabacou avait fait entrer son esclave dans les barrières, pour donner sa voix à Marius; ce qui était très défendu, parce que les esclaves n'avaient pas droit de suffrage. Il fut donc puni, ou pour avoir fait une fausse déposition, si ce qu'il disait de son esclave était faux; ou si cela était vrai, pour n'avoir pas eu la force de résister à la soif pendant le temps de l'élection.

(4) Marius, parvenu à la charge de la préture, qui donnait le droit de chaise curule, était en effet exempt de la clientelle, et comme cette condition de client lui paraissait honteuse, il aimait mieux, pour s'en délivrer, avoir un témoin de plus contre lui dans la poursuite de son affaire.

(5) On divisait l'Espagne en ultérieure et citérieure, par rapport à l'Italie. L'Espagne ultérieure était au-delà du Bétis, aujourd'hui le Guadalquivir, et l'Espagne citérieure était en-deçà de ce fleuve.

(6) Vacca, en grec Vaga, était une ville de la petite Afrique, dans la Numidie propre; son nom s'écrit diversement parmi les modernes; elle s'appelle communément Vegia, et est dans le royaume d'Alger.

(7) L. Bestia était consul l'an de Rome 643; Albinus l'an 644. Ils firent l'un et l'autre la guerre contre Jugurtha, mais eurent la bassesse de se laisser corrompre par ce prince.

(8) La forêt Hercynie couvrait autrefois presque toute la Gaule et toute la Germanie; elle était si étendue, qu'au rapport de Pomponius Méla il fallait 60 jours pour la traverser. Aujourd'hui on ne voit des restes de cette forêt si fameuse que dans l'électorat de Mayence et la Vétéravie.

(9) L'âge prescrit par les lois pour parvenir au consulat était 42 ans; Scipion n'en avait pas encore 30 lorsqu'il fut nommé consul.

(10) En mettant la livre d'or romaine à mille francs, et celle d'argent à cent francs, qui sont les estimations les plus communes qu'on ait faites de l'un et de l'autre, les trois mille livres d'or font la somme de trois millions et sept mille francs; les cinq mille sept cent soixante-quinze livres d'argent valent, de notre monnaie, cinq cent soixante-dix-sept mille cinq cents fr.; les dix-sept mille vingt-huit drachmes font seize mille trois cent vingt-cinq francs.

(11) L'expression dont se sert Plutarque, lorsqu'il dit que les barbares, par une sorte de reflux, allèrent inonder l'Espagne, fait allusion à leur première marche vers l'Italie, qu'il compare au flux de la mer, et leur changement de direction qui les porta vers l'Espagne fut comme le reflux.

(12) Il en reste encore des vestiges, et le nom même subsiste dans l'endroit que l'on nomme Foz. Le canal

est maintenant obstrué ; on le nomme le Bras-Mort.

(13) La Norique porte aujourd'hui le nom de Bavière, et la Ligurie est le pays de Gênes.

(14) Cet Alexandre avait composé un livre de récits fabuleux.

(15) Amérie et Tuderte se nomment maintenant Todi et Amélia dans l'Ombrie. Il est évident que ce météore qu'on aperçut dans ces deux villes n'était qu'une aurore boréale. Pessinunte, dont Plutarque parle tout de suite, était une ville de Phrygie, célèbre par le culte de Cybèle, qui y avait un fort beau temple, et qu'on voit représentée sur les médailles de cette ville.

(16) C'est la ville d'Aix en Provence. Son nom latin d'*Aquæ-Sextiæ* lui venait des eaux thermales qui étaient dans les environs, et qui, dans le temps de Tite-Live, étaient moins abondantes et moins chaudes qu'à l'époque de sa fondation. Elle avait été bâtie l'an 630 de Rome, sous le consulat de Fannius et de Domitius, par le proconsul Sextius, qui lui donna son nom ; il la construisit en mémoire de la défaite des Gaulois Salviens, sur lesquels il avait remporté plusieurs victoires.

(17) Le récit de Plutarque n'est pas parfaitement clair. Les Ambrons qui ont passé la rivière sont enfoncés par les Romains qui les poursuivent jusqu'à leur camp et à leurs chariots ; cependant ces troupes qui sont attaquées au passage de la rivière n'ont pas encore de camp en-deçà. Peut-être ce passage ne doit-il pas être entendu du camp des Ambrons, mais de celui des Teutons qui étaient en-deçà de la rivière, quoique Plutarque n'en parle point. Cela est si vrai, que bientôt on verra les Teutons aller attaquer les Romains sur la hauteur où Marius les avait postés.

Mais quand et comment ces Teutons étaient-ils passés? C'est ce que notre historien ne dit pas, et qu'il aurait dû dire.

(18) Il paraît, d'après ce serment, que les Gaulois adoraient le taureau.

(19) Les Séquaniens, anciens peuples de l'Europe, habitaient les pays compris entre le Rhône, la Saône et le Rhin, c'est-à-dire la Franche-Comté, le Bugey, l'Alsace méridionale, avec le Sungau, le Bâlois et la Suisse, jusqu'à la rivière de Russ.

(20) Verceil, dans la Gaule Cisalpine, aujourd'hui ville de l'Italie septentrionale, dans le Piémont.

(21) Sylla avait écrit, en plusieurs livres, les mémoires de sa vie; mais il n'acheva pas l'ouvrage : la mort le prévint.

(22) Ce temple fut en effet construit et dédié à la Fortune, sous ce titre : A la fortune de ce jour. Il était dans le dixième quartier de Rome.

(23) Cette bataille se donna le 30 juillet de l'an de Rome 653.

(24) Catulus avait écrit l'histoire de son consulat et de toutes les actions de sa vie politique. Cicéron en fait l'éloge dans son traité des orateurs célèbres.

(25) Plutarque parle ici du temps de Camille, qui, après avoir chassé les Gaulois de Rome, et avoir rebâti la ville, en fut nommé second fondateur.

(26) Cameries, aujourd'hui Camérino, dans la marche d'Ancône, proche l'Apennin.

(27) P. Rutilius Rufus avait été consul l'année qui précéda celle du second consulat de Marius, dont il avait écrit la Vie en latin; il avait aussi composé une histoire romaine en grec. Cicéron fait, en plusieurs endroits de ses ouvrages, l'éloge de ses vertus et de ses

talens. Condamné à Rome avec la dernière injustice, pour avoir défendu en Asie les habitans des provinces contre les exactions des traitans, il alla vivre à Smyrne, et refusa de revenir à Rome, où Sylla le rappelait.

(28) C'est-à-dire qu'il n'était pas assez orgueilleux ; le cou gros est une marque d'orgueil : l'homme superbe s'enfle, et son cou se grossit.

(29) Il est incertain si Plutarque a tenu la parole qu'il donne ici, d'écrire la Vie de Métellus ; elle ne se trouve pas dans le catalogue que Lamprias a laissé des ouvrages de son père ; il est vrai que ce catalogue n'est pas complet, mais on ne la voit point citée dans d'autres auteurs.

(30) Ce passage est altéré dans le texte ; mais il est facile de saisir l'idée de Plutarque, qui veut dire évidemment que Marius regardait l'éloignement de son ancienne demeure comme l'obstacle qui empêchait un grand nombre de gens de venir lui faire la cour. On sait que c'était l'usage à Rome d'aller, dès le matin, se présenter à la porte des grands ou des personnes puissantes pour les saluer.

(31) Les soixante-quinze mille drachmes font 67,500 liv., et les cinq mille deux cents drachmes valent 4,680 livres.

(32) Sulpicius exigeait la cassation de cette ordonnance, parce que, sans cela, il n'aurait jamais pu faire décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate.

(33) Près de Monte-Circello, où était l'ancienne demeure de Circé.

(34) Minturnes, ville de Campanie, dans la terre de Labour, à l'embouchure du Liris, aujourd'hui le Garigliano, à deux milles du golfe de Gaëte. Enaria, dont

il est question ensuite, est maintenant l'île d'Ischia, également dans la Campanie, en face de Naples.

(35) Le calchos valait un liard de notre monnaie, et les quatre faisaient un sou.

(36) Servius dit que Marica était une déesse du rivage de Minturnes, sur le fleuve Liris. On prétend que c'est la même que Circé, qui fut appelée Marica après sa mort.

(37) Eryx s'appelle aujourd'hui San-Guiliano, sur la côte occidentale de la Sicile; et l'île de Meninge, dont il est question tout de suite, est maintenant l'île de Zerbi, entre Tripoli et Tunis, près de la côte d'Afrique, au-dessous de la petite Syrte.

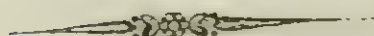
(38) Maintenant l'île de Kerkeni, près de celle de Zerbi. Marius voulait tout expliquer relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouvait; les événemens les plus simples et les plus ordinaires lui paraissaient des signes de l'avenir, et ce qui devait le confirmer dans sa superstition, c'est que l'événement est ici d'accord avec sa conjecture.

(39) Il s'appelle encore aujourd'hui le port Telaoné. Les Maurusiens étaient des peuples de la Mauritanie, vaste région de l'Afrique, au midi de la Méditerranée, qui se divisait en Mauritanie Césarienne, en Tingitane et en Sitifense. La première contenait la plus grande partie du royaume d'Alger; la seconde, les royaumes de Fez et de Maroc; la dernière était à l'orient de la première, dans la province de Bugie.

(40) C'est Marc-Antoine, le plus grand orateur de Rome avant Cicéron, et qui fut l'aïeul du fameux triumvir de ce nom.

(41) Le sens du proverbe est que, quoique Sylla fût absent, tout était à craindre pour Marius, dans Rome, qui était la patrie de son ennemi.

(42) Il y eut à Rome plusieurs écrivains de ce nom entre autres un historien surnommé Frugi; mais il s nommait Lucius Pison. Vossius croit que celui dor parle Plutarque pourrait être C. Calpurnius Pison qui fut consul 20 ans après la mort de Marius. Cicé ron en parle dans son Brutus; cependant il ne le cit que comme orateur et non comme historien.



LYSANDRE.

SOMMAIRE.

I. Statue de Lysandre dans le temple de Delphes. II. origine, éducation et caractère de Lysandre. III. Il est nommé général de la flotte des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnèse. IV. Il fait augmenter par Cyrus la paie de ses matelots. V. Il gagne une bataille navale sur les Athéniens. VI. Sa conduite envers Callicratidas, nommé pour le remplacer. VII. Callicratidas ne peut rien obtenir de Cyrus. Sa mort. VIII. Lysandre est renvoyé pour commander la flotte. IX. Sa perfidie à Milet. Sa facilité pour le parjure. X. Cyrus lui fournit de l'argent. Ses diverses expéditions. XI. La flotte des Athéniens s'approche de celle des Spartiates. Conduite de Lysandre. XII. Conseil d'Alcibiade rejeté par les généraux athéniens. Ruse de Lysandre. XIII. Il remporte la victoire. XIV. Prodiges qui précédèrent cet événement. XV. Les prisonniers athéniens mis à mort. Conduite de Lysandre envers les villes grecques. XVI. Il veut assiéger Athènes, mais la résistance des habitans lui fait abandonner l'entreprise. XVII. Réduction de cette ville. XVIII. Démolition de ses murailles. Gouvernement des trente. XIX. Gylippe dérobe une partie de l'argent qu'il portait a Lacédémone. XX. Les Spartiates délibèrent s'ils recevront l'argent envoyé par Lysandre. XXI. Lysandre fait faire sa statue; honneurs qu'on lui rend. XXII. Insolence et cruauté de Lysandre. XXIII. Il est rappelé. XXIV. Il est trompé par Pharnabase, et demande un congé pour aller au temple de Jupiter Am-

---

I. On lit sur le trésor des Acanthiens à Delphes (1) : BRASIDAS ET LES ACANTHIENS, DES DÉPOUILLES DES ATHÉNIENS. Cette inscription a fait croire à plusieurs écrivains que la statue qu'on voit près de la porte de cette chapelle est celle de Brasidas (2); mais elle est de Lysandre : il est très ressemblant, et représenté avec une longue chevelure, à la manière des anciens, et une grande barbe. Il n'est point vrai, comme quelques auteurs le racontent, que les Argiens, après une sanglante bataille qu'ils perdirent contre les Spartiates, s'étant fait raser la tête en signe de deuil, les vainqueurs, pour témoigner leur joie d'un si grand succès, laissèrent croître

leurs cheveux. Il ne l'est pas non plus que lorsque les Bacchiades s'enfuirent de Corinthe à Lacédémone, les Spartiates, les voyant rasés, les trouvèrent si difformes, qu'il voulurent porter de longs cheveux. Il est certain que cet usage leur vient de Lycurgue, qui disait qu'une longue chevelure relève la beauté, et rend la laideur plus terrible.

II. Aristoclite, père de Lysandre, était dit-on, de la race des Héraclides, mais non de la branche qui régnait à Sparte. Lysandre, élevé dans une maison pauvre, se montra, autant qu'aucun autre Spartiate, fidèle observateur des coutumes de sa patrie. Son courage mâle, à l'épreuve de toutes les voluptés, ne connut d'autre plaisir que celui que donne l'estime publique, qui est le prix des belles actions. A Lacédémone, les jeunes gens se laissent dominer sans honte par cette volupté; les Spartiates veulent que leurs enfans soient, dès le plus bas âge, sensibles à la gloire, et qu'humiliés par les reproches, ils soient vivement excités par la louange. Celui qu'on voit insensible et immobile à ce double aiguillon est méprisé comme un cœur lâche et sans émulation pour la vertu. Ce fut donc à l'éducation de Sparte que Lysandre dut son ambition et sa passion pour la gloire, car il ne faut pas en accuser la nature; ce

qu'il tenait d'elle, c'était ce penchant à flatter les grands, beaucoup plus qu'il ne convenait à un Spartiate; cette facilité à supporter pour ses intérêts le poids de leur orgueil : qualités, au reste, que bien des gens regardent comme une grande partie de la science politique. Aristote, qui prétend que les hommes à grand caractère sont ordinairement mélancoliques, comme l'avaient été Socrate, Platon et Hercule, rapporte que Lysandre, en approchant de la vieillesse, tomba dans la mélancolie. Une particularité de son caractère, c'est qu'ayant toujours souffert avec courage la pauvreté, et ne s'étant jamais laissé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit sa patrie de richesses ; il en fit naître le désir, et en apportant aux Spartiates, après la guerre d'Athènes, des sommes considérables d'or et d'argent, il priva Lacédémone de ce sentiment d'admiration qu'inspirait aux autres peuples le mépris que cette ville avait toujours eu pour les richesses; mais il n'en retint pas pour lui une seule drachme; et tel était son désintéressement, que Denys le tyran ayant envoyé aux filles de Lysandre des robes de Sicile très riches, il les refusa, en disant qu'il craignait que ses belles robes ne fissent paraître ses filles plus laides qu'elles n'étaient. Cependant, peu de temps après, lorsque les Spartiates le dé-

putèrent vers ce même Denys, le tyran lui ayant envoyé deux robes, en le priant de choisir celle qu'il voudrait pour la porter à sa fille, il répondit que sa fille choisirait mieux que lui, et il les prit toutes deux.

III. Cependant la guerre du Péloponnèse traînait en longueur, et la défaite des Athéniens en Sicile ne laissait plus douter qu'ils ne fussent promptement chassés de la mer, et bientôt perdus sans ressource. Mais Alcibiade, rappelé de son exil, et remis à la tête des affaires, y opéra tout à coup un si grand changement, que dans les combats de mer, il rétablit l'équilibre entre les Athéniens et les Spartiates. Ceux-ci, commençant à craindre à leur tour, mirent dans cette guerre une ardeur toute nouvelle; et sentant qu'elle demandait un général habile et de grands préparatifs, ils envoyèrent Lysandre prendre le commandement de la flotte (3). Arrivé à Ephèse, il trouva cette ville bien intentionnée pour lui, et dévouée aux intérêts de Sparte; mais d'ailleurs, dans la situation la plus fâcheuse et menacée de devenir barbare en adoptant les mœurs des Perses, avec qui elle avait les relations les plus fréquentes : elle était comme environnée par Lysandre, et les généraux du roi y faisaient de longs séjours. Lysandre y logea son armée, et rassemblant de tous côtés

le plus grand nombre de vaisseaux de charge qu'il pût trouver, il bâtit un arsenal pour la construction des navires, rappela le commerce dans ses ports et les ateliers sur ses places, ramena dans les maisons des particuliers les richesses et les arts, et fit dès lors concevoir à Ephèse l'espoir de cette grandeur et de cette opulence où nous la voyons aujourd'hui.

IV. Lysandre ayant appris que Cyrus, le fils du roi, était arrivé à Sardes, alla le trouver, pour lui parler des affaires de la Grèce, et se plaindre de Tisapherne, qui, ayant eu ordre de secourir Lacédémone et de chasser les Athéniens de la mer, s'y portait froidement par amitié pour Alcibiade, et, en fournissant à peine des provisions à la flotte, était cause de sa perte. Cyrus, de son côté, souhaitait qu'il y eût des plaintes contre Tisapherne, et qu'il fût généralement décrié, parce que c'était un méchant homme, et d'ailleurs son ennemi particulier. Lysandre plut donc au jeune prince par sa dénonciation contre ce satrape; il se rendit plus agréable encore par les charmes de sa conversation, et le captiva surtout par son adresse à lui faire la cour; aussi le fortifia-t-il aisément dans le dessein qu'il avait de continuer la guerre. Lorsqu'il fut près de partir, Cyrus, dans un souper qu'il lui donnait, le pria de ne pas rejeter les

témoignages de sa bienveillance, et de lui demander tout ce qu'il voudrait, en l'assurant qu'il ne serait pas refusé. « Prince, lui répon-« dit Lysandre, puisque vous êtes si favorable-« ment disposé pour moi, je vous supplie d'a-« jouter une obole à la paie des matelots, afin « qu'au lieu de trois oboles par jour, ils en re-« çoivent quatre. » Cyrus, charmé de son désintéressement, lui donna dix mille dariques, que Lysandre employa à distribuer aux matelots une obole de plus par jour. Cette libéralité eut bientôt dégarni les galères des Athéniens, car la plupart des matelots se rendaient sur sa flotte, où ils étaient mieux payés; ceux qui restaient faisant lâchement le service, et toujours prêts à se révolter, donnaient beaucoup de mal à leurs capitaines. Cependant, quoique Lysandre, en enlevant ce grand nombre d'hommes aux ennemis, eût considérablement diminué leurs forces, il n'osait en venir à une bataille navale : il redoutait Alcibiade, dont il connaissait l'activité, qui d'ailleurs avait une flotte plus nombreuse, et avait été jusqu'alors invincible et sur terre et sur mer.

V. Mais Alcibiade étant parti de Samos pour aller à Phocée (5), et ayant laissé le commandement de la flotte à son pilote Antiochus (6), celui-ci, pour insulter à Lysandre et faire preuve

de fierté, entre dans le port d'Ephèse, suivi seulement de deux galères, et cinglant avec beaucoup de bruit et de grands éclats de rire, il passe insolemment devant la flotte lacédémonienne qui était à sec sur le rivage. Lysandre, indigné de son audace, mit d'abord en mer quelques galères, afin de le poursuivre; et, voyant que les Athéniens venaient au secours d'Antiochus, il en détacha d'autres successivement. Enfin, les deux flottes combattirent avec toutes leurs forces. Lysandre fut vainqueur, et ayant pris quinze galères ennemies, il en dressa un trophée. Les Athéniens, irrités de cette défaite, ôtèrent le commandement de la flotte à Alcibiade, qui, se voyant en butte au mépris et aux reproches de l'armée de Samos, quitta le camp et fit voile vers la Chersonèse (7). Cette victoire fut en soi peu considérable; mais la fortune lui donna le plus grand éclat, à cause de la réputation dont jouissait Alcibiade. Cependant Lysandre ayant fait venir des villes d'Asie à Éphèse les hommes qu'il connaissait pour les plus courageux et les plus entreprenans, il s'appliqua à semer parmi eux les premiers germes des innovations et des changemens qu'il effectua depuis dans ces villes; il exhorta, il anima ces hommes audacieux à former entre eux des associations, et à se rendre

maîtres des affaires ; il leur promit que, lorsqu'il aurait renversé la puissance des Athéniens, il détruirait partout la domination du peuple et les investirait du pouvoir souverain dans leur patrie. Il leur donna, par des effets réels, des garans sûrs de ses promesses ; il mit à la tête de l'administration ceux qui étaient devenus ses amis et ses hôtes ; il leur conféra les honneurs et les dignités, et se rendit, pour satisfaire leur ambition, le complice de leurs injustices et de leurs fautes. Aussi, entièrement dévoués à sa personne, ils ne désiraient que lui, ils ne cherchaient qu'à lui complaire, assurés qu'ils en obtiendraient tout tant qu'il serait le maître.

VI. Cet attachement à Lysandre leur fit voir de mauvais œil Callicratidas, qui vint le remplacer dans le commandement de la flotte ; et quand ils eurent connu par expérience que c'était l'homme le meilleur et le plus juste, ils furent encore plus mécontens de sa manière de gouverner, simple, droite et tout-à-fait dorienne. Ils admiraient, il est vrai, sa vertu, mais de cette admiration qu'inspire la beauté d'une statue antique de quelque héros ; au lieu qu'ils aimaient le zèle, l'affection de Lysandre pour ses amis, et qu'ils regrettaient les avantages que sa faveur leur procurait. Quand ils le virent s'embarquer, ils furent si affligés de son dé-

part, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Lysandre augmenta encore leur indisposition contre Callicratidas, en renvoyant à Sardes [8] ce qui restait de l'argent que Cyrus lui avait donné, en disant à Callicratidas d'aller lui-même le demander au roi, et de pourvoir, en attendant, à l'entretien de ses troupes. Enfin, au moment de mettre à la voile, il protesta publiquement qu'il remettait à son successeur une flotte qui était maîtresse de la mer. Callicratidas, pour rabattre cette vaine fierté, qui n'était qu'une ambition ridicule : « Eh bien! lui dit-il, que « ne prenez-vous à gauche, par Samos, pour « venir à Milet me remettre votre flotte? Puis-« que nous sommes maîtres de la mer, nous n'a-« vons pas à craindre les ennemis qui sont dans « Samos. » Lysandre lui répliqua qu'il n'avait plus d'autorité, et que c'était à son successeur seul qu'appartenait le commandement de la flotte ; et sans attendre la réponse de Callicratidas, il fit voile pour le Péloponnèse, laissant ce général dans le plus grand embarras. Il n'avait point apporté d'argent de Lacédémone, et il ne pouvait se résoudre à mettre des contributions forcées sur les villes qu'il trouvait déjà trop foulées.

VII. Il ne lui restait donc que d'aller, comme avait fait Lysandre, à la porte des généraux

du roi, pour en solliciter; mais personne n'était moins propre que lui à cette démarche. Il avait une âme élevée et un grand amour de la liberté. Il trouvait moins honteux pour des Grecs d'être battus par d'autres peuples de la Grèce, que d'aller faire leur cour à des barbares qui n'avaient d'autre mérite que de posséder beaucoup d'or. Cédant enfin à la nécessité, il va en Lydie, se rend tout de suite au palais de Cyrus, et prie un des gardes qui étaient à la porte d'aller dire à ce prince que Callicratidas, amiral de la flotte lacédémonienne, est venu pour lui parler. « Étranger, lui dit cet « officier, Cyrus n'a pas le temps de vous recevoir : il est à table. — Eh bien! reprit avec « simplicité Callicratidas, j'attendrai qu'il en « soit sorti. » A cette réponse, les barbares l'ayant pris pour un homme qui manquait de savoir-vivre, se moquèrent de lui, et il se retira. Il se présenta chez Cyrus une seconde fois, et fut encore refusé. Trop fier pour supporter cet affront, il s'en retourna à Éphèse, en chargeant de malédictions ceux qui les premiers s'étaient avilis au point de se laisser insulter par des barbares, et les avaient autorisés à s'enorgueillir de leurs richesses. Il jura devant ceux qui l'accompagnaient que son premier soin, en arrivant à Sparte, serait de mettre

tout en œuvre pour terminer les différends des Grecs, afin que, devenus redoutables aux barbares, ils n'allassent plus mendier leur secours pour se détruire les uns les autres. Mais Callicratidas, que la noblesse de ses sentimens rendait si digne de Sparte; qui, par sa justice, sa grandeur d'âme et son courage, était comparable aux plus grands hommes de la Grèce, fut bientôt après vaincu et tué dans un combat naval, près des Arginuses (6).

VIII. Les alliés des Lacédémoniens, affaiblis par cette défaite, envoyèrent à Sparte des ambassadeurs chargés de demander Lysandre pour commander la flotte, en promettant de combattre avec plus d'ardeur, s'ils l'avaient à leur tête. Cyrus y députa de son côté pour faire la même demande. La loi ne permettait pas que le même homme fût deux fois amiral. Mais les Lacédémoniens, qui voulaient répondre au désir des alliés, conférèrent la dignité d'amiral à un certain Aracus, et firent partir avec lui Lysandre, qui, sous le simple titre de lieutenant, avait seul toute l'autorité. Ceux qui se mêlaient des affaires publiques, et qui avaient du crédit dans les villes, le désiraient depuis long-temps et le virent arriver avec joie, dans l'espoir qu'il augmenterait leur autorité, en détruisant les gouvernemens populaires. Mais ceux qui pré-

féraient des généraux de mœurs simples et d'inclinations généreuses ne voyaient dans Lysandre, comparé à Callicratidas, qu'un sophiste rusé, qui, par ses tromperies, prenait, en faisant la guerre, toutes sortes de formes, et ne faisait cas de la justice que lorsqu'elle favorisait ses intérêts : partout ailleurs, il ne regardait comme beau et honnête que ce qui était utile. Il ne croyait pas que la vérité fût en soi préférable au mensonge; et il n'estimait l'une et l'autre que par l'avantage qu'il en retirait. Quand on lui représentait que les descendans d'Hercule ne devaient pas employer à la guerre la ruse et la fraude, il leur disait d'un ton moqueur : « Partout où la peau du lion ne peut atteindre, « il faut y coudre celle du renard. »

IX. Sa conduite à Milet mit ce caractère dans tout son jour. Ses hôtes et ses amis, à qui il avait promis son appui pour détruire l'autorité du peuple et chasser leurs adversaires, ayant changé de sentiment, et s'étant réconciliés avec le parti contraire, Lysandre parut en public content de cette réconciliation, et sembla même vouloir la cimenter; mais en particulier il accablait ses amis d'injures, il les traitait de lâches, et les excitait à se soulever contre le peuple. Quand il vit que la sédition commençait à éclater, il accourut comme pour les soutenir; mais lors-

qu'il fut dans la ville, il s'emporta de paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui voulaient innover dans le gouvernement, les traita avec la plus grande dureté, et les menaça de les punir sévèrement; il dit à leurs ennemis d'avoir bon courage, et les assura qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'il serait au milieu d'eux. Le but de cette dissimulation était de retenir dans la ville ceux du parti populaire qui avaient le plus de pouvoir, et de les y faire périr. C'est en effet ce qui leur arriva : ceux qui se fièrent à ses paroles furent tous égorgés. Androclidas rapporte de lui un mot qui prouve sa facilité à se parjurer. « Il faut, disait-il, tromper les enfans avec des osselets, et les hommes « avec des sermens. » Il voulait en cela imiter Polycrate de Samos; mais il avait tort : il était général d'armée, et Polycrate régnait en tyran. Il n'était pas d'ailleurs dans les institutions de Sparte d'en agir avec les dieux comme avec des ennemis, et avec plus d'insolence encore : car celui qui trompe par un parjure déclare qu'il craint son ennemi et qu'il méprise Dieu.

X. Cyrus ayant mandé Lysandre à Sardes, lui donna de l'argent, lui en promit encore davantage, et lui dit avec une vanité de jeune homme qu'il avait tant d'envie de l'obliger, que si son père ne voulait rien fournir, il pren-

drait sur ses revenus ce qui lui serait nécessaire; que si tout venait à lui manquer, il ferait fondre le trône sur lequel il rendait la justice, et qui était d'or et d'argent massif. Enfin, au moment de partir pour aller retrouver son père en Médie, il lui délégua les tributs des villes, lui confia le gouvernement des provinces; et en l'embrassant, il le pria de ne pas attaquer les Athéniens sur mer avant son retour, l'assurant qu'il reviendrait avec un grand nombre de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie. Il partit aussitôt pour se rendre auprès du roi. Lysandre, qui, ne pouvant combattre à forces égales, ne voulait pas cependant rester dans l'inaction avec une flotte si nombreuse, alla prendre quelques îles, pilla celles d'Égine et de Salamine, et fit une descente dans l'Attique, où il alla saluer le roi Agis qui était venu du fort de Décélie pour faire voir à ses troupes de terre ces forces navales qui le rendaient maître de la mer, au-delà même de ce qu'il eût osé désirer. Mais Lysandre ayant appris que les Athéniens se mettaient à sa poursuite, prit une autre route et s'enfuit en Asie à travers les îles. Il trouva l'Hellespont sans défense, et assiegea Lampsaque (10) par mer, pendant que Thorax, qui venait d'y arriver en même temps que lui, donnait l'assaut du côté

de la terre; la ville fut prise de force et abandonnée au pillage.

XI. Cependant la flotte des Athéniens, forte de cent quatre-vingts voiles, avait jeté l'ancre devant Éléonte (11), dans la Chersonèse; mais informée de la prise de Lampsaque, elle se porta tout de suite à Seste; et après s'y être ravitaillée, elle remonta jusqu'à Egos-Potamos, et s'arrêta en face des ennemis qui étaient encore à l'ancre devant Lampsaque. La flotte athénienne avait plusieurs commandans, et entre autres Philoclès, celui qui avait fait autrefois ordonner par le peuple qu'on couperait le pouce droit à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils ne pussent plus se servir de la pique, mais seulement manier la rame. Les deux flottes se reposèrent ce jour-là, dans l'espérance qu'elles combattraient le lendemain. Mais Lysandre, qui avait conçu un autre projet, ordonne à ses matelots et à ses pilotes de monter sur leurs galères, comme si l'on eût dû combattre dès le point du jour, de s'y tenir sans faire aucun bruit, et d'y attendre ses ordres dans un profond silence. Il fit dire aussi à l'armée de terre de rester tranquillement en bataille sur le rivage. Dès que le soleil parut, les Athéniens firent avancer toutes leurs galères sur une seule ligne, et provoquèrent les enne-

mis au combat. Les vaisseaux des Spartiates avaient la proue tournée contre l'ennemi, et étaient, dès la veille, garnis de tout leur équipage. Cependant Lysandre ne fit aucun mouvement; au contraire, il envoya des chaloupes aux galères qui étaient les plus avancées, leur fit porter l'ordre de rester en bataille, sans se déranger, et de se tenir dans la plus grande tranquillité. Le soir, quand les Athéniens se furent retirés, il ne laissa débarquer ses soldats qu'après que deux ou trois galères qu'il avait envoyées à la découverte lui eurent rapporté qu'elles avaient vu les ennemis descendre de leurs vaisseaux. Il fit de même les trois jours suivans. Cette conduite, en faisant croire aux Athéniens que c'était la crainte qui tenait les ennemis dans l'inaction, leur inspira autant de confiance en eux-mêmes que de mépris pour les Lacédémoniens.

XII. Cependant Alcibiade, qui se tenait dans des places fortes de la Chersonèse qu'il avait à lui, vint à cheval au camp des Athéniens, et représenta aux généraux qu'ils avaient imprudemment, et contre leur sûreté, placé leur flotte sur une côte découverte et qui n'avait aucun abri; en second lieu, qu'ils avaient eu tort d'abandonner Seste, d'où ils tiraient leurs provisions, et qu'ils feraient sagement de re-

gagner promptement le port de cette ville, pour se tenir plus loin des ennemis, qui, commandés par un seul chef, suivaient une exacte discipline, et obéissaient à tout, au moindre signal. Mais les généraux n'eurent aucun égard à ses représentations ; et Tydée, l'un d'eux, lui répondit d'un ton insultant que ce n'était pas lui qui commandait, et que l'armée avait ses généraux. Alcibiade, soupçonnant quelque trahison, se retira sans répliquer. Le cinquième jour, les Athéniens vinrent encore présenter la bataille aux ennemis ; et le soir, quand ils se furent retirés avec cet air de négligence et de mépris qui leur était ordinaire, Lysandre envoya quelques vaisseaux d'observation, avec ordre aux capitaines que lorsqu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, ils revinssent en toute diligence ; et qu'arrivés au milieu du détroit, ils élevassent sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain, pour lui donner le signal de faire partir sa flotte. Lui-même, sur sa galère, parcourant toute la ligne, animait les pilotes et les capitaines, les exhortait tous, soldats et matelots, de tenir chacun leur équipage en bon ordre, et dès que le signal serait donné, de voguer de toutes leurs forces contre l'ennemi.

XIII. Il n'eut pas plus tôt vu le bouclier élevé

sur les galères d'observation, que la trompette de la galère capitainesse donna le signal, et que toute la flotte se mit à voguer en bon ordre : l'armée de terre se hâta aussi de gagner le promontoire qui dominait le rivage, pour être spectatrice du combat. Le détroit qui sépare ces deux continens n'a de largeur en cet endroit que quinze stades (*) ; la diligence et l'activité des rameurs eurent bientôt franchi cet intervalle. Conon fut le premier des généraux athéniens qui, de la terre, vit cette flotte s'avancer à pleines voiles, et qui cria qu'on s'embarquât. Saisi de douleur à la vue du malheur qui menace la flotte, il appelle les uns, il conjure les autres, il force tous ceux qu'il trouve de monter sur les vaisseaux; mais ses efforts et son zèle sont inutiles : les soldats étaient dispersés de côté et d'autre. Ils avaient à peine quitté leurs vaisseaux, que, ne s'attendant à rien de nouveau, ils avaient couru ou acheter des vivres, ou se promener dans la campagne. Les uns dormaient dans leurs tentes, d'autres préparaient leur souper; tous, par l'inexpérience de leurs chefs, étaient bien loin de prévoir ce qui les menaçait. Déjà les ennemis venaient sur eux avec impétuosité, en jetant de

(*) Trois quarts de lieue.

grands cris, lorsque Conon, se dérobant avec huit vaisseaux, se retira dans l'île de Cypre, auprès d'Évagoras. Les Péloponnésiens, tombant sur les autres galères, enlèvent celles qui sont vidés, et froissent de leur choc celles qui commençaient à se remplir. Les soldats qui accouraient pour les défendre, par pelotons et sans armes, sont tués près de leurs vaisseaux, et ceux qui s'enfuient dans les terres sont massacrés par les ennemis qui, descendant du promontoire, se mettent à leur poursuite. Lysandre fit trois mille prisonniers, au nombre desquels étaient les généraux. Il s'empara de toute la flotte, excepté du vaisseau Paralus (12), et des huit que Conon avait envoyés au commencement de l'action. Lysandre ayant remarqué les galères captives, et pillé le camp des Athéniens, s'en retourna à Lampsaque, au son des flûtes et aux chants de victoire. Il venait d'exécuter sans aucune peine un des plus grands exploits de guerre; il avait, pour ainsi dire, resserré dans l'espace d'une heure le temps le plus considérable et le plus fécond en événemens. Il avait mis fin à une guerre signalée par les coups les plus extraordinaires de la fortune; une guerre qui, ayant eu successivement les formes les plus variées, produit les plus étonnantes vicissitudes, amené un nombre

infini de batailles par terre et par mer, et enlevé plus de généraux que toutes les guerres dont la Grèce avait été jusqu'alors le théâtre, venait d'être terminée par la prudence et l'habileté d'un seul homme.

XIV. Aussi regarde-t-on ce succès comme l'ouvrage d'un dieu; et l'on assure que lorsque la flotte lacédémonienne sortit du port pour aller contre l'ennemi, on vit briller aux deux côtés du gouvernail de la galère de Lysandre les deux étoiles de Dioscures [13]. D'autres prétendent que la chute d'une pierre qui arriva dans ce lieu même fut le présage de cette défaite: car c'est une opinion générale qu'il tomba du ciel sur la côte d'Égos-Potamos une grosse pierre qu'on montre encore aujourd'hui, et dont tous les habitans de la Chersonèse ont fait un objet de vénération. On dit même qu'Anaxagoras avait prédit qu'un des astres attachés à la voûte céleste en serait un jour arraché par un fort ébranlement et une violente secousse, et qu'il tomberait sur la terre. Les astres, selon ce philosophe, n'occupent plus aujourd'hui les espaces dans lesquels ils furent d'abord placés; comme ils sont d'une substance pierreuse, et qu'ils ont beaucoup de pesanteur, ils ne brillent que par la réflexion et la réfraction de l'éther; ils sont retenus dans les régions

supérieures de l'univers par la révolution rapide du ciel, qui les y poussa dès la formation du monde, lorsque la violence du tourbillon, qui fit la séparation des corps froids et pesans d'avec les autres substances de l'univers, les empêcha de se détacher de ces régions élevées où elle les retient encore. Mais une opinion plus vraisemblable, c'est que les étoiles qu'on appelle tombantes ne sont, suivant quelques philosophes, ni des fusions, ni des séparations du feu éthéré, qui s'éteignent dans les airs au même moment qu'elles s'y enflamment; moins encore des embrasemens de l'air qui, condensé en tròp grande masse, s'échappe vers les régions supérieures, et s'y enflamme : ce sont de vrais corps célestes qui, détachés du ciel par les secousses que leur font éprouver ou l'affaiblissement de la révolution rapide de l'univers, ou quelqu'autre mouvement extraordinaire, tombent sur la terre, non dans les lieux habités, mais le plus souvent dans la grande mer océane, où ils disparaissent à nos yeux (14). Cependant l'opinion d'Anaxagoras est confirmée par Damachus (15), qui, dans son Traité de la Religion, rapporte qu'avant la chute de cette pierre on vit, sans interruption dans le ciel, pendant soixante-quinze jours, un globe de feu d'une très grande étendue, semblable à un nuage enflammé, qui

n'était point fixe à la même place, mais qui, flottant de divers côtés par des mouvemens contraires et irréguliers, était poussé avec tant de violence, qu'il s'en détachait des parties enflammées, qui, portées çà et là, jetaient des éclairs pareils à ceux des étoiles tombantes. Lorsque ce globe fut tombé sur la côté de l'Hellespont, et que les habitans du pays, revenus de leur frayeur, eurent accouru pour l'examiner, ils n'y trouvèrent aucun indice, aucune trace de feu; ils ne virent qu'une pierre immobile qui, quoique assez grande, paraissait à peine une très petite portion du globe de feu qu'on avait vu d'abord. Tout le monde sent combien Damachus a besoin ici de lecteurs indulgens; mais si son récit est vrai, c'est une réfutation victorieuse de l'opinion de ceux qui prétendent que cette pierre était une masse de rocher, qui, arrachée par la violence d'un vent orageux de la cime d'une montagne, et portée dans les airs tant que dura la force du tourbillon, tomba au premier endroit où ce mouvement rapide vint à se ralentir. On pourrait dire aussi que ce globe, qui parut dans le ciel pendant plusieurs jours, était réellement enflammé, et qu'ensuite, en s'éteignant et se dissipant dans l'atmosphère, il y causa un changement extraordinaire, excita des vents

impétueux et des secousses violentes, qui détachèrent cette pierre et la lancèrent sur la terre. Mais cette discussion convient à des ouvrages d'un autre genre.

XV. Le conseil de guerre ayant prononcé une sentence de mort contre les trois mille prisonniers faits sur les Athéniens ([16]), Lysandre appela Philoclès, l'un des généraux, lui demanda à quelle peine il se condamnait lui-même, pour le décret qu'il avait fait prononcer à Athènes contre les prisonniers grecs. Philoclès, dont le malheur n'avait point abattu le courage, lui répondit avec fierté de ne pas accuser des gens qui n'avaient point de juges, et de profiter de sa victoire pour traiter les vaincus comme il le serait lui-même s'il était à leur place. Aussitôt il va se mettre au bain, se couvre ensuite d'un riche manteau, et marchant le premier au supplice, suivant le récit de Théophraste il montre le chemin à ses concitoyens. Après cette exécution, Lysandre parcourut avec sa flotte les villes maritimes, et obligea tous les Athéniens qu'il y trouva de se retirer dans Athènes, en leur déclarant qu'il ne ferait grâce à aucun de ceux qu'il surprendrait hors de leur ville, et qu'ils seraient tous égorgés. Il voulait en les renfermant dans Athènes, affamer plus promptement la ville, afin que, manquant d

provisions pour soutenir un long siége, elle fût plus tôt réduite. A mesure qu'il passait dans les villes, il y détruisait la démocratie et les autres formes du gouvernement, qu'il remplaçait par un harmoste lacédémonien (17), et dix archontes tirés des sociétés qu'ils y avaient formées. Il traitait également toutes les villes, ennemies ou alliées, et n'aviguant à loisir le long des côtes, il semblait se préparer une sorte de domination sur toute la Grèce. Car ce n'était ni la noblesse ni la fortune qui le guidaient dans le choix des magistrats; il confiait toutes les dignités à des hommes pris dans ces associations qu'il avait établies. et leur donnait tout pouvoir de punir et de récompenser à leur gré. Il assistait souvent au supplice des proscrits, chassait tous les ennemis de ceux qui lui étaient dévoués, et donnait aux Grecs un avant goût peu agréable du gouvernement lacédémonien. Le poète comique Théopompe a donc l'air de plaisanter lorsque, comparant les Lacédémoniens aux cabaretiers, il dit qu'après avoir fait goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur avaient ensuite versé du vinaigre. Au contraire, le premier essai qu'ils firent de leur gouvernement fut plein d'aigreur et d'amertume : car Lysandre ne laissa dans aucune ville le peuple à la tête des affaires, et il confia partout l'au-

torité au petit nombre des nobles les plus audacieux et les plus violens.

XVI. Après avoir terminé en assez peu de temps toutes ses opérations, il dépêcha des courriers à Lacédémone, pour y annoncer qu'il allait arriver avec deux cents vaisseaux. Cependant, il aborda sur la côte d'Attique, et se joignit aux rois de Sparte, Agis et Pausanias, dans l'espérance qu'il serait bientôt maître d'Athènes. Mais la résistance des Athéniens le détermina à se rembarquer ; et repassant en Asie, il changea le gouvernement de toutes les villes, établit des conseils de dix archontes, et condamna à la mort ou à l'exil une foule de citoyens. Il chassa les Samiens de leur patrie, et mit en possession de Samos ceux qui en avaient été bannis. Il enleva aux Athéniens la ville de Seste, et ayant obligé tous les habitans d'en sortir, il donna la ville, avec son territoire, aux pilotes et aux celeustes [18] qui avaient servi sur sa flotte. Ce fut le premier de ses actes d'autorité que les Lacédémoniens désavouèrent : ils rendirent aux Sestiens leur ville et leurs terres. Mais tous les Grecs virent avec plaisir qu'il eût remis les Éginètes en possession de leur ville, dont ils étaient bannis depuis si longtemps, et qu'après avoir chassé les Athéniens

de Mélos et de Sicyone, il y eût rétabli les anciens habitans.

XVII. Cependant Lysandre, sachant que les Athéniens étaient pressés par la famine, fit voile vers le Pirée, et força la ville de se rendre aux conditions qu'il voulut lui imposer. Si l'on en croit les Lacédémoniens, Lysandre n'écrivit aux éphores que ces mots : « Athènes est « prise. Et les éphores lui répondirent : Il suf-« fit qu'Athènes soit prise. » Mais c'est un conte fait à plaisir pour rendre le récit plus intéressant; le décret, tel qu'il fut dressé par les éphores, était conçu en ces termes : « Voici ce « qu'ont ordonné les magistrats de Lacédémo-« ne : Vous démolirez les fortifications du Pi-« rée, et les longues murailles qui le joignent « à la ville; vous évacuerez toutes les villes que « vous avez conquises, et vous vous renferme-« rez dans les bornes de votre territoire. Vous « aurez la paix à ces conditions; vous paierez « aussi ce qui sera jugé convenable; vous rap-« pellerez les bannis. Quant au nombre des « vaisseaux que vous devez garder, vous vous « conformerez à ce qui vous sera prescrit. » Les Athéniens, par le conseil de Théramène, fils d'Ancon, acceptèrent ce fatal décret; et un jeune orateur athénien, nommé Cléomènes, lui ayant demandé s'il oserait dire et faire le con-

traire de ce qu'avait fait Thémistocle, en livrant aux Lacédemoniens des murailles que Thémistocle avait bâties malgré les Lacédémoniens: « Jeune homme, lui répondit Théramène, « je ne fais rien de contraire à ce qu'a fait Thé- « mistocle. C'est pour le salut des citoyens que « Thémistocle a bâti ces murailles; et c'est aussi « pour le salut des citoyens que nous les démo- « lissons. Si ce sont les murailles qui rendent « les villes heureuses, Lacédémone, qui n'en « a point, doit être la plus malheureuse de « toutes les villes. » Lysandre se rendit maître de tous les vaisseaux des Athéniens, à l'exception de douze, et prit possession de la ville le seize du mois de munychion (*), jour auquel les Athéniens avaient remporté sur les barbares la victoire de Salamine. A peine entre dans Athènes, il proposa de changer la forme du gouvernement; les Athéniens y ayant témoigné la plus grande opposition, Lysandre fi dire au peuple qu'il avait manqué à la capitu lation; que les jours qu'on lui avait accordé pour détruire les murailles étant passés san qu'on eût exécuté cet article du traité, il alla assembler le conseil, pour leur dicter d'autr conditions, puisqu'ils avaient violé les premi

(*) Avril.

res. On ajoute qu'il fut proposé dans le conseil les alliés de réduire en servitude tous les Athéniens, et qu'un Thébain, nommé Érianthus, conseilla de raser la ville, et de faire de tout e pays un lieu de pâturage pour les troupeaux. Ce conseil fut suivi d'un festin où se trouvèrent tous les généraux, et pendant lequel un musicien de Phocide chanta ces vers du premier chœur de l'Électre d'Euripide :

Fille d'Agamemnon, princesse infortunée,
Quel est de ce séjour la triste destinée!
J'y vois tous les palais en cabanes changés.

Tous les convives, attendris, s'écrièrent qu'il serait horrible de détruire une ville si célèbre, et qui avait produit de si grands hommes.

XVIII. Les Athéniens s'étant donc soumis à tout, et Lysandre ayant appelé de la ville un grand nombre de joueuses de flûte, qu'il réunit à celles qu'il avait dans son camp, fit raser les murailles et brûler les vaisseaux au son de la flûte, et en présence des alliés, qui, couronnés de fleurs, et regardant ce jour comme l'aurore de leur liberté, donnaient les plus vives démonstrations de joie. Ayant aussitôt après changé la forme du gouvernement, il établit dans la ville trente archontes, et dix dans le Pirée; mit dans la citadelle une garnison, sous les

ordres d'un harmoste spartiate, nommé Callibius. Ce commandant ayant un jour levé son bâton sur l'athlète Autolycus, celui sur qui Xénophon a composé son Banquet, Autolycus le saisit par les deux cuisses, et l'élevant en l'air, il le froissa ensuite contre terre. Lysandre loin de l'en punir, réprimanda Callibius, e lui dit qu'il ne savait pas commander à de hommes libres. Cependant, peu de jours après les Trente, pour complaire à Callibius, firen mourir Autolycus.

XIX. Après avoir ainsi tout réglé à Athène Lysandre partit pour la Thrace, et ce qui l restait de l'argent qu'il avait pris dans Athène des présens qu'il avait reçus, des couronn qu'on lui avait données, et qui devaient êt en grand nombre, car tout le monde lui en a portait à l'envi, comme à l'homme le plus pu sant et en quelque sorte le maître de la Grèc il l'envoya à Lacédémone par Gylippe, ce i qui avait commandé en Sicile. Gylippe, d on, décousut par-dessous tous les sacs, tira chacun une assez grande somme, et les recc sut ensuite; il ne savait pas qu'il y avait d s chaque sac un bordereau de ce qu'il conten . Arrivé à Sparte, il cacha, sous le toit de a maison, l'argent qu'il avait dérobé, et re t les sacs aux éphores, en leur faisant voir c

les cachets étaient entiers. Les éphores ayant ouvert les sacs et compté l'argent, trouvèrent que les sommes ne s'accordaient pas avec les bordereaux. Ils ne savaient qu'en penser, lorsqu'un esclave de Gylippe vint leur découvrir la fraude de son maître, en leur disant, d'une manière énigmatique, qu'il y avait bien des chouettes dans le Céramique; c'est qu'apparemment la plupart des monnaies avaient alors l'empreinte d'une chouette, oiseau révéré des Athéniens (19). Gylippe, qui, par une bassesse si indigne, flétrissait la gloire de tant de belles actions précédentes, se bannit volontairement de Lacédémone.

XX. Les plus sensés des Spartiates, frappés de cet exemple, et redoutant le pouvoir de l'argent, qui avait pu corrompre un de leurs citoyens les plus recommandables, blâmèrent hautement Lysandre, et déclarèrent aux éphores qu'ils devaient au plus tôt faire sortir de Sparte tout l'or et tout l'argent qu'il y avait envoyé, comme des pestes d'autant plus dangereuses qu'elles étaient plus séduisantes. L'affaire fut mise en délibération: et, suivant l'historien Théopompe, ce fut Seiraphidas qui proposa le décret. Éphore en fait honneur à Phlogidas, qui opina le premier qu'il ne fallait recevoir dans la ville aucune monnaie d'or et d'argent, mais s'en

tenir à celle du pays. C'était une monnaie de fer, qu'on faisait d'abord rougir au feu et qu'on trempait ensuite dans le vinaigre, afin que, devenu, par cette trempe aigre, plus cassant, il ne pût plus être forgé ni employé à d'autre usage; elle était d'ailleurs d'un si grand poids qu'on ne pouvait la transporter facilement, et que sous un grand volume elle avait très peu de valeur. Je croirais même qu'anciennement on ne connaissait d'autre monnaie que celle-là, et que ces espèces courantes étaient de petites broches de fer; d'où vient qu'encore aujourd'hui nous avons beaucoup de petites pièces qui portent le non d'oboles, dont les six font la drachme, ains nommée parce que c'était tout ce que la mai pouvait empoigner (20). Les amis de Lysandr s'opposèrent au décret; et, à force d'instances ils firent ordonner que cet argent resterait Sparte; mais que celui qui était monnayé n'au rait cours que dans les affaires publiques, et qu tout particulier qui serait trouvé en avoir sera puni de mort : comme si Lycurgue avait crai précisément la monnaie d'or et d'argent plut que l'avarice qu'elle amène toujours à sa suit C'était bien moins prévenir cette passion, en de fendant aux particuliers d'avoir des espèces d' et d'argent, qu'en exciter le désir, en autor sant la ville à en faire usage; ce qu'elles avaie

de commode leur donnait plus de prix et les faisait désirer davantage. Était-il possible, en effet, que les particuliers la méprisassent comme inutile quand elle était publiquement estimée? et chaque Spartiate pouvait-il, dans ses propres affaires, n'attacher aucune valeur à ce qu'il voyait tant prisé, tant recherché pour les affaires publiques? Mais c'est de l'exemple des mœurs publiques que les mauvaises coutumes découlent dans la conduite des particuliers, plutôt que les vices et les fautes des particuliers ne portent leur dépravation dans les villes. Il est naturel qu'un tout vicié entraîne facilement ses parties vers la corruption; au lieu que les affections vicieuses d'une seule partie peuvent recevoir des secours et des remèdes de celles qui sont encore saines. Les éphores, il est vrai, pour empêcher que l'argent monnayé n'entrât dans les mains des citoyens, y placèrent pour sentinelles la crainte et la loi; mais ils ne fermèrent pas leurs âmes à l'admiration et au désir des richesses. Au contraire, en les faisant regarder comme une possession aussi précieuse qu'honorable, ils en excitèrent en eux la passion la plus violente. Au reste, j'ai blâmé ailleurs les Lacédémoniens de cette conduite (*).

(*) Voyez la Vie de Lycurgue, chap. XLIV.

XXI. Lysandre employa le produit du butin à faire jeter en bronze sa statue et celles de tous les capitaines de galères ; elles furent placées dans le temple de Delphes, avec deux étoiles d'or qui désignaient Castor et Pollux, et qui disparurent peu de temps avant la bataille de Leuctres. Dans le trésor de Brasidas et des Acanthiens, il y avait une galère d'ivoire et d'or, de deux coudées de long, que Cyrus avait envoyée à Lysandre pour le féliciter de sa victoire. Alexandridas, de Delphes [21], rapporte que Lysandre avait mis en dépôt dans le temple un talent d'argent, cinquante-deux mines et onze statères ; ce qui ne s'accorde pas avec ce que tous les autres historiens disent de sa pauvreté. Ce qu'il y a de certain, c'est que Lysandre, qui avait alors plus d'autorité qu'aucun autre Grec n'en avait eu avant lui, se laissa aller à un faste et à une fierté qui surpassaient encore sa puissance. Il fut le premier à qui, suivant l'historien Duris, les villes grecques dressèrent des autels et offrirent des sacrifices comme à un dieu ; il eut encore le premier l'honneur de voir composer à sa louange des hymnes dont l'une commençait ainsi :

Celébrons ce héros environné de gloire,
Dont le bras a guidé les Grecs à la victoire ;
Chantons, publions ses exploits.

Les Samnytes ordonnèrent, par un décret public, que les fêtes de Junon prendraient le nom de fêtes de Lysandre. Lui-même se faisait toujours accompagner du poète Chérile (22), afin qu'il embellît des charmes de la poésie le le récit de ses actions. Le poète Antilochus ayant composé quelques vers à sa louange, il en fut si ravi, qu'il lui donna son chapeau plein d'argent. Antimachus, de Colophon (23), et Nicératus, d'Héraclée, avaient fait chacun un poème qui portait son nom, et ils disputèrent le prix devant lui. Lysandre l'adjugea à Nicératus; et Antimachus en fut si piqué, qu'il supprima son poème. Platon, alors fort jeune, admirait le talent poétique d'Antimachus; et voyant combien il était sensible à sa défaite, il lui dit, pour le consoler, que l'ignorance est pour l'esprit ce que l'aveuglement est pour les yeux du corps. Enfin le joueur de lyre Aristonoüs, qui avait été six fois vainqueur aux Pythiques, voulant faire sa cour à Lysandre, lui assura que s'il était encore une fois vainqueur, il se ferait proclamer l'esclave de Lysandre.

XXII. Son ambition ne fut d'abord à craindre que pour les premiers citoyens et pour ceux de son rang; mais quand à cette passion il joignit l'arrogance et la cruauté, fruit des flatteries qui avaient corrompu ses mœurs, alors il ne

garda plus de mesure ni dans ses punitions ni dans ses récompenses. Le gouvernement despotique dans les villes, un pouvoir absolu de vie et de mort, furent pour ses amis et pour ses hôtes le prix de la liaison qu'ils avaient contractée avec lui ; il ne connut plus qu'une seule manière d'assouvir sa vengeance, la mort de ceux qui en étaient l'objet, et il n'y avait aucun moyen de lui échapper. A Milet, craignant que les chefs du parti populaire ne prissent la fuite, et voulant obliger ceux qui s'étaient cachés à sortir de leurs retraites, il jura qu'il ne leur ferait aucun mal; mais à peine ils se furent montrés sur sa parole qu'il les livra aux nobles, qui les firent tous périr, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cents. On ne saurai compter le nombre des gens du peuple qu'il fi égorger dans les autres villes : non content d les sacrifier à son ressentiment personnel, i servait encore la haine et l'avarice des amis qu'i avait dans chaque ville. Aussi le Lacédémonie Étéocle eut-il raison de dire que la Grèce n'au rait pu supporter deux Lysandre. Suivant Théo phraste, ce mot avait été déjà dit d'Alcibiad par Archestrate (*) ; mais ce qui choquait le plu dans Alcibiade, c'était une grande insolence

(*) Voyez la Vie d'Alcibiade, ch. xix.

beaucoup de luxe et de vanité ; dans Lysandre, l'excessive dureté de son caractère rendait sa puissance cruelle et insupportable.

XXIII. Les Lacédémoniens furent peu touchés des plaintes que les autres leur portaient contre lui ; mais quand Pharnabaze eut envoyé des ambassadeurs à Sparte pour accuser Lysandre des injustices et des brigandages qu'il commettait dans les provinces de son gouvernement, les éphores, indignés, se saisirent d'un de ses amis et de ses collègues dans le commandement, nommé Thoraxe, et lui ayant trouvé, au mépris du décret rendu, de l'argent en propre, ils le condamnèrent à mort, et envoyèrent à Lysandre la scytale de son rappel. Je dois dire ce que c'est que la scytale. Quand un général part pour une expédition de terre ou de mer, les éphores prennent deux bâtons ronds, d'une longueur et d'une grandeur si parfaitement égales, qu'ils s'appliquent l'un à l'autre sans laisser entre eux le moindre vide. Ils gardent l'un de ces bâtons, et donnent l'autre au général; ils appellent ces bâtons scytales. Lorsqu'ils ont quelque secret important à faire passer au général, ils prennent une bande de parchemin, longue et étroite comme une courroie, la roulent autour de la scytale qu'ils ont gardée, sans y laisser le moindre intervalle, en sorte que

la surface du bâton est entièrement couverte. Ils écrivent ce qu'ils veulent sur cette bande ainsi roulée, après quoi ils la déroulent et l'envoient au général sans le bâton. Quand celui-ci la reçoit, il ne peut rien lire, parce que les mots, tous séparés et épars, ne forment aucune suite. Il prend donc la scytale qu'il a emportée, et roule autour la bande de parchemin, dont les différens tours, se trouvant alors réunis, remettent les mots dans l'ordre où ils ont été écrits, et présentent toute la suite de la lettre. On appelle cette lettre scytale, du nom même du bâton, comme ce qui est mesuré prend le nom de celui qui sert de mesure.

XXIV. Cette scytale, que Lysandre reçut dans l'Hellespont, le jeta dans un grand trouble; il craignait surtout les accusations de Pharnabaze, et, dans l'espérance de l'apaiser, il se hâta de l'aller trouver. Quand il fut auprès de lui, il le pria d'écrire aux éphores une autre lettre, dans laquelle il leur dirait qu'il n'avait reçu de lui aucun tort, et qu'il n'avait point à s'en plaindre. Mais il ne savait pas que, Crétois lui-même, comme dit le proverbe, il avait affaire à un autre Crétois (24). Pharnabaze promit tout : il écrivit même devant Lysandre une lettre telle qu'il la souhaitait; mais il en avait préparé secrètement une autre qui disait tout le contraire,

et en la cachetant, comme les deux lettres étaient au dehors parfaitement semblables, il substitua à la dernière qu'il venait d'écrire celle qu'il avait préparée d'avance. Lysandre, rendu à Sparte, alla, selon l'usage, descendre au palais, et remit aux éphores la lettre de Pharnabaze, ne doutant pas qu'il ne fût justifié de l'accusation qu'il avait le plus à craindre : car Pharnabaze était fort aimé des Lacédémoniens, parce que de tous les généraux du roi c'était celui qui, dans cette guerre, les avait secourus avec le plus d'ardeur. Les éphores, après avoir lu la lettre la lui montrèrent, et il reconnut la vérité du proverbe qui dit :

Ulysse entre les Grecs n'est pas le seul rusé.

Il se retira confus et troublé. Quelques jours après, il alla trouver les éphores, et leur dit qu'il ne pouvait se dispenser d'aller au temple d'Ammon, pour y faire les sacrifices qu'il avait voués à Jupiter, avant les batailles qu'il avait gagnées. En effet on donne pour certain que lorsqu'il assiégeait la ville des Aphytiens (25), en Thrace, le dieu Ammon lui apparut en songe; que, regardant cette apparition comme un ordre de Jupiter, il abandonna le siége, et chargea les Aphytiens de sacrifier à ce dieu; que, de son côté, il se hâta d'aller en Libye, pour

l'apaiser par ce sacrifice. Mais on croit assez généralement que le dieu n'était qu'un prétexte, et que le vrai motif de ce voyage était la crainte qu'il avait des éphores; que d'ailleurs ne pouvant supporter le joug qu'il fallait subir à Sparte, ni souffrir d'être condamné, il eut besoin de voyager et d'errer d'un côté et d'autre, comme un coursier accoutumé à bondir en liberté dans les pâturages d'une vaste prairie ne peut plus se faire à son écurie ni à ses travaux ordinaires. Éphore donne de ce voyage une autre raison que je rapporterai bientôt.

XXV. Il obtint, non sans peine, son congé des éphores, et s'embarqua. Dès qu'il fut parti, les rois de Lacédémone, sur la réflexion qu'ils firent que Lysandre, à la faveur des sociétés qu'il avait formées dans les villes, les tenait toutes dans sa main, et qu'il était par ce moyen le seigneur et le maître absolu de la Grèce, voulurent dépouiller ses amis de l'autorité souveraine, et la remettre entre les mains du peuple. Les grands mouvemens que cette entreprise excita donnèrent lieu aux Athéniens qui s'étaient emparés de Phyle (26) d'attaquer les trente et de les vaincre. À cette nouvelle, Lysandre se hâta de retourner à Sparte, où il persuada aux Lacédémoniens d'aller au secours des nobles, et de punir la rébellion du peuple. Ils envoyèrent

donc aux trente cent talens (*) pour continuer la guerre, et nommèrent Lysandre général. Mais les rois, qui lui portaient envie, et qui craignaient qu'il ne prît une seconde fois Athènes, convinrent que l'un d'eux se chargerait de cette expédition. Pausanias partit donc en apparence pour soutenir les tyrans contre le peuple, mais dans le fait pour terminer la guerre, et empêcher que Lysandre, soutenu de ses partisans, ne se rendît de nouveau maître d'Athènes. Pausanias en vint facilement à bout; il réconcilia les Athéniens entre eux, apaisa la sédition, et réprima l'ambition de Lysandre. Cependant, les Athéniens ne tardèrent pas à se soulever de nouveau : alors on en jeta tout le blâme sur Pausanias, qui, disait-on, avait ôté au peuple le frein de l'oligarchie, et lui avait laissé tout pouvoir de se livrer à la licence et à l'audace. On rendait au contraire à Lysandre le témoignage qu'il ne mettait dans l'exercice de son autorité ni complaisance ni ostentation, et qu'il en usait avec une fermeté qui ne tendait qu'à l'utilité de sa patrie. Il est vrai qu'il était fier dans ses paroles et terrible à ceux qui lui résistaient. Les Argiens disputaient contre les Spartiates pour les bornes de leurs territoires respectifs, et

(*) [illegible],500 livres de notre monnaie.

se flattaient de donner de meilleures raisons que leurs adversaires : « Celui qui est le plus fort « avec celle-ci, leur dit Lysandre en leur mon- « trant son épée, raisonne mieux que tous les « autres sur les limites des terres. » Un Mégarien lui parlait dans une conférence avec beaucoup de hardiesse. « Mon ami, lui dit Ly- « sandre, vos paroles auraient besoin d'une « ville (27). » Les Béotiens balançant à se déclarer pour Lacédémone, il leur demanda comment ils voulaient qu'il passât sur leurs terres, les piques hautes ou baissées. Lorsque les Corinthiens se furent détachés de l'alliance de Sparte, il fit approcher ses troupes de leurs murailles, et comme elles ne se pressaient pas d'aller à l'assaut, il vit un lièvre sortir des fossés : « N'avez-vous pas de honte, leur dit-il, de « craindre des ennemis qui sont si lâches que « les lièvres dorment tranquillement sur leurs « murailles ! »

XXVI. Cependant le roi Agis mourut, laissant un frère nommé Agésilas, et Léotychidas, qu'on regardait comme le fils de ce roi. Lysandre, qui avait fort aimé Agésilas dès sa jeunesse, lui conseilla de revendiquer le trône, comme seul issu légitimement de la race des Héraclides : car Léotychidas passait pour fils d'Alcibiade, qui, retiré à Sparte pendant son

bannissement d'Athènes, avait eu un commerce
secret avec Timée, femme d'Agis. Ce roi ayant
ugé, dit-on, par l'époque de la grossesse de
a femme, que l'enfant n'était pas de lui, n'a-
ait témoigné aucun intérêt pour Léotychidas,
t montra même ouvertement, jusqu'à la fin
le sa vie, qu'il ne l'avouait pas pour son fils.
)ans sa dernière maladie, il se fit porter à Hé-
éa; et comme il était sur le point de mourir,
ressé d'un côté par ce jeune homme, vaincu
e l'autre par les instances de ses amis, il dé-
lara, en présence de plusieurs témoins, qu'il
econnaissait Léotychidas pour son fils, et il
ourut après avoir prié tous ceux qui étaient
résens de l'attester devant les Lacédémoniens.
ls déposèrent tous de ce fait en faveur de Léo-
ychidas; mais Agésilas, pour qui ses grandes
ualités parlaient hautement, soutenu d'ailleurs
ar le crédit de Lysandre, l'emportait déjà sur
i, lorsque Diopithès, homme fort versé dans
connaissance des anciennes prédictions, pensa
faire rejeter, en rapportant un oracle qu'il
pliquait à Agésilas, qui était boiteux :

Tremble, Lacédémone, au faîte de la gloire!
Crains qu'un prince boiteux, nuisant à tes succès,
Par des maux imprévus n'arrête tes projets,
Et de longs flots de sang ne souille ta victoire!

La plupart des Spartiates, entraînés par cet oracle, penchaient pour Léotychidas; mais Lysandre leur représenta que Diophitès ne prenait pas le vrai sens de l'oracle; que le dieu ne s'opposait pas à ce qu'un boiteux régnât à Lacédémone; qu'il donnait seulement à entendre que la royauté serait comme boiteuse, si des bâtards, si des gens indignes de la race d'Hercule, venaient à régner sur les Héraclides. Cette interprétation, appuyée de son autorité, fit revenir tout le monde à son opinion, et Agésilas fut déclaré roi.

XXVII. Le premier soin de Lysandre fut d l'engager à porter promptement la guerre e Asie, de lui faire espérer qu'il détruirait l'empire des Perses, et qu'il effacerait la gloire d tous les guerriers qui l'avaient précédé. E même temps il écrivit à ses amis d'Asie de fai demander à Sparte Agésilas pour général da la guerre contre les barbares. Empressés à l complaire, ils envoient aussitôt des ambass deurs à Lacédémone pour en faire la demand L'honneur que Lysandre procurait par là Agésilas égalait presque celui de la royaut mais les caractères ambitieux, quoique d'a leurs très capables de commander, trouve dans la jalousie que leur inspire contre le égaux l'amour de la gloire, un grand obsta

aux belles actions qu'ils pourraient faire; ils ne voient que des rivaux dans ceux qui les aideraient à parcourir avec honneur la carrière de la vertu. Agésilas mena Lysandre avec lui, et des trente Spartiates qui formaient son conseil, c'était celui qu'il se proposait de consulter le plus dans toutes ses affaires.

XXVIII. Lorsqu'ils furent en Asie, les gens du pays, qui n'avaient jamais eu d'habitude avec Agésilas, le voyaient rarement et lui parlaient peu. Mais connaissant Lysandre depuis long-temps, ils étaient tous les jours à sa porte et l'accompagnaient souvent, les uns comme ses amis, les autres parce qu'ils le craignaient. Il n'est pas rare de voir parmi les acteurs tragiques que celui qui joue le rôle de courrier et d'esclave est applaudi et considéré comme le premier personnage, tandis que celui qui porte le diadème et le sceptre est à peine écouté. Il en était de même d'Agésilas et de Lysandre: celui-ci qui n'était qu'un simple ministre avait toute la dignité du commandement, et on ne laissait au roi qu'un titre sans puissance. Il fallait sans doute réprimer cette ambition excessive, et réduire Lysandre au second rôle; mais de rejeter, de maltraiter même, par une rivalité de gloire, un bienfaiteur et un ami, c'est ce qu'Agésilas n'aurait jamais dû faire. D'a-

bord, il ne lui donna aucune occasion de se signaler, et ne le chargea d'aucun commandement. En second lieu, tous ceux pour qui Lysandre montrait de l'intérêt et du zèle, il les renvoyait sans leur rien accorder. et les traitait moins bien que les derniers du peuple. Par là il diminuait, il détruisait insensiblement toute l'autorité de son rival. Quand Lysandre vit qu'il était toujours refusé, et que son zèle pour ses amis leur devenait nuisible, il suspendit toute sollicitation pour eux auprès d'Agésilas, et les pria de ne plus venir le voir, de ne plus s'attacher à sa personne, mais de s'adresser directement au roi, et de rechercher la protection de ceux qui, dans le moment présent, pouvaient être plus utiles que lui à leurs cliens D'après ce conseil, ils cessèrent de l'importu ner de leurs affaires, mais non de le cultiver ils n'en furent même que plus empressés à l'ac compagner dans les promenades et dans le lieux d'exercice. Cette conduite augmenta tel lement la rivalité d'honneur qui tourmentai Agésilas, qu'après avoir conféré à de simple soldats des commandemens considérables et de gouvernemens de villes, il chargea Lysandr de la distribution des viandes, et dit un jou pour insulter les Ioniens : « Qu'ils aillent main tenant faire la cour à mon commissaire des v

« vres. » Enfin, Lysandre crut devoir lui parler ; leur entretien fut court et tout-à-fait laconique : « Agésilas, lui dit Lysandre, vous sa-« vez très bien rabaisser vos amis. — Oui, lui « répondit Agésilas, quand ils veulent être plus « grands que moi ; pour ceux qui travaillent à « augmenter ma puissance, je sais, comme il « est juste, leur en faire part. — Mais, Agé-« silas, reprit Lysandre, on vous en a peut-« être plus dit que je n'en ai fait. Au reste, à « cause des étrangers qui ont les yeux sur « nous, donnez-moi, je vous prie, dans votre « armée, un poste et un rang où je vous sois « le moins suspect et le plus utile. »

XXIX. D'après cette conversation, Agésilas l'envoya commander dans l'Hellespont, où Lysandre, en conservant toujours du ressentiment contre Agésilas, remplit d'ailleurs avec exactitude tous ses devoirs. Spithridate, lieutenant du roi de Perse dans cette province, était un officier plein de courage, qui avait sous ses ordres un corps de troupes considérable. Lysandre ayant su qu'il était ennemi de Pharnabaze, l'engagea à se révolter contre son roi et l'amena à Agésilas. C'est tout ce que Lysandre fit dans cette guerre. Peu de temps après il s'en retourna à Sparte, avec peu d'honneur, toujours irrité contre Agésilas, haïssant plus

que jamais le gouvernement, et, résolu enfin d'exécuter, sans délai, le projet qu'il avait conçu depuis long-temps de lui donner une nouvelle forme. La plupart des Héraclides, qui, après s'être mêlés avec les Doriens, étaient rentrés dans le Péloponnèse, s'établirent à Sparte, où leur postérité devint très florissante. Mais ils ne partageaient pas tous le droit de succession à la couronne : deux maisons seules y régnaient, celle des Eurytionides et celle des Agides. Les autres branches, quoique sorties de la même tige, n'avaient, dans le gouvernement, aucun avantage sur les plus simples particuliers ; et les honneurs attachés à la vertu étaient également proposés à tous ceux qui se montraient dignes d'y parvenir. Lysandre, qui était aussi de la race des Héraclides, n'eut pas plus tôt acquis par ses exploits une brillante réputation, un nombre considérable d'amis et une grande puissance, qu'il ne put voir sans chagrin qu'une ville dont il avait si fort augmenté la gloire fût gouvernée par des rois qui ne valaient pas mieux que lui. Il pensa donc à enlever la couronne aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides. D'autres disent qu'il voulait étendre le droit de la porter, non seulement aux Héraclides, mais encore à tous les Spartiates,

afin qu'elle pût passer, non aux seuls descendans d'Hercule, mais à quiconque s'en rendrait digne par sa vertu, comme ce héros avait été élevé par son seul mérite au rang des dieux; il se promettait bien que lorsque la royauté serait adjugée comme le prix des talens aucun autre Spartiate ne lui serait préféré. Il voulut d'abord faire goûter son projet aux Lacédémoniens, et pour cela il apprit par cœur un discours qu'avait composé à ce dessein Cléon d'Halicarnasse. Mais ensuite, considérant qu'un changement si extraordinaire demandait des moyens plus hardis, il imita les poètes tragiques, qui ont souvent recours à des machines pour amener le dénouement. Il inventa, pour gagner ses concitoyens, des oracles et des prophéties, persuadé que l'éloquence de Cléon ne lui servirait de rien, si, par la crainte de la divinité, et par le pouvoir de la superstition, il ne frappait d'avance les esprits et ne s'en rendait maître, pour achever ensuite de les convaincre par le discours qu'il prononcerait.

XXX. Éphore rapporte que Lysandre tenta d'abord de corrompre la Pythie; qu'ensuite il fit sonder, par le moyen d'un certain Phereclès, les prêtresses de Dodone; que, refusé partout, il alla lui-même au temple d'Ammon, et offrit beaucoup d'argent aux prêtres, qui,

indignés de son audace, envoyèrent des ambassadeurs à Sparte pour l'accuser d'avoir voulu les corrompre. Lysandre fut absous, et ces Lybiens, étant sur le point de partir, dirent aux Spartiates : « Nous jugerons avec plus de justice que vous lorsque vous viendrez vous établir en Lybie. » C'est qu'il y avait un ancien oracle qui portait que les Lacédémoniens iraient un jour habiter cette contrée. Mais je dois exposer ici toute la suite de cette intrigue, faire connaître l'adresse que Lysandre mit dans une fiction où, loin d'employer des moyens communs et des ressources vulgaires, il procéda comme dans une démonstration géométrique, où l'on commence par établir plusieurs propositions importantes, pour arriver par des prémisses difficiles et souvent obscures, au dernier terme de la conclusion. Voici cette trame telle que l'a décrite Éphore, aussi habile historien que grand philosophe [28]. Il y avait dans le Pont une femme qui prétendit être enceinte d'Apollon. Bien des gens refusèrent, avec raison, d'ajouter foi à cette grossesse ; mais d'autres, en grand nombre, y crurent sur sa parole. Elle accoucha d'un fils, que les personnes les plus considérables briguèrent l'honneur de nourrir et d'élever, et qui, je ne sais pour quelle raison, fut appelé Silène. Lysandre sai-

sit cet événement pour en faire le premier acte de sa pièce, et il ourdit de lui-même le reste de l'intrigue. Il eut pour acteurs du prologue plusieurs personnes d'un rang distingué, qui accréditèrent la naissance divine de cet enfant d'un air si naturel, qu'on n'y put soupçonner aucun artifice, et qu'ils préparèrent les esprits à la croire. Ils semèrent aussi dans Sparte certains propos qui, disait-on, venaient de Delphes, et qui portaient que les prêtres du temple conservaient avec soin, dans des livres très secrets, des oracles fort anciens qu'il n'était permis ni à eux-mêmes ni à tout autre personne de lire ou de toucher; mais qu'un fils d'Apollon, venant après une longue suite de siècles, donnerait aux prêtres dépositaires de ces livres sacrés des signes certains de sa naissance, et emporterait les livres où étaient contenus ces oracles.

XXXI. Les choses ainsi préparées, Silène devait aller à Delphes, et, comme fils d'Apollon, demander les oracles aux prêtres, qui, gagnés par Lysandre, auraient tout examiné scrupuleusement, et pris, sur la naissance de Silène, les informations les plus exactes. Enfin, ne doutant pas qu'il ne fût véritablement fils d'Apollon, ils lui auraient montré ces livres, auraient lu publiquement les prédictions

qu'ils contenaient, surtout celle qui était le but de cette intrigue et qui regardait la royauté de Lacédémone : on y aurait vu qu'il était beaucoup plus avantageux pour les Spartiates de choisir désormais leurs rois parmi les citoyens les plus vertueux. Silène, parvenu à l'adolescence, était déjà arrivé en Grèce pour y jouer son rôle, lorsque Lysandre vit manquer sa pièce par la timidité d'un des acteurs qui, cédant à son extrême frayeur, l'abandonna au moment de l'exécution. Toute cette intrigue resta dans le secret pendant la vie de Lysandre, et ne fut découverte qu'après sa mort.

XXXII. Il mourut avant qu'Agésilas fût de retour d'Asie, et lorsqu'il était engagé dans la guerre de Béotie, ou plutôt après y avoir lui-même jeté la Grèce, car on le dit des deux manières : les uns en accusent Lysandre, les autres les Thébains ; quelques-uns l'imputent également aux deux partis. Ceux qui en rejettent la faute sur les Thébains leur reprochent d'avoir renversé, à Aulide, les autels sur lesquels Agésilas offrait des sacrifices : ils ajoutent qu'Androclidès et Amphitéus, corrompus par l'argent du roi de Perse, prirent les armes contre les Phocéens et ravagèrent leur territoire, afin d'occuper les Lacédémoniens dans une guerre contre la Grèce. Ceux qui veulent en rendre

Lysandre responsable, disent qu'il était très irrité contre les Thébains, qui seuls, entre tous les alliés, avaient demandé la dîme du butin fait sur les Athéniens, et avaient trouvé mauvais que Lysandre eût envoyé de l'argent à Lacédémone. Il fut encore, dit-on, plus courroucé de ce qu'ils avaient les premiers fourni aux Athéniens les moyens de recouvrer leur liberté et de briser le joug des trente tyrans que Lysandre avait établis à Athènes, et que les Lacédémoniens eux-mêmes avaient rendus encore plus puissans et plus redoutables en décrétant que ceux qui s'étaient enfuis d'Athènes pourraient être pris partout où on les trouverait, et ramenés dans leur ville; que quiconque y mettrait obstacle serait traité en ennemi de Sparte. Les Thébains répondirent à ce décret par un autre plus conforme à la conduite d'Hercule et de Bacchus : il portait que toutes les villes et toutes les maisons de la Béotie seraient ouvertes aux Athéniens qui viendraient y demander un asile; que tout Thébain qui n'aurait pas prêté main-forte à un fugitif qu'il aurait vu emmener paierait un talent d'amende (*); que si quelqu'un passait par la Béotie pour porter des armes à Athènes contre les

(*). Environ 5000 livres de notre monnaie.

tyrans, aucun Thébain ne ferait semblant de le voir ou de l'entendre. Non contens de faire des décrets pleins d'humanité et si dignes de la Grèce, ils les soutinrent par leurs actions : car ce fut de Thèbes que partirent Thrasybule et les autres bannis pour aller s'emparer de Phyle; les Thébains leur fournirent des armes et de l'argent, avec les moyens de commencer leur entreprise sans être découverts.

XXXIII. Tels sont les motifs qui déterminèrent Lysandre à se déclarer contre les Thébains. Comme il était d'un caractère très violent, et que sa mélancolie, augmentée chaque jour par la vieillesse, l'irritait encore davantage, il communiqua son ressentiment aux éphores, et leur persuada d'envoyer une garnison dans la Phocide; il fut chargé de cette expédition, et partit à la tête des troupes. Peu de jours après, on y envoya, de Sparte, Pausanias avec le reste de l'armée. Mais ce prince devait faire un grand circuit par le mont Cithéron pour entrer dans la Béotie, tandis que Lysandre, avec un corps nombreux de troupes, irait à sa rencontre par la Phocide. Dans sa marche, il prit Orchomène, qui se rendit volontairement à lui; il s'empara de Lébadie, qu'il livra au pillage. De là il écrivit à Pausanias de se rendre de Platée devant Haliarte [29], l'assurant que lui-même il

serait le lendemain, à la pointe du jour, au pied de ses murailles. Le courrier chargé de cette lettre tomba entre les mains des coureurs ennemis, qui la portèrent à Thèbes. Les Thébains, instruits de sa marche, confièrent aux Athéniens qui étaient venus à leur secours la garde de leur ville; et sortant eux-mêmes sur le minuit, ils prévinrent de quelques heures l'arrivée de Lysandre devant Haliarte, et une partie de leurs troupes entra dans la ville. Lysandre avait d'abord voulu camper sur une éminence pour y attendre Pausanias; mais, voyant qu'il n'arrivait pas, et que le jour s'avançait, il ne put rester plus long-temps dans l'inaction; il fit prendre les armes aux Spartiates, anima les alliés à bien faire, et s'approcha des murailles avec toutes ses troupes en ordre de bataille. Ceux des Thébains qui étaient restés hors de la ville, prenant par la gauche, tombèrent sur l'arrière-garde de Lysandre, au-dessous de la fontaine Cissusa (30), dans laquelle, selon la fable, les nourrices de Bacchus lavèrent ce dieu aussitôt après sa naissance; l'eau de cette fontaine est d'une belle couleur de vin très limpide, et d'un excellent goût. Non loin de là croissent les cannes crétoises, dont on fait des javelots : d'où les habitans d'Haliarte inférèrent que Rhadamanthe a autrefois habité ce pays; ils mon-

trent même ce tombeau, qu'ils ont appelé Héléa ; on y voit aussi celui d'Alcmène, qui, après la mort d'Amphitryon, épousa Rhadamanthe, et fut enterrée en ce lieu-là.

XXXIV. Les Thébains qui étaient dans la ville, s'étant rangés en bataille, se tinrent tranquilles jusqu'au moment où ils virent Lysandre, avec ses premiers bataillons, s'approcher des murailles. Alors ils ouvrent les portes et fondent brusquement sur lui; il fut tué avec le devin qui l'accompagnait et quelques-uns des siens; le reste se replia promptement vers le gros de l'armée. Les Thébains, sans leur donner le temps de respirer, les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'ils les obligèrent de fuir à travers les montagnes. Il y en eut environ mille de tués; il périt trois cents hommes du côté des Thébains, qui avaient poursuivi les fuyards avec trop d'ardeur dans des lieux difficiles et escarpés. C'était précisément ceux qu'on soupçonnait de favoriser les Lacédémoniens, et qui, pour se laver de ce soupçon auprès de leurs concitoyens, ne se ménagèrent pas dans la poursuite des ennemis, et y perdirent la vie. Pausanias était sur le chemin de Platée à Thespies lorsqu'il apprit cette défaite. Aussitôt il se mit en bataille, et marchant droit à Haliarte, il arriva en même temps que Thrasybule s'y rendait de

Thèbes avec ses Athéniens. Pausanias proposa de demander une trève aux ennemis pour enlever les morts ; mais les plus anciens Spartiates, indignés de cette proposition, allèrent en murmurant trouver le roi, et protestèrent qu'ils ne se détermineraient jamais à demander une trève pour enlever Lysandre; qu'il fallait aller, les armes à la main, combattre autour de son corps, et l'enterrer après la victoire; que s'ils étaient vaincus, il leur serait plus honorable d'être étendus sur le champ de bataille avec leur général que d'obtenir son corps par une trève.

XXXV. Malgré ces représentations des vieillards, Pausanias, qui sentait la difficulté de battre les Thébains après une victoire si récente, qui voyait d'ailleurs que le corps de Lysandre, étant tombé près d'Haliarte, on ne pourrait l'enlever aisément sans une trève, quand même on aurait battu les ennemis, envoya un héraut aux Thébains, qui lui accordèrent la trève, et il se retira avec son armée. Dès que les Spartiates eurent passé les montagnes de la Béotie, ils enterrèrent Lysandre dans le pays des Panopéens [31], amis et alliés de Sparte ; on y voit encore son tombeau le long du chemin qui mène de Delphes à Chéronée. Pendant qu'ils étaient campés dans ce lieu, un Phocéen, en

faisant le récit de cette bataille à un de ses compatriotes qui ne s'y était pas trouvé, lui dit que les ennemis les avaient attaqués au moment où Lysandre venait de passer l'Oplite. Cet homme en ayant paru étonné, un Spartiate, ami de Lysandre, demanda ce que c'était que l'Oplite, dont le nom même lui était inconnu : « C'est, « répondit le Phocéen, l'endroit où les ennemis « ont renversé nos bataillons les plus avancés; « l'Oplite est le ruisseau qui baigne les murs « d'Haliarte. » A ces mots, le Spartiate fondit en larmes : « Hélas! s'écria-t-il, l'homme ne peut « donc fuir sa destinée! » C'est qu'il avait été rendu à Lysandre un oracle conçu en ces termes :

De l'Oplite avec soin évite la rivière,
Et ce dragon rusé qui surprend par derrière.

Suivant d'autres, l'Oplite n'est pas le ruisseau qui coule près d'Haliarte, mais un torrent qui, après avoir baigné les murs de Chéronée, se jette dans le Phliarus près de cette ville; on l'appelait anciennement Oplia, et aujourd'hui il se nomme Isomantus. Lysandre fut tué par un soldat d'Haliarte, nommé Néochorus, qui portait sur son bouclier un dragon pour enseigne; et c'est apparemment ce que désignait l'oracle. Les Thébains, dit-on, peu de temps après la guerre du Péloponnèse, reçurent dans l

temple d'Apollon Isménien une réponse de l'oracle, qui leur prédisait à la fois et la bataille de Délium, et le combat d'Haliarte, qui fut donné trente ans après. Elle était ainsi conçue :

Toi qui des loups cruels poursuis ici la trace,
Évite les confins où se borne ta chasse ;
Fuis la croupe Orchalide, où le renard toujours
Pour surprendre sa proie épuise tous ses tours.

Par ces confins, l'oracle entend le territoire de Délium, où la Béotie confine avec l'Attique ; et la croupe Orchalide est la colline nommée aujourd'hui Alopèce, située vers la partie de l'Hélicon qui regarde la ville d'Haliarte.

XXXVI. La mort malheureuse de Lysandre affligea tellement les Spartiates, qu'ils intentèrent au roi Pausanias une accusation capitale ; mais il ne voulut pas attendre le jugement, et s'enfuit à Tégée, où il se mit, comme suppliant, sous la protection de Minerve, et y passa le reste de ses jours. La pauvreté de Lysandre, reconnue après sa mort, donna le plus grand lustre à sa vertu. Après avoir eu en main des sommes si considérables, et avoir joui d'une si grande puissance ; après avoir vu tant de villes lui faire assidûment leur cour ; après avoir enfin exercé dans la Grèce une espèce de souveraineté, il n'avait pas accru de la valeur d'une

obole l'éclat et la fortune de sa maison : c'est le témoignage que lui rend Théopompe, qu'il faut plus en croire quand il loue que lorsqu'il blâme : car il fait l'un plus volontiers que l'autre.

XXXVII. Éphorus rapporte que, peu de temps après la mort de Lysandre, une contestation qui s'éleva entre Sparte et ses alliés donna lieu de consulter les mémoires qu'il avait laissés, et Agésilas se transporta à cet effet dans sa maison. En visitant ses papiers, il trouva le discours que Cléon avait composé sur l'avantage qu'il y aurait d'ôter aux maisons régnantes des Eurytionides et des Agides le droit exclusif au trône, et de l'étendre à tous les Spartiates, en choisissant les rois parmi les citoyens les plus vertueux. Agésilas voulut sur-le-champ aller communiquer ce discours au peuple, pour lui faire voir quel homme c'était que Lysandre, et combien on l'avait mal connu. Mais Lacratidas, homme d'un grand sens, qui était alors le président des éphores, le retint, en lui disant qu'au lieu de tirer Lysandre du tombeau, il fallait plutôt y ensevelir ce discours, qui, écrit avec beaucoup d'art, était trop capable de persuader. Quoiqu'il en eût percé quelque chose parmi le peuple, les Spartiates n'en décernèrent pas moins à Lysandre les plus grands honneurs. Deux citoyens à qui ses deux filles avaient été

fiancées n'ayant pas voulu les épouser après la mort de leur père, dont ils connurent alors la pauvreté, ils furent condamnés à l'amende, parce qu'ayant recherché son alliance pendant sa vie sur l'opinion qu'ils avaient de sa richesse, ils la dédaignaient après sa mort, quand sa pauvreté connue attestait sa justice et sa vertu. On voit par là qu'il y avait à Sparte des peines établies, tant contre ceux qui refusaient de se marier ou qui se mariaient trop tard, que contre ceux qui faisaient des mariages mal assortis. Et cette dernière peine tombait principalement sur les citoyens qui, au lieu de se marier dans leur famille, et avec des personnes vertueuses, recherchaient l'alliance des maisons plus riches. Voilà ce que nous avions à dire de la vie de Lysandre.

NOTES

SUR LYSANDRE.

---

(1) Ce mot trésor signifie ici les offrandes consacrées dans le temple par les Acanthiens. Les peuples de la Grèce, et quelquefois même des étrangers, se faisaient un honneur d'avoir dans le temple de Delphes une chapelle qu'ils bâtissaient à leurs dépens, et où ils consacraient les offrandes qu'ils faisaient aux dieux. La ville d'Achante, aujourd'hui la nouvelle Cassandre, était dans la Chalcidique de Thrace, près le mont Athos.

(2) Brasidas, général des Spartiates, distingué par ses talens militaires, avait détaché la ville d'Achante de l'alliance des Athéniens, pour l'attirer dans le parti des Lacédémoniens.

(3) Nous avons vu dans la Vie d'Alcibiade, et nous verrons encore avec plus de détail dans celle de Nicias, le désastre que les Athéniens éprouvèrent dans la Sicile. Lysandre fut nommé amiral de la flotte des Lacédémoniens, la première année de la 93e olympiade, 408 ans avant J.-C.

(4) L'obole était une petite pièce de monnaie qui valait trois sous; ainsi les quatre oboles faisaient douze sous de notre monnaie. Les Dariques, dont il est parlé tout de suite, étaient des pièces d'or qui avaient pour empreinte un archer; elles tiraient leur

nom d'un Darius, roi de Perse, qui les avait fait frapper.

(5) Phocée est mise par quelques anciens géographes dans la Grèce, et par d'autres dans l'Ionie d'Asie; mais elle était certainement ville Ionienne; ses habitans doivent s'appeler Phocæens, pour les distinguer des Phocéens, ou Phociens de la Phocide, province de Grèce. Ce sont ces Phocæens d'Ionie qui vinrent dans la Gaule, et y fondèrent Marseille, 539 ans avant J.-C.

(6) Nous avons vu dans la Vie d'Alcibiade que cet Antiochus était celui qui lui avait rapporté une caille qu'il avait laissé échapper de dessous sa robe, pendant qu'il haranguait le peuple, et que pour l'en récompenser il lui avait donné le commandement de la flotte athénienne.

(7) C'est la Chersonèse de Thrace, située sur le détroit des Dardanelles.

(8) Sardes, aujourd'hui Sart, était la capitale de la Lydie, dans laquelle Cyrus commandait à la place d'Artaxerxe, son frère.

(9) Le combat des Arginuses, aujourd'hui les îles d'Arginusi, près de Lesbos, ou de Mitylène, se donna la 26e année de la guerre du Péloponnèse, environ 400 ans avant J.-C. Les généraux athéniens, tout vainqueurs qu'ils étaient, furent condamnés à mort après leur retour à Athènes, pour avoir négligé de faire enterrer leurs morts.

(10) Lampsaque, dans l'Asie mineure, presqu'au bord de la mer, à l'entrée de la Propontide, était fameuse par ses vins. Décélie, dont Plutarque vient de parler, était un fort de l'Attique, sur le mont Hymette.

(11) Éléonte, située au bas de la Chersonèse, s'appelle maintenant le Nouveau-Château d'Europe, au dé-

troit des Dardanelles. Seste, ville de la Chersonèse de Thrace, était sur la côte de l'Hellespont, vis-à-vis d'Abyde. Egos-Potamos, ou rivière de la Chèvre, est fameuse par cette victoire navale dont on va lire le détail, et qui, en terminant la guerre du Péloponnèse, qui avait duré 27 ans, ruina la puissance des Athéniens.

(12) Le Paralus était une des galères sacrées qui ne servaient que dans des occasions importantes, comme la galère Salamine. On en ajouta depuis deux autres, l'Antigonide et la Démétriade.

(13) Ces apparitions d'étoiles, si fréquemment rapportées par les auteurs anciens, étaient des effets de l'électricité, qui, observés dans tous les siècles, n'ont été bien connus que dans le nôtre.

(14) Les anciens physiciens, par un de ces préjugés si communs parmi eux, regardaient comme des étoiles qui se détachaient du ciel ces traînées de lumière qu'on aperçoit souvent en l'air, surtout dans les belles nuits d'été.

(15) Damachus est sans doute le même que Daïmachus de Platée, cité par Plutarque dans le parallèle de Solon et de Publicola. Au reste, ce Daïmachus est, suivant Strabon, de tous ceux qui ont écrit sur l'Inde, le plus indigne de toute confiance.

(16) Plutarque ne fait point connaître le motif de ce jugement rigoureux; mais on peut y suppléer par Xénophon. Les Athéniens étaient accusés d'avoir précipité du haut d'une roche tous les captifs qu'ils avaient faits dans deux galères, l'une de Corinthe, l'autre de l'île d'Andros, qui étaient tombées entre leurs mains; ils avaient aussi résolu en plein conseil de couper le poing à tous les prisonniers qu'ils feraient. C'était Philoclès qui en avait proposé le décret; il

furent donc tous mis à mort, excepté Adimante qui s'était opposé à ce décret.

(17) Les Lacédémoniens donnaient aux commandans des villes le nom d'harmostes, d'un mot qui signifie que leur fonction était de tout concilier, de tout tenir dans l'ordre.

(18) Les céleustes avaient inspection sur la préparation et la distribution des vivres dans les vaisseaux. Suidas leur attribue de l'autorité sur les soldats et les rameurs qu'ils animaient de la voix, soit dans la route, soit dans le combat, comme leur nom l'indique.

(19) Le Céramique était un lieu d'Athènes, ainsi nommé, suivant Pausanias, du héros Céramus, fils de Bacchus et d'Ariadne; on y enterrait les citoyens qui avaient péri dans les combats; il y avait des colonnes sur lesquelles on inscrivait leurs noms; mais comme ce mot peut se dériver aussi d'un terme grec qui signifie tuile, l'esclave fait entendre que les pièces d'argent volées par Gylippe, et qui avaient pour empreinte une chouette, étaient cachées sous le toit de sa maison; et la circonstance fait entendre facilement l'énigme.

(20) Ce que Plutarque dit que la monnaie de fer était seule anciennement d'usage, ne doit s'entendre que de Lacédémone, et encore depuis la réforme de Lycurgue, car on voit des monnaies d'argent de toute antiquité. Les broches de fer, dont le nom grec est obelos, ne sont pas la même chose que les oboles, dont le nom vient d'un mot grec qui signifie jeter. Le mot drachmes vient d'un verbe qui veut dire empaumer. Nous avons déjà dit que l'obole valait trois sous; les six faisaient la drachme, qui était de 18 sous. Il fallait que ces oboles fussent bien grandes et bien pesantes, puisque la main n'en pouvait empoigner que six.

(21) Cet Alexandridas, nommé par d'autres Anaxandridas, avait fait un traité qui avait pour titre : Des offrandes volées dans le temple de Delphes. Le talent d'argent déposé dans le temple valait environ 5,000 liv. ; les 52 mines, à 90 liv. la mine, se montaient à 2,680 liv. ; le statère d'or, selon l'estimation commune, valait plus de 25 liv., ainsi les onze faisaient environ 290 liv. ; et les sommes totales se montaient à près de 8,000 liv.

(22) Vossius, dans son Traité des poètes grecs, en compte quatre de ce nom : le premier, poète tragique d'Athènes, vivait dans la 64e olympiade ; il composa 150 pièces de théâtre, et remporta treize fois le prix de son art; Suidas lui attribue l'invention des masques et des habillemens scéniques ; le second, Chérille, né à Samos, florissait dans la 65e olympiade, et écrivit en vers la victoire que les Athéniens avaient remportée sur Xerxès à Salamine ; il reçut un statère d'or pour chacun des vers de ce poème, et les Athéniens ordonnèrent par un décret qu'on chanterait ses vers concurremment avec ceux d'Homère ; le troisième est celui dont il est question dans cet endroit de Plutarque ; le dernier, qui vivait du temps d'Alexandre, chanta ce prince en très mauvais vers, et en fut payé avec une magnificence qu'Horace a reprochée au vainqueur des Perses, comme une preuve de son mauvais goût en fait de poésie.

(23) Antimachus était, selon d'autres, de Claros ; le voisinage de ces deux villes a pu donner lieu à cette confusion. Il jouissait d'une si grande réputation, qu'i dans le genre héroïque on le mettait immédiatement après Homère ; cependant on lui reproche de l'enflure et de la prolixité. Il était peu connu du temps d'Adrien mais ses ouvrages plaisaient tellement à cet empereur

qu'il voulait supprimer les poésies d'Homère pour y substituer celles d'Antimachus.

(24) Ce proverbe était fondé sur ce que les Crétois passaient pour les hommes les plus fourbes et les plus menteurs : on disait crétiser pour mentir. Épiménide, leur compatriote, le leur avait déjà reproché; et il paraît qu'ils ne s'étaient pas corrigés, puisque saint Paul confirme ce témoignage en rapportant les vers d'Épiménide.

(25) Aphytis était dans une péninsule à l'entrée du golfe Toronaïque, près de Palène en Thrace.

(26) Phyle, château situé au-dessus d'Athènes.

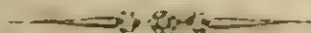
(27) C'est-à-dire que pour prendre un ton si haut, il faudrait avoir une ville assez bien fortifiée pour n'avoir rien à craindre.

(28) Polybe, en plusieurs endroits de son histoire, et après lui Strabon, parlent avantageusement de cet historien ; cependant ils n'ont pas laissé de lui faire quelques reproches. Strabon surtout le blâme de n'avoir débité que des fables sur la ville de Delphes.

(29) Haliarte, ville de Béotie, tirait son nom d'Haliarte, fils de Thersandre, son fondateur.

(30) On ne trouve point ailleurs une fontaine de ce nom près d'Haliarte; mais Pausanias parle d'une fontaine de Tilphusse qu'il place à cinquante stades, deux lieues et demie, de cette ville, et d'une montagne du même nom.

(31) Panope, à vingt stades (une lieue) de Chéronée, était une ville de la Phocide.



SYLLA.

SOMMAIRE.

I. Origine et fortune de Sylla. II. Sa figure, son goût pour les bons mots et pour la table. III. Bocchus lui livre Jugurtha. IV. Source de la haine entre Marius et Sylla. V. Il est nommé préteur, et ensuite envoyé en Cappadoce, avec le titre de lieutenant. VI. Prédiction de sa grandeur future. Nouveaux sujets d'inimitié entre lui et Marius. VII. Ses succès dans la guerre sociale ; il les attribue à la fortune. VIII. Evénement qui lui présage l'autorité souveraine. Inégalité de sa conduite. IX. Il est nommé consul. Commencement de la guerre civile. X. Prodiges qui l'annoncent. XI. Marius se ligue avec le tribun Sulpicius, qui lui fait donner le commandement de la guerre contre Mithridate. XII. Préteurs outragés par les soldats de Sylla. Présages qui le décident à marcher contre Rome. XIII. Le sénat lui envoie des ambassadeurs. Il entre dans la ville. XIV. Marius s'enfuit de Rome. Sylla met sa tête à prix. XV. Situation des affaires de Mithridate. XVI. Sylla met le siége devant Athènes. Il dépouille les temples de la Grèce. XVII. Comparaison des anciens généraux romains avec Sylla. XVIII. Portrait du tyran Aristion. XIX. Prise et sac d'Athènes. XX. Sylla fait cesser le carnage. Aristion se rend. XXI. Sylla passe en Béotie. XXII. Les ennemis méprisent le petit nombre de ses troupes. XXIII. Il s'empare d'un poste avantageux, et sauve la ville de Chéronée. XXIV. Présages de ses succès. Il campe près d'Archélaüs. XXV. Deux habitans de Chéronée chassent les ennemis d

poste de Thurium. XXVI. Sylla remporte une victoire complète. XXVII. Il dresse des trophées. Il est attaqué en Thessalie par Dorylaüs. XXVIII. Il remporte une seconde victoire. XXIX. Entrevue de Sylla et d'Archélaüs. XXX. Il fait la paix avec Archélaüs. Les ambassadeurs de Mithridate refusent de la ratifier. XXXI. Entrevue de Sylla et de Mithridate, suivie de la conclusion du traité. XXXII. Sylla ruine l'Asie mineure. Il emporte d'Athènes les livres d'Aristote et de Théophraste. XXXIII. Il est attaqué de la goutte à Athènes. Satyre trouvé près d'Apollonie. XXXIV. Il défait le consul Norbanus. XXXV. Lucullus, lieutenant de Sylla, défait une armée très supérieure en nombre. Sylla corrompt l'armée de Scipion. XXXVI. Il remporte une grande victoire sur le jeune Marius. XXXVII. Télésinus est sur le point de prendre Rome. XXXVIII. Sylla lui livre bataille. XXXIX. Il assemble le sénat, et fait, pendant ce temps-là, égorger six mille hommes. Changement dans ses mœurs lorsqu'il se vit le maître. XL. Horribles proscriptions ordonnées par Sylla. XLI. Il fait tuer douze mille hommes à Préneste. XLII. Il se nomme dictateur. XLIII. Il se démet de la dictature, et prédit à Pompée la guerre qu'il eut bientôt après contre Lépidus. XLIV. Il consacre à Hercule la dîme de ses biens. XLV. Il est attaqué de la maladie pédiculaire. XLVI. Mort de Sylla. XLVII. Ses funérailles. — Parallèle de Lysandre et de Sylla.

I. Lucius Cornélius Sylla était d'une de ces familles patriciennes qui composent les premières maisons de Rome. On dit que Rufinus (1), un de ses ancêtres, parvint au consulat; mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qu'il reçut. On trouva chez lui

plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent; et cette contravention à la loi le fit chasser du sénat. Ses descendans vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune très médiocre. Pendant sa jeunesse, il occupait une maison de louage d'un prix modique; et c'est ce qu'on lui reprocha dans la suite, lorsqu'il fut parvenu à une opulence pour laquelle il n'était pas né. Un jour qu'après sa guerre d'Afrique il se vantait lui-même avec complaisance: « Comment seriez-« vous homme de bien, lui dit un des premiers et « des plus honnètes citoyens, vous qui, n'ayant « rien eu de votre père, possédez aujourd'hui « une fortune immense? » Quoique alors les Romains eussent dégénéré de la droiture et de la pureté de mœurs de leurs ancètres, et qu'ils eussent ouvert leur cœur à l'amour du luxe et de la somptuosité, c'était encore un aussi grand sujet de reproche de dissiper sa fortune et de ne pas conserver la pauvreté de ses pères. Lorsque, devenu maître de Rome, il y faisait périr tant de citoyens, un fils d'affranchi qui, soupçonné d'avoir donné asile chez lui à un des proscrits, allait être, pour cela seul, précipité de la roche Tarpéïenne, lui rappela qu'ils avaient logé long-temps dans la même maison, dont il louait le haut deux mille sesterces, et

Sylla tenait le bas pour trois mille; qu'ainsi la différence de leur fortune n'était que de mille sesterces, qui font deux cent cinquante drachmes attiques (2). Voilà ce qu'on rapporte du premier état de Sylla.

II. On peut juger de l'air de sa figure par les statues qui nous restent de lui. Ses yeux étaient verts, ardens et rudes; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible: elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches; on croit même que c'est de là qu'il a tiré son nom. Un plaisant d'Athènes fit sur son teint ce vers satyrique:

Sylla n'est qu'une mûre empreinte de farine.

l est permis d'emprunter de pareils traits, pour peindre un homme tel que Sylla. Il était, dit-on, d'un caractère si railleur, qu'étant encore eune et peu connu, il passait sa vie avec des pantomimes et des bouffons dont il partageait a licence et les débauches. Dans la suite, quand il eut usurpé l'autorité souveraine, il faisait venir du théâtre chez lui les farceurs les plus impudens, et passait les journées entières . boire, à faire avec eux assaut de raillerie, déshonorant ainsi son âge et sa dignité, et sacrifiant à des goûts si bas les objets les plus dignes de tous ses soins. Dès qu'il s'était mis à

table, il ne fallait plus lui parler d'affaires sérieuses : partout ailleurs, plein d'activité, sombre et sévère, une fois qu'il s'était livré à ces sociétés de débauche, il devenait si différent de lui-même qu'il vivait dans la plus intime familiarité avec ces comédiens et ces farceurs, qui trouvaient en lui une complaisance extrême et le gouvernaient à leur gré. Ce fut sans doute de cette société corrompue que lui vint ce penchant au libertinage, ce goût effréné pour les voluptés et pour les amours criminelles, qui ne cessèrent pas même dans sa dernière vieillesse. Il aima, dès sa jeunesse, le comédien Mitrobius, et conserva toute sa vie cette passion infâme. Il devint amoureux d'une courtisane fort riche nommée Nicopolis, à qui l'habitude de le voir et les agrémens de sa figure inspirèrent une telle passion pour lui, qu'en mourant elle l'institua son héritier. Il hérita aussi de sa belle-mère, qui l'aimait comme s'il eût été son propre fils. Ces deux successions lui donnèrent de grandes richesses.

III. Nommé questeur de Marius, alors consul pour la première fois, il le suivit en Afrique dans la guerre contre Jugurtha. A peine arrivé à l'armée, il s'y fit de la réputation par son courage ; et ayant su profiter d'une circonstance heureuse, il gagna l'amitié de Bocchus

roi des Numides. Il avait recueilli les ambassadeurs de ce prince, qui s'étaient échappés des mains de brigands numides; et après les avoir traités avec la plus grande générosité, il les avait renvoyés, comblés de présens, sous une bonne escorte. Bocchus craignait et haïssait de longue main Jugurtha son gendre, qui, vaincu par les Romains, s'était réfugié chez lui. Résolu de le trahir, il appela auprès de lui Sylla, aimant mieux que ce fût lui qui le prît et le livrât aux Romains, que de le leur livrer lui-même. Sylla, après avoir communiqué l'affaire à Marius, prit un petit nombre de soldats, avec lesquels il alla s'exposer au plus grand péril en se confiant à un barbare qui manquait de foi à ses plus proches; et, pour retirer Jugurtha de ses mains, il alla s'y mettre lui-même. Quand Bocchus les vit l'un et l'autre en sa puissance, et qu'il se fut mis dans la nécessité de trahir l'un des deux, il flotta long-temps entre des résolutions opposées; enfin, il se décida pour la première trahison qu'il avait projetée, et remit son gendre entre les mains de Sylla. A la vérité ce fut Marius qui mena ce prince en triomphe; mais, par l'envie qu'on portait au consul, on attribuait à Sylla la gloire d'avoir fait Jugurtha prisonnier. Marius en conçut un violent dépit, que la conduite de Sylla

ne fit qu'augmenter encore. Naturellement vain, et long-temps ignoré dans Rome, il commençait à acquérir de la considération. Séduit par cette première amorce de gloire, il en vint à cet excès de vanité de faire graver cet événement sur un anneau qu'il porta toujours depuis, et qui lui servait de cachet ; on y voyait Bocchus qui livrait Jugurtha, et Sylla qui le recevait de ses mains.

IV. Quelque déplaisir qu'en eût Marius, il fit réflexion que Sylla n'était pas encore un personnage assez important pour exciter sa jalousie, et il continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il le fit son lieutenant ; et dans le troisième, il lui donna la charge de tribun des soldats. Dans ces divers emplois il lui dut de grands succès. Pendant sa lieutenance, Sylla fit prisonnier Copillus, général des Gaulois Testosages (*) ; et dans son tribunat, il attira les Marses, nation nombreuse et guerrière, dans l'alliance des Romains. Mais s'étant aperçu que Marius était toujours son ennemi secret, qu'il ne lui donnait qu'à regret des occasions de se signaler, et qu'il nuisait même à son avancement, il s'attacha à Catulus, collègue de Marius dans le consulat, homme honnête, mais un peu lent

(*) Toulouse était leur capitale.

pour les opérations militaires. Bientôt Sylla, à qui Catulus confia les entreprises les plus importantes, acquit autant de puissance que de réputation. Il soumit la plupart des barbares qui habitaient les Alpes; et l'armée romaine ayant manqué de vivres, Sylla, chargé par Catulus du soin d'en procurer, en fit venir une si grande abondance, que les soldats de Catulus en eurent au delà de leurs besoins et en fournirent à l'autre armée, ce qui, au rapport de Sylla lui-même, dans ses Mémoires, mortifia beaucoup Marius. Ainsi leur haine, qui avait pris sa source dans des causes si faibles et si puériles, nourrie ensuite par les séditions, et cimentée du sang des guerres civiles, aboutit enfin à la tyrannie et au renversement total de la république. Cet exemple fait connaître la sagesse d'Euripide, et la profonde connaissance qu'il avait des maux politiques, lorsqu'il recommandait surtout d'éviter l'ambition comme la peste la plus pernicieuse et la plus funeste à ceux qui s'y livrent.

V. Sylla ne doutant point que la gloire qu'il avait acquise par les armes ne lui suffît pour prétendre aux dignités civiles, passa des emplois de l'armée aux brigues populaires, et se mit sur les rangs pour la préture de Rome; mais il fut refusé. Il en attribue lui-même la

cause à la populace, et dit que cette dernière classe de citoyens, qui savait ses liaisons avec Bocchus, et qui s'attendait qu'en le nommant édile avant de le faire prêteur il donnerait des spectacles magnifiques de chasses et de combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres préteurs, dans l'espérance qu'elle le forcerait à demander l'édilité. Mais il paraît avoir dissimulé la véritable cause de ce refus, et les faits même le prouvent : car l'année suivante, ayant gagné le peuple, soit par son assiduité à lui faire la cour, soit par ses largesses, il fut nommé préteur. Aussi, pendant qu'il exerçait la préture, ayant dit en colère à César [3] : « J'userai « contre vous du droit de ma charge. — Vous « avez raison, lui répondit César en riant, de « dire votre charge ; elle est bien à vous, puis-« que vous l'avez achetée. » Après sa préture, il fut envoyé en Cappadoce. Le prétexte apparent de cette expédition était de ramener Ariobarzane dans ses états ; mais elle avait pour véritable motif de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridate, qui se mêlait de tout et travaillait à se faire un empire du double plus étendu que celui qu'il possédait déjà [4]. Sylla n'avait emmené que fort peu de troupes ; mais ayant employé celles des alliés qui le servirent avec zèle, il tailla en pièces un grand

nombre de Cappadociens, et un corps plus nombreux encore d'Arméniens venus à leur secours; chassa Gordius du trône de Cappadoce, et y rétablit Ariobarzane.

VI. Pendant qu'il était sur les bords de l'Euphrate, il reçut dans son camp le Parthe Orobase, ambassadeur du roi Arsace. Les deux nations n'avaient encore eu aucun commerce ensemble; et l'on regarda comme un grand effet de son bonheur qu'il fût le premier à qui les Parthes eussent envoyé des ambassadeurs pour rechercher l'alliance et l'amitié des Romains. A la réception de cet ambassadeur, il fit, dit-on, dresser trois siéges, l'un pour Ariobarzane, l'autre pour Oribose, et un troisième au milieu, sur lequel il se plaça pour lui donner audience. Le roi des Parthes fit mourir Orobase pour avoir laissé avilir ainsi sa dignité. Sylla fut loué par les uns d'avoir traité des barbares avec cette fierté; d'autres le taxèrent d'une arrogance insultante et d'une ambition déplacée. On raconte qu'un Chalcidien de la suite d'Orobase ayant fixé Sylla et considéré avec beaucoup d'attention tous les mouvemens de son corps, toutes les expressions de sa pensée, appliqua les règles de son art à ce qu'il avait saisi de son caractère, et dit que cet homme parviendrait nécessairement au plus haut degré de grandeur, et

qu'il était même surpris comment il pouvait souffrir dès à présent de n'être pas le premier de l'univers. Quand il fut de retour à Rome, Censorinus l'accusa de péculat, pour avoir, contre les lois, emporté de grandes sommes d'un royaume ami et allié; mais il se désista de son accusation, et l'affaire ne fut pas portée en justice. Cependant l'inimitié de Marius et de Sylla se ralluma encore par une occasion que fit naître l'ambition de Bocchus. qui, pour flatter le peuple et faire plaisir à Sylla, dédia, dans le Capitole, des victoires d'or qui portaient des trophées, et auprès d'elles la statue de Jugurtha, aussi en or, que Bocchus remettait entre les mains de Sylla. Marius en fut si irrité, qu'il voulut faire enlever ces statues. Les amis de Sylla prirent parti pour lui; et cette querelle allait allumer la sédition la plus violente qui eût jamais agité Rome, si la guerre sociale qui couvait depuis long-temps, venant tout à coup à éclater, n'eût apaisé pour le moment cette division.

VII. Dans cette nouvelle guerre, une des plus importantes que les Romains aient eu à soutenir, soit par la diversité des événemens, soit par la grandeur des maux qu'ils éprouvèrent et des dangers auxquels ils furent exposés, Marius ne put rien faire de remarqua-

ble, et prouva par son exemple que la vertu guerrière a besoin, pour se signaler, de la force et de la vigueur du corps. Au contraire, Sylla y fit les exploits les plus mémorables, et s'acquit auprès de ses concitoyens la réputation d'un grand capitaine; il passa, dans l'opinion de ses amis, pour le plus grand homme de guerre de son temps; et chez ses ennemis, pour le général le plus heureux. Mais il ne fit pas comme Timothée, fils de Conon, qui, s'offensant de ce que ses ennemis attribuaient à la Fortune tout ses succès, et avaient représenté cette déesse qui, pendant qu'il dormait, prenait pour lui les villes dans un filet, s'emporta contre les auteurs de ce tableau qui, disait-il, lui enlevait toute la gloire de ses exploits. Un jour qu'il revenait d'une expédition qui avait été heureuse, après en avoir rendu compte au peuple : « Athéniens, leur dit-il, la Fortune « n'a aucune part à cela. » Aussi dit-on que la Fortune, pour punir cette ambition excessive, fit éprouver son caprice à Timothée, qui, depuis, ne fit rien d'éclatant; que n'ayant pu même réussir dans aucune entreprise, il devint odieux au peuple, et fut banni d'Athènes. Sylla, loin de trouver mauvais qu'on y vantât son bonheur et les faveurs dont le comblait la Fortune, rapportait lui-même toutes ses belles

actions à la déesse, prétendant par là les relever et les diviniser en quelque sorte, soit qu'il le fît par vanité, soit qu'il crût réellement que les dieux le guidaient dans toutes ses entreprises. Il a même écrit dans ses Commentaires, qu'après avoir bien délibéré sur les actions qu'il projetait de faire, c'était toujours celles qu'il avait hasardées contre ses combinaisons et ses mesures, et en se décidant d'après les circonstances, qui lui avaient le mieux réussi. Quand il ajoute qu'il était plutôt né pour la fortune que pour la guerre, il parait donner beaucoup plus à son bonheur qu'à sa vertu; enfin, il voulait être en tout l'ouvrage de la Fortune, et il regardait même comme une des faveurs particulières de cette divinité l'union constante dans laquelle il vécut avec Métellus qui avait la même dignité que lui, et qui fut depuis son beau-père : au lieu des difficultés qu'il s'attendait à éprouver de sa part, il trouva en lui le collègue le plus doux et le plus modéré.

VIII. Dans ses Commentaires, il conseille à Lucullus, à qui ils sont dédiés, de regarder comme très certain ce que les dieux lui auront découvert en songe pendant la nuit. Il lui raconte que lorsqu'il fut envoyé avec l'armée romaine à la guerre sociale, la terre s'entr'ouvrit

tout à coup près de Laverne (5); que de cette ouverture il sortit un grand feu d'où il s'éleva dans les airs une flamme brillante; et que les devins, en expliquant ce prodige, déclarèrent qu'un vaillant homme, d'une beauté admirable, parvenu à l'autorité souveraine, délivrerait Rome des troubles qui l'agitaient. Il ajoute que cet homme c'était lui-même, parce qu'il avait ce trait de beauté remarquable, que ses cheveux étaient blonds comme l'or, et qu'il pouvait, sans rougir, s'attribuer la valeur après les grands exploits qu'il avait faits. Mais en voilà assez sur sa confiance en la divinité. Il était d'ailleurs, dans toute sa conduite, plein d'inégalités et de contradictions : prendre beaucoup, donner davantage, combler d'honneurs sans raison, insulter sans motif, faire servilement la cour à ceux dont il avait besoin, traiter durement ceux qui avaient besoin de lui, tel était son caractère; et l'on ne savait s'il était naturellement plus hautain que flatteur. Il portait cette même inégalité dans ses vengeances : il condamnait aux plus cruels supplices pour les causes les plus légères, et supportait avec douceur les plus grandes injustices; il pardonnait facilement des offenses qui semblaient irrémédiables, et punissait les moindres fautes par la mort ou la confiscation des biens.

On expliquerait peut-être ces contradictions en disant que, cruel et vindicatif par caractère, il étouffait, par raison, son ressentiment, quand son intérêt l'exigeait. Dans cette guerre sociale, ses soldats assommèrent à coups de bâton et à coups de pierres un de ses lieutenans nommé Albinus qui avait été préteur. Il ne fit aucune recherche contre les auteurs d'un si grand crime; au contraire, il en tirait avantage en disant que ses soldats n'en seraient que plus ardens à faire dans cette guerre tout ce qu'il leur commanderait, parce qu'ils voudraient effacer ce forfait par leur courage. Il ne fut pas même touché des reproches qu'on lui en fit; comme il avait déjà formé le projet de perdre Marius, et que, voyant la guerre sociale près de finir, il voulait se faire nommer général contre Mithridate, il flattait l'armée qu'il avait sous ses ordres.

IX. De retour à Rome, il fut nommé consul avec Quintus Pompéius; il avait alors cinquante ans. Il fit en même temps une très belle alliance en épousant Cécilia, fille de Métellus le grand pontife. Ce mariage lui attira de la part du peuple des chansons satiriques, et excita l'indignation de la plupart des grands, qui, selon la remarque de Tite Live, ne trouvèrent pas digne d'une telle femme celui qu'ils

avaient trouvé digne du consulat. Mais Cécilia n'était pas sa première femme : dans sa jeunesse il en avait eu une nommée Ilia, dont il lui restait une fille; il épousa ensuite Élia; et en troisième noce Cécilia, qu'il répudia comme stérile, après avoir pris soin de son honneur et de sa réputation, et l'avoir comblée de présens. Cependant, comme il épousa Métella très peu de jours après, on crut que pour faire ce nouveau mariage il avait accusé faussement Cécilia de stérilité. Au reste, il aima constamment Métella, et eut pour elle les plus grands égards, au point qu'un jour le peuple romain ayant demandé le rappel des partisans de Marius qui avaient été bannis, et voyant que Sylla s'y opposait, la multitude appela Métella à haute voix, et implora sa médiation. Il paraît même qu'après avoir pris Athènes, il ne traita si cruellement les Athéniens que pour les punir d'avoir lancé, du haut de leurs murailles, des traits mordans contre sa femme; nous en parlerons plus bas. Sylla, qui ne voyait dans le consulat qu'une dignité commune, au prix de ses prétentions pour l'avenir, désirait ardemment d'être chargé de la guerre contre Mithridate. Il avait pour concurrent Marius, à qui l'ambition et la manie de la gloire, passions qui ne vieillissent jamais, faisaient oublier sa faiblesse et son grand

âge. Obligé, par cette raison, de renoncer aux dernières expéditions d'Italie, il recherchait alors, au-delà des mers, des guerres étrangères; et, profitant de l'absence de Sylla, qui était retourné à son camp pour y terminer un reste d'affaires, il trama dans Rome cette sédition funeste qui causa plus de maux aux Romains que toutes les guerres qu'ils avaient eues jusqu'alors à soutenir.

X. Les dieux l'annoncèrent par divers prodiges. Le feu prit spontanément au bois des piques qui soutenaient les enseignes, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Trois corbeaux apportèrent dans la ville leurs petits; et après les avoir dévorés en présence de tout le monde, ils en rapportèrent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé de l'or consacré dans un temple, les gardiens de cet édifice sacré en prirent une dans une souricière, où elle fit cinq petits et en dévora trois. Mais le signe le plus frappant, c'est que dans un ciel serein et sans nuages on entendit une trompette qui rendait un son si aigu et si lugubre que tout le monde en fut dans la frayeur et la consternation. Les devins toscans, consultés sur ce dernier prodige, répondirent qu'il annonçait un nouvel âge qui changerait la face du monde, qu'il devait se succéder huit races d'hommes

qui différeraient entre elles par leurs mœurs et leurs genres de vie ; que Dieu avait fixé pour chacune de ces races une durée de temps limitée par la période de la grande année ; que lorsqu'une race finit et qu'il s'en élève une autre, le ciel ou la terre en donnent le signal par quelque mouvement extraordinaire. Ceux qui se sont occupés de ces sortes d'études, ajoutaient-ils, et qui les ont approfondies, connaissent quand il est né sur la terre une espèce d'hommes qui ont d'autres mœurs, d'autres manières de vivre que ceux qui les ont précédés, et dont les dieux prennent plus ou moins de soin. Ils font observer que dans ces renouvellemens de races il arrive de grands changemens, qu'un des plus sensibles est l'accroissement d'estime et d'honneur qu'obtient, dans une race, la science de la divination, qui voit toutes ces prédictions se vérifier, les dieux faisant connaître aux devins, par les signes les plus clairs et les plus certains, tout ce qui doit arriver ; au lieu que dans une autre race cette science est généralement méprisée, parce que la plupart de ces prédictions se font précipitamment sur de simples conjectures, et que la divination n'a pour connaître l'avenir que des moyens obscurs et des traces presque effacées. Voilà les fables que débitaient les Toscans qui passaient

pour les plus habiles et les plus instruits. Pendant que le sénat était assemblé dans le temple de Bellone pour conférer avec les devins sur ces prodiges, on vit tout à coup un passereau voler au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale qu'il partagea en deux; il en laissa tomber une partie dans le temple, et s'envola avec l'autre. Les devins dirent que ce prodige leur faisait craindre une sédition entre le peuple des champs et celui de la ville: car celui-ci crie toujours comme la cigale, et l'autre vit tranquillement dans ses terres.

XI. Marius s'associa donc le tribun du peuple Sulpicius qui, ne le cédant à personne en la plus profonde scélératesse, faisait chercher en lui, non qui il surpassait en méchanceté, mais en quel genre de méchanceté il se surpassait lui-même. Il portait à un tel excès la cruauté, l'audace et l'avarice, qu'il commettait de sang-froid les actions les plus criminelles et les plus infâmes. Il vendait publiquement le droit de bourgeoisie aux affranchis et aux étrangers, et en recevait le prix sur une table qu'il avait dressée exprès sur la place publique. Il entretenait auprès de sa personne trois mille satellites toujours armés, et un grand nombre de jeunes cavaliers prêts à exécuter tout ce qu'il leur commandait, et

qu'il appelait l'anti-sénat. Il avait fait recevoir par le peuple une loi qui défendait à tout sénateur d'emprunter au-delà de deux mille drachmes (*); et à sa mort il en devait trois millions (**). Ce scélérat, lâché par Marius sur le peuple, porta dans toutes les parties du gouvernement la confusion et le désordre; il employa le fer et la violence pour faire passer plusieurs lois pernicieuses, et en particulier celle qui donnait à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Les consuls, pour réprimer ces voies de fait, suspendirent l'exercice de tous les tribunaux, et la poursuite de toutes les affaires. Un jour que ces magistrats tenaient une assemblée publique devant le temple de Castor et de Pollux, Sulpicius, amenant la troupe de ses satellites, tua plusieurs personnes sur la place même, entre autres le jeune Pompéius, fils du consul de ce nom, qui lui-même ne se déroba à la mort que par la fuite. Sylla, poursuivi jusque dans la maison de Marius, où il s'était réfugié, fut obligé d'en sortir pour aller lever la suspension de la justice qu'il avait ordonnée. Cette soumission fit que Sulpicius, qui avait ôté le consulat à Pompéius, en laissa

(*) 1800 livres de notre monnaie.
(**) 2,700,000 livres.

jouir Sylla, et qu'il se contenta de transférer à Marius seul le commandement de la guerre contre Mithridate. Il envoya sur-le-champ des tribuns des soldats à Nole pour y prendre l'armée de Sylla et la mener à Marius; mais Sylla l'avait prévenu, et il s'était sauvé dans son camp, où les soldats, instruits de ce qui s'était passé, lapidèrent les tribuns. Marius, de son côté, fit mourir à Rome les amis de Sylla, et livra leurs maisons au pillage. On ne voyait plus que des gens qui changeaient de séjour : les uns fuyaient du camp à la ville, et les autres de la ville au camp.

XII. Le sénat n'ayant plus aucun pouvoir, exécutait sans opposition les ordres de Marius et de Sulpicius. Lorsqu'on apprit que Sylla marchait vers Rome, les sénateurs lui envoyèrent deux préteurs, Brutus et Servilius, pour lui défendre de passer outre. Comme ils parlèrent à Sylla avec beaucoup de hauteur, les soldats voulurent les tuer; mais ils se contentèrent de briser leurs faisceaux, de déchirer leurs robes de pourpre et de les renvoyer après leur avoir fait mille outrages. Quand on les vit revenir avec une tristesse morne, dépouillés des marques de leur dignité, leur vue seule annonça que la sédition allait éclater avec violence, et qu'elle était sans remède. Marius, de son côté,

se prépara pour la défense; et Sylla partit de Nole avec son collègue Pompéius, à la tête de six légions complètes qui brûlaient d'impatience d'aller à Rome. Il s'arrêta cependant, et fut quelque temps en balance; mais il ne savait quel parti prendre, et n'était pas sans crainte sur le péril auquel il s'exposait. Il fit d'abord un sacrifice; et le devin Posthumius, après avoir examiné les présages, présenta ses deux mains à Sylla, le pria de les lui lier, et de le tenir prisonnier jusqu'après la bataille, s'offrant à endurer le dernier supplice si son entreprise n'était pas suivie d'un prompt succès. La nuit suivante, il crut, dit-on, voir en songe une déesse que les Romains adorent, et dont les Cappadociens leur ont enseigné le culte: soit la lune, soit Minerve, ou Bellone, qui, placée au-dessus de sa tête, lui mettait la foudre en main, et lui ordonnait de la lancer sur ses ennemis, qu'elle lui nommait les uns après les autres. Tous ceux qui en étaient frappés tombaient et disparaissaient à l'instant. Encouragé par cette vision qu'il raconta le lendemain à son collègue, il marcha vers Rome.

XIII. Il était près de Picines (6), lorsqu'il reçut une nouvelle députation du sénat pour le prier de ne pas tomber ainsi brusquement sur la ville, et l'assurer que le sénat était résolu

de lui accorder tout ce qu'il demanderait de raisonnable. Il y consentit ; et ayant promis de camper dans ce lieu-là même, il ordonna aux capitaines de marquer, selon l'usage, les quartiers du camp. Les députés s'en retournèrent pleins de confiance ; mais ils ne furent pas plus tôt partis, qu'il envoya Lucius Basillus et Caïus Mummius se saisir de la porte et des murailles qui étaient près du mont Esquilin ; il les suivit lui-même en toute diligence. Basillus s'empare de la porte, et entre dans la ville. Les habitans, qui étaient sans armes, montent sur les toits des maisons, et font pleuvoir sur lui une grêle de tuiles et de pierres qui l'empêchent d'avancer, et le repoussent même jusqu'au pied des murailles. Sylla survient en ce moment, et voyant ce qui se passe, il crie à ses soldats de mettre le feu aux maisons : et lui-même prenant une torche allumée, il marche le premier, et ordonne à ses archers de lancer sur les toits leurs traits enflammés. C'est ainsi que, sourd à la raison, n'écoutant que sa passion, et se laissant maîtriser par la colère, il ne voyait dans la ville que ses ennemis ; et sans aucun égard pour ses amis, ses alliés et ses proches, sans aucune distinction de l'innocent et du coupable, il s'ouvrait un chemin dans Rome par le fer et par la flamme.

XIV. Cependant Marius, qui avait été repoussé jusqu'au temple de la Terre, fit une proclamation pour appeler à la liberté tous les esclaves qui se joindraient à lui ; mais ses ennemis, étant survenus, le pressèrent si vivement, qu'il fut obligé de s'enfuir avec précipitation. Sylla assemble le sénat, et fait porter un décret de mort contre Marius et quelques autres, au nombre desquels était le tribun Sulpicius, qui, trahi par un de ses esclaves, fut tout de suite égorgé. Sylla donna la liberté à cet esclave, et le fit précipiter ensuite de la roche Tarpéienne. Il mit à prix la tête de Marius, acte d'ingratitude aussi contraire à l'humanité qu'à la politique : car peu de jours auparavant, forcé de se livrer à lui en cherchant un asile dans sa maison, Marius l'avait laissé aller. Si, au lieu de le relâcher, il l'eût abandonné à Sulpicius, qui voulait le massacrer, Marius se rendait maître de Rome. Il l'avait cependant renvoyé ; et Sylla, peu de jours après, ayant le même avantage sur Marius, n'use pas envers lui de la même générosité. Cette conduite blessa vivement le sénat, qui dissimula ses sentimens ; mais le peuple lui donna des marques sensibles de son mécontentement et de son indignation. Il rejeta avec des marques de mépris Nonius, neveu de Sylla, et Servius un de ses amis, qui, s'ap-

puyant de sa protection, s'étaient présentés pour les premières charges; et il nomma ceux dont il put croire que l'élection mortifieraient le plus Sylla. Il fit semblant de l'approuver, et dit même qu'il était bien aise que le peuple lui dût la liberté de faire tout ce qu'il voulait. Pour adoucir la haine du peuple, il prit un consul dans la faction contraire: ce fut Lucius Cinna, dont il s'était assuré d'avance en lui faisant jurer, avec les plus fortes imprécations, qu'il soutiendrait ses intérêts. Cinna étant monté au Capitole en tenant une pierre dans sa main, fit, en présence de tout le monde, son serment, qu'il accompagna de cette imprécation : Que s'il ne gardait pas à Sylla l'affection qu'il lui promettait, il priait les dieux de le chasser de la ville, comme il allait jeter cette pierre loin de sa main. En disant ces mots, il laissa tomber la pierre. Mais il eut à peine pris possession de son consulat, qu'il entreprit de casser tout ce qui avait été fait. Il voulut même intenter procès à Sylla, et le fit accuser par le tribun du peuple Virginius. Sylla laissant là et l'accusateur et les juges, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

XV. On raconte que vers le temps où il fit voile d'Italie pour cette expédition, Mithridate, qui était alors à Pergame, eut, de la part des

dieux, plusieurs avertissemens, et entre autres celui-ci. Les Pergaméniens avaient fait une statue de la Victoire qui portait dans sa main une couronne, et qui, par le moyen d'une machine, devait descendre sur la tête de Mithridate. Au moment où elle allait le couronner dans le théâtre, la couronne tomba sur la scène, et se rompit en mille pièces. Cet accident jeta la frayeur parmi le peuple, et Mithridate lui-même en fut découragé, quoique ses affaires lui eussent déjà réussi au-delà de ses espérances. Il avait conquis l'Asie sur les Romains, chassé de leurs états les rois de Bithynie et de Cappadoce, et il vivait paisiblement à Pergame, où il distribuait à ses amis des richesses, des gouvernemens et des royaumes. De ses deux fils, l'un régnait sur les vastes contrées qui s'étendent depuis le Pont et le Bosphore jusqu'aux déserts des Palus-Méotides, et qui faisaient l'ancien domaine de ses ancêtres; le second, nommé Ariarathes, ayant sous ses ordres une nombreuse armée, soumettait la Thrace et la Macédoine. Ses généraux, avec des troupes considérables, lui faisaient de nouvelles conquêtes. Archélaüs, le plus distingué d'entre eux, commandait une flotte puissante qui le rendait maître de la mer, et qui lui avait assujetti les Cyclades, toutes les îles situées le long

du promontoire de Malée et l'Eubée elle-même. Il s'était emparé d'Athènes : et de là il faisait révolter contre les Romains tous les peuples de la Grèce jusqu'à la Thessalie. Il reçut cependant quelques échecs auprès de Chéronée. Un lieutenant de Sentius, qui commandait dans la Macédoine, nommé Brutius Sura, homme d'une grande hardiesse et d'une prudence consommée, vint au devant d'Archélaüs, qui, comme un torrent impétueux, s'était débordé dans la Béotie, le défit en trois rencontres près de Chéronée, le chassa de la Grèce, et le força de se borner à tenir la mer avec sa flotte. Mais Lucullus étant venu lui ordonner de céder la place à Sylla, et de lui laisser le commandement de cette guerre, dont un décret du peuple l'avait chargé, Brutius quitta sur-le-champ la Béotie, et se retira auprès de Sentius, quoiqu'il eût réussi dans cette expédition au-delà de toute espérance, et que la Grèce, par l'estime qu'elle faisait de sa valeur, fût très disposée à se tourner du côté des Romains. Ce sont là d'ailleurs les plus grands exploits que Brutius ait faits.

XVI. A l'arrivée de Sylla en Grèce, toutes les villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'appeler dans leurs murs ; Athènes seule, dominée par le tyran Aristion, ayant été forcée de lui résister, Sylla marcha contre elle avec tou-

tes ses troupes, assiégea le Pirée, mit en usage tout ce qu'il avait de machines de guerre, et la battit sans relâche. S'il eût attendu quelque temps, il se serait rendu maître, sans danger, de la ville haute, que le défaut de vivres avait réduit à la dernière extrémité; mais, pressé de s'en retourner à Rome, où il craignait quelque nouveauté, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour terminer plus promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait pour le service des batteries dix mille attelages de mulets qui travaillaient chaque jour sans interruption; et comme le bois vint à manquer, parce que plusieurs de ces machines étaient ou brisées par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux continuels que les ennemis y lançaient, il ne respecta pas les bois sacrés, et fit couper les parcs du Lycée et de l'Académie, qui, par la beauté de leurs allées, faisaient l'ornement des faubourgs d'Athènes. Enfin, pour fournir à toutes les dépenses de cette guerre, il n'épargna pas même les trésors des temples jusqu'alors inviolables, et fit venir d'Épidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux Amphictyons à Delphes qu'ils feraient mieux de lui envoyer les trésors du dieu, qui seraient plus sûrement entre ses mains; ou

que s'il était forcé de s'en servir, il leur en rendrait la valeur après la guerre. Il leur envoya un Phocien de ses amis nommé Caphys, avec ordre de peser tout ce qu'il prendrait. Caphys, arrivé à Delphes, n'osait toucher à ces dépôts sacrés; et pressé par les Amphictyons de les respecter, il déplora, fondant en larmes, la nécessité qui lui était imposée. Quelques-uns de ceux qui étaient présens lui ayant dit qu'ils entendaient, du fond du sanctuaire, la lyre d'Apollon, Caphys, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût imprimer dans l'âme de Sylla une crainte religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla se moqua de lui dans sa réponse, et lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avait pas compris que le chant était un signe de joie et non pas de colère : « c'est une preuve, « ajoutait-il, que le dieu voit avec plaisir enlever ces richesses, et qu'il en fait lui-même « présent ; ainsi vous pouvez tout prendre sans « crainte. » On eut soin de cacher au peuple l'envoi de ces trésors ; seulement un tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, n'ayant pu être transporté sur aucune voiture, à cause de sa grosseur et de son poids, les Amphictyons furent obligés de le mettre en pièces : ce qu'ils ne purent tenir caché.

XVII. Ce sacrilége fit ressouvenir les Grecs

de Titus Flamininus, de Manius Acilius et de Paul Émile, dont le premier, après avoir chassé Antiochus de la Grèce, et les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine, non contens de respecter les temples, les avaient même enrichis de leurs dons, et avaient montré pour ces lieux saints la plus grande vénération. Mais ces grands hommes, appelés à la tête des armées, par un choix légitime, pour commander des troupes sages et disciplinées qui obéissaient en silence aux ordres de leurs chefs, simples particuliers par la modestie de leur train, et véritablement rois par l'élévation de leurs sentimens, ne faisaient que la dépense nécessaire : persuadés qu'il eût été plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les gégénéraux de ces derniers temps, montés à la première place par la force et non par la vertu, voulant plutôt se faire la guerre les uns aux autres que combattre les ennemis de l'état, étaient obligés de complaire à leurs soldats et d'acheter leurs services par des largesses qui pussent fournir à leurs débauches. Ils ne sentaient pas que c'était mettre leur patrie même à l'encan, et que l'ambition de commander à des gens qui valaient mieux qu'eux les rendaient les vils esclaves des plus scélérats des

hommes. Voilà ce qui chassa Marius de Rome et l'y ramena ensuite contre Sylla ; voilà ce qui fit périr Octavius par les mains de Cinna, et Flaccus par celles de Fimbria. Sylla contribua plus qu'aucun autre à ces désordres ; afin de rompre et d'attirer à lui les soldats d'un parti contraire, il faisait aux siens des largesses et des profusions sans bornes. Ainsi, pour acheter la trahison des uns et fournir à l'intempérance des autres, il lui fallut des sommes immenses ; il en eut surtout besoin pour achever le siége d'Athènes. Il avait le désir le plus violent de s'en rendre maître, et il s'y obstina, soit par la vanité de combattre contre une ancienne réputation dont cette ville ne conservait plus que l'ombre, soit pour se venger des injures et des railleries piquantes, des traits mordans et obscènes que le tyran Aristion lançait tous les jours du haut des murailles contre lui ou contre sa femme Métella, et dont il était vivement offensé.

XVIII. L'âme de cet Aristion était un composé de débauche et de cruauté ; il avait rassemblé en sa personne les maladies et les vices les plus infâmes de Mithridate ; et la ville d'Athènes, après avoir échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, se vit réduite par ce tyran, comme par un fléau des-

tructeur, aux plus affreuses extrémités. Pendant que le médimne de blé s'y vendait mille drachmes (*), que les habitans n'avaient d'autre nourriture que les herbes qui croissaient autour de la citadelle, le cuir des souliers et des vases à tenir l'huile, qu'ils faisaient bouillir, Aristion, plongé dans les débauches et dans les festins, passait les jours et les nuits à danser, à rire, à railler les ennemis; il vit avec indifférence la lampe sacrée de la déesse s'éteindre faute d'huile; et la grande prêtresse lui ayant fait demander une demi-mesure de blé, il lui en envoya une de poivre. Quand les sénateurs et les prêtres vinrent le supplier d'avoir pitié de la ville, et de proposer à Sylla une capitulation, il les fit écarter à coups de traits. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina avec beaucoup de peine à faire porter à Sylla des propositions de paix, par deux ou trois compagnons de ses débauches, qui, au lieu de parler pour le salut de la ville, ne firent dans leur discours que louer Thésée et Eumolpe, et vanter les exploits des Athéniens contre les Mèdes. « Grands orateurs, leur dit Sylla, allez-vous-en avec tous vos beaux discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à

(*) Environ 900 livres.

« Athènes pour prendre des leçons d'éloquence,
« mais pour châtier des rebelles. »

XIX. Cependant, des espions de Sylla ayant entendu des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique se plaindre de ce que le tyran ne faisait pas garder le côté de la muraille qui regardait le quartier appelé l'Heptachalcos, le seul que les ennemis pussent facilement escalader, allèrent sur-le-champ en avertir Sylla, qui, profitant de cet avis, et s'y transportant la nuit même, reconnut que ce poste était facile à emporter, et disposa tout pour l'attaque. Il dit lui-même dans ses Commentaires que le premier qui monta sur la muraille se nommait Marcus Téitus; qu'il porta sur le casque d'un ennemi qui lui faisait tête un si grand coup d'épée, qu'elle se rompit, et que tout désarmé qu'il était, il ne quitta point la place, et s'y tint toujours ferme. La ville fut donc prise par cet endroit, comme les vieillards l'avaient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui était entre la porte sacrée et celle du Pirée : et après qu'on eut aplani tout cet espace de terrain, il entra dans Athènes sur le minuit, dans un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée, à qui il avait laissé tout pouvoir de piller et d'égorger, et qui s'étant répandue, l'épée à la main, dans

toutes les rues de la ville, y fit le plus horrible carnage. On n'a jamais su le nombre de ceux qui furent massacrés : on n'en juge encore aujourd'hui que par les endroits qui furent couverts de sang. Sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique jusqu'au Dipyle (7); plusieurs historiens même assurent qu'il regorgea par les portes et ruissela dans les faubourgs. Outre cette multitude d'Athéniens qui périrent par le fer des ennemis, il y en eut aussi un grand nombre qui se donnèrent eux-mêmes la mort, par la douleur et le regret que leur causait la certitude de voir détruire leur patrie. C'est ce qui jeta dans le désespoir les plus honnêtes gens, et qui leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla, de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité.

XX. Mais enfin, cédant aux prières de Midias et de Calliphon, deux bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, et aux vives instances de plusieurs sénateurs romains qui servaient dans son armée, et qui lui demandèrent grâce pour la ville, sans doute aussi rassasié de vengeance, il fit l'éloge des anciens Athéniens, dit qu'il pardonnait au plus grand nombre en faveur du plus petit, et qu'il accordait aux

morts la grâce des vivans. D'après ce qu'il rapporte lui-même dans ses Commentaires, il prit Athènes le jour des calendes de Mars (*), qui tombe précisément à la nouvelle lune de notre mois Antesthérion, jour auquel il se rencontra par hasard qu'on faisait à Athènes plusieurs cérémonies sacrées, en mémoire du déluge qui anciennement, et à cette même époque, avait submergé la terre. Quand le tyran vit Athènes au pouvoir de l'ennemi, il se réfugia dans la citadelle, où Sylla le fit assiéger par Curion. Il s'y défendit long-temps; mais enfin manquant d'eau, il se rendit, vaincu par la soif. La main divine parut en cette occasion d'une manière sensible : car à l'heure même que Curion emmenait le tyran de la citadelle, le ciel, auparavant serein, se couvrit tout à coup de nuages, et versa une pluie si abondante, que la citadelle en fut remplie. Sylla ne tarda point à se rendre maître du Pirée; il brûla la plus grande partie de ses fortifications, en particulier l'arsenal, bâti par l'architecte Philon (8), et qui était un ouvrage admirable.

XXI. Cependant Taxile, un des généraux de Mithridate, étant venu de la Thrace et de la Macédoine avec une armée de cent mille

(*) L'an de Rome 668.

hommes de pied, de dix mille chevaux, et de quatre-vingt-dix chars armés de faulx, fit dire à Archélaüs de se rapprocher de lui. Celui-ci se tenait toujours dans le port de Munichium, sans vouloir s'éloigner de la mer; et, n'osant pas se mesurer avec les Romains, il cherchait à traîner la guerre en longueur, et à couper les vivres aux ennemis. Sylla, qui connaissait encore mieux que lui le danger de sa position, quitta le pays maigre de l'Attique, qui n'aurait pu le nourrir, même en temps de paix, et passa dans la Béotie. La plupart de ses officiers jugèrent qu'il faisait une grande faute en quittant un pays montueux, difficile à des gens de cheval, pour aller se jeter dans les plaines découvertes de la Béotie, lorsqu'il n'ignorait pas que la force des barbares consistait surtout dans la cavalerie et dans les chars. Mais, comme je l'ai déjà dit, la crainte de la disette et de la famine le forçait de courir les risques d'une bataille : il tremblait d'ailleurs pour Hortensius, officier courageux et hardi, qui lui amenait de Thessalie un renfort considérable, et que les barbares attendaient au passage des détroits. Tels furent les divers motifs qui obligèrent Sylla d'aller dans la Béotie. Mais Caphis, qui était du pays, trompa les barbares: et faisant prendre un autre chemin

à Hortensius, il le mena par le Mont-Parnasse, au-dessus de Tithore (9), qui n'était pas alors une ville aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui, mais un simple fort assis sur une roche escarpée de tous côtés, où les Phocéens, qui fuyaient devant Xerxès, s'étaient retirés autrefois et s'étaient mis en sûreté. Hortensius s'étant campé au-dessous de cette forteresse, repoussa les ennemis pendant le jour; et quand la nuit fut venue, il descendit, par des chemins difficiles, jusqu'à Pétronide (10), où il joignit Sylla, qui était venu au devant de lui avec son armée.

XXII. Quand ils eurent réuni leurs troupes, ils campèrent au milieu de la plaine d'Élatée, sur une colline fertile, couverte d'arbres, et baignée par un ruisseau; elle s'appelle Philobéote (11); Sylla vante beaucoup l'agrément de sa situation et la bonté de son terrain. Lorsqu'ils eurent dressé leur camp, il fut aisé aux ennemis de reconnaître leur petit nombre, car ils n'avaient que quinze cents chevaux, et un peu moins de quinze mille hommes de pied; aussi les officiers de l'armée ennemie, faisant une sorte de violence à Archélaüs, mirent leurs troupes en bataille, et remplirent la plaine de chevaux, de chars, d'écus et de boucliers. L'air ne suffisait pas au bruit et aux cris confus d

tant de nations diverses qui prenaient chacune son poste. D'ailleurs la magnificence et le luxe de leur équipage servaient encore à augmenter la frayeur des Romains. L'éclat étincelant de leurs armes enrichies d'or et d'argent, les couleurs brillantes de leurs cottes d'armes médoises et scythiques, mêlées au luisant de l'airain et de l'acier, faisaient, à tous leurs mouvemens et à tous leurs pas, étinceler un feu semblable à celui des éclairs, et présentaient un spectacle effrayant. Les Romains, saisis de terreur, n'osaient quitter leurs retranchemens. Sylla, dont les discours ne pouvaient dissiper leur effroi, et qui ne voulait pas les forcer de combattre dans cet état de découragement, était obligé de rester dans l'inaction, et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les risées insultantes des barbares. Ce fut cependant ce qui lui servit le plus : les ennemis, pleins de mépris pour les Romains, n'observèrent plus aucun ordre ni aucune discipline. La multitude de leurs chefs devint pour eux une cause d'insubordination ; il ne restait qu'un petit nombre de soldats dans les retranchemens ; les autres, amorcés par l'appât du pillage et du butin, s'écartaient du camp jusqu'à la distance de plusieurs journées. On dit que dans ces courses ils détruisirent Panope, et que, sans en avoir reçu

l'ordre d'aucun de leurs généraux, ils saccagèrent Lébadie (12), dont ils pillèrent le temple et profanèrent l'oracle.

XXIII. Sylla, qui frémissait d'indignation de voir ruiner ces villes sous ses yeux, ne voulut pas du moins laisser ses troupes en repos; et pour les occuper, il les obligea de détourner le cours du Céphise, et d'ouvrir de grandes tranchées. Il n'exemptait personne de ce travail; et les surveillant lui-même, il châtiait avec la dernière sévérité ceux qui se relâchaient, afin qu'excédés de fatigue, ils préférassent à ces travaux pénibles le danger d'un combat. Ce moyen lui réussit. Ils étaient au troisième jour de cet ouvrage, lorsque Sylla ayant fait la visite des travaux, ils lui demandèrent tous, à grands cris, de les mener aux ennemis. Il leur répondit que cette demande venait moins du désir de combattre que de leur dégoût du travail; que s'ils avaient un véritable désir d'en venir aux mains, ils n'avaient qu'à prendre sur-le-champ leurs armes, et aller s'emparer d'un poste qu'il leur montrait de la main : c'était le lieu qu'occupait autrefois la citadelle des Parapotamiens (13), et qui, depuis que la ville avait été ruinée, n'était plus qu'une colline escarpée, pleine de rochers, et séparée du mont Édylium par la rivière d'Assus, qui, au pied

même de la montagne, se jette dans le Céphise, dont le cours, devenu plus rapide par cette jonction, rendait ce poste très sûr pour y placer un camp. Sylla, qui vit les Chalcaspides (*) des ennemis se mettre en mouvement pour aller l'occuper, voulut les prévenir et s'en saisir le premier; il y réussit par l'ardeur et l'activité de ses troupes. Archélaüs, ayant manqué son coup, se tourna contre Chéronée; quelques habitans qui servaient dans l'armée de Sylla l'ayant conjuré de ne pas abandonner cette ville, il y envoya un tribun des soldats nommé Gabinius, avec une légion, et le fit accompagner de ces Chéronéens, qui, quelque désir qu'ils eussent d'arriver à Chéronée avant Gabinius, ne purent le devancer, tant ce tribun montra, pour sauver leur ville, plus d'affection et plus d'ardeur que ceux mêmes qui désiraient si fort d'être sauvés. Juba nomme ce tribun Éricius, et non Gabinius. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que notre ville fut préservée d'un si grand danger.

XXIV. Cependant les Romains recevaient chaque jour de Lébadie et de l'antre de Trophonius des rapports favorables et des oracles qui leur annonçaient la victoire. Les habitans

(*) Mot à mot, qui portaient des boucliers de cuivre.

du lieu en racontent encore aujourd'hui plusieurs; mais Sylla, dans le X[e] livre de ses Commentaires, dit seulement qu'après qu'il eut gagné la bataille de Chéronée, Quintus Titius, un des négocians les plus considérables de la Grèce, vint le trouver, et lui annonça que Trophonius lui promettait dans peu de jours, et au même endroit, une seconde bataille et une seconde victoire. Il ajoute qu'un soldat légionnaire, nommé Salvenius, vint lui prédire de la part du dieu le succès qu'auraient ses affaires d'Italie. Ils assuraient tous deux ne parler que d'après la voix divine même qu'ils avaient entendue, et avoir vu une figure dont la grandeur et la beauté ressemblait à celle de Jupiter Olympien. Sylla donc, ayant passé la rivière d'Assus, s'avança jusqu'au mont Édylium, et campa près d'Archélaüs, qui avait assis et fortifié son camp entre cette montagne et celle d'Acontium, près de la ville des Assiens (14): l'endroit où il campa porte encore de nos jours le nom d'Archélaüs. Sylla y passa le jour entier; après quoi, laissant Muréna avec une légion et deux cohortes pour harceler l'ennemi, qui était en désordre, il alla lui-même offrir un sacrifice sur les bords du Céphise, d'où ensuite il se rendit à Chéronée pour prendre les troupes qu'il y avait laissées, et en même temps pour re

connaître un lieu nommé Thurium, que les ennemis avaient précédemment occupé. C'est la cime d'une montagne très roide, et qui se termine en pointe, comme une pomme de pin; nous lui donnons le nom d'Orthopagus (*). Au pied de la montagne coule un ruisseau appelé Morius (15), sur le bord duquel est le temple d'Apollon Thurien, surnom que ce dieu a pris de Thuro, mère de Chéron, le fondateur de Chéronée. D'autres disent que la génisse qui fut donnée pour guide à Cadmus par Apollon Pythien se présenta à lui dans ce lieu, qui prit de cet animal le nom de Thurium : car les Phéniciens donnent à la génisse le nom de Thor.

XXV. Sylla approchait de Chéronée, lorsque le tribun qu'il y avait envoyé pour la défendre vint au devant de lui à la tête des troupes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla, l'ayant reçue, salua les soldats, et les exhorta à faire preuve de courage dans le danger auquel ils allaient être exposés. Pendant qu'il leur parlait, deux Chéronéens, nommés Homoloïchus et Anaxidamus, l'abordèrent et lui offrirent de chasser les ennemis de Thurium, s'il leur donnait seulement un petit nombre de soldats; ils lui dirent qu'il y avait

(*) Tertre droit ou pointu.

un sentier inconnu aux barbares, lequel, d'un lieu appelé Pétrochus, menait, le long du temple des Muses, à la pointe de Thurium, audessus des ennemis; que de là il leur serait facile de fondre sur eux et de les accabler de pierres, ou de les forcer à descendre dans la plaine. Gabinius, ayant rendu témoignage à la fidélité et au courage de ces deux hommes, Sylla leur dit d'aller exécuter leur dessein; et en même temps il range son infanterie en bataille, distribue la cavalerie sur les deux ailes, garde pour lui la droite, et donne la gauche à Muréna. Gallus et Hortensius, ses lieutenans, placés à la queue avec le corps de réserve, occupaient les hauteurs pour empêcher que les ennemis ne vinssent par les derrières envelopper les Romains : car on les voyait déployer déjà leur cavalerie et leurs troupes légères sur les ailes, afin de se replier ensuite et de pouvoir, en faisant un long circuit, enfermer les ennemis. Comme ils exécutaient ce mouvement, les deux Chéronéens, à qui Sylla avait donné Éricius pour commandant, ayant gagné la cime de Thurium sans être aperçus de l'ennemi, et s'étant montrés tout à coup sur les hauteurs, jetèrent l'effroi parmi les barbares, qui ne pensèrent plus qu'à fuir, et se tuèrent la plupart les uns les autres. N'osant s'arrêter

pour faire face à l'ennemi, et s'abandonnant à la pente de la campagne, ils tombaient sur leurs propres piques, et se poussaient mutuellement le long de cette pente rapide pour fuir les ennemis, qui se précipitaient sur eux du haut de la montagne, et les perçaient aisément ainsi découverts de leurs armes. Il en périt trois mille sur le haut du Thurium. De ceux qui échappèrent à ce premier massacre, les uns allèrent donner dans le corps de troupes de Muréna, qui les avait déjà rangées en bataille, et où ils furent taillés en pièces; les autres, en courant vers leur camp, se jetèrent avec tant de confusion sur le corps de leur infanterie, qu'ils la remplirent de trouble et d'effroi, et firent perdre à leurs généraux un temps considérable, ce qui fut une des principales causes de leur perte : car Sylla marchant aussitôt à eux dans le désordre où ils étaient, et franchissant avec rapidité l'intervalle qui séparait les deux armées, ôta aux chars armés de faulx tout leur effet : ils ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne à leur mouvement de l'impétuosité et de la roideur; s'ils n'ont qu'un court espace pour s'élancer, ils sont sans force et sans action, comme les traits faiblement lancés n'ont point de coup. C'est ce qui arriva en cette occasion aux bar-

bares; leurs premiers chars partirent si lâchement, et donnèrent avec tant de mollesse, que les Romains n'eurent aucune peine à les repousser, et qu'ils demandèrent avec de grands éclats de rire, comme à Rome dans les jeux du cirque, qu'on en fît venir d'autres.

XXVI. Alors les deux corps d'infanterie commencent l'attaque; les barbares, baissant leurs longues piques, serrent leurs rangs et leurs boucliers pour conserver leur ordre de bataille; mais les Romains, jetant leurs javelots et prenant leurs épées, écartent leurs piques, afin de les joindre plus tôt corps à corps. Cette audace leur fut inspirée par la colère qui les transporta quand ils virent aux premiers rangs quinze mille esclaves que les généraux de Mithridate avaient affranchis par un décret public dans les villes de la Grèce, et qu'ils avaient distribués dans l'infanterie pesamment armée; ce qui fit dire à un centurion romain qu'il n'avait vu qu'aux Saturnales les esclaves jouir des droits de la liberté. Cependant leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, qu'ils soutinrent avec audace le choc de l'infanterie romaine, et qu'ils résistèrent beaucoup plus longtemps qu'on ne l'aurait attendu de gens de ce caractère. Il fallut faire venir la seconde ligne, qui les accabla d'une grêle si furieuse de

pierres et de traits, qu'ils tournèrent le dos et prirent la fuite. Archélaüs étendait son aile droite, afin d'envelopper les Romains, lorsque Hortensius ordonne à ses cohortes de fondre sur lui et de le prendre en flanc. Archélaüs, qui aperçoit ce mouvement, fait tourner tête à deux mille de ses cavaliers; Hortensius, se voyant près d'être vivement poussé par cette cavalerie nombreuse, recule lentement vers les montagnes; mais s'étant trop éloigné de son corps de bataille, il allait être enveloppé par les ennemis, lorsque Sylla, informé du danger qu'il courait, quitte son aile droite qui n'avait pas encore combattu, et vole à son secours. A la poussière qu'il éleva dans sa marche, Archélaüs conjectura ce qui en était; et laissant là Hortensius, il se porte à l'endroit du champ de bataille que Sylla venait de quitter, espérant surprendre cette aile droite privée de son chef. Dans le même moment Taxile fait marcher contre Muréna ses Chalcaspides: et les deux partis ayant jeté en même temps de grands cris qui furent répétés par toutes les montagnes des environs, Sylla s'arrête, incertain de quel côté il doit plutôt se porter. Il prend enfin le parti de retourner à son poste, envoie Hortensius avec quatre de ses cohortes au secours de Muréna, prend la cinquième, et court à son

aile droite, qui combattait déjà contre Archélaüs avec un avantage égal. Dès qu'il paraît, ses soldats font de nouveaux efforts, et renversant les troupes ennemies, il les obligent de prendre la fuite, et les poursuivent jusqu'au fleuve et au mont Acontium. Sylla cependant n'oublia pas dans quel danger il avait laissé Muréna, et courut à son secours; mais trouvant qu'il avait aussi vaincu les ennemis, il se mit avec lui à la poursuite des fuyards. Il se fit dans la plaine un grand carnage de barbares: un plus grand nombre furent taillés en pièces en voulant regagner leur camp; et de tant de milliers d'ennemis, il n'en n'échappa que dix mille qui s'enfuirent à Chalcis. Sylla dit que dans son armée il ne manqua que quatorze hommes, dont deux même revinrent le soir au camp.

XXVII. Aussi, sur les trophées qu'il dressa pour cette victoire, il fit graver: à Mars, à la Victoire et à Vénus, pour montrer que ses succès n'étaient pas moins l'ouvrage de la fortune que de son courage et de sa capacité. Le premier qu'il érigea, pour le combat qu'il avait gagné dans la plaine, était placé à l'endroit même d'où Archélaüs avait commencé de fuir jusqu'au ruisseau de Molus. Il éleva le second sur le sommet de Thurium, où les barbares

avaient été surpris par derrière; et l'inscription, qui était en lettres grecques, en attribuait le succès à la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus. Pour célébrer ces victoires, il donna des jeux de musique dans la ville de Thèbes, près de la fontaine d'OEdipe (16), où l'on dressa un théâtre pour les musiciens. Il fit venir de quelques autres villes grecques des juges pour distribuer les prix, parce qu'il avait juré aux Thébains une haine implacable. Il la porta jusqu'à leur ôter la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Appollon Pythien et à Jupiter Olympien; il ordonna que du produit de ces terres on restituerait à ces dieux l'argent qu'il avait enlevé de leurs temples. La célébration des jeux était à peine finie, qu'il apprit que Flaccus, qui était de la faction contraire à la sienne, venait d'être nommé consul, et qu'il traversait la mer Ionienne avec une armée, en apparence pour faire la guerre à Mithridate, mais en effet pour le combattre lui-même. Il prit aussitôt le chemin de la Thessalie, pour aller à sa rencontre, et lorsqu'il fut près de Mélitée (17), il lui vint de tous côtés la nouvelle que le pays qu'il avait laissé derrière lui était mis à feu et à sang par une autre armée de Mithridate, aussi nombreuse que la première. Dorylaüs était débarqué à Chalcis,

avec une flotte chargée de quatre-vingt mille hommes, tous bien équipés et les mieux disciplinés des troupes de Mithridate. De là, s'étant jeté dans la Béotie, il s'en était rendu maître, et il montrait le plus grand désir d'attirer Sylla à une bataille. Archélaüs eut beau vouloir l'en détourner, Dorylaüs ne l'écouta point; il affectait même de faire courir le bruit que tant de milliers de combattans n'avaient pu être défaits sans quelque trahison. Sylla revint promptement sur ses pas, et convainquit bientôt ce général qu'Archélaüs était un homme sage qui connaissait par expérience la valeur des Romains. Dorylaüs, en ayant fait l'essai dans quelques légères escarmouches qui eurent lieu près du mont Tilphossius, fut le premier à dire qu'il ne fallait point risquer la bataille, mais tirer la guerre en longueur, et laisser les Romains se consumer eux-mêmes par leurs grandes dépenses.

XXVIII. Cependant la plaine d'Orchomène, où ils étaient campés, et qui était si favorable pour une armée supérieure en cavalerie, fit reprendre courage à Archélaüs. De toutes les plaines de la Béotie, la plus belle et la plus vaste est celle qui touche à la ville d'Orchomène. Elle est découverte et sans arbres, et s'étend jusqu'aux marais où se perd le fleuve Mélas,

qui, naissant près des murs d'Orchomène, est de tous les fleuves de la Grèce le seul qui soit navigable à sa source. Comme le Nil, il grossit vers le solstice d'été, et produit des plantes semblables à celles qui croissent sur les bords du fleuve d'Égypte, avec cette différence que celles du Mélas ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et ne portent point de fruit. Son cours n'est pas long; la plus grande partie de ses eaux se jettent tout de suite dans des marais couverts de broussailles épaisses[1], et le reste se mêle avec le Céphise à l'endroit même où ces marais donnent les roseaux les plus propres à faire des flûtes. Quand les deux armées furent campées assez près l'une de l'autre, Archélaüs se tint tranquille dans ses retranchemens, et Sylla fit tirer des tranchées en divers endroits de la plaine, afin d'ôter aux ennemis l'avantage que leur aurait donné cette campagne spacieuse, dont le terrain ferme était si propre aux mouvemens de la cavalerie, et de les repousser du côté des marais. Les barbares, indignés de ces travaux, n'eurent pas plus tôt obtenu de leurs généraux la permission de tomber sur les travailleurs, que, courant à eux avec impétuosité, ils les dissipèrent et mirent en fuite les troupes qui les soutenaient. Sylla, sautant à bas de son cheval, et saisissant une enseigne, pousse aux ennemis à

travers les fuyards. « Romains, leur dit-il, « il me sera glorieux de mourir ici : pour vous, « quand on vous demandera où vous avez aban- « donné votre général, souvenez-vous de ré- « pondre que c'est à Orchomène. » Cette parole leur fit tourner la tête sur-le-champ ; et deux cohortes de l'aile droite étant venues à leur secours, il les mena contre l'ennemi, qu'il obligea de prendre la fuite. Après avoir fait reculer un peu ses soldats pour prendre de la nourriture, il les employa de nouveau à faire des tranchées pour environner le camp des ennemis, qui revinrent en meilleur ordre qu'auparavant. Ce fut à cette attaque que Diogène, fils de la femme d'Archélaüs, périt en combattant à l'aile droite avec beaucoup de valeur. Leurs gens de trait, vivement pressés par les Romains, et n'ayant pas assez d'espace pour faire usage de leurs arcs, prenaient leurs flèches à pleine main en guise d'épées, et en frappaient les Romains. Repoussés enfin jusque dans leurs retranchemens, ils y passèrent une nuit cruelle, à cause du grand nombre de leurs morts et de leurs blessés. Le lendemain Sylla ramena ses troupes vers le camp des ennemis, pour continuer les tranchées : les barbares étant allés en plus grand nombre charger les travailleurs, il tomba sur eux si rudement, qu'il les mit en fuite. Leur frayeur s'étant com-

muniquée à ceux du camp, personne n'osa y rester pour le défendre, et Sylla l'emporta d'emblée. Il y fit un si grand carnage, que les marais furent teints de sang, et le lac rempli de morts: encore aujourd'hui, près de deux cents ans après cette bataille, on trouve souvent des arcs de ces barbares, des casques, des pièces de cuirasse, des épées et d'autres armes enfoncées dans la bourbe. Tel est le récit que les historiens font des événemens qui eurent lieu près de Chéronée et d'Orchomène.

XXIX. Cependant, à Rome, Carbon et Cinna traitaient avec tant d'injustice et de cruauté les personnes les plus considérables, qu'un grand nombre d'elles, pour échapper à leur tyrannie, cherchèrent un asile dans le camp de Sylla, comme dans un port assuré, et qu'en peu de temps il eut autour de lui une espèce de sénat. Métella sa femme, s'étant dérobée avec peine à leur fureur, elle et ses enfans, vint lui apprendre que sa maison et ses terres avaient été incendiés par ses ennemis, et le conjura d'aller secourir ceux qui étaient restés à Rome. Ces nouvelles jetèrent Sylla dans une grande perplexité. Il ne pouvait se résoudre à laisser sa patrie en proie à tant de maux. Mais comment partir avant d'avoir achevé une entreprise aussi importante que la guerre de Mithridate? Comme

il flottait dans cette irrésolution, un marchand de Délium [18], nommé Archélaüs, vint secrètement de la part d'Archélaüs, général de Mithridate, lui porter quelque espérance de paix. Cette ouverture lui fit tant de plaisir, qu'il se hâta d'aller en personne s'aboucher avec lui. Leur entrevue se fit sur le bord de la mer, près de Délium, où l'on voit un temple d'Apollon. Archélaüs parla le premier et proposa au général romain d'abandonner l'Asie et le Pont, et de s'en aller à Rome, terminer la guerre civile, lui offrant pour cela, de la part de son prince, autant d'argent, de vaisseaux et de troupes qu'il en aurait besoin. Sylla, prenant la parole, lui conseilla de quitter Mithridate, de se faire roi à sa place, en devenant l'allié des Romains, et de lui livrer toute sa flotte. Archélaüs ayant rejeté avec horreur cette trahison : « Eh quoi! Archélaüs, reprit Sylla, vous « qui êtes Cappadocien et l'esclave, ou, si vous « l'aimez mieux, l'ami d'un roi barbare, vous « ne pouvez supporter une proposition hon-« teuse au prix de tant de biens que je vous « offre! Et à moi, qui suis général des Romains, « à moi Sylla, vous osez me proposer une tra-« hison! comme si vous n'étiez pas cet Arché-« laüs qui vous êtes enfui de Chéronée avec une « poignée de soldats, reste de cent vingt mille

« combattans que vous y aviez amenés; qui « vous êtes caché pendant deux jours dans les « marais d'Orchomène, laissant la Béotie jon- « chée de tant de morts, qu'elle est presque « inaccessible. »

XXX. A cette réplique, Archélaüs changea de langage; et s'humiliant devant Sylla, il le supplia de mettre fin à cette guerre, et d'accorder la paix à Mithridate. Sylla, content de sa soumission, la fit aux conditions suivantes : Mithridate devait renoncer à l'Asie et à la Paphlagonie; restituer la Bithynie à Nicomède, et la Cappadoce à Ariobarzane; payer aux Romains deux mille talens (*), et leur livrer soixante-dix galères parfaitement équipées. De son côté Sylla garantissait à Mithridate la possession de ses autres états, et lui assurait le titre d'allié du peuple romain. Ces articles ainsi réglés, Sylla se retira, et prit son chemin vers l'Hellespont par la Thessalie et la Macédoine; il menait avec lui Archélaüs, et le traitait avec beaucoup de distinction. Ce général étant tombé malade à Larisse, Sylla s'y arrêta, et eut pour lui les mêmes soins que si c'eût été un de ses lieutenans ou de ses collègues. Tous ces égards firent calomnier sa bataille de Chéronée,

(*) Environ dix millions de notre monnaie.

qu'on soupçonna de n'avoir pas été gagnée bien purement ; et ce qui fortifia ce soupçon, c'est qu'après avoir rendu tous les prisonniers qui se trouvaient amis de Mithridate, il fit mourir par le poison le seul tyran Aristion, parce qu'il était l'ennemi d'Archélaüs. Mais rien ne le confirma davantage que le don qu'il fit à ce Cappadocien de dix mille plèthres (*) de terre dans l'Eubée, et le titre qu'il lui conféra d'ami et d'allié du peuple romain. Mais Sylla se justifie dans ses Commentaires de ces imputations. Cependant il vint à Larisse des ambassadeurs de Mithridate qui lui déclarèrent que ce prince acceptait toutes les conditions du traité, excepté celle qui regardait la Paphlagonie, dont il demandait à rester en possession, et qu'il ne pouvait consentir à donner les galères exigées par Sylla. « Que dites-vous ? leur répondit Sylla « d'un ton de colère ; Mithridate veut conser- « ver la Paphlagonie, et refuse de livrer les « vaisseaux, lui que je devrais voir à mes pieds, « me remercier de ce que je lui laisse cette main « droite qui a fait périr tant de Romains ? Il « tiendra certes un autre langage, quand je se- « rai passé en Asie. Maintenant qu'il vit dans

(*) Mesure de cent pieds, qu'on a souvent confondue mal à propos avec l'arpent.

« le repos à Pergame, il peut faire à son aise « ses plans de campagne pour une guerre qu'il « n'a seulement pas vue. » Les ambassadeurs, effrayés, n'osèrent pas répliquer; et Archélaüs, prenant la main de Sylla, et l'arrosant de ses larmes, vint à bout de l'adoucir par ses prières. Enfin il lui persuada de le renvoyer auprès de Mithridate, en l'assurant qu'il lui ferait ratifier la paix aux conditions proposées; ou que, s'il ne pouvait l'obtenir, il se tuerait de sa propre main.

XXXI. Sur cette parole, Sylla le laissa partir. En attendant son retour, il se jeta dans la Médique (19), et après l'avoir ravagée, il retourna dans la Macédoine, où Archélaüs étant venu le rejoindre près de la ville de Philippes, lui annonça que tout irait bien, mais que Mithridate voulait absolument avoir une entrevue avec lui. Ce qui la lui faisait surtout désirer, c'était l'approche de Fimbria, qui, après avoir tué le consul Flaccus, un des chefs de la faction contraire, et défait quelques généraux de Mithridate, s'avançait contre le roi lui-même, qui, redoutant cette nouvelle attaque, préférait de se lier avec Sylla. Ils s'abouchèrent à Dardane, ville de la Troade (20); Mithridate avait avec lui deux cents vaisseaux, vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, et un grand

nombre de chars armés de faulx. Sylla n'avait amené que quatre cohortes et deux cents chevaux. Mithridate vint au devant de Sylla et lui tendit la main ; mais Sylla lui demanda avant tout s'il consentait à terminer la guerre aux conditions réglées par Archélaüs ; le roi gardant le silence : « Mithridate, reprit Sylla, ignorez-« vous que ceux qui ont des demandes à faire « doivent parler les premiers, et que les vain-« queurs n'ont qu'à les écouter en silence ? » Mithridate entra dans une longue apologie, et voulut rejeter les causes de cette guerre en partie sur les dieux, en partie sur les Romains ; mais Sylla l'interrompant : « J'avais, lui dit-« il, entendu dire depuis long-temps que Mi-« thridate était un prince très éloquent, et je le « reconnais aujourd'hui moi-même, en voyant « avec quelle facilité il déguise, sous des paro-« les spécieuses, les actions les plus cruelles et « les plus injustes. » Alors lui reprochant avec amertume toutes ses perfidies, et l'ayant forcé d'en convenir, il lui demande une seconde fois s'il s'en tient aux articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate ayant répondu qu'il les ratifiait, Sylla lui rendit le salut et l'embrassa avec des témoignagnes d'affection ; ensuite ayant fait approcher les rois Nicomède et Ariobarzane, il les réconcilia avec lui. Mithridate lui ayant re-

mis les soixante-dix galères avec cinq cents hommes de trait, fit voile vers le Pont. Sylla sentait que ses soldats étaient mécontens de cette paix, et qu'ils ne voyaient pas sans indignation qu'un roi, le plus mortel ennemi de Rome, qui en un seul jour avait fait égorger cent cinquante mille Romains répandus dans l'Asie, s'en retournât paisiblement dans ses états, chargé des richesses et des dépouilles de cette Asie qu'il avait pillée et accablée de contributions pendant quatre ans entiers. Mais il se justifiait auprès d'eux, en leur disant que si Fimbria et Mithridate s'étaient réunis contre lui il n'aurait pu leur résister.

XXXII. Il partit du lieu même de cette entrevue pour marcher contre Fimbria, qui était campé sous les murs de Thyatire (21); il plaça son camp près du sien, et fit travailler aux retranchemens. Les soldats de Fimbria, sortant en simples tuniques, vont embrasser ceux de Sylla, et les aident avec ardeur à faire leurs tranchées. Fimbria, qui vit ce changement, et qui n'attendait aucune grâce de Sylla, qu'il regardait comme un ennemi implacable, se tua lui-même dans son camp. Sylla mit sur toute l'Asie une contribution commune de vingt mille talens (*);

(*) 100 millions.

et outre cela, il accabla les particuliers, en livrant leurs maisons à l'insolence des gens de guerre qui y vivaient à discrétion. Il ordonna que chaque soldat recevrait par jour de son hôte quatre tétradrachmes (22), avec un souper pour lui et pour autant d'amis qu'il voudrait amener; que chaque officier aurait par jour cinquante drachmes (*), avec une robe pour rester dans la maison, et une autre pour paraître en public. Il partit ensuite d'Éphèse avec toute sa flotte, et entra le troisième jour dans le port du Pirée. Là, après s'être fait initier aux mystères, il prit pour lui la bibliothèque d'Apellicon de Téos, dans laquelle se trouvaient la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui n'étaient pas encore fort répandus. On dit que cette bibliothèque ayant été portée à Rome, le grammairien Tyrannion (23) mit en ordre et éclaircit plusieurs ouvrages de ces deux philosophes; qu'Andronicus de Rhodes, à qui il donna communication de ces manuscrits, les rendit publics et y ajouta les tables qu'on y voit maintenant. Car les anciens disciples du Lycée, gens d'esprit et de savoir, connaissaient d'ailleurs très peu de traités d'Aristote et de Théophraste, et les copies qu'ils en

(*) Environ 45 livres.

avaient n'étaient pas correctes, parce que la succession de Nélée le Scepsien, à qui Théophraste avait laissé par testament tous ses ouvrages, passa à des ignorans qui n'en firent aucun cas.

XXXIII. Sylla, pendant son séjour à Athènes, fut pris d'une douleur aux pieds, accompagnée d'engourdissement et de pesanteur, que Strabon appelle le bégaiement de la goutte. Il se fit porter par mer à Edepse (24), pour prendre les bains chauds; là il passait les journées entières dans la société des acteurs et des musiciens. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, des pêcheurs lui offrirent de très beaux poissons. Charmé de ce présent, il leur demanda d'où ils étaient : « De la ville d'Alées, « lui répondirent-ils. — Eh quoi! reprit Sylla, « reste-t-il encore quelqu'un d'Alées? » C'est qu'après la victoire d'Orchomène, en poursuivant les ennemis, il avait ruiné trois villes de la Béotie, Anthédon, Larymne et Alées. Les pêcheurs, effrayés, restèrent muets; mais Sylla leur dit, en souriant, de ne rien craindre et de s'en aller joyeusement : « Vous êtes venus, ajouta-t-il, avec des intercesseurs puissans qui ne « méritent pas d'être refusés. » Ces paroles rendirent la confiance aux Aléens, et ils retournèrent habiter leur ville. Sylla ayant traversé

la Thessalie et la Macédoine, descendit vers la mer pour s'embarquer à Dyrrachium et passer de là à Brunduse (25) avec une flotte de douze cents voiles. Près de Dyrrachium est la ville d'Apollonie, qui a dans son voisinage un lieu sacré qu'on appelle Nymphée, où, du milieu d'une vallée que couvrent de belles prairies, il jaillit des sources de feu qui coulent continuellement. Ce fut là, dit-on, qu'on surprit un satyre endormi, tel que les sculpteurs et les peintres les représentent. Il fut conduit à Sylla, et interrogé par divers interprètes, qui lui démandèrent son nom; mais il ne répondit rien d'articulé et d'intelligible; sa voix n'était qu'un cri rude et sauvage qui tenait du hennissement du cheval et du bêlement du bouc. Sylla, saisi d'horreur, le fit ôter de sa présence.

XXXIV. Lorsqu'il fut prèt à embarquer ses troupes, il parut craindre que les soldats, une fois arrivés en Italie, ne voulussent se débander et se retirer chacun dans sa ville; mais ils vinrent tous d'eux-mêmes lui jurer qu'ils resteraient aux drapeaux et qu'ils ne commettraient volontairement aucune violence dans l'Italie. Ensuite sachant qu'il avait besoin de beaucoup d'argent, ils contribuèrent chacun selon ses facultés, et lui apportèrent ce qu'ils avaient pu ramasser entre eux. Sylla ne voulut pas recevoir leur

don; et après avoir loué leur bonne volonté, après les avoir encouragés, il traversa la mer, pour aller, comme il le dit lui-même, contre quinze chefs de factions, qui tous étaient ses ennemis, et avaient sous leurs ordres quatre cent cinquante cohortes. Mais les dieux lui donnèrent les présages les plus certains des succès qu'ils lui destinaient. En arrivant à Tarente, il fit un sacrifice, où le foie de la victime parut avoir la forme d'une couronne de laurier, d'où pendaient deux bandelettes. Peu de temps avant qu'il s'embarquât, on avait vu en plein jour, près du mont Ephéon (26), dans la Campanie, deux boucs d'une taille extraordinaire qui se battaient et faisaient les mêmes mouvemens que des hommes qui combattent; mais ce n'était qu'un fantôme, qui, s'élevant peu à peu de terre, s'étendit dans les airs, et, comme ces spectres ténébreux qui paraissent quelquefois, se dissipa bientôt et s'évanouit. Peu de temps après, le jeune Marius et le consul Norbanus ayant amené dans ce même lieu deux puissantes armées, Sylla, sans se donner le temps de mettre ses troupes en bataille, et de leur assigner aucun poste, sans autre moyen que l'ardeur et l'audace de ses soldats, défit ces deux généraux, les mit en fuite; et après avoir tué sept mille hommes à Norbanus, il l'obligea de se renfer-

mer dans Capoue. Cette victoire, à ce qu'il dit lui-même, retint ses soldats auprès de lui, les empêcha de se retirer dans leurs villes, et leur inspira le plus grand mépris pour les armées ennemies, qui leur étaient cependant très supérieures en nombre. Il ajoute que dans la ville de Silvium, un esclave de Pontius, transporté d'une fureur divine, vint au devant de lui, et l'assura qu'il venait de la part de Bellone lui annoncer la victoire; mais que s'il ne se hâtait, le Capitole serait brûlé; ce qui arriva en effet le jour même que cet homme l'avait prédit; c'est-à-dire le six du mois appelé alors Quintilis, et nommé depuis Juillet.

XXXV. Marcus Lucullus, un des lieutenans ds Sylla, campé auprès de Fidentia (27), avec seize cohortes, en avait cinquante à combattre. Il se fiait assez à la bonne volonté de ses soldats; mais comme la plupart n'avaient pas d'armure complète, il balançait d'en venir aux mains avec l'ennemi. Pendant qu'il délibérait sans oser prendre son parti, il s'éleva tout à coup un vent doux et léger, qui, enlevant d'une prairie voisine une grande quantité de fleurs, les porta au milieu de ses troupes; il semblait qu'elles vinssent d'elles-mêmes se placer sur les boucliers et sur les casques des soldats, de manière qu'ils paraissaient aux yeux de l'autre armée couron-

nés de fleurs. Encouragés par cette espèce de prodige, ils tombèrent sur les ennemis avec tant de vigueur, qu'ils remportèrent une pleine victoire, leur tuèrent plus de dix-huit mille hommes, et s'emparèrent de leur camp. Lucullus était frère de celui qui, dans la suite, vainquit Mithridate et Tigrane. Sylla, qui se voyait environné de plusieurs camps et d'armées très nombreuses, se sentant inférieur en forces, eut recours à la ruse, et fit faire à Scipion, l'un des consuls, des propositions d'accommodement. Scipion s'y prêta, et ils eurent ensemble plusieurs conférences ; mais Sylla trouvait toujours quelque prétexte pour traîner l'affaire en longueur ; et pendant ce temps-là, il travaillait à corrompre ses troupes par l'entremise de ses propres soldats, qui, comme leur général, étaient exercés à toutes sortes de ruses et de tromperies. Ils entrèrent dans le camp des ennemis, se mêlèrent avec eux, gagnèrent les uns par argent, les autres par des promesses, ceux-ci par des flatteries, et réussirent à les séduire. Enfin, Sylla s'étant approché de leur camp avec vingt cohortes ; ses soldats saluèrent ceux de Scipion, qui leur rendirent le salut et vinrent se joindre à eux. Scipion, resté seul dans sa tente, fut pris et renvoyé. Sylla, qui s'était servi de ses vingt cohortes pour en attirer quarante

dans ses filets, comme les oiseleurs font tomber les oiseaux dans le piége par le moyen d'oiseaux privés, les emmena toutes dans son camp. Cet événement fit dire à Carbon, qu'ayant à combattre à la fois le lion et le renard qui habitaient dans l'âme de Sylla, c'était le renard qui lui donnait le plus d'affaires.

XXXVI. Peu de temps après, le jeune Marius, campé auprès de Signium (28), avec quatre-vingt-cinq cohortes, présenta la bataille à Sylla, qui, lui-même avait la plus grande envie de combattre ce jour-là, d'après le songe qu'il avait eu la nuit précédente. Il avait cru voir le vieux Marius, mort depuis quelques années, qui avertissait son fils de se garder du lendemain, parce qu'il devait lui être funeste. Brûlant donc d'impatience d'en venir aux mains, il mande sur-le-champ Dolabella, qui était campé assez loin de lui. Les ennemis s'emparèrent des chemins et les gardèrent avec soin, pour empêcher cette jonction. Les troupes de Sylla voulurent les en déloger, afin d'ouvrir les passages à leurs camarades. Ils étaient déjà fatigués de ce travail et des combats qu'il fallait livrer, lorsqu'il survint une forte pluie qui leur ôta toutes leurs forces. Les officiers les voyant dans cet état, allèrent trouver Sylla, et lui montrant les soldats abattus par la fati-

gue et couchés à terre sur leurs boucliers, ils le prièrent de différer la bataille. Sylla y consentit, quoique avec peine, et donna l'ordre de camper. Ils commençaient à faire les retranchemens, lorsque Marius s'avança fièrement à cheval jusqu'aux palissades, dans l'espérance de les surprendre en désordre et de les disperser facilement. Mais dans ce moment, la fortune vérifia le songe de Sylla. Ses soldats, irrités des bravades de Marius, interrompent leurs travaux, plantent leurs piques sur le bord du fossé, et, mettant l'épée à la main, ils fondent avec de grands cris sur les troupes ennemies, qui, après une légère résistance, tournèrent le dos. On en fit un grand carnage, et Marius s'enfuit à Préneste, dont il trouva les portes fermées; mais on lui jeta du haut des murs une corde dont il se lia, et il fut ainsi enlevé dans la ville. Quelques historiens, du nombre desquels est Fenestella (29), prétendent que Marius ne se trouva pas même à la bataille; qu'accablé de lassitude et de ses longues veilles, après avoir donné le mot pour la bataille, il se coucha par terre sous un arbre, et s'y endormit si profondément, qu'il ne fut réveillé qu'avec peine par le bruit de la déroute. Sylla écrit dans ses Commentaires qu'il ne perdit à cette action que vingt-trois hommes; qu'il en

tua vingt mille, et fit huit mille prisonniers. Il fut aussi heureux du côté de ses lieutenans, Pompée, Crassus, Métellus et Servilius, qui tous, sans presque aucune perte, taillèrent en pièces des armées considérables. Carbon, le principal chef de la faction contraire, quitta la nuit son armée et fit voile pour l'Afrique.

XXXVII. Le dernier ennemi que Sylla eut à combattre fut le Samnite Télésinus, qui, comme un athlète tout frais, tombant sur un adversaire fatigué de plusieurs combats, pensa le renverser et triompher de lui aux portes mêmes de Rome. Ce Télésinus s'étant joint avec un Lucanien, nommé Lamponius, avait rassemblé un corps de troupes assez nombreux, et marchait en diligence vers Préneste, pour délivrer Marius qui y était assiégé. Mais informé que Sylla et Pompée venaient à grandes journées, le premier pour l'attaquer par devant, et l'autre pour le prendre par derrière, et se voyant prêt à être enfermé entre deux armées, alors, en grand capitaine, à qui des situations difficiles avaient donné une grande expérience, il décampe la nuit avec toute son armée, et marche droit à Rome qui était sans défense et qu'il aurait pu emporter d'emblée. Mais, à dix stades (*) de la porte Colline, il

(*) Une demi-lieue.

s'arrêta et passa la nuit devant les murailles, se glorifiant de sa hardiesse, et concevant de grandes espérances de ce qu'il avait donné le change à tant et à de si grands capitaines.

XXXVIII. Le lendemain, à la pointe du jour, un grand nombre de jeunes gens des premières maisons de Rome étant sortis à cheval pour escarmoucher contre lui, il en tua plusieurs, et entre autres Appius Claudius, jeune homme aussi distingué par son courage que par sa naissance. Ces événemens avaient jeté le trouble et l'effroi dans Rome; les femmes couraient dans les rues en jetant de grands cris, et se croyaient déjà prises d'assaut. Enfin, on vit arriver Balbus, à qui Sylla avait fait prendre les devants avec sept cents cavaliers. Il ne s'était arrêté que le temps nécessaire pour faire souffler les chevaux; et ayant rebridé sur-le-champ, il accourait pour arrêter l'ennemi, lorsque Sylla parut, qui, après avoir fait prendre aux premiers arrivés un peu de nourriture, les mit tout de suite en bataille. Torquatus et Dolabella le conjurèrent de ne pas s'exposer à tout perdre, en menant à l'ennemi des troupes excédées de fatigue; ils lui représentaient qu'il n'avait pas affaire à un Carbon, à un Marius, mais aux Samnites et aux Lucaniens, les deux peuples les plus belliqueux et les plus ar-

deus ennemis des Romains. Sylla, sans écouter leurs représentations, ordonne aux trompettes de donner le signal, quoique le jour baissât et qu'on fût déjà à la dixième heure (*). Dans ce combat, un des plus rudes qu'on eût encore donnés durant cette guerre, l'aile droite, commandée par Crassus, remporta la victoire la plus complète. Sylla, voyant la gauche fort maltraitée et prête à plier, vole à son secours, monté sur un cheval blanc plein d'ardeur et d'une vitesse extrême. Deux ennemis le reconnurent, et tendirent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en apercevait pas; mais son écuyer, qui les avait vus, donna au cheval un grand coup de fouet qui hâta si à propos sa course, que les deux javelines rasèrent sa queue et allèrent se ficher en terre. On dit que Sylla avait une petite figure d'or d'Apollon, qui venait de Delphes, et qu'il portait dans son sein à toutes ses batailles; qu'en cette occasion il la baisa affectueusement en lui adressant ces paroles : « Apollon Pythien, après avoir comblé « d'honneur et de gloire l'heureux Cornélius « Sylla dans tant de combats dont vous l'avez « fait sortir victorieux, voudriez-vous le ren- « verser aux portes mêmes de sa patrie et l'y

(*) Quatre heures du soir.

« faire périr avec ses concitoyens? » Il avait à peine adressé au dieu cette prière, que se jetant au milieu de ses soldats, il emploie tour à tour les prières et les menaces, et en saisit même quelques-uns pour les ramener au combat; mais il ne put empêcher la défaite entière de cette aile gauche, et il fut lui-même entraîné dans son camp par les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses officiers et de ses amis. Un grand nombre de Romains, sortis de la ville pour voir le combat, furent écrasés sous les pieds des hommes et des chevaux; déjà l'on croyait Rome perdue; et peu s'en fallut que ceux qui tenaient Marius enfermé dans Préneste ne levassent le siége : des soldats emportés jusque là dans leur fuite pressaient Lucrétius Ofella, qui commandait ce siége, de se retirer promptement, parce que Sylla, disaient-ils, venait d'être tué, et que Rome était au pouvoir de l'ennemi.

XXXIX. Mais au milieu de la nuit il arriva au camp de Sylla des courriers envoyés par Crassus, qui venaient demander à souper pour lui et pour ses soldats. Il lui faisait dire en même temps qu'après avoir vaincu les ennemis, il les avait poursuivis jusqu'à Antemna (30), et qu'il était campé devant cette ville. Sylla ayant appris en même temps que le plus grand

nombre des ennemis avait péri, partit le lendemain pour Antemna à la pointe du jour. En chemin, il reçut des hérauts de la part de trois mille des ennemis qui se rendaient à lui, et demandaient grâce. Sylla la leur promit, à condition qu'avant de venir le joindre ils feraient aux ennemis quelque mal considérable. Ces trois mille hommes, comptant sur sa parole, se jetèrent sur leurs camarades, dont plusieurs se tuèrent les uns les autres. Mais Sylla ayant rassemblé tous ceux qui étaient restés de ces trois mille hommes et des autres jusqu'au nombre de six mille, les fit enfermer dans l'Hippodrôme (31), et assembla le sénat dans le temple de Bellone. Il commençait à parler aux sénateurs, lorsque des soldats qui avaient reçu ses ordres, tombant sur ces six mille prisonniers, les massacrèrent. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans un si petit espace devaient s'entendre au loin; les sénateurs en furent effrayés; et Sylla, continuant à leur parler avec le même sang-froid et le même air de visage, leur dit de n'être attentifs qu'à son discours, et de ne pas s'occuper de ce qui se passait au dehors; que c'étaient quelques mauvais sujets qu'il faisait châtier. Ces paroles firent comprendre aux plus stupides des Romains qu'ils n'étaient pas affranchis de

la tyrannie, et qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Marius lui-même, qui dès le commencement s'était montré dur et cruel, n'avait fait que roidir son naturel : le pouvoir n'en avait pas changé le fond. Au contraire, Sylla, qui d'abord, usant de sa fortune en citoyen modéré, avait fait croire qu'on aurait en lui un chef favorable à la noblesse et protecteur du peuple; qui même, dès sa jeunesse, avait aimé la plaisanterie, et s'était montré sensible à la pitié jusqu'à verser facilement des larmes, donna lieu, par ses cruautés, de reprocher aux grandes fortunes qu'elles changent les mœurs des hommes, qu'elles les rendent fiers, insolens et cruels. Mais est-ce un changement réel que la fortune produise dans le caractère, ou plutôt n'est-ce que le développement qu'une grande autorité donne à la méchanceté cachée au fond du cœur ? C'est une question à traiter dans une autre sorte d'ouvrage.

XL. Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, il ne mit plus de bornes à sa cruauté, et remplit la ville de meurtres dont on n'envisageait plus le terme. Une foule de citoyens furent les victimes de haines particulières; Sylla, qui n'avait pas personnellement à s'en plaindre, les sacrifiait au ressentiment de ses amis, qu'il voulait obliger. Un jeune Romain, nommé

Caïus Métellus, osa lui demander en plein sénat quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il se proposait de les pousser, afin qu'on sùt au moins quand on n'aurait plus à en craindre de nouveaux. « Nous ne vous demandons pas, ajouta-t-il, de sauver ceux que « vous avez destinés à la mort, mais de tirer de « l'incertitude ceux que vous avez résolu de « sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ne savait pas encore ceux qu'il laisserait vivre : « Eh « bien! reprit Métellus, déclarez-nous donc « quels sont ceux que vous voulez sacrifier. » « C'est aussi ce que je ferai, repartit Sylla. » Quelques historiens disent que la dernière réplique ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Aufidius, un des flatteurs de Sylla. Il commença donc par proscrire quatre-vingts citoyens sans en avoir parlé à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour, et publia une seconde proscription de deux cent vingt personnes, et une troisième de pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait proscrit tous ceux dont il s'était souvenu, et que ceux qu'il avait oubliés il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il comprit dans ces listes fatales ceux qui avaient reçu et sauvé un proscrit, punis-

sant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Il alla même jusqu'à payer un homicide deux talens(*), fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût été l'assassin de son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petit-fils des proscrits, et qu'il confisqua leurs biens. Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome; elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni autel domestique et hospitalier, ni maison paternelle, qui ne fût souillée de meurtres. Les maris étaient égorgés dans le sein de leurs femmes, les enfans entre les bras de leurs mères; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou à la haine n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que leurs richesses faisaient égorger. Aussi les assassins pouvaient-ils dire : « Celui-ci, c'est sa belle maison qui l'a « fait périr; celui-là, ses magnifiques jardins; « cet autre, ses bains superbes. » Un Romain nommé Quintus Aurélius, qui ne se mêlait de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait à ceux qui étaient les victimes, étant allé sur la place, se mit à lire les noms

(*) Environ dix mille francs.

des proscrits, et y trouva le sien. « Malheureux « que je suis, s'écria-t-il, c'est ma maison « d'Albe qui me poursuit (32). » Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme qui le suivait le massacra.

XLI. Cependant Marius ayant été pris, se donna lui-même la mort; et Sylla étant allé à Préneste, fit d'abord juger et exécuter chacun des habitans en particulier; mais trouvant ensuite que ces formalités lui prenaient trop de temps, il les fit tous rassembler dans un même lieu, au nombre de douze mille; et ils furent égorgés en sa présence. Il ne voulut faire grâce de la vie qu'à son hôte; mais cet homme lui dit, avec une grandeur d'âme admirable, qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie; et s'étant jeté au milieu de ses compatriotes, il se fit tuer avec eux. Lucius Catilina donna, dans ces proscriptions, un exemple inouï de cruauté. Avant que la guerre fût terminée, il avait tué son frère de sa propre main; et quand Sylla eut commencé ses proscriptions, il le pria de mettre son frère au nombre des proscrits, comme s'il eût été vivant, ce que Sylla lui accorda volontiers. Catilina, pour reconnaître ce service, alla tuer un homme de la faction contraire, nommé Marcus Marius, et porta sa tête à Sylla, qui était dans la place

publique sur son tribunal; après quoi il alla froidement laver ses mains dégouttantes de sang dans un vase d'eau lustrale qui était près de là, placé à la porte du temple d'Apollon (33).

XLII. Après tant de meurtres, rien ne révolta davantage que de voir Sylla se nommer lui-même dictateur, et rétablir pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans. Il se fit donner une abolition générale du passé, et pour l'avenir le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir des villes, d'en détruire d'autres, d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Il vendait à l'encan les biens qu'il avait confisqués; du haut de son tribunal, il présidait lui-même à ces ventes, mais avec tant d'insolence et de despotisme, que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Des courtisanes, des musiciens, des farceurs, des affranchis, qui étaient les plus scélérats des hommes, recevaient des pays entiers, ou tous les revenus d'une ville. Il alla jusqu'à enlever des femmes à leurs maris, pour les faire épouser à d'autres malgré elles. Comme il ambitionnait l'alliance du grand Pompée, il l'obligea de répudier sa femme, pour lui faire épouser Émilia, fille de Scaurus et de Métella, femme de

Sylla, qu'il arracha à Monius Glabrio, quoiqu'elle fût enceinte; mais elle mourut en couche dans la maison de Pompée. Lucrétius Ofella, celui qui avait pris Marius dans Préneste, s'était mis sur les rangs pour le consulat. Sylla lui fit dire d'abord de se désister de sa poursuite; Lucrétius, qui se voyait soutenu par le peuple, se rendit sur la place, et continua sa brigue. Sylla envoya un des centurions, qui étaient toujours autour de lui, et le fit tuer, pendant qu'assis sur son tribunal, dans le temple de Castor et de Pollux, il regardait d'en haut le meurtre. Le peuple, en tumulte, se saisit du centurion, et le mena devant le tribunal; Sylla fit faire silence, déclara que c'était par son ordre que ce meurtre avait été commis, et qu'on eût à laisser le centurion tranquille.

XLIII. Son triomphe, qui eut lieu vers ce temps-là, fut un des plus imposans par la magnificence et par la nouveauté des dépouilles des rois d'Asie; mais ce qui en fit le plus bel ornement et le spectacle le plus touchant, ce fut le grand nombre de bannis qui l'accompagnaient. Les premiers et les plus illustres personnages de Rome suivaient son char, couronnés de fleurs, et appelaient Sylla leur sauveur et leur père, à qui ils devaient leur retour dans leur patrie, et la satisfaction de revoir leurs

enfans et leurs femmes. Quand la pompe du triomphe fut terminée, il fit dans l'assemblée du peuple l'apologie de sa conduite, et rappela avec plus de soin les faveurs de la Fortune que ses belles actions; il finit par ordonner qu'on lui donnât le surnom d'Heureux, *Félix* dans la langue latine. Depuis ce temps-là, quand il écrivait aux Grecs, ou qu'il traitait avec eux d'affaires, il prenait le surnom d'Epaphrodite (*). Les trophées qu'on voit encore aujourd'hui dans la Béotie portent cette inscription : LUCIUS CORNELIUS SYLLA EPAPHRODITUS. Métella, sa femme, étant accouchée d'un fils et d'une fille, il nomma le fils Faustus, et la fille Fausta, noms qui, chez les Romains, désignent ce qui est heureux et de bon augure; mais rien ne prouve davantage qu'il avait bien plus de confiance en son bonheur qu'en ses exploits que de le voir, après avoir égorgé tant de milliers de citoyens, après avoir fait tant et de si grands changemens dans la république, se démettre volontairement de la dictature (**), et rendre au peuple les élections consulaires. Il ne fut pas présent aux comices; mais il se tint tranquillement sur la place, confondu dans

(*) Favori de Vénus.

(**) L'an de Rome 675.

la foule, et se livrant à quiconque aurait voulu l'arrêter pour lui faire rendre compte de sa conduite. Dans cette élection il vit nommer consul, contre son avis, un homme audacieux, et son ennemi déclaré, qui le fut bien moins pour son mérite personnel, que par la faveur de Pompée, que le peuple voulait obliger. Sylla rencontrant Pompée qui s'en retournait tout glorieux de sa victoire, l'appela : « Jeune « homme, lui dit-il, c'est de votre part un « grand trait de politique que d'avoir fait nom- « mer consul, avant Catulus, le plus sage « de nos citoyens, un homme aussi emporté « que Lépidus; mais prenez garde de vous en- « dormir, car vous avez donné des forces con- « tre vous-même à l'adversaire le plus dange- « reux. » Cette parole de Sylla eut l'air d'une prophétie : car Lépidus ne tarda pas à signaler son audace, et à prendre les armes contre Pompée.

XLIV. Sylla consacra à Hercule la dîme de ses biens, et à cette occasion il donna au peuple des festins magnifiques. Il y eut une telle abondance, ou plutôt une telle profusion de mets, que chaque jour on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes, et qu'on y servit du vin de quarante ans et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances, qui du-

rèrent plusieurs jours, Métella mourut. Pendant sa maladie, les prêtres défendirent à Sylla de la voir et de souiller sa maison par des funérailles. Il lui envoya donc un acte de divorce, et la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Observateur superstitieux de cette loi, il viola celle qu'il avait faite lui-même, pour borner la dépense des funérailles, et n'épargna rien à celles de Métella. Il n'observa pas davantage les règlemens pour la simplicité des repas, dont il était aussi l'auteur; et pour se consoler de son deuil, il passait les journées dans les débauches et dans les plaisirs. Peu de mois après, il se donna un combat de gladiateurs; et comme alors les places n'étaient pas encore marquées dans les spectacles, que les hommes et les femmes y étaient confondus ensemble, Sylla se trouva par hasard à côté d'une femme très belle et d'une grande naissance. Elle était fille de Messala, sœur de l'orateur Hortensius; se nommait Valéria, et venait de faire divorce avec son mari. Cette femme s'étant approchée de Sylla par derrière, appuya sa main sur lui, arracha un poil de sa robe, et alla reprendre sa place. Sylla l'ayant fixée avec étonnement : « Seigneur, lui dit-elle, ne soyez pas surpris, « je veux avoir aussi quelque part à votre bon- « heur. » Cette parole fit plaisir à Sylla; il pa-

rut même qu'elle l'avait extrêmement flatté, car tout de suite il fit demander son nom, sa famille et son état. Dès ce moment ce ne fut que des œillades réciproques, que des regards continuels, que des sourires d'intelligence, qui se terminèrent par un contrat de mariage. En cela, peut-être, Valéria ne mérite point de reproches; mais Sylla n'est pas excusable. Eut-elle été la plus honnête et la plus vertueuse des femmes, son mariage n'aurait pas eu pour cela une cause plus honnête; il s'était laissé prendre, comme un jeune homme sans expérience, à ces regards, à ces cajoleries, qui ordinairement allument les passions les plus honteuses.

XLV. La société d'une si belle femme ne l'empêcha point de continuer à vivre avec des comédiennes, des ménétrières, des musiciens, et de boire avec eux dès le matin, couché sur de simples matelas. Les personnes qui avaient alors le plus de crédit auprès de lui, c'était le comédien Roscius, l'archimime Sorix, et Métrobius, qui jouait les rôles de femme (34); quoique celui-ci fût déjà vieux, Sylla l'aimait toujours, et n'avait pas honte de l'avouer. Cette vie de débauche nourrit en lui une maladie qui n'avait eu que de légers commencemens; il fut long-temps à s'apercevoir qu'il s'était formé dans ses entrailles un abcès qui, ayant insensi-

blement pourri ses chairs, y engendra une si grande quantité de poux, que plusieurs personnes, occupées nuit et jour à les lui ôter, ne pouvaient en épuiser la source, et que ce qu'on en ôtait n'était rien en comparaison de ce qui s'en reproduisait sans cesse : ses vêtemens, ses bains, les linges dont on l'essuyait, sa table même, étaient comme inondés de ce flux intarissable de vermine : tant elle sortait avec abondance ! Il avait beau se jeter, plusieurs fois par jour, dans le bain, se laver, se nettoyer le corps, toutes ces précautions ne servaient de rien : ses chairs se changeaient si promptement en pourriture, que tous les moyens dont on usait pour y remédier étaient inutiles, et que la quantité inconcevable de ces insectes résistait à tous les bains. On dit que, parmi les anciens, Acastus, fils de Pélias, et dans des temps plus modernes, le poète Alcman, Phérécyde le théologien, Callisthène d'Olynthe, pendant qu'il était en prison, et Mutius le jurisconsulte, moururent de la même maladie ; et s'il faut en citer d'autres, qui, sans avoir rien fait de remarquable, ne laissent pas d'être connus, j'ajouterai Eunus, cet esclave fugitif qui suscita le premier la guerre des esclaves en Sicile, et qui, conduit prisonnier à Rome, y mourut de la maladie pédiculaire.

XLVI. Sylla prévit sa mort, et l'annonça même en quelque sorte dans ses Commentaires, car deux jours avant que de mourir, il mit la dernière main au vingt-deuxième livre, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse il mourrait au plus haut point de sa prospérité. Il ajoute que son fils, mort peu de jours avant Métella, lui apparut en songe, vêtu d'une méchante robe, et que s'approchant de lui, il l'avait pressé de terminer toutes ses affaires, et de venir avec lui auprès de sa mère Métella, pour vivre avec elle en repos et libre de tout soin. Ce songe ne l'empêcha pas de s'occuper des affaires publiques : dix jours avant sa mort, il apaisa une sédition qui s'était élevée entre les habitans de Dicéarchie (35), et leur donna des lois qui leur prescrivaient la manière dont ils devaient se gouverner. La veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius, qui devait au trésor public une somme considérable, différait de la payer, et attendait sa mort pour en frustrer la république, il le fit venir dans sa chambre, et ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler; dans les efforts que fit Sylla en criant et s'agitant avec violence, son abcès creva, et il rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa

une très mauvaise nuit, et mourut le matin, laissant de Métella deux enfans en bas âge. Après sa mort, Valéria accoucha d'une fille qui fut nommée Posthuma : car les Romains appellent posthumes les enfans qui naissent après la mort de leur père.

XLVII. Il avait à peine expiré, que plusieurs citoyens se liguèrent avec le consul Lépidus pour empêcher qu'on ne lui fît les obsèques qui convenaient à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût à se plaindre de Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par ses prières et son crédit auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea de renoncer à leur projet; ayant fait porter le corps à Rome, il assura à son convoi une entière liberté, et fit rendre à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit avec du cinamome et de l'encens le plus précieux une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui. Le jour des funérailles le temps fut, dès le matin, fort nébuleux, et faisait craindre une grosse pluie; on attendit jusqu'à la neuvième

heure (*) pour enlever le corps. Il ne fut pas plus tôt sur le bûcher, qu'il s'éleva un grand vent qui excita rapidement la flamme, et tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte d'eau. Mais dès que le bûcher commença à s'affaisser et le feu à s'amortir, il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à la nuit. Ainsi la fortune parut avoir voulu lui être fidèle jusqu'à la fin de ses obsèques. Son tombeau est dans le Champ-de-Mars; et l'on assure qu'il avait fait lui-même l'épitaphe qu'on y voit, et dont le sens est que personne n'avait jamais fait plus de bien que lui à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis.

(*) Trois heures après midi.

PARALLÈLE

DE

LYSANDRE ET DE SYLLA.

I. Après avoir écrit la Vie de Sylla, passons maintenant à son parallèle avec Lysandre. Ils ont cela de commun qu'ils n'ont dû qu'à eux-mêmes le principe de leur élévation; mais ce qui est particulier à Lysandre, c'est que tous les emplois qu'il a exercés lui furent conférés par la volonté libre et saine de ses concitoyens, sans qu'il eût rien arraché par force, sans qu'il se fût agrandi par la violation des lois.

Dans la sédition les méchans font fortune.

C'est ce qu'on vit à Rome du temps de Sylla : le peuple étant corrompu et le gouvernement malade, il s'éleva de toutes parts des tyrans qui l'opprimèrent. Il ne faut donc pas s'étonner que Sylla ait usurpé l'autorité souveraine, lorsqu'on voit un Glaucias, un Saturninus, chasser les Métellus de la ville, et les fils des consuls égorgés dans les assemblées même du peuple; les soldats achetés, la force acquise au prix de l'or et de l'argent, les lois établies par le fer

et la flamme, et ceux qui s'y opposaient réduits au silence par les voies de fait. Ce n'est pas que je veuille blâmer celui qui, dans un tel désordre des affaires publiques, a pu se saisir du pouvoir suprême ; mais je ne crois pas non plus que celui qui a su devenir le premier dans une ville si dépravée en fut le citoyen le plus honnête. Lysandre, à qui la ville de Sparte, si sage alors et si bien policée, confiait les affaires les plus importantes et les plus hautes dignités, était certainement le meilleur et le premier de ses concitoyens. Aussi voit-on les Spartiates lui conférer plusieurs fois l'autorité dont il s'était démis entre leurs mains, parce qu'il conservait toujours la vertu qui donne la véritable supériorité. Au contraire Sylla, nommé une première fois général d'armée, retient dix ans l'autorité militaire, se nomme lui-même, tantôt consul, tantôt dictateur, et n'est jamais qu'un tyran.

II. Il est vrai que Lysandre, comme nous l'avons dit, voulut changer à Sparte la forme du gouvernement ; mais il employait des moyens plus doux, plus conformes aux lois que ceux de Sylla : c'était la voie de la persuasion et non celle des armes. Il ne se proposait pas, comme Sylla, de tout renverser à la fois ; il voulait seulement donner une meilleure forme à

l'institution des rois. En effet, il paraissait plus naturel et plus juste que, dans une ville à qui sa vertu plutôt que sa noblesse avait donné l'empire sur le reste de la Grèce, ce fût le plus vertueux d'entre les citoyens honnètes qui fût revêtu de l'autorité suprême. Un chasseur, un écuyer ne recherchent pas ce qui est né du chien ou du cheval, mais le cheval même et le chien : car que ferait un écuyer d'un mulet qui serait né de la meilleure jument? De même un homme d'état tomberait dans une grande méprise s'il cherchait de qui est né le roi qu'il veut établir, et non pas ce qu'il est en soi. Les Spartiates eux-mêmes n'ont-ils pas privé de la couronne plusieurs de leurs rois, parce qu'au lieu d'avoir les vertus de leur rang, c'étaient des hommes vicieux et de nul mérite? Le vice, pour être joint à la noblesse, n'en est pas moins honteux, et la vertu tire son lustre, non de la naissance, mais d'elle-même.

III. Ils commirent tous deux des injustices: l'un en faveur de ses amis, l'autre contre ses amis mêmes. On convient que Lysandre se rendit coupable des plus grandes fautes pour favoriser ceux qu'il aimait; que ce fut pour les faire rois ou tyrans qu'il se souilla par tant de meurtres. Mais Sylla voulut, par envie, ôter à Pompée l'armée qu'il avait sous ses ordres, et

à Dollabella le commandement de la flotte qu'il lui avait donné lui-même. Il fit égorger sous ses yeux Lucrétius Ofella qui demandait le consulat, pour prix des grands services qu'il lui avait souvent rendus ; et en sacrifiant ainsi ses meilleurs amis, il imprimait la terreur dans tous les esprits. L'ardeur qu'ils ont eue tous deux pour les voluptés et pour les richesses montre dans l'un l'homme fait pour commander, et dans l'autre un tyran. On ne voit pas que Lysandre, revêtu d'une si grande puissance et d'une autorité si absolue, se soit porté à ces excès d'intempérance et de débauche ordinaires aux jeunes gens ; il paraît au contraire avoir évité, autant que personne, la juste application de ce proverbe :

Lions dans leurs maisons et renards au dehors.

tant la vie qu'il mena fut toujours tempérante, bien réglée et digne enfin d'un Spartiate ! Sylla s'abandonna toujours à ses plaisirs, sans pouvoir être retenu, ni dans sa jeunesse par la pauvreté, ni dans ses vieux jours par la faiblesse de l'âge. Il rendait de belles ordonnances sur le mariage et la continence, tandis qu'au rapport de Salluste il passait sa vie dans les adultères et dans les amours les plus infâmes. Aussi épuisa-t-il tellement le trésor public, et rendit-

il Rome si pauvre, qu'il fut obligé de vendre à prix d'argent, aux villes amies et alliées des Romains, leur indépendance, et le droit de se gouverner par leurs lois. Cependant il confisquait et vendait chaque jour à l'encan les biens des familles les plus riches et les plus puissantes; c'était surtout à ses flatteurs qu'il faisait des prodigalités sans bornes. Et quelle mesure, quelle épargne, peut-on croire qu'il observât dans ces débauches et dans ces largesses privées, lorsqu'en public, et environné de tout le peuple, on le voit adjuger à vil prix, à un de ses amis, les biens d'une famille opulente, qu'il faisait vendre à l'encan? Quelqu'un y ayant mis une enchère que le crieur annonça, il en fut très mécontent : « Citoyens, dit-il, c'est « m'insulter, et me traiter d'une manière trop « tyrannique que de ne pas me permettre d'ad-« juger, comme il me plaît, des dépouilles qui « m'appartiennent. » Lysandre, au contraire, en renvoyant à Sparte l'argent du butin fait sur les ennemis, y ajoute les dons qu'il avait reçus en particulier. Ce n'est pas que je loue l'envoi de cet argent : car peut-être fit-il plus de mal à sa patrie, en y introduisant ces richesses, que Sylla n'en fit à Rome en l'épuisant d'argent; je veux seulement montrer le peu d'estime que Lysandre faisait des richesses.

IV. Ils eurent l'un et l'autre, par rapport à leur ville, une conduite singulière. Sylla, effréné dans ses débauches, et prodigue à l'excès dans ses dépenses, força ses concitoyens à une vie réglée; Lysandre remplit sa patrie des vices qu'il n'avait pas. Ainsi ils se montrèrent tous deux inconséquens. L'un fut moins bon que ses propres lois; l'autre rendit ses concitoyens moins bons qu'il ne l'était lui-même, en leur faisant contracter des besoins dont il avait su se défendre. Voilà pour leurs talens politiques.

V. Si nous considérons maintenant leurs expéditions militaires, leurs combats, leurs exploits, le nombre de leurs trophées, la grandeur des périls qu'ils ont courus, Lysandre ne saurait entrer en comparaison avec Sylla. Il n'a gagné que deux batailles navales, auxquelles je veux bien ajouter encore la prise d'Athènes, exploit peu difficile en soi, mais qui lui fit une grande réputation. Il y eut peut-être du malheur dans ce qui lui arriva en Béotie et auprès d'Haliarte; mais ce fut une grande imprudence à lui de n'avoir pas attendu les troupes du roi qui venaient de Platée, et d'être allé, mal à propos, par un mouvement de colère et d'ambition, donner tête baissée contre les murailles d'une ville, où il fut si honteusement

battu par les plus mauvaises troupes, dans la première sortie qu'elles firent. Il périt dans cette malheureuse affaire, non comme Cléombrote, qui, vivement pressé à Leuctres par les ennemis, mourut en faisant une vigoureuse résistance, non comme Cyrus (*), ou comme Épaminondas, qui reçut le coup mortel en ramenant à l'ennemi ses troupes qui avaient plié, et en leur assurant la victoire. Tous ces grands hommes moururent comme il convenait à des rois et à des capitaines; mais Lysandre périt sans gloire comme un simple soldat, comme un enfant perdu; et sa mort atteste la sagesse des anciens Spartiates, qui ne voulurent pas se battre contre des murailles, d'où l'homme le plus brave peut être tué par le plus lâche des soldats, que dis-je? par un enfant, par une femme, comme Achille fut tué par Pâris, aux portes de Troie. Mais qui pourrait compter toutes les batailles livrées par Sylla, toutes les victoires qu'il a remportées, tous les milliers d'ennemis qu'il a fait périr? Il a pris deux fois Rome même; il s'est rendu maître du Pyrée, non par famine, comme Lysandre, mais après plusieurs grands combats qui chassèrent Archélaüs de la

(*) Il s'agit ici de Cyrus le jeune, tué dans la bataille qu'il livra à son frère Artaxerxe.

terre ferme, et la réduisirent à ses forces maritimes. Les généraux qu'ils eurent à combattre l'un et l'autre mettent encore entre eux une grande différence. N'est-ce pas un jeu et une bagatelle que ce combat naval où Lysandre vainquit Antiochus qui n'était que le pilote d'Alcibiade ? Quel mérite d'avoir trompé un Philoclès, ce harangueur des Athéniens,

> Homme obscur et sans nom, dont la langue affilée
> De ce peuple léger captivait l'assemblée.

C'étaient des hommes que Mithridate n'eût pas daigné comparer à un de ses palefreniers, ni Marius à un de ses licteurs. Mais pour ne pas nommer ici tous les princes, tous les consuls, tous les généraux, tous les tribuns que Sylla eut à combattre, qui d'entre les Romains fut plus redoutable que Marius ? Quel roi plus puissant que Mithridate ? et parmi les capitaines italiens, y en eut-il de plus belliqueux que Lamponius et Télésinus ? Sylla chassa le premier de Rome, soumit le second, et tua les deux autres.

VI. Mais ce qui me paraît au-dessus de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, c'est que Lysandre, dans ses exploits, fut puissamment secondé par sa patrie. Sylla, banni de la sienne, opprimé par une faction ennemie, pendant qu'on chas-

sait sa femme de Rome, que sa maison était en proie aux flammes et ses amis égorgés, combattait en Béotie contre une multitude innombrable d'ennemis, s'exposait pour sa patrie aux plus grands périls, et lui dressait des trophées honorables. Mithridate a beau lui offrir son alliance et le secours d'une puissante armée contre ses ennemis, il ne se montre à son égard ni plus doux ni plus facile; il ne daigne ni lui parler, ni lui rendre le salut qu'il ne l'ait entendu déclarer hautement qu'il renonce à l'Asie, qu'il livrera ses vaisseaux, et restituera la Bithynie et la Cappadoce à leurs rois légitimes. C'est, à mon gré, la plus belle action que Sylla ait jamais faite. Ce n'est que par une grandeur d'âme extraordinaire qu'il préfère ainsi l'intérêt public à son utilité personnelle : comme ces chiens généreux qui ne lâchent jamais prise, il ne veut rien accorder à son ennemi qu'il ne se soit avoué vaincu; c'est alors qu'il court venger ses propres injures.

VII. Enfin leur conduite à l'égard d'Athènes est d'un grand poids, pour juger la différence de leur caractère. Sylla, ayant pris cette ville lorsqu'elle lui faisait la guerre pour soutenir la puissance et l'autorité de Mithridate, lui laisse sa liberté et ses lois. Lysandre, sans aucun sentiment de pitié pour une ville qui venait de

perdre cette prééminence glorieuse qu'elle avait exercée sur la Grèce, lui ôte son gouvernement populaire, et le remplace par la tyrannie la plus injuste et la plus cruelle. Il me semble, d'après ce parallèle, qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité, en disant que Sylla a fait de plus grandes actions, et Lysandre de moins grandes fautes; que celui-ci mérite le prix de la tempérance et de la sagesse, l'autre celui de la valeur et de la capacité pour la guerre.

NOTES

SUR SYLLA.

---

(1) C'est P. Cornélius Rufinus, lequel, selon Aulugelle, joignait à de grands talens pour la guerre une avarice insatiable qui allait jusqu'à l'infidélité dans le maniement des deniers publics.

(2) Le sesterce, qui était originairement le quart de l'as, valait environ cinq sous de notre monnaie; ainsi, les deux mille faisaient à peu près 470 livres de notre monnaie.

(3) Ce n'est pas de Jules-César dont il peut être question ici, puisqu'il n'avait que quatre ans lorsque Sylla exerçait la préture. Il y a donc apparence que Plutarque parle de Sextus Julius César, qui fut consul six ans après la préture de Sylla.

(4) Ariobarzane était roi de Cappadoce; Mithridate engagea Tigrane, roi d'Arménie, en lui faisant épouser sa fille Cléopâtre, à déclarer la guerre à ce prince. Ariobarzane fut chassé de ses états, que Mithridate joignit à ceux qu'il possédait déjà.

(5) Laverne était une déesse honorée à Rome par les filoux et les imposteurs. Elle avait un bois sacré sur la voie Salaria, dans lequel les voleurs avaient coutume de partager leur proie, d'où on les appelait Laverniens. C'est apparemment de ce bois, ou de la porte de Rome qui y répondait, qu'il s'agit ici.

(6) Ce lieu devait être entre Nole et Rome.

(7) Le Dipyle était une porte d'Athènes au nord-ouest de la ville, du côté qui regardait Colone, bourg que le nom d'Œdipe a rendu fameux; il était environ à dix stades d'Athènes. Cette porte subsiste encore, et attire l'admiration des voyageurs.

(8) Philon, l'un des plus habiles architectes de la Grèce, joignait à ce talent celui de l'éloquence, au rapport de Cicéron. On dit que cet arsenal pouvait contenir jusqu'à mille vaisseaux.

(9) Tithore ou Tithorée était dans la Phocide, sur le mont Parnasse, à 80 stades (quatre lieues) de Delphes.

(10) Pétronide ne se trouve point dans les anciens géographes.

(11) Ce nom signifie proprement qui aime les Béotiens, ou qui est favorable aux Béotiens, nom que sa fertilité et sa situation agréable auraient pu lui faire donner. Élatée était une ville considérable de la Phocide, au-dessus du Céphise.

(12) Lébadie, ville de la Béotie, était fameuse par le temple et l'oracle de Trophonius.

(13) Ville limitrophe entre la Béotie et la Phocide.

(14) Cette ville, que je n'ai point trouvée dans les anciens géographes, devait se nommer Assus, et être près de la rivière de ce nom, soit que la ville eût donné son nom à la rivière, ou celle-ci à la ville; mais Assus ne se trouve pas non plus dans Pausanias, ni dans Strabon, ni dans Pline : ils ne parlent tous que d'une ville d'Assus dans la Troade, qui ne peut être celle de la Phocide. Les monts Acontium et Edylium étaient sans doute des branches du Parnasse.

(15) Ce ruisseau est nommé un peu plus bas Molus.

Pausanias et Strabon ne parlent point de ce ruisseau, ni du lieu nommé Thurium, non plus que du temple d'Apollon Thurien.

(16) Pausanias dit que cette fontaine avait eu ce nom depuis qu'Œdipe avait lavé dans ses eaux le sang dont il était couvert, après avoir tué Laïus, son père.

(17) Mélitée était une ville de la Phtiotide, dans la Thessalie; d'autres disent Elatée, dans la Phocide, dont nous avons déjà parlé.

(18) Délium, ville de la Béotie, près de Tanagre, où Apollon avait un temple comme dans l'île de Délos.

(19) Il ne s'agit point ici de la Médie, vaste région de l'Asie, mais d'une contrée de la Thrace à l'orient, qu'on appelait Médique.

(20) Strabon place cette ville auprès d'un promontoire de ce nom, à 70 stades (trois lieues et demie) d'Abyde; il dit aussi que ce fut dans cette ville qu'eut lieu l'entrevue de Mithridate et de Sylla.

(21) Thyatire, colonie des Macédoniens, était dans la Lydie, et près de Sardes, capitale de cet ancien royaume de Crésus.

(22) Les tétradrachmes étaient des pièces de monnaie faisant quatre drachmes, et valaient de notre monnaie 3 liv. 12 s.; ainsi les quatre se montaient à 14 liv. 8 sous.

(23) On le nommait Tyrannion le jeune, pour le distinguer de Tyrannion l'ancien, dont il avait été le disciple, et qui lui donna ce nom au lieu de celui de Dioclès qu'il portait auparavant. Il fut fait prisonnier dans les guerres d'Auguste et d'Antoine, et de là devint esclave de Térentia, femme de Cicéron, qui lui

donna la liberté. Il avait composé plusieurs ouvrages. Strabon avait été un de ses disciples. Andronicus de Rhodes, dont il est question tout de suite, fut le onzième successeur d'Aristote dans l'école du Lycée.

(24) Edepse, ville de l'île d'Eubée, près du promontoire de Cénée, était fameuse par ses bains chauds.

(25) Dyrrachium, ville d'Illyrie, appelée aussi Epidamne, aujourd'hui Durazy, dans l'Albanie. Brunduse, ville et port de l'Italie, dans le voisinage de Tarente.

(26) Cette montagne est inconnue; on ne la trouve point dans les anciens Auteurs.

(27) Fidence, ville du pays des Albains, est aujourd'hui Borgo San Donino, entre Plaisance et Parme.

(28) Signium, ville sur la voie Latine, à trente milles de Rome.

(29) Fenestella, auteur presque contemporain, avait composé des annales de l'histoire romaine.

(30) Antemna, ville du pays des Sabins, une de celles qui résistèrent à Romulus, comme nous l'avons vu dans sa Vie.

(31) L'Hippodrôme était le lieu où se faisait, pendant la célébration des jeux, la course des chevaux. Les Romains l'appelaient le Cirque.

(32) Les environs de l'ancienne ville d'Albe étaient ornés de superbes maisons de plaisance, entre lesquelles furent surtout célèbres celles de Pompée et de Domitien.

(33) Il y avait à la porte des temples de grands vases remplis d'une eau qu'on appelait lustrale, dans laquelle on lavait ses mains en entrant dans le temple, et dont on faisait l'aspersion sur l'assemblée, pour la purifier de ses souillures. C'était chez les Grecs une

sorte d'excommunication que d'être privé de cette eau lustrale.

(34) Roscius était un fameux comédien, pour qui Cicéron a fait un plaidoyer que nous avons.

(35) Ville de la Campanie, appelée aussi Puteoli, Pouzolle.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE

DU TOME SEPTIÈME.



LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance :

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160 ;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21 ;
DELAYEN, libraire, rue du Faubourg-Saint-Antoine, n° 139 ;

A NANTES,

Chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VIII.



Paris,

AU BUREAU DES ÉDITEURS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,

rue Saint-Jacques, nº 137.

1829.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

CIMON.

SOMMAIRE.

Le devin Peripontas s'établit à Chéronée. Damon conjure contre le capitaine de la garnison romaine de cette ville, et le tue. II. Il est tué lui-même en trahison. Les Chéronéens, accusés du meurtre commis par Damon, sont absous, sur le témoignage de Lucullus, à qui ils élèvent une statue. III. Plutarque voulant, par reconnaissance, écrire la vie de Lucullus, n'a pas cru pouvoir mieux faire que de le comparer avec Cimon. IV. Naissance, jeunesse et caractère de Cimon. V. Mauvaise conduite de Cimon. Mariage de sa sœur. VI. Belles qualités de Cimon. Il se distingue à Salamine. VII. Son entrée dans l'administration. VIII. Histoire de Cléonice. Cimon assiége Pausanias dans Bysance. IX. Il chasse les Perses d'Eioné dans la Thrace, et se rend maître de tout le canton. X. Il s'empare de l'île de Scyros. XI. Il rapporte à

Athènes les ossemens de Thésée. XII. Comment il partage le butin des villes de Sestos et de Bysance. XIII. Libéralité de Cimon. XIV. Combien elle était désintéressée. XV. Politique de Cimon envers les alliés. Son succès. XVI. Il continue la guerre contre les Perses. XVII. Il remporte sur eux une victoire navale près du fleuve Eurymédon. XVIII. Il en gagne une seconde sur l'armée de terre, et une troisième par mer sur la flotte phénicienne. XIX. Traité de paix entre les Athéniens et le roi de Perse. Athènes enrichie du butin des Perses. Ses embellissemens. XX. Cimon s'empare de la Chersonèse de Thrace et de l'île de Thasos. Il est accusé à cette occasion et absous. XXI. Pendant son absence d'Athènes, le peuple prend le dessus sur les nobles. Il est décrié à son retour. XXII. Estime réciproque des Lacédémoniens et de Cimon. XXIII. Tremblement de terre à Lacédémone. Guerre des Ilotes. Secours demandé aux Athéniens par les Spartiates. XXIV. Cimon envoyé à leur secours. Il est banni par l'ostracisme. XXV. Il est rappelé. XXVI. Il se prépare à porter la guerre en Cypre et en Egypte. XXVII. Il bat la flotte des Perses. XXVIII. Sa mort. Ses cendres rapportées de l'Attique.

I. Le devin Péripoltas, qui amena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas avec les peuples de son obéissance, laissa dans ce pays une postérité qui fut très florissante pendant plusieurs siècles, et dont une grande partie s'établit à Chéronée : ce fut la première ville qu'ils habitèrent, après en avoir chassé les barbares. La plupart de ses descendans, tous belliqueux et pleins de valeur, périrent dans les guerres des

Mèdes et des Gaulois, où ils exposaient sans ménagement leur vie. Il ne resta de toute cette famille qu'un fils orphelin, nommé Damon, qui porta le surnom de Péripoltas. Il effaçait par sa beauté et par l'élévation de son âme tous les enfans de son âge; mais il avait des mœurs rudes et sauvages. Quand il fut hors de l'enfance, le capitaine d'une cohorte romaine, en quartier d'hiver à Chéronée, conçut pour ce jeune homme une passion criminelle; et n'ayant pu le séduire ni par ses prières ni par ses présens, il paraissait résolu d'employer la force, d'autant qu'alors Chéronée, sa patrie, était dans un état de faiblesse et de pauvreté qui la rendait méprisable. Damon, craignant la violence de cet homme, irrité d'ailleurs de ces sollicitations, conspira contre lui avec quelques-uns de ses camarades. Il ne s'en associa pas un grand nombre, afin de mieux cacher son complot : ils n'étaient en tout que seize. Après une nuit passée dans la débauche, ils se barbouillent le visage de suie, et le matin, au point du jour, ils vont sur la place où le capitaine romain faisait un sacrifice, se jettent sur lui, le tuent avec plusieurs de ceux qui l'entouraient, et s'enfuient de la ville. Ce meurtre jeta le trouble dans Chéronée. Le sénat s'assembla, et, pour justifier la ville envers les Ro-

mains, condamna les assassins à mort. Le soir même, pendant que les magistrats soupaient ensemble, selon l'usage, Damon et ses complices entrèrent dans la salle, les égorgèrent tous, et prirent encore la fuite.

II. Peu de jours après, Lucius Lucullus, en allant à une expédition, passa par Chéronée avec ses troupes. Informé du crime qui venait de se commettre, il suspendit sa marche, et après avoir pris les informations les plus exactes, il se convainquit que la ville, loin de pouvoir être soupçonnée de quelque complicité, avait été elle-même victime de ces violences; il prit donc la garnison et l'emmena avec lui. Damon cependant faisait des courses dans le pays, le désolait par ses brigandages, et menaçait toujours la ville. Les habitans de Chéronée lui envoyèrent plusieurs députations, et rendirent des décrets honorables pour lui, qui le déterminèrent enfin à retourner dans sa patrie. Dès qu'il y fut rentré, ils le nommèrent gymnasiarque (*); et un jour qu'il se faisait étuver dans le bain, ils le tuèrent. Pendant long-temps il parut dans ce lieu, à ce qu'assurent nos pères, des spectres effrayans, et l'on y entendit des gémissemens lugubres.

(*) Maître des exercices.

On mura donc les portes de l'étuve. Cependant, de nos jours encore, les voisins de ce lieu prétendent y voir toujours des spectres et entendre des voix lamentables. Les descendans de Damon, car il en reste encore, surtout dans la ville de Styris en Phocide, sont appelés, en dialecte éolique, les barbouillés de suie, en mémoire de Damon qui, pour tuer le capitaine romain, s'en était noirci le visage. Quelque temps après, les habitans d'Orchomène, voisins et ennemis de ceux de Chéronée, corrompirent un délateur romain qui intenta une accusation à la ville, comme il aurait pu faire à un simple particulier, et la poursuivit en justice pour complicité des meurtres commis par Damon : les Romains n'envoyaient pas encore alors des préteurs dans la Grèce pour y rendre la justice. L'affaire fut donc portée devant le gouverneur de Macédoine; et les orateurs qui plaidèrent pour la ville ayant invoqué le témoignage de Lucullus, le gouverneur lui écrivit. Lucullus attesta la vérité du fait; et la ville gagna ce procès, dont la perte pouvait entraîner sa ruine. Les habitans de Chéronée, délivrés d'un si grand péril, élevèrent dans la place publique, à Lucullus, une statue de marbre auprès de celle de Bacchus.

III. Quoique éloignés d'eux de plusieurs gé-

nérations (*), nous n'en regardons pas moins le bienfait de Lucullus comme nous étant personnel; et persuadés qu'un portrait qui ne rend que la forme du corps et les traits du visage n'a pas la même beauté qu'une image qui représente les mœurs et le caractère, nous tracerons dans ces Vies parallèles le tableau fidèle et vrai de ses actions. Il suffit, pour acquitter notre reconnaissance, de conserver le souvenir de ce qu'il a fait; et lui-même il ne voudrait pas qu'un récit faux et altéré fût le prix du témoignage véritable qu'il nous rendit en cette occasion. Quand nous faisons faire le portrait d'une belle personne dont la figure, remplie de grâce, a quelques taches légères, nous ne voulons ni que le peintre les supprime entièrement, ni qu'il les rende avec trop de fidélité : l'un nuirait à la beauté du portrait, l'autre à la ressemblance; de même la difficulté ou plutôt l'impossibilité de trouver une vie qui soit irrépréhensible et pure nous fait une loi d'en exprimer fidèlement toutes les beautés; cette fidélité est comme la ressemblance du portrait. Mais ces fautes et ces taches dont les passions ou la nécessité des affaires parsèment la plus belle vie, nous devons les regarder

(*) Un peu moins de deux cents ans.

moins comme de véritables vices que comme des imperfections de la vertu ; au lieu de les rendre avec trop d'exactitude et de détail dans l'histoire, contentons-nous de les marquer légèrement, et ménageons avec une sorte de respect la faiblesse de la nature humaine, qui ne saurait produire rien de parfait, rien qu'on puisse proposer comme un modèle irréprochable de sagesse et de vertu. Il m'a paru que c'était Lucullus et Cimon que je devais comparer ensemble : ils ont été tous deux des guerriers distingués, et se sont immortalisés par leurs exploits contre les barbares; tous deux ont gouverné avec beaucoup de douceur, et ont fait respirer leur patrie des discordes intestines qui l'avaient long-temps agitée ; tous deux ont consacré par des trophées les victoires glorieuses qu'ils avaient remportées. Aucun général avant Cimon parmi les Grecs, et avant Lucullus chez les Romains, n'avait porté si loin ses conquêtes, si l'on excepte les exploits d'Hercule et de Bacchus, les combats de Persée contre les Éthiopiens, les Mèdes et les Arméniens, enfin le voyage de Jason dans la Colchide, événemens au reste qui sont d'une si haute antiquité, qu'on n'a pu nous rien transmettre de ces héros qui soit digne de foi. Cimon et Lucullus ont encore cela de commun qu'ils ont

laissé l'un et l'autre leurs expéditions imparfaites ; qu'ils ont considérablement affaibli leurs ennemis, mais qu'ils n'ont pu les détruire. On voit surtout entre eux une grande conformité pour la politesse et la générosité avec lesquelles ils accueillaient les étrangers, pour la magnificence et le luxe de leur vie journalière. Nous oublions peut-être ici quelques autres traits de ressemblance qu'il sera facile de saisir et de rassembler d'après le récit de leurs actions.

IV. Cimon était le fils de Miltiade et d'Hégésipyle, Thracienne de nation, et fille du roi Olorus; c'est ce qu'on lit dans les poëmes qu'Archélaüs et Mélanthius ont fait en l'honneur de Cimon (1). Thucydide l'historien, qui était parent de Cimon, dit que son père s'appelait Olorus, comme le roi de ce nom son aïeul, et qu'il possédait des mines d'or dans la Thrace, où l'on prétend même qu'il mourut : il fut tué dans un petit endroit appelé Scapté-Hylé (2). On rapporta ses cendres dans l'Attique; et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, près du tombeau d'Elpice, sœur de ce dernier. Mais Thucydide était du bourg d'Alimusium, et Miltiade de celui de Lacia. Miltiade, condamné à une amende de cinquante talens (*), fut mis

(*) 250,000 livres.

en prison, et n'ayant pu la payer, il y mourut, laissant son fils dans la première jeunesse, et Elpinice sa sœur, qui n'était pas encore nubile. Cimon, dans ses premières années, eut une mauvaise réputation; il était connu dans Athènes pour un débauché et un grand buveur, parfaitement semblable à Cimon son aïeul, que sa stupidité avait fait surnommer Coalemos [3]. Stésimbrote de Thasos, qui vivait à peu près du temps de Cimon, assure qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des sciences qu'on enseigne aux enfans de condition libre; qu'il n'avait rien de cette noblesse, de cette grâce du langage si ordinaire aux Athéniens, mais qu'il était d'un naturel franc et généreux, et que la trempe de son âme tenait plus d'un homme du Péloponnèse que d'un Athénien. Il était, comme l'Hercule d'Euripide,

Grossier, sans agrément, mais rempli de vertus.

C'est à peu près le portrait qu'en fait Stésimbrote.

V. Dans sa jeunesse, il fut accusé d'un commerce criminel avec sa sœur Elpinice, qui n'avait pas d'ailleurs une conduite trop réglée et qui passait pour avoir vécu avec le peintre Polygnote. Ce fut même, dit-on, à cause de cette liaison, que cet artiste, en peignant les

captives troyennes dans le portique appelé alors Plésianactium, et aujourd'hui Pécile (4), y représenta Laodicé sous les traits d'Elpinice. Au reste, ce Polygnote n'était pas un peintre mercenaire: il ne peignit pas ce portique pour de l'argent, et il le donna gratuitement à sa patrie. C'est du moins ce que disent tous les historiens, et le poète Mélanthius le confirme dans ces vers :

Polygnote à ses frais voulut orner Athènes;
Il n'en exigea rien pour le prix de ses peines.
Nos temples, embellis par ses savans pinceaux,
Offrent des demi-dieux les célèbres travaux.

Quelques auteurs disent que la liaison d'Elpinice avec Cimon n'était ni criminelle ni secrète, mais qu'elle l'avait épousé publiquement, parce que sa pauvreté l'empêchait de faire un mariage digne de sa naissance. Dans la suite, Callias, un des plus riches Athéniens, qui en était devenu amoureux, ayant offert de payer l'amende à laquelle son père avait été condamné, Elpinice consentit à l'épouser, et Cimon la lui céda. Il paraît pourtant certain que Cimon fut très porté à l'amour des femmes; le poète Mélanthius, en le plaisantant à ce sujet dans ses élégies, fait mention d'une Astéria, de Salamine, et d'une certaine Mnestra, que Cimon avait ai-

mées. Il n'est pas moins constant qu'il eut pour sa femme légitime Isodicé, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclès, une passion beaucoup trop vive, et qu'il fut inconsolable de sa perte, comme on peut en juger par les élégies qui lui furent adressées pour calmer sa douleur, et dont le philosophe Panétius croit qu'Archélaüs le physicien fut l'auteur ; sa conjecture, qu'il fonde sur le rapport des temps, est assez vraisemblable.

VI. Dans tout le reste de sa conduite Cimon fit paraître une grandeur d'âme admirable. Égal à Miltiade en courage, et à Thémistocle en prudence, il les surpassa l'un et l'autre en justice, de l'aveu de tout le monde. Sans leur être inférieur par les qualités guerrières, il fut dès sa jeunesse, et lorsqu'il n'avait encore aucune expérience dans les armes, bien au-dessus d'eux par ses vertus civiles. Lorsqu'à l'invasion des Mèdes Thémistocle proposa aux Athéniens de quitter la ville, d'abandonner le pays, de s'embarquer pour se rendre devant Salamine et y combattre sur mer, dans la consternation générale que causa un conseil si hardi, Cimon fut le premier qui, suivi de plusieurs de ses camarades, monta d'un air gai le long du Céramique à la citadelle, portant dans sa main un mors de bride qu'il allait consacrer à

Minerve. Il voulait insinuer par là à ses concitoyens que, dans la conjoncture présente, Athènes n'avait plus besoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer. Après avoir fait son offrande, il prit un des boucliers qui étaient suspendus aux parois du temple, fit sa prière à la déesse, descendit ensuite au rivage, et donna le premier, à la plupart de ses concitoyens, l'exemple de la confiance. Il était, suivant le poète Ion, assez bien de figure, d'une grande et belle taille; il avait de beaux cheveux qui frisaient naturellement et qu'il entretenait avec soin. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur à la bataille de Salamine lui acquirent l'estime et l'affection de ses concitoyens, qui, s'attachant à lui en grand nombre, l'accompagnaient partout, et l'exhortaient à se rendre, par ses sentimens et par ses actions, l'héritier de la gloire que son père s'était acquise à Marathon.

VII. A son entrée dans le gouvernement, il fut reçu du peuple avec les plus vifs témoignages de satisfaction. Les Athéniens, déjà dégoûtés de Thémistocle, charmés d'ailleurs de la douceur et de la bonté de Cimon, l'élevèrent aux premiers honneurs et aux plus grandes charges de la république. Mais personne ne contribua plus à son avancement qu'Aristide, fils de

Lysimachus, qui voyait en lui un heureux naturel, et qui d'ailleurs voulut l'opposer comme un contrepoids aux talens et à l'audace de Thémistocle. Après que les Mèdes eurent été chassés de la Grèce, il fut nommé général de la flotte des Athéniens, qui, n'ayant pas encore la prééminence sur la Grèce, recevaient les ordres de Pausanias et des Lacédémoniens. Dans ses expéditions, il entretint toujours parmi ses troupes un ordre admirable, et leur inspira surtout une ardeur qui les distinguait de tous les autres alliés. Mais quand Pausanias eut formé des intelligences avec les barbares, afin de trahir la Grèce : que même dans cette vue il eut lié des correspondances avec le roi : qu'ébloui de la grande autorité qu'il exerçait, et plein d'une folle arrogance, il se mit à traiter les alliés avec une dureté et un orgueil insupportables, Cimon alors eut soin de recevoir avec beaucoup de douceur et d'amitié ceux qui avaient à se plaindre des injustices de Pausanias ; et par là, il enleva insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, sans employer la force des armes, et par le seul ascendant de son caractère et de ses discours. Le plus grand nombre des alliés, ne pouvant plus souffrir les manières dures et hautaines de Pausanias, s'attachèrent à Cimon et à Aristide, qui en même

temps qu'ils les gagnaient par leurs bons procédés firent avertir les éphores de rappeler Pausanias, parce qu'il déshonorait Sparte et jetait le trouble dans toute la Grèce.

VIII. On raconte que Pausanias étant à Bysance envoya chercher, dans des vues criminelles, une jeune fille d'une famille distinguée nommée Cléonice; et que ses parens, cédant à la crainte que leur inspirait le pouvoir de Pausanias, laissèrent emmener leur fille. Avant d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on éteignît la lampe; et s'étant approchée dans les ténèbres et en silence du lit de Pausanias qui était déjà endormi, elle donna, par hasard, contre la lampe et la renversa. Pausanias, réveillé en sursaut par le bruit que la lampe fit en tombant, et croyant que c'était quelqu'un de ses ennemis qui venait l'assassiner, tire un poignard qu'il avait sous le chevet de son lit, et en frappe Cléonice, qu'il étend à ses pieds sur le carreau. Elle mourut de cette blessure; et depuis elle ne laissa plus goûter à Pausanias un seul instant de repos : son image venait toutes les nuits se présenter à lui pendant son sommeil, et lui répétait, d'un ton de colère, ce vers héroïque :

Va, cours au châtiment que les forfaits méritent.

Les alliés, dans l'indignation que leur causa cette action atroce, se joignirent à Cimon, et assiégèrent Pausanias dans Bysance; mais il trouva le moyen de s'échapper; et toujours troublé par cette image, il se réfugia dans le temple d'Héraclée, où l'on évoque les âmes des morts (5). Là, après avoir appelé celle de Cléonice, il la conjura d'apaiser enfin sa colère. Elle lui apparut, et lui dit que dès qu'il serait arrivé à Sparte, il verrait la fin de ses maux. Elle lui désignait, par ces mots énigmatiques, la mort qui l'y attendait. Tel est le récit de la plupart des historiens.

IX. Cimon, à qui tous les alliés s'étaient réunis, s'embarqua avec toutes ses troupes pour aller dans la Thrace, d'où on lui avait mandé que quelques seigneurs persans, parens du roi, s'étaient emparés d'Eïone, ville située sur les bords du Strymon, et que de là ils inquiétaient les Grecs des pays voisins. A peine arrivé, il remporta sur eux une grande victoire, et les obligea de se renfermer dans la ville. Ayant ensuite chassé les Thraces qui habitaient au-dessus du Strymon et qui fournissaient des vivres aux ennemis, il se rendit maître de tout le pays, et, le gardant avec soin, il réduisit les assiégés à une telle disette, que Butès, général du roi, se voyant dans une situation désespé-

rée, mit le feu à la ville, et s'y brûla avec ses amis et ses richesses. Cimon prit la ville, et n'y fit pas un grand butin, parce que les barbares avaient tout brûlé; mais voyant que le pays d'alentour était aussi beau que fertile, il le donna à habiter aux Athéniens, qui, par reconnaissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermès de marbre, avec les inscriptions suivantes (6). On lisait sur le premier :

Gloire aux valeureux Grecs qu'on vit dans Éione,
Sur les bords du Strymon, à ces Perses fameux
Faire éprouver jadis les fureurs de Bellone,
Et dompter par la faim ces peuples orgueilleux.

Le second portait ces mots :

Tel est le prix flatteur d'une illustre victoire :
Athènes, pour payer ses dignes généraux,
De leurs brillans exploits consacre la mémoire,
Afin qu'à l'avenir de généreux rivaux,
En voyant sous leurs yeux ces monumens durables,
A marcher sur leurs pas se sentent destinés;
Et, signalant leurs bras par des faits mémorables,
Soient de mêmes honneurs à leur tour couronnés.

Il y avait sur le troisième :

C'est du sein de ces murs que le brave Mnesthée
Guidait aux champs troyens nos soldats belliqueux,
Pour suivre les destins des vaillans fils d'Atrée.
Homère a dit de lui, dans ses vers si fameux (*).

(* Iliad., liv. II, 553.

Que de tous les héros que possédait la Grèce,
Et qui se distinguaient par leurs divers talens,
Nul ne sut égaler sa merveilleuse adresse
Pour placer à propos de nombreux combattans.
Les enfans de Cécrops, héritiers de sa gloire,
Ont transmis d'âge en âge à tous leurs successeurs
Ce talent qui pour eux a fixé la victoire,
Et les a fait jouir des plus brillans honneurs.

X. Quoique le nom de Cimon ne paraisse dans aucune de ces inscriptions, cependant elles passèrent alors pour le plus haut degré d'honneur où un citoyen pût parvenir : ni Thémistocle ni Miltiade n'en obtinrent jamais de semblable : ce dernier même ayant demandé qu'on lui permît de porter une couronne d'olivier, Socharès, du bourg de Décélie, se leva du milieu de l'assemblée, s'opposa à la demande de Miltiade, et lui dit ces mots pleins d'ingratitude, mais qui furent alors très agréables au peuple : « Miltiade, quand vous aurez com- « battu seul contre les barbares, et que vous « les aurez vaincus, demandez alors des hon- « neurs pour vous seul. » Pourquoi donc cette distinction singulière dont on récompensa les exploits de Cimon ? Ne serait-ce pas que, sous les autres généraux, les Athéniens avaient combattu pour sauver leur patrie ; et que Cimon, ayant porté la guerre dans le pays même des ennemis, s'était emparé d'une portion de leur

territoire, et avait fait la conquête des villes d'Eïone et d'Amphipolis, où Athènes envoya des colonies, ainsi que dans l'île de Scyros, dont Cimon se rendit aussi maître? (7) Elle était habitée par des Dolopes qui, peu entendus à la culture des terres, avaient de tout temps infesté les mers par leurs pirateries. Ils allèrent même jusqu'à dépouiller ceux qui venaient dans leur île pour commercer. Un jour quelques marchands thessaliens ayant abordé à leur port de Ctésium, ils les pillèrent et les jettèrent en prison. Mais ceux-ci ayant trouvé moyen de se sauver, dénoncèrent cette violation du droit des gens aux Amphictyons, qui condamnèrent toute la ville à dédommager les marchands de la perte qu'ils avaient faite. Le peuple refusa de contribuer à cette indemnité, et soutint qu'elle ne devait tomber que sur ceux qui avaient pillé les marchands. Les corsaires, craignant d'y être forcés, écrivirent à Cimon, et le pressèrent de venir avec sa flotte prendre possession de leur île qu'ils étaient disposés à lui livrer. Cimon y alla, et s'étant rendu maître de l'île, il en chassa les Dolopes, et rendit libre la mer Égée.

XI. Là, ayant appris que Thésée, fils d'Égée, obligé de fuir d'Athènes, s'était retiré à Scyros, dont le roi Lycomède, par la crainte des Athéniens, l'avait tué en trahison, il ne

négligea rien pour découvrir son tombeau : car un oracle avait ordonné aux Athéniens de rapporter à Athènes les ossemens de Thésée, et de l'honorer comme un héros. Mais ils ignoraient le lieu de sa sépulture ; et les habitans de Scyros ne voulaient ni convenir qu'elle fût dans leur île, ni souffrir qu'on y fît des recherches. Cimon y mit tant de zèle et tant de soin, qu'enfin il découvrit son tombeau ; il chargea les ossemens de Thésée sur sa galère qu'il fit magnifiquement orner, et les rapporta dans sa patrie, près de quatre cents ans après que Thésée en était parti (8). Le peuple lui en sut toujours depuis beaucoup de gré ; et pour perpétuer la mémoire de cet événement, on institua, entre les poètes tragiques, des combats qui eurent la plus grande célébrité. Sophocle, encore jeune, y fit jouer sa première pièce ; et l'archonte Aphepsion, qui vit dans les spectateurs beaucoup de partialité et de brigues, ne voulut pas tirer au sort les juges du combat. Mais Cimon et les autres généraux étant entrés au théâtre pour y faire les libations d'usage au dieu à l'honneur duquel ces jeux étaient célébrés, l'archonte ne leur permit pas de sortir ; et après leur avoir fait prêter serment, il les obligea de s'asseoir et de faire les fonctions de juges ; ils étaient dix, un de chaque tribu. La dignité

des juges donna la plus vive émulation aux acteurs; Sophocle remporta le prix: et le poète Eschile en fut tellement affligé, qu'il ne fit pas depuis un long séjour à Athènes. Il se retira de dépit en Sicile, où il mourut, et fut enterré près de la ville de Géla (9).

XII. Le poète Ion raconte qu'étant allé dans sa jeunesse de Chio à Athènes, chez Laomédon, il soupa un soir avec Cimon, qui, après les libations, étant prié de chanter, s'en acquitta avec tant de grâce, que tous les convives le louèrent à l'envie, et le trouvèrent d'une société plus agréable que Thémistocle, qui disait que jamais il n'avait appris à chanter ni à jouer de la lyre, mais qu'il savait agrandir et enrichir une ville petite et pauvre. Après que Cimon eut fini de chanter, la conversation tomba naturellement sur ses actions; et chacun ayant rappelé celles qui lui paraissaient les plus belles, Cimon raconta une ruse dont il s'était servi, et qu'il regardait comme ce qu'il avait jamais fait de plus sage. Les alliés ayant fait, dans les villes de Sestos et de Bysance, un très grand nombre de prisonniers sur les barbares, ils prièrent Cimon de faire le partage de tout le butin: Cimon mit d'un côté les barbares tout nus, et de l'autre les ornemens qu'ils portaient sur leurs personnes. Les alliés se plai-

gnirent d'un partage qu'ils trouvaient trop inégal. Cimon leur offrit de choisir la part qu'ils voudraient, et leur dit que les Athéniens se contenteraient de celle qu'ils auraient laissée. Alors, d'après le conseil qu'Hérophyte de Samos leur donna de choisir les dépouilles des Perses plutôt que les Perses eux-mêmes, ils prirent les ornemens des captifs, et laissèrent leurs personnes aux Athéniens. Cimon s'en alla; et l'on dit de lui qu'il faisait ridiculement les partages : car les alliés emportaient des chaînes, des colliers et des bracelets d'or, avec une grande quantité de vêtemens et de manteaux de pourpre; au lieu que les Athéniens n'avaient que des corps nus très peu propres au travail. Mais bientôt les parens et les amis des prisonniers arrivèrent de Lydie et de Phrygie, avec de grandes sommes d'argent pour les racheter : cette rançon fournit à Cimon de quoi entretenir sa flotte pendant quatre mois, et il resta encore beaucoup d'argent qu'il fit verser dans le trésor public.

XIII. Cimon s'étant par là fort enrichi, fit le meilleur usage de la fortune qu'il avait honorablement acquise sur les barbares : il l'employa plus honorablement encore au soulagement de ses concitoyens. Il fit enlever les clôtures de ses héritages, afin que les étrangers et ceux des Athéniens qui en auraient besoin

allassent sans crainte en cueillir les fruits. Il avait tous les jours chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de convives : tous les pauvres qui s'y présentaient étaient reçus, et y trouvaient leur nourriture, sans être obligés de travailler, afin de n'avoir à s'occuper que des affaires publiques. Suivant Aristote, ce souper n'était pas pour tous les Athéniens pauvres, sans distinction, mais seulement pour tous les pauvres de son bourg de Lacia. Dans les rues d'Athènes, il était suivi de plusieurs domestiques très bien habillés ; et lorsqu'il rencontrait quelque vieillard mal vêtu, il lui faisait donner l'habit d'un de ses gens ; et ces citoyens pauvres se trouvaient honorés de cette libéralité. Ces mêmes domestiques portaient sur eux beaucoup d'argent ; et lorsqu'ils voyaient dans la place quelqu'un de ces honnêtes indigens, ils s'approchaient et lui mettaient secrètement dans la main quelque pièce d'argent. C'est à quoi le poète comique Cratinus (*) semble faire allusion dans sa pièce intitulée les Archiloques, où il dit :

Simple et pauvre greffier, j'avais eu l'espérance
De passer mes vieux jours dans une douce aisance,
Auprès du bon Cimon, ce vieillard généreux,
Cet homme hospitalier, digne émule des dieux,

(*) Poète de la vieille comédie.

Et qui par ses bienfaits, sa vertu, sa sagesse.
Doit être le premier des héros de la Grèce!
Mais du destin cruel ô rigoureuse loi!
Pauvre Métrobius, il est mort avant toi.

Gorgias le Léontin disait aussi que Cimon ramassait des richesses pour en user, et qu'il en usait pour se faire estimer. Critias lui-même, l'un des trente tyrans, souhaite dans ses élégies,

Des enfans de Scopas (10) l'étonnante opulence,
Du généreux Cimon l'illustre bienfaisance,
Et les brillans exploits du brave Agésilas.

XIV. Le nom du Spartiate Lichas est devenu célèbre parmi les Grecs, uniquement parce qu'il recevait chez lui les étrangers qui venaient aux Gymnopédies (11); mais la libéralité de Cimon surpassait de beaucoup l'hospitalité et l'humanité des anciens Athéniens. Ceux-ci se glorifient avec raison d'avoir répandu parmi les hommes la semence de leur nourriture, de leur avoir découvert les sources d'eau et enseigné l'usage du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, qui faisait de sa maison une sorte de prytannée commun (*) à

(*) On sait qu'à Athènes les citoyens qui avaient bien mérité de la patrie étaient entretenus dans le Prytanée aux dépens du public.

tous ses concitoyens, qui laissait même aux étrangers la liberté de cueillir les prémices des fruits de ses terres et de tout ce que chaque saison lui apportait de meilleur, pour en user à leur gré, semblait avoir ramené sur la terre cette communauté de biens si vantée au siècle de Saturne. On a calomnié cette bienfaisance, en la représentant comme un moyen dont se servait Cimon pour flatter et gagner la multitude; mais il ne faut, pour confondre ces détracteurs, que considérer le reste de la conduite de Cimon : il tenait le parti de la noblesse, et penchait pour le gouvernement des Lacédémoniens. Il fit voir ses sentimens à cet égard, lorsqu'il se joignit à Aristide contre Thémistocle, qui élevait beaucoup trop haut la démocratie; et depuis encore, quand il se déclara ouvertement contre Éphialte, qui, pour complaire au peuple, voulait abolir l'Aréopage. Quoiqu'il vît tous ceux qui gouvernaient de son temps, excepté Aristide et Éphialte, s'enrichir aux dépens du trésor public, il se conserva toujours pur et incorruptible dans son administration, et ne reçut jamais de présent; il persévéra toute sa vie à dire et à faire gratuitement, et sans ternir la pureté de sa conduite, tout ce qu'il croyait utile à sa patrie. On raconte qu'un barbare, nommé Résacès, ayant

quitté le roi de Perse, vint à Athènes avec de grandes richesses. Comme il y était sans cesse tourmenté par les délateurs, il se réfugia chez Cimon, et en entrant, il mit à la porte de la salle deux coupes pleines, l'une de dariques d'argent, l'autre de dariques d'or. Cimon lui demanda en souriant lequel il aimait le mieux, d'avoir Cimon pour mercenaire ou pour ami. « Pour ami, lui répondit le barbare. — Eh bien! « repartit Cimon, remportez avec vous votre « or et votre argent : devenu votre ami, je « m'en servirai quand j'en aurai besoin. »

XV. Dans ce temps-là les alliés se bornant à payer les taxes qu'on leur avait imposées, n'envoyaient plus ni les hommes ni les vaisseaux qu'ils s'étaient engagés de fournir. Fatigués de tant d'expéditions, et la guerre étant devenue inutile depuis que les barbares s'étaient retirés et ne venaient plus les troubler, ils n'avaient d'autre désir que de cultiver en paix leurs héritages, et se refusaient à ces dernières contributions. Les autres généraux des Athéniens voulaient les y contraindre; ils traînaient devant les tribunaux ceux qui ne les payaient pas, les faisaient condamner à des amendes; et par ces voies de rigueur, ils leur rendaient odieux et insupportable le gouvernement des Athéniens. Quand Cimon fut revêtu du commandement, il

suivit une route tout opposée : il n'employa la violence contre aucun des alliés ; il recevait de ceux qui ne voulaient pas faire le service militaire de l'argent et des galères vides ; il souffrait qu'amorcés par les charmes du repos, ils restassent tranquilles dans leurs foyers, et que, de bons soldats qu'ils étaient, ils devinssent, par leur imprudence et par leur luxe, des laboureurs et des commerçans timides. Au contraire, il faisait monter tour à tour les Athéniens sur les galères des alliés; et les ayant aguerris par des expéditions fréquentes, il arriva qu'en peu de temps, par le moyen de ces contributions et de la solde que payaient les alliés, les Athéniens devinrent les maîtres de ceux qui les soudoyaient. Comme ils étaient continuellement sur mer, qu'ils avaient toujours les armes à la main, qu'ils étaient nourris et exercés dans ces expéditions si fréquentes, leurs alliés, qui s'étaient accoutumés à les craindre et à les flatter, se trouvèrent bientôt, sans s'en apercevoir, les tributaires et les esclaves de ceux dont ils avaient été d'abord les alliés.

XVI. Jamais aucun autre général grec ne rabaissa, ne réprima autant que Cimon la fierté du grand roi : non content de l'avoir chassé de la Grèce, il s'attacha à le suivre pied à pied, sans donner à ses troupes le temps de respirer et d

réparer leurs pertes : il ravagea les états du roi, s'empara de plusieurs de ses villes, en fit révolter d'autres qui embrassèrent le parti des Grecs : et bientôt dans toute l'Asie Mineure, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, on ne vit plus paraître les armes des Perses. Informé que les généraux de ce prince occupaient, avec des forces considérables de terre et de mer, les côtes de la Pamphylie, et voulant jeter parmi eux une telle frayeur, qu'ils n'osassent plus se montrer dans toute la mer qui est en deça des îles Chélidoniennes (12), il partit des ports de Cnide et de Triopium avec deux cents galères que Thémistocle avait fait construire : elles étaient légères et propres à faire avec agilité toutes les évolutions : mais Cimon y fit ajouter des planches qui, débordant de chaque côté, formaient un pont capable de contenir un grand nombre de combattans, et les rendaient par là plus redoutables aux ennemis. Il fit d'abord voile vers la ville des Phasélites (13). Quoique Grecs de nation, ils ne voulurent ni recevoir sa flotte, ni se détacher du parti du roi. Il fit donc le dégât dans leur pays, et s'approcha de la ville pour en faire le siége ; mais ceux de Chio qui servaient dans l'armée de Cimon, et qui de tout temps étaient amis des Phasélites, ayant adouci sa colère, en donnèrent avis aux assiégés

par des lettres attachées à des flèches qu'ils lançaient par dessus les murailles; enfin ils négocièrent pour eux la paix, à condition qu'ils paieraient dix talens(*), et qu'ils accompagneraient Cimon dans son expédition contre les barbares.

XVII. L'historien Ephore dit que Tithraustés commandait la flotte du roi, et Phérendates son armée de terre; suivant Callisthène (14), Ariamandes, fils de Gobrias, était généralissime de toutes les troupes, et résolu de ne pas combattre contre les Grecs avant l'arrivée de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui lui arrivaient de Chypre. il se tenait à l'ancre avec toute sa flotte à l'embouchure du fleuve Eurymédon (15). Cimon, qui de son côté voulait prévenir l'arrivée de ces vaisseaux, s'avance contre les barbares, déterminé, s'ils ne voulaient pas combattre de leur plein gré, de les y contraindre par la force. Les Perses qui, pour n'y être pas obligés malgré eux, étaient entrés dans le fleuve, s'y voyant poursuivis par les Athéniens, vinrent sur eux avec six cents voiles, selon Phanodème, et seulement avec trois cent cinquante, suivant Ephore: mais ils ne firent rien qui répondît à des forces si considérables:

(*) Environ 50,000 livres.

ils tournèrent promptement leurs proues vers le rivage, et les premiers qui purent y aborder s'enfuirent vers l'armée de terre qui était rangée en bataille sur la côte. Les Grecs firent main-basse sur tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, et s'emparèrent de leurs vaisseaux. On ne peut douter que la flotte des barbares ne fût très nombreuse, car, outre qu'il s'en sauva plusieurs, comme cela devait être, et qu'il y en eût beaucoup de brisés ou de coulés à fond, les Athéniens en prirent plus de deux cents.

XVIII. Cependant leur armée de terre s'étant approchée du rivage, Cimon vit trop de danger à tenter une descente si près de l'ennemi, et à mener ses Grecs, fatigués d'un premier combat, contre des troupes fraîches et beaucoup plus nombreuses. Mais voyant que la victoire avait relevé le courage de ses soldats, et que se sentant pleins de force ils ne demandaient qu'à aller contre les barbares, il débarqua son infanterie qui, tout échauffée du combat qu'elle venait de livrer sur mer, s'élança sur le rivage en jetant de grands cris, et fondit avec impétuosité sur les Perses. Ceux-ci les attendirent de pied ferme, et soutinrent ce premier choc avec tant de valeur, que le combat fut très rude. Les plus braves et les plus considérables d'entre les Athéniens y périrent : mais enfin les Grecs.

redoublant d'efforts, mirent en fuite les barbares, et en firent un grand carnage. Tous ceux qui échappèrent au fer de l'ennemi furent faits prisonniers, et leurs tentes, qui étaient remplies de richesses de toute espèce, tombèrent au pouvoir des Grecs. Cimon, tel qu'un athlète infatigable, après avoir remporté en un seul jour deux grandes victoires, et effacé par son combat de terre l'exploit de Salamine, et par sa bataille navale celle de Platée, releva ces deux grands avantages par un nouveau triomphe. Averti que les quatre-vingts galères phéniciennes, qui n'avaient pu se trouver à la bataille étaient au port d'Hydra, il cingla de ce côté en toute diligence. Les généraux qui les commandaient n'avaient rien de certain sur le sort de la grande flotte; et ne pouvant croire au bruit de sa défaite, ils restaient en suspens; mais à la vue des vaisseaux ennemis, ils furent tellement glacés de terreur qu'ils ne firent presque pas de résistance : tous leurs vaisseaux furent pris, et la plus grande partie de leurs troupes taillées en pièces.

XIX. Ces grands exploits rabaissèrent si fort l'orgueil du roi, qu'il conclut ce traité de paix si célèbre par lequel il s'engageait à tenir ses armées de terre éloignées des mers de la Grèce de la course d'un cheval, et de ne jamais navi-

guer avec des galères ou d'autres vaisseaux de guerre entre les îles Chélidoniennes et les roches Cyanées [16]. Callisthène prétend que ces conditions ne furent point stipulées dans le traité, et que le roi les exécuta de lui-même, par l'effet de la terreur dont l'avaient frappé les défaites qu'il avait essuyées; que depuis il se tint toujours si éloigné de la Grèce, que, dans la suite, Périclès, avec cinquante galères, et Éphialte seulement avec trente, allèrent au-delà des îles Chélidoniennes sans avoir rencontré un seul vaisseau des barbares. Mais l'existence de ce traité est prouvée par la copie qui s'en trouve dans le recueil des décrets publiés par Cratère. On dit même que ce fut à cette occasion que les Athéniens élevèrent l'autel de la Paix, et décernèrent de grands honneurs à Callias, qu'ils avaient envoyé auprès du roi pour la ratification du traité. Les dépouilles des vaincus furent vendues à l'encan, et de l'argent qu'on en retira, après avoir fourni à toutes les dépenses ordinaires, on bâtit encore la muraille de la citadelle qui regarde le midi. On ajoute que les grandes murailles qu'on appelle les jambes ne furent élevées qu'après la mort de Cimon; mais que ce fut lui qui en jeta les premiers fondemens; et comme le terrain sur lequel il fallut les asseoir était marécageux et rem-

pli d'eaux stagnantes, il en fit dessécher et consolider à ses frais tout le fond, en y jetant une grande quantité de cailloux et de pierres de taille. Cimon fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux publics destinés à des exercices et des jeux honnêtes, qui bientôt après furent si recherchés. Il entoura la place publique de belles allées de platanes; de l'emplacement de l'académie, qui était nu et aride, il en fit un beau parc arrosé de plusieurs fontaines, planté de grandes allées pour la promenade, et de lices pour les courses.

XX. Cimon, informé que quelques Perses ne voulaient pas abandonner la Chersonèse, et qu'ils appelaient à leur secours les habitans de la haute Thrace, partit d'Athènes avec quatre galères. Un si faible armement excita le mépris des barbares; mais Cimon ne laissa pas de fondre sur eux, et avec ses quatre vaisseaux il leur en prit treize, les chassa du pays, subjugua les Thraces, et mit toute la Chersonèse sous la domination des Athéniens. De là, marchant contre les Thasiens, qui s'étaient révoltés, il gagne sur eux une bataille navale, leur prend trente-trois vaisseaux, assiége leur ville, qu'il emporte d'assaut, acquiert aux Athéniens les mines d'or que ce peuple possédait dans le continent voisin, et s'empare de tous les pays qui étaient de

leur dépendance. Il lui était facile de passer de là dans la Macédoine, et d'enlever aux Macédoniens une grande étendue de pays (17). Une si belle occasion manquée le fit soupçonner de s'être laissé gagner par les présens du roi Alexandre. Ses ennemis se liguèrent contre lui, et l'appelèrent en justice. Dans sa défense, il dit qu'il n'avait jamais formé de liaison avec des peuples riches, tels que les Ioniens et les Thessaliens, comme l'avaient fait les autres généraux, qui cherchaient dans ces alliances des honneurs et des richesses; qu'il ne s'était lié qu'avec les Lacédémoniens, parce qu'il estimait leur vie frugale, qu'il préférait à toutes les richesses du monde, et qu'il s'était proposé d'imiter; qu'au reste, il se faisait un plaisir d'enrichir sa patrie des dépouilles des ennemis. Stésimbrote, en parlant de ce procès, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès pour le solliciter en faveur de son frère, dont il était le plus ardent accusateur, et que Périclès lui dit en riant : « Elpinice, vous êtes « bien âgée pour terminer de si grandes affai- « res. » Cependant, le jour du jugement, il fut beaucoup plus doux que les autres accusateurs; il ne se leva qu'une seule fois pour parler contre lui, parce qu'il ne pouvait s'en dispenser. Cimon fut absous.

Au reste, tant qu'il gouverna dans Athènes,

il sut réprimer et contenir le peuple, qui s'efforçait d'envahir l'autorité des nobles, et d'attirer à soi tout le pouvoir du gouvernement; mais il eut à peine repris le commandement de la flotte, que le peuple, n'ayant plus de frein dans la ville, changea tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa les lois et les coutumes antiques. poussé par Éphialte, qui était à la tête de ce parti. Cet orateur, soutenu par Périclès qui commençait à avoir du crédit, et qui s'était déclaré pour la multitude, ôta au sénat de l'Aréopage la plus grande partie des causes dont la connaissance lui était attribuée, se rendit maître de tous les tribunaux, et jeta la ville dans une pure et absolue démocratie. Cimon, à son retour, ne put retenir son indignation de voir ainsi la dignité du sénat avilie; il fit tous ses efforts pour le remettre en possession des jugemens, et rétablir le gouvernement aristocratique tel que Clisthènes l'avait institué ([18]); mais ses ennemis s'étant ligués, soulevèrent le peuple contre lui, et pour le décrier, ils renouvelèrent les bruits qui avaient couru autrefois de son commerce avec Elpinice, et lui reprochèrent son attachement pour les Lacédémoniens. Eupolis fit à cette occasion des vers qui coururent partout, et où il disait :

Il n'était pas méchant, mais il aimait la table ;
Du public quelquefois négligeait l'intérêt ;
Et souvent, de sa sœur s'échappant en secret,
Allait passer à Sparte une nuit agréable.

XXII. Mais si, avec cette négligence et cet amour pour le vin qu'on lui reproche, il prit tant de villes et remporta tant de victoires, qu'eût-il donc fait s'il eût été vigilant et sobre? Il n'y aurait eu certainement ni avant ni après lui aucun général grec qui eût surpassé ses exploits. Il est vrai que de très bonne heure il eut du penchant pour les Lacédémoniens : de deux enfans jumeaux qu'il eut, selon Stésimbrote, d'une femme clitorienne (*), il nomma l'un Lacédémonius, et l'autre Éléus. Aussi Périclès reprocha-t-il souvent à ces enfans leur origine maternelle; mais, suivant Diodore le géographe, ces deux enfans, et un troisième qu'il nomma Thessalus, eurent pour mère Isodicé, fille d'Euryatolème, fils de Mégaclès (19). Cependant son crédit s'était beaucoup accru par la faveur des Lacédémoniens, qui, s'étant déjà déclarés les ennemis de Thémistocle, voulaient que Cimon, quoique encore jeune, eût plus de pouvoir et d'autorité que lui dans Athènes. Les Athéniens virent d'abord avec plaisir

(*) De Clitore en Arcadie.

cette bienveillance des Spartiates pour Cimon, qui leur procurait à eux-mêmes de grands avantages. Dans les premiers progrès de leur puissance, où ils se mêlaient beaucoup des affaires des alliés, ils n'étaient pas fâchés de la considération et du pouvoir dont jouissait Cimon, qui, fort aimé des Lacédémoniens, traitant les alliés avec beaucoup de douceur, décidait presque seul des affaires de la Grèce: mais quand ils furent devenus plus puissans, cet attachement extrême de Cimon pour les Spartiates leur déplut. Il ne manquait pas une occasion de vanter Lacédémone devant les Athéniens, surtout, suivant Stésimbrote, quand il leur faisait des reproches, ou qu'il voulait les piquer: il avait alors coutume de dire: « Ce n'est pas ainsi que « se conduisent les Lacédémoniens. » Cette partialité pour les Spartiates lui attira l'envie et la malveillance de ses concitoyens.

XXIII. Mais ce qui fortifia le plus ces dispositions du peuple, ce fut une calomnie dont on le chargea, et dont voici l'occasion. La quatrième année du règne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, Sparte éprouva le plus grand tremblement de terre dont on eût encore entendu parler. La terre s'entr'ouvrit, et s'abîma en plusieurs endroits: le mont Taygète en fut tellement agité, que plusieurs de ses sommets

s'écroulèrent ; la ville se trouva dans la confusion la plus horrible, et, excepté cinq maisons, toutes les autres furent fortement ébranlées. Quelques instans avant cet événement funeste, un certain nombre de jeunes hommes et de jeunes garçons s'exerçaient nus dans un portique, lorsqu'ils virent un lièvre passer devant eux ; les jeunes garçons, tout frottés d'huile qu'ils étaient, se mirent à courir et à le poursuivre ; ils furent à peine sortis, que le portique tomba sur les jeunes gens qui étaient restés, et les écrasa. Leur tombeau subsiste encore, et s'appelle Sismatia (20). Archidamus, à qui le danger présent fit conjecturer sur-le-champ celui qu'on avait à craindre, et qui voyait les citoyens uniquement occupés à sauver de leurs maisons les effets les plus précieux, fit sonner l'alarme, comme si l'ennemi eût été aux portes de la ville, afin qu'ils accourussent au plus tôt se ranger autour de lui avec leurs armes. Cette présence d'esprit sauva seule la ville dans cette affreuse conjoncture, car les Ilotes accoururent de tous côtés de la campagne pour massacrer tous les Spartiates qui auraient échappé au tremblement de terre ; mais quand ils les virent armés et rangés en bataille, ils se retirèrent dans les villes voisines, dont la plupart embrassèrent leur parti. Soutenus d'ailleurs par

les Messéniens, qui de leur côté attaquèrent les Spartiates, ils commencèrent contre Lacédémone une guerre ouverte. Les Lacédémoniens donc envoyèrent Periclidas à Athènes pour demander du secours. C'est de lui que le poète Aristophane dit en plaisantant :

> De pourpre revêtu, pâle et défiguré,
> Embrassant un autel du peuple révéré,
> Il venait chaque jour demander une armée.

Éphialte s'y opposait, en protestant qu'on ne devait pas les secourir et relever une ville rivale d'Athènes; qu'il fallait la laisser ensevelie sous ses ruines, et fouler aux pieds l'orgueil de Sparte.

XXIV. Critias dit que Cimon, préférant l'intérêt des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, amena le peuple à son sentiment, et marcha au secours de Sparte avec un corps nombreux de troupes. Ion même rapporte l'endroit de son discours qui fit le plus d'impression sur les Athéniens; il les exhorta à ne pas laisser la Grèce boiteuse, et à ne pas ôter à Athènes un contre-poids nécessaire.

Après avoir secouru les Lacédémoniens, il s'en retourna par Corinthe avec son armée. Lachartus, qui commandait dans cette ville, se plaignit à lui de ce qu'il y avait fait entrer ses

troupes sans en prévenir les Corinthiens. « Lors-
« qu'on frappe à une porte, ajouta-t-il, on
« n'entre pas que le maître ne l'ait ordonné. —
« Mais vous-même, Lachartus, lui répondit
« Cimon, au lieu de frapper aux portes de
« Cléone et de Mégare, vous les avez brisées,
« et vous êtes entré dans ces villes les armes à
« la main, en disant que les plus forts avaient
« droit d'entrer partout. » Ce ton de fermeté
en imposa à propos au général corinthien, et
Cimon poursuivit sa marche. Les Lacédémo-
niens appelèrent une seconde fois les Athéniens
à leur secours contre les Messéniens et les Ilo-
tes qui s'étaient rendus maîtres d'Ithome. Mais
quand les Athéniens furent arrivés, les Spar-
tiates craignirent leur audace et leur ardeur;
et sous prétexte qu'ils tramaient quelque nou-
veauté, ils les renvoyèrent seuls entre tous les
alliés. Cet affront outra de colère les Athéniens,
qui, étant repartis sur-le-champ, se déclarè-
rent dès ce moment les ennemis de ceux qui
favorisaient les Lacédémoniens; et saisissant le
plus léger prétexte, ils bannirent Cimon par
l'ostracisme, genre d'exil qui devait durer dix
ans.

XXV. Dans cet intervalle, les Lacédémo-
niens, en revenant de Delphes, qu'ils avaient
délivrée du joug des Phociens, campèrent dans

les plaines de Tanagre. Les Athéniens sortirent au-devant d'eux pour leur livrer bataille, et Cimon se rendit en armes dans sa tribu Ænéïde [21], montrant la plus grande ardeur pour combattre, avec ses compatriotes, contre les Lacédémoniens. Mais le conseil des cinq-cents, qui en fut informé, et à qui les clameurs des ennemis de Cimon firent craindre qu'il ne fût venu pour troubler l'ordonnance de la bataille, et introduire les Lacédemoniens dans Athènes, fit défendre aux capitaines de le recevoir dans aucune de leurs compagnies. Il se retira donc, après avoir conjuré Euthippe, du bourg d'Anaphlyste, et quelques autres de ses compagnons, qu'on regardait comme les plus chauds partisans des Lacédémoniens, de combattre de toutes leurs forces, et de se laver par leur conduite, aux yeux de leurs concitoyens, du soupçon qu'on avait formé contre eux. Ces guerriers, qui étaient au nombre de cent, placèrent au milieu de leur bataillon l'armure complète de Cimon; et se tenant serrés les uns contre les autres, ils se firent tous tuer, après avoir fait des prodiges de valeur, et laissèrent aux Athéniens autant de regret que de repentir de l'accusation injuste dont on les avait noircis. Aussi leur ressentiment contre Cimon ne dura-t-il pas long-temps : il céda bientôt, soit au souvenir

de ses grands services, soit aux conjonctures fâcheuses où ils se trouvèrent. Complétement battus dans ce combat de Tanagre, et s'attendant, pour le printemps prochain, à une incursion des Péloponnésiens sur leurs terres, ils rappelèrent Cimon de son bannissement; et Périclès lui-même en proposa le décret : tant les querelles particulières étaient subordonnées aux raisons d'état! tant les inimitiés étaient modérées, et tombaient facilement devant l'intérêt public! tant enfin l'ambition, cette passion qui soumet toutes les autres, cédait sans peine aux besoins de la patrie!

XXVI. Cimon, à peine de retour dans Athènes, mit fin à cette guerre par la réconciliation des deux villes. Quand la paix fut conclue, il vit que les Athéniens, incapables de repos, voulaient tenter de nouvelles entreprises, et faire servir leurs armées à l'agrandissement de leur puissance. Pour les empêcher donc de troubler quelqu'un des peuples de la Grèce, ou, en parcourant avec une flotte nombreuse les îles et le Péloponnèse, de faire accuser Athènes d'avoir suscité des guerres civiles, ou donné aux alliés des sujets de plainte, il équipa deux cents galères qu'il destinait à une seconde expédition en Égypte et en Cypre. Par là il voulait à la fois exercer les Athéniens dans des

guerres contre les barbares, et les enrichir par des moyens légitimes, en leur faisant rapporter dans la Grèce les riches dépouilles de leurs ennemis naturels. Quand la flotte fut prête, et les troupes au moment de s'embarquer, Cimon eut un songe dans lequel il crut voir une lice irritée qui aboyait contre lui, et qui, au milieu de ses cris, prononça d'une voix humaine :

Viens, tu me serviras et mes petits et moi.

Ce songe était difficile à expliquer; mais Astyphilus de Posidonie [22], versé dans l'art de la divination, et ami particulier de Cimon, lui déclara que cette vision lui annonçait une mort prochaine; et voici comment il l'expliquait. Le chien est ennemi d'un homme contre lequel il aboie; et l'on ne peut faire plus de plaisir à son ennemi que de mourir. Le mélange de la voix humaine avec le cri du chien désigne un ennemi mède; car l'armée des Mèdes est mêlée de Grecs et de barbares. Quelques jours après cette vision, Cimon fit un sacrifice à Bacchus. Le prêtre ayant ouvert la victime, il s'assembla autour de son corps une prodigieuse quantité de fourmis qui, enlevant le sang déjà figé, le portaient peu à peu auprès de Cimon, et lui en enduisaient le gros doigt du pied [23]. Il fut long-temps sans s'en apercevoir; et au moment

où il y fit attention, le sacrificateur vint lui présenter le foie de la victime qui n'avait point de tête.

XXVII. Malgré ces présages, comme il n'y avait plus moyen de reculer, il s'embarqua; et envoyant soixante de ses vaisseaux en Égypte, il retourna avec le reste de sa flotte dans la Pamphylie, où il battit celle du roi, composée de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie, et se rendit maître de toutes les villes de Cypre. Mais comme il ne formait que de grands projets, et qu'il ne se proposait rien moins que de détruire l'empire du roi de Perse, il épiait l'occasion de surprendre l'Égypte. Ce qui le lui faisait surtout désirer, c'est qu'il avait appris que Thémistocle jouissait chez les barbares d'une gloire et d'une puissance extraordinaires depuis qu'il avait promis au roi de conduire lui-même son armée contre les Grecs s'il voulait leur déclarer la guerre. Mais Thémistocle, qui désespérait, dit-on, de soumettre la Grèce, et de surmonter la fortune et la valeur de Cimon, se donna lui-même la mort. Cependant Cimon, tout rempli des grands projets de guerre qu'il avait formés, se tenait toujours avec sa flotte autour de l'île de Cypre. Il envoya des personnes sûres au temple d'Ammon, pour y consulter le dieu sur des choses secrètes dont on n'a

jamais eu aucune connaissance. Le dieu ne rendit point d'oracle à ses envoyés ; mais dès qu'ils entrèrent dans le temple, il leur ordonna de s'en retourner, parce que Cimon était déjà auprès de lui. Les députés reprirent le chemin de la mer ; et en arrivant au camp des Grecs, qui était alors sur les côtes d'Égypte, ils apprirent que Cimon n'était plus ; et comparant le jour de sa mort avec celui où le dieu leur avait parlé, ils reconnurent que l'oracle, en leur disant que Cimon était déjà avec les dieux, leur avait déclaré énigmatiquement sa mort.

XXVIII. Il mourut au siége de Citium, en Cypre, de maladie, suivant la plupart des historiens, et selon d'autres, d'une blessure qu'il reçut en combattant contre les barbares. En mourant, il ordonna à ses capitaines de ramener sur-le-champ la flotte à Athènes, et de cacher sa mort à tout le monde. Ils exécutèrent cet ordre si secrètement, que ni les ennemis ni les alliés ne surent sa mort, et que la flotte rentra en sûreté dans les ports de l'Attique, suivant Phanodème, après une navigation de trente jours, et toujours commandée par Cimon, tout mort qu'il était. Depuis cet événement, aucun des généraux grecs ne fit plus aucun exploit éclatant contre les barbares. Mai-

trisés par leurs démagogues, par ces brandons de discorde qui les animaient les uns contre les autres, sans que personne se mît entre deux pour les séparer, ils en vinrent enfin à se faire une guerre ouverte. Leurs divisions laissèrent long-temps respirer le roi de Perse, et portèrent à la puissance des Grecs des coups irréparables. Ce ne fut que long-temps après qu'Agésilas, portant les armes en Asie, ralluma faiblement la guerre contre les généraux du roi de Perse qui commandaient dans les provinces maritimes. Mais avant que d'avoir pu rien faire de grand et de mémorable dans cette guerre, il fut rappelé par les nouveaux sujets de sédition et de trouble qui s'étaient élevés dans la Grèce, laissant les exacteurs du roi de Perse lever les impôts au milieu des villes alliées et amies des Grecs; tandis que, sous le commandement de Cimon, un seul greffier n'avait osé signifier un exploit, ni un seul homme de guerre s'approcher de la mer à plus de quatre cents stades (24). Les os de Cimon furent transportés dans l'Attique. Son tombeau, qu'on y voit encore, et qui s'appelle Cimonia, en est une preuve. Cependant les habitans de Citium, suivant l'orateur Nausicratès, honorent un tombeau qu'ils disent être celui de Cimon; et le motif des honneurs qu'ils lui rendent, c'est que

dans un temps de famine et de stérilité un dieu leur ordonna de ne pas négliger la mémoire de Cimon, et de lui rendre les honneurs divins. Tel fut le capitaine grec que je mets en parallèle avec Lucullus.

NOTES
SUR CIMON.

---

(1) Archélaüs d'Athènes ou de Milet fut disciple d'Anaxagoras, et maître de Socrate; il apporta le premier la philosophie naturelle de l'Ionie dans l'Attique, et traita de la physique en vers; mais ce n'est pas dans un ouvrage de cette nature qu'il a dû célébrer Cimon. Il vivait dans la 86e olympiade. Melanthius, qui fleurissait à Athènes dans la 95e, avait composé des tragédies et des elégies, au rapport d'Athénee.

(2) Scapté-Hylé, qu'Etienne de Bysance écrit Scaptésyle, nom qui signifie forêt ou mine fouillée, était une petite ville de Thrace, sur le bord de la mer, au nord, vis-à-vis l'île de Thasos. Il y avait des mines d'or qui produisaient aux Thasiens un revenu considérable.

(3) Ce surnom Coalemos est formé de deux mots grecs qui signifient un homme hébété, privé de sens, et qui erre de côté et d'autre.

(4) Ce portique, dont l'ancien nom est Pisianactia, fut nommé Pécile des différentes peintures dont l'orna le célèbre Polygnote. Pausanias en a donné une description detaillée. Cet auteur dit qu'il n'a trouvé dans aucun poete que Laodice fût au nombre des Troyennes captives, et qu'il n'est pas vraisemblable que les Grecs ne l'eussent pas mise tout de suite en liberté.

(5) Strabon place cette ville dans l'Elide, à 40 stades (2 lieues) d'Olympie; Pausanias compte 50 stades de distance de l'une à l'autre.

(6) Les Hermès étaient des colonnes de pierre ou de marbre, sur lesquelles on plaçait des têtes de Mercure.

(7) Scyros est une île de la mer Egée, entre l'Eubée et Lesbos.

(8) C'est sûrement une erreur de copiste. Plutarque n'a pu faire une pareille faute. Ce fut huit cents ans après que Thésée était parti d'Athènes, et l'an 469 avant Jésus-Christ, que ses ossemens furent transportés à Athènes.

(9) Gela était située sur un fleuve du même nom.

(10) Ce Scopas est vraisemblablement le riche Thessalien de ce nom, dont il a été parlé dans la vie de Caton l'ancien.

(11) Les gymnopédies étaient des jeux qu'on célébrait à Sparte, et où des chœurs d'enfans chantaient des hymnes en l'honneur des Spartiates qui avaient été tués au combat de Thyrée.

(12) Plutarque désigne par là toute la mer Méditerranée. Les îles chélidoniennes, situées au commencement des côtes de Pamphylie, étaient au nombre de trois, au rapport de Strabon. Tropium était une ville de la Carie, sur la côte de la mer d'Ionie.

(13) Phasélis, ville de la Pamphylie ou de la Lycie, parce qu'elle est sur les confins de ces deux provinces, était une ville considérable qui avait trois ports, et dans son voisinage des défilés par où Alexandre fit passer son armée.

(14) C'est le philosophe de ce nom, cousin et disciple d'Aristote.

(15) L'Eurymédon était une rivière de Pamphylie, vis-à-vis l'île de Cypre ; la victoire de Cimon l'a rendue célèbre.

(16) Par là il était défendu à ce prince d'entrer dans la mer Egée par le Pont-Euxin, et dans la Méditerra-

née par les mers de Pamphylie, de Syrie, etc. : car ces roches Cyanées sont deux petites îles ou deux rochers de la mer du Pont, à l'entrée du Bosphore de Thrace, que les anciens supposaient avoir été flottantes, et se heurter l'une et l'autre.

(17) L'île de Thasos était si voisine des côtes de la Macédoine, que Cimon y était tout porté, et qu'il pouvait faire très facilement une descente dans ce royaume. Cet Alexandre, dont il est question plus bas, était le premier du nom qui monta sur le trône de Macédoine, 479 ans avant Jésus-Christ.

(18) Clisthènes était fils de Mégaclès, et par sa mère petit-fils de Clisthènes, tyran de Sicyone.

(19) Par conséquent Isodicé était Athénienne, puisque Mégaclès était d'Athènes.

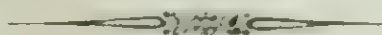
(20) C'est-à-dire le tombeau de ceux qui furent écrasés par la chute de ce portique, occasionée sans doute par le premier ébranlement que causa le tremblement de terre.

(21) C'était une tribu des Athéniens qu'il ne faut pas confondre avec Œnoé, bourg ou dème de l'Attique. Anaphlyste, dont il est question quelques lignes plus bas, était un des bourgs de l'Attique. Chaque tribu comprenait un certain nombre de ces bourgs ou dêmes.

(22) Le nom de Posidonie est rendu en latin par celui de Neptunia ; on l'appelle aussi Pæstum ; elle est dans la Lucanie, sur la mer de Toscane, au fond du golfe appelé de son nom Pæstanus.

(23) Cimon était là les pieds nus, comme c'était l'usage de la plupart des Athéniens.

(24) Les quatre cents stades faisaient vingt de nos lieues.



LUCULLUS.

SOMMAIRE.

I. Famille de Lucullus. Il accuse l'augure Servilius. II. Eloquence de Lucullus. Son habileté dans la langue grecque et dans la langue latine. III. Son amitié pour son frère. Sylla se l'attache et l'emploie en plusieurs occasions. IV. Il va en Egypte, où il est bien reçu par Ptolémée. Il échappe par une ruse aux ennemis qui l'attendaient. V. Fimbria lui propose d'attaquer Mithridate par mer. VI. Lucullus remporte deux victoires sur les flottes de Mithridate. VII. Il surprend les Mityléniens et les défait. VIII. Sylla l'institue, par son testament, tuteur de son fils. Il est nommé consul. IX. Il est chargé de la guerre contre Mithridate. X. Il rétablit la discipline parmi les troupes. XI. Mithridate fait de nouveaux préparatifs de guerre. XII. Ce prince bat Cotta sur terre et sur mer. Lucullus marche contre lui. XIII. Un prodige l'empêche de combattre. Il prend le parti de gagner du temps. XIV. Mithridate met le siége devant Cyzique. Inquiétude des habitans. XV. Ils sont rassurés par divers prodiges. XVI. Avantage considérable remporté par Lucullus sur Mithridate. XVII. Nouvelle victoire de Lucullus. XVIII. Il s'empare des galères de Mithridate. XIX. Il poursuit ce prince, dont la flotte est détruite par une tempête. XX. Plainte de ses soldats. XXI. Il justifie auprès d'eux sa conduite. XXII. Lucullus va camper devant Mithridate, et a l'avantage sur lui dans une escarmouche. XXIII. Un prince dardarien entreprend d'assassiner Lucullus et ne peut y réussir. XXIV. Avantages remportés par les

---

I. L'aïeul de Lucullus fut revêtu de la dignité consulaire (1); il eut pour oncle maternel Métellus, surnommé Numidicus. Son père fut convaincu de péculat, et Cécilia, sa mère, eut la réputation de ne pas mener une vie réglée. La première action d'éclat que fit Lucullus dans sa première jeunesse, avant qu'il eût exercé aucune charge et pris part aux affaires publiques, fut d'appeler en justice, pour cause de concussion, l'augure Servilius, l'accusateur de son père. Cette démarche lui fit le plus grand honneur, et l'on ne parlait dans Rome que de cette accusation si glorieuse pour Lucullus; les Romains regardaient comme honorables les accusations qui n'avaient pas pour motif des ressentimens particuliers, et l'on aimait que les jeunes gens s'attachassent à la poursuite des coupables comme les chiens généreux s'acharnent sur les bêtes sauvages. Cette affaire fut

suivie de part et d'autre avec tant de chaleur et d'animosité, qu'on en vint à des voies de fait, et qu'il y eut des gens blessés et tués dans les deux partis. Servilius fut absous.

II. Ce n'est pas que Lucullus manquât d'éloquence; il parlait même avec beaucoup de facilité l'une et l'autre langue (2). Sylla, qui avait composé les Mémoires de sa vie, les lui dédia comme à celui qui était le plus capable de les rédiger et de leur donner la forme de l'histoire. Son éloquence n'était pas seulement propre aux affaires; il ne se bornait pas à plaider dans les tribunaux, comme ces orateurs qui, tels que les thons

Qu'on voit en se jouant fendre l'azur des flots

semblent se jouer dans les disputes du barreau, mais qui hors de là

Restent bientôt à sec, et meurent d'ignorance.

Dès sa jeunesse il avait enrichi son esprit par la culture des lettres et des arts libéraux, et quand, dans un âge avancé, il voulut se reposer de ses longs travaux comme d'autant de combats, il chercha un délassement honnête dans l'étude de la philosophie. Il sut, après le différent qu'il eut avec Pompée, réprimer et amortir à propos son ambition, pour donner l'essor

à la partie contemplative de son âme. Outre ce que je viens de dire de son savoir, on en donne aussi pour preuve qu'étant encore assez jeune et badinant un jour avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, il s'engagea à composer en vers ou en prose, dans la langue grecque ou dans la latine, suivant que le sort en déciderait, la guerre des Marses. Il fit de ce badinage une affaire sérieuse; le sort étant tombé sur la langue grecque, il écrivit en grec une histoire de la guerre des Marses (3), que nous avons encore.

III. Entre plusieurs marques d'amitié qu'il donna à son frère Marcus Lucullus, les Romains citent surtout la première. Quoiqu'il fût son aîné, il ne voulut point entrer dans les charges avant lui; il attendit que son frère eût atteint l'âge de les exercer; et cette preuve d'amour fraternel lui gagna tellement l'affection du peuple, que même en son absence, il fut nommé édile avec son frère. Il servit fort jeune dans la guerre des Marses, où il fit éclater, en plusieurs occasions, son audace et sa prudence: mais ce fut surtout à cause de la douceur et de l'égalité de son caractère que Sylla voulut se l'attacher, et qu'après avoir une fois essayé de ses services, il l'employa toujours dans les affaires les plus importantes, et en particulier

pour la fabrication de la monnaie. Ce fut sous sa direction qu'on frappa, dans le Péloponnèse, toute la monnaie dont on se servit pour la guerre contre Mithridate. On l'appelle de son nom la monnaie lucullienne, et elle eut long-temps cours dans les armées, pour les besoins journaliers des soldats, parce que personne ne faisait difficulté de la recevoir. Quelque temps après, Sylla, au siége d'Athènes, plus fort du côté de la terre, était sur mer inférieur aux ennemis, qui lui coupaient les vivres. Il envoya donc Lucullus en Égypte et en Afrique, pour y prendre des vaisseaux et les lui amener. On était au fort de l'hiver. Lucullus s'embarqua néanmoins sur trois brigantins et autant de navires rhodiens, sans craindre ni les dangers d'une longue navigation, ni les nombreux vaisseaux des ennemis, qui, maîtres de ces mers, croisaient de tous côtés. Malgré ces obstacles, il aborde à l'île de Crète, qu'il attire dans le parti de Sylla; passe à Cyrène, qu'il trouve agitée de guerres civiles et opprimée par des tyrans; il l'en délivre, et rétablit l'ancienne forme de gouvernement, en rappelant aux Cyrénéens un mot de Platon, qui avait été une espèce de prophétie. Ils avaient prié ce philosophe de leur donner des lois et de leur tracer un plan de république sage et modéré.

Platon leur répondit qu'il était difficile de donner des lois à un peuple aussi heureux que l'étaient alors les Cyrénéens. Rien en effet n'est plus difficile à gouverner qu'un homme à qui tout prospère ; est-il maltraité par la fortune, il se laisse conduire avec la plus grande facilité, et c'est ce qui rendit les Cyrénéens si dociles aux lois que Lucullus voulut leur prescrire.

IV. De Cyrène, il fit voile pour l'Égypte, et, dans son passage, une partie de sa flotte lui fut enlevée par des corsaires. Il eut le bonheur de leur échapper et d'entrer dans Alexandrie avec le cortége le plus brillant. Toute la flotte royale était sortie à sa rencontre, magnifiquement parée, comme elle a coutume d'aller au-devant du roi, lorsqu'il revient de quelque voyage. Le jeune roi Ptolémée lui fit l'accueil le plus distingué ; il lui donna sa table et un appartement dans son palais, ce qui n'avait jamais encore été fait pour aucun général étranger. Il ne régla point sa dépense sur le pied qu'elle était fixée pour les autres : elle fut quatre fois plus forte ; mais Lucullus ne prit que ce qui lui était absolument nécessaire : il refusa même tous les présens que le roi lui avait destinés et qui valaient plus de quatre-vingts talens (*). On dit aussi qu'il ne voulut aller voir

(*) 400,000 livres.

ni Memphis, ni aucune des autres merveilles de l'Égypte, qui sont si vantées partout. Cette curiosité, disait-il, pouvoit convenir à un homme oisif qui voyage pour son plaisir, et non à un capitaine qui avait laissé son général campé sous des tentes et près des retranchemens ennemis. Ptolémée ne fit point alliance avec Sylla, de peur de s'attirer la guerre mais il donna à Lucullus des vaisseaux d'escorte qui le ramenèrent en Cypre. Quand il fut près de s'embarquer, le roi lui donna les plus grands témoignages d'amitié, et en lui faisant ses derniers adieux, il lui présenta une émeraude de grand prix, montée en or, que Lucullus refusa d'abord; mais Ptolémée lui ayant fait voir que son portrait était gravé sur cette pierre, il craignit, en la refusant, que le roi ne le soupçonnât de partir avec des dispositions hostiles, et qu'on ne lui dressât des embûches sur mer. Il l'accepta donc. Dans sa traversée, ayant rassemblé un grand nombre de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui partageaient avec les corsaires le fruit de leurs pirateries, il amena cette flotte en Cypre. Là, il apprit que les ennemis étaient cachés derrière quelques pointes de terre pour les surprendre au passage. Alors il tira ses vaisseaux à terre et écrivit aux villes voisines de lui envoyer des

vivres et les autres provisions nécessaires pour passer l'hiver, parce qu'il ne se rembarquerait qu'au printemps. Mais dès que le temps devint favorable, il remit ses vaisseaux en mer et s'embarqua. Il eut la précaution de voguer le jour à voiles baissées, et de cingler la nuit à pleines voiles. Il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos et de Cnide d'abandonner le roi Mithridate et de le suivre à son expédition contre les Samiens. Il alla en personne chasser de Chio la garnison que ce prince y avait mise, rendit la liberté aux Colophoniens, et fit prisonnier leur tyran Épigonus.

V. Vers ce temps-là, Mithridate avait abandonné Pergame et s'était renfermé dans Pitane (4), où Fimbria le tenait assiégé par terre. Ce prince, désespérant de pouvoir risquer une bataille contre ce général, homme audacieux et enflé de sa victoire, et ne voyant de ressource pour lui que du côté de la mer, rassembla de toutes parts ses différentes escadres. Fimbria, qui pénétra son dessein et qui manquait de vaisseaux, écrivit à Lucullus et le pria de lui amener sa flotte pour l'aider à vaincre ce roi, le plus ardent et le plus redoutable ennemi des Romains. Il lui représentait, dans sa lettre, com-

bien il était important de ne pas laisser échapper Mithridate, ce prix glorieux de tant de travaux et de tant de combats, lorsqu'ils le tenaient, pour ainsi dire, entre leurs mains, et qu'il était venu lui-même se jeter dans leurs filets. S'il était pris, personne n'en retirerait plus de gloire que celui qui se serait opposé à sa fuite et qui l'aurait saisi au moment où il comptait se dérober à ses ennemis ; ils partageraient tous deux l'honneur d'un si bel exploit, lui-même, pour l'avoir obligé sur terre de prendre la fuite, et Lucullus, pour lui avoir fermé sur mer le chemin de la retraite ; un succès si glorieux effacerait dans l'esprit des Romains les victoires tant vantées de Sylla à Orchomène et à Chéronée.

VI. Il n'y avait rien de si vraisemblable que ce que disait Fimbria ; et il est visible que si Lucullus, qui se trouvait près de lui, eût suivi ce conseil, et fût venu bloquer le port avec ses vaisseaux, la guerre était finie, et il aurait prévenu les maux sans nombre qu'elle causa dans la suite. Mais, soit que Lucullus préférât aux avantages publics et particuliers qu'on lui offrait l'exécution fidèle des ordres de Sylla, dont il était lieutenant, ou qu'il eût en horreur Fimbria qui, par une ambition détestable, venait de se souiller du meurtre de son général et de son ami [5] ; soit enfin que, par une disposition par-

ticulière de la Providence divine, il épargnât Mithridate, afin de se réserver dans ce prince un adversaire digne de lui, il n'écouta point les propositions de Fimbria. Son refus donna à Mithridate le temps de s'échapper et de braver toutes les forces du général romain. Mais Lucullus eut la gloire de battre seul la flotte du roi, d'abord près de Lectum, promontoire de la Troade (6); ensuite, ayant su que Néoptolème était dans la rade de Ténédos avec une flotte plus nombreuse que la première, il prit seul les devants sur une galère rhodienne à cinq rangs de rames, commandée par un capitaine nommé Démagoras, plein de zèle pour les Romains, et très expérimenté dans les combats de mer. Néoptolème, voguant sur lui à force de rames, ordonne à son pilote de heurter de sa proue la galère ennemie. Démagoras, qui craignit le choc de cette galère capitainesse qui était fort pesante et armée d'éperons d'airain, n'osa pas l'attendre de front, et commanda à son pilote de revirer promptement et de lui présenter sa poupe; par ce moyen, le coup qu'elle reçut porta sur les parties basses qui sont toujours dans l'eau, et ne fut pas dangereux. Cependant les autres galères arrivèrent, et Lucullus ayant ordonné à son pilote de retourner en avant la proue de sa galère, fit dans ce combat les actions les plus mémorables, mi

les ennemis en fuite, et donna long-temps la chasse à Néoptolème.

VII. Après cette double victoire, il alla joindre Sylla qui se préparait à partir de la Chersonèse; il assura son passage, et transporta une partie de son armée. Quand Mithridate, après avoir obtenu la paix, se fut retiré dans le Pont, et que Sylla eut mis sur l'Asie une taxe de vingt mille talens(*), il chargea Lucullus de lever cette contribution et d'en faire frapper de la monnaie au coin romain. La manière dont il exécuta une commission aussi odieuse que difficile fut pour ces villes une consolation de l'extrême dureté avec laquelle Sylla les avait traitées; il s'y montra non seulement juste et désintéressé, mais encore plein de douceur et d'humanité. Les Mityléniens étaient en pleine rébellion contre lui; cependant il désirait qu'ils rentrassent en eux-mêmes, pour n'avoir qu'à les punir légèrement du tort qu'ils avaient eu de suivre le parti de Marius; mais les voyant obstinés dans leur révolte, il les attaqua, les vainquit, et les obligea de se renfermer dans leurs murailles. Pendant qu'il les y tenait assiégés, il se rembarqua en plein jour et fit voile vers la ville d'Eléa (7); quand la nuit fut avancée, il revint très secrè-

(*) Cent millions de notre monnaie.

tement et se mit en embuscade près de la ville. Le lendemain ceux de Mitylène sortirent avec autant de désordre que d'audace pour aller piller son camp qu'ils comptaient trouver abandonné; quand il les vit assez près, il tomba brusquement sur eux, en fit un grand nombre prisonniers, en tua cinq cents qui voulurent se défendre, leur prit six mille esclaves et un butin immense.

VIII. Lucullus n'eut aucune part aux maux innombrables et de toute espèce dont Marius et Sylla accablèrent l'Italie : il en fut préservé par une faveur particulière de la Providence, qui le retint long-temps en Asie. Malgré son absence, il ne conserva pas moins de crédit auprès de Sylla qu'aucun autre des amis de ce dictateur. J'ai déjà dit que Sylla lui avait dédié ses Commentaires comme un témoignage de son amitié; en mourant, il lui confia la tutelle de son fils, le préférant à Pompée lui-même : préférence qui paraît avoir été le premier germe de la jalousie et des différens qui éclatèrent depuis entre eux; ils étaient alors tous deux jeunes, tous deux également enflammés du désir de la gloire. Peu de temps après la mort de Sylla, Lucullus fut nommé consul avec Marcus Cotta, vers la cent soixante-seizième olympiade. Plusieurs généraux proposèrent de re-

commencer la guerre contre Mithridate, et le consul Cotta dit lui-même qu'elle n'était pas éteinte, mais seulement assoupie. Aussi Lucullus fut-il très affligé que, dans le partage des provinces, le sort lui eût fait échoir celle de la Gaule-Cisalpine, qui n'offrait aucun exploit considérable à faire; il était d'ailleurs vivement aiguillonné par la gloire que Pompée acquérait en Espagne, et il voyait avec chagrin que si cette guerre d'Espagne se terminait bientôt, Pompée serait infailliblement préféré à tous les autres généraux pour aller continuer celle de Mithridate; aussi Pompée ayant écrit au sénat pour demander de l'argent, en menaçant, si on lui en refusait, de laisser là l'Espagne et Sertorius, et de ramener son armée en Italie, Lucullus s'employa avec la plus grande ardeur pour lui en faire accorder, et lui ôter tout prétexte de revenir en Italie pendant son consulat. Il voyait que Pompée, s'il revenait avec une si grande armée, serait le maître dans Rome; d'ailleurs le tribun Céthégus, qui dominait alors dans la ville, parce qu'il ne disait et ne faisait que ce qui pouvait plaire au peuple, avait une haine particulière contre Lucullus, qui, détestant sa vie criminelle, ses amours infâmes et ses débauches crapuleuses, lui était ouvertement opposé. Un autre tribun, nommé Lucius Quin-

tius, voulait faire casser les ordonnances de Sylla ; il cherchait à porter le désordre dans les affaires, et à troubler la tranquillité dont jouissait alors la république. Lucullus, et par les remontrances particulières qu'il lui fit, et par les avis sages qu'il lui donna publiquement, lui persuada de se désister de son entreprise, et en traitant avec toute la douceur et toute l'adresse possible une maladie naissante qui pouvait avoir les plus funestes suites, il amortit une ambition qui menaçait la sûreté publique.

IX. Cependant on apprit qu'Octavius, qu commandait dans la Cilicie, venait de mourir Cette nouvelle réveilla l'ambition de plusieur concurrens qui aspiraient à ce gouvernement et qui, persuadés que le crédit de Céthégus l ferait obtenir à celui qu'il voudrait, lui firen assidument leur cour. Lucullus ne faisait pa grand cas de la Cilicie en elle-même; mais con sidérant que, s'il l'obtenait, son voisinage d la Cappadoce lui ferait décerner, préférable ment à tout autre, la conduite de la guerre co tre Mithridate, il mit tout en œuvre afin que c gouvernement ne fût pas donné à un autre qu lui. Il finit même par recourir à un moyen q n'était en soi ni honnête ni louable, mais que nécessité lui fit employer contre son caractèr parce qu'il devait presque infailliblement

conduire à ses fins. Il y avait alors à Rome une femme nommée Précia, du nombre de celles que leur beauté et les grâces de leur esprit avaient rendues célèbres, mais qui au fond ne se conduisait guère mieux qu'une courtisane de profession. L'usage qu'elle faisait de ceux qui la fréquentaient pour avancer ses amis dans les charges joignit à la réputation que lui donnaient déjà ses charmes celle d'amie active qui servait avec zèle ceux qu'elle voulait obliger. Aussi eut-elle bientôt le plus grand pouvoir; mais quand Céthégus, alors tout puissant dans Rome, fut tombé dans ses filets, et eut conçu pour elle la passion la plus vive, toute l'autorité fut dans les mains de cette femme; aucune affaire publique ne se faisait que par Céthégus, et l'on n'obtenait rien de Céthégus que par Précia. Lucullus n'épargna donc, pour la gagner, ni flatteries ni présens; il lui faisait assidument une cour qui flattait l'orgueil et l'ambition de cette femme. Dès ce moment Céthégus devint le panégyriste de Lucullus, et brigua pour lui la Cilicie. Une fois qu'il l'eut obtenue, il n'eut plus besoin du crédit de Précia et de Céthégus: tout le peuple, persuadé que personne n'était plus capable que lui de terminer heureusement la guerre contre Mithridate, lui en confia unanimement la conduite. Pompée combattait con-

tre Sertorius; Métellus était cassé de vieillesse, et c'était les deux seuls généraux qui pussent rivaliser avec Lucullus pour ce commandement. Cependant Cotta, l'autre consul, fit au sénat de si vives instances, qu'il fut envoyé avec une flotte pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

X. Lucullus ayant levé une légion à Rome, passa tout de suite en Asie, où il prit le commandement des troupes qui lui étaient destinées. Il les trouva depuis long-temps corrompues par la mollesse et par l'avarice. Les bandes fimbriennes surtout avaient, outre ces vices, une habitude de vivre dans l'anarchie qui les rendait très difficiles à gouverner. Elles avaient, à l'instigation de Fimbria, tué le consul Flaccus, leur général, et ensuite livré Fimbria lui-même à Sylla; elles étaient composées d'hommes audacieux, sans frein et sans loi, mais pleins de bravoure, endurcis aux travaux et expérimentés dans la guerre. Cependant Lucullus eut en peu de temps réprimé leur audace, et ramené à la discipline toutes les autres troupes qui éprouvaient sans doute pour la première fois ce que c'est qu'un bon et véritable capitaine : jusqu'alors ils avaient été flattés par leurs généraux, qui ne leur commandaient que ce qui pouvait leur plaire.

XI. Quant aux ennemis, voici quelle était la situation de leurs affaires. Mithridate qui, fier et avantageux, avait d'abord attaqué les Romains avec un vain appareil, dénué de puissance réelle, mais imposant par son éclat, comme les déclamations des sophistes, était devenu, par ses défaites honteuses, un objet de mépris et de risée. Ses pertes l'avaient corrigé; et lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit ce fastueux appareil à de véritables forces. Il retrancha cette multitude confuse de nations diverses, ces menaces de barbares si différens par leur langage, ces armes enrichies d'or et de pierreries, qui sont les armes du vainqueur et non la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la romaine et des boucliers forts pesans; rassembla des chevaux qu'il choisit bien dressés plutôt que magnifiquement parés; mit sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie, disciplinés comme les Romains, et seize mille chevaux, outre cent chars attelés de quatre chevaux et armés de faux. Enfin il équipa des vaisseaux qui, au lieu de ces pavillons dorés, de ces bains, de ces appartemens de femmes meublés voluptueusement, étaient remplis d'armes, de traits et d'argent pour la solde des troupes. Avec cet armement formidable, il se jeta dans

la Bithynie (*), dont les villes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes; leur exemple fut suivi par celles d'Asie, qui, retombées dans leurs anciens maux, souffraient, de la part des usuriers et des fermiers romains, des vexations insupportables. Lucullus les chassa dans la suite, comme des harpies qui enlevaient à ces peuples malheureux toute leur nourriture; alors il s'efforça, par ses remontrances, de modérer leur rapacité; et par là il prévint le soulèvement de ces peuples, qui ne cherchaient presque tous qu'à secouer le joug des Romains.

XII. Pendant que Lucullus était retenu par ces soins, Cotta, qui crut que c'était pour lui une occasion favorable de se signaler, se disposa à combattre contre Mithridate. Il apprenait de plusieurs côtés que Lucullus approchait, qu'il était déjà dans la Phrygie; croyant donc tenir le triomphe dans ses mains, et ne voulant pas que son collègue en partageât avec lui l'honneur, il se hâta de donner la bataille. Mais vaincu sur terre et sur mer, il perdit dans une de ces actions soixante galères avec tout l'équipage et dans l'autre il eut quatre mille hommes d

(*) A l'occident de l'Asie, vis-à-vis la Thrace, sur Pont-Euxin.

tués. Enfermé et assiégé dans Chalcédoine (*), il n'eut plus d'espérance que dans Lucullus. On conseillait à celui-ci de laisser là le consul, et d'entrer sur-le-champ dans les états de Mithridate qu'il trouverait sans défense. C'était surtout le langage des soldats, indignés que Cotta, après s'être perdu lui-même par sa témérité et avoir fait périr une partie de l'armée, les empêchât de remporter une victoire qui s'offrait à eux sans combat. Lucullus, dans le discours qu'il fit à cette occasion, dit à ses soldats : Qu'il aimait mieux sauver un Romain que d'acquérir tout ce qui était aux ennemis. Archélaüs qui, après avoir combattu en Béotie comme lieutenant de Mithridate, l'avait abandonné pour embrasser le parti des Romains, assurait Lucullus qu'aussitôt qu'il se montrerait dans le Pont, toutes les villes se rendraient à lui : « Je ne suis « pas, lui dit Lucullus, plus timide que les chas« seurs, et je ne laisserai pas les bêtes pour cou« rir au gîte qu'elles ont quitté. » Aussitôt il marche contre Mithridate avec trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Mais quand il fut à portée de découvrir les ennemis, étonné de leur grand nombre, il voulut éviter le combat et gagner du temps,

(*) Ville de la Bithynie, sur le Bosphore.

lorsqu'un certain Marius, que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu au-devant de lui et l'ayant provoqué, il mit ses troupes en bataille dans le dessein de combattre.

XIII. Comme on était sur le point de charger, tout à coup, sans qu'il parût aucun changement dans l'air, le ciel s'entr'ouvrit, et l'on vit tomber entre les deux armées un grand corps enflammé, qui avait la forme d'un tonneau et la couleur d'argent fondu ; les deux partis également effrayés de ce prodige, se séparèrent sans combattre. Ce phénomène parut, dit-on, dans un endroit de la Phrygie appelé Otryes. Mais Lucullus, considérant qu'il n'y avait point de provisions ni de richesses qui pussent suffire longtemps à entretenir une armée aussi nombreuse que celle de Mithridate, surtout en présence de l'ennemi, se fit amener un des prisonniers, à qui il demanda combien ils étaient dans chaque tente, et quelle quantité de blé il avait laissée dans la sienne. Le prisonnier ayant répondu à ces questions, il le renvoya, en fit venir un second et un troisième qu'il interrogea comme le premier. Alors, comparant la quantité de blé avec le nombre de soldats que Mithridate avait à nourrir, il reconnut que les ennemis manqueraient de vivres dans trois ou quatre jours.

Il s'arrêta donc à son premier dessein de gagner du temps; et ayant fait porter dans son camp une grande quantité de blé, il attendit, avec ces provisions abondantes, les occasions que pourrrait lui fournir la disette des ennemis.

XIV. Cependant Mithridate cherchait à surprendre la ville de Cyzique, déjà affaiblie par le combat de Chalcédoine, où elle avait perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Mais voulant cacher sa marche à Lucullus, il décampe après souper, par une nuit obscure et pluvieuse, et fait une si grande diligence qu'il arrive devant Cyzique à la pointe du jour, et pose son camp sur la colline d'Adrastie (8). Lucullus, qui avait eu avis de son départ, s'était mis à sa poursuite; et content de n'avoir pas donné en désordre pendant la nuit dans les ennemis, il campa près d'un bourg nommé Thracéïa, dans un poste placé très à propos sur les chemins par où les ennemis devaient faire venir leurs vivres. Prévoyant donc ce qui devait arriver, il ne crut pas devoir le cacher à ses soldats. Dès qu'ils eurent assis et fortifié leur camp, il les assembla, et leur annonça avec complaisance que dans peu de jours il leur livrerait une victoire qui ne leur coûterait pas une goutte de sang. Mithridate avait partagé son armée en dix camps qui investissaient la ville du côté de la terre; et

par mer il avait fermé avec ses vaisseaux les deux extrémités du détroit qui sépare la ville de la terre ferme. Les Cyzicéniens, bloqués ainsi des deux côtés, étaient résolus de tout braver et de tout souffrir pour rester fidèles aux Romains : mais ils ignoraient où était Lucullus, et, ne recevant aucune nouvelle de lui, ils étaient dans la plus vive inquiétude. Cependant ils avaient son camp sous leurs yeux et le voyaient de leurs murailles; mais ils étaient trompés par les soldats de Mithridate qui leur montraient les Romains campés sur des hauteurs, et leur disaient : « Voyez-vous là ces troupes ? c'est une « armée de Mèdes et d'Arméniens que Tigrane « a envoyée au secours de Mithridate. » Les habitans en étaient consternés ; et se voyant environnés de cette multitude innombrable d'ennemis, il n'espéraient pas que l'arrivée de Luculllus pût leur être d'aucun secours. Cependant Démonax, qui leur fut envoyé par Archélaüs, leur porta la première nouvelle que Lucullus était auprès d'eux. D'abord ils n'en voulurent rien croire, et s'imaginèrent que c'était une fausse nouvelle qu'on leur donnait pour soutenir leur courage. Dans ce moment un jeune prisonnier qui s'était échappé des mains des ennemis arrive dans la ville ; ils lui demandent où l'on disait qu'était Lucullus ; le jeune

homme se mit à rire, croyant qu'ils plaisantaient; mais voyant enfin qu'ils parlaient sérieusement, il leur montra de la main le camp des Romains, ce qui ranima leur confiance.

XV. Il y a près de Cyzique un lac appelé Dascylitide, qui porte d'assez grands bateaux. Lucullus ayant pris le plus grand des siens, et l'ayant fait conduire sur un chariot jusqu'à la mer, y fit monter autant de soldats qu'il en pouvait contenir, et l'envoya à Cyzique. Ils passèrent à la faveur de la nuit, sans être aperçus, et entrèrent dans la ville. Il parut que les dieux, touchés du courage des Cyzicéniens, voulurent encore augmenter leur confiance par plusieurs signes frappans, et en particulier par celui-ci. La fête de Proserpine approchait; et les habitans, qui n'avaient pas de génisse noire, victime d'usage pour le sacrifice de cette fête, en firent une de pâte, et la présentèrent à l'autel (9). Celle qui était consacrée et qu'on nourrissait pour la déesse avait, comme les autres troupeaux des Cyzicéniens, ses pâturages dans la terre ferme. Le jour de la fête elle quitta le troupeau, traversa seule à la nage le bras de mer, entra dans la ville, et se présenta d'elle-même pour le sacrifice. La déesse apparut en songe à Aristagoras, greffier de la ville: « Je » viens moi-même, lui dit-elle, et j'amène le

« joueur de flûte de Lybie contre la trompette « du Pont ; dis à tes concitoyens d'avoir bon « courage. » Les Cyzicéniens furent fort surpris de cet oracle, dont ils ne comprenaient pas le sens ; mais le lendemain il s'éleva, dès la pointe du jour, un vent impétueux qui souleva les vagues de la mer. Les machines du roi, ouvrages admirables de Niconidas le Thessalien, qui étaient déjà près des murailles, annoncèrent, par le bruit et le craquement qu'elles firent, ce qui allait arriver. Il survint un vent du midi qui souffla avec tant de violence, qu'en moins d'une heure il brisa toutes les machines, et renversa une tour de bois haute de cent coudées (10). On raconte qu'à Ilium, Minerve apparut à plusieurs habitans pendant leur sommeil ; elle était couverte de sueur, et leur montrant une partie de son voile qui était déchiré, elle leur dit qu'elle venait de secourir les Cyzicéniens. Les habitans d'Ilium montraient une colonne et une inscription qui attestaient ce prodige.

XVI. Mithridate, trompé par ses généraux, ignorait encore la famine qui régnait dans son camp ; et il voyait avec douleur l'inutilité de ses efforts pour réduire Cyzique. Mais quand il eut appris que ses soldats, par la disette extrême qu'ils souffraient, étaient réduits à se

nourrir de chair humaine, l'ambition qui l'avait fait s'opiniâtrer à ce siége s'évanouit aussitôt. Lucullus ne lui faisait pas une guerre d'ostentation, et pour ainsi dire de théâtre; il lui marchait réellement sur le ventre (*), et prenait si bien ses mesures qu'il lui coupait les vivres de tous les côtés. Mithridate donc, voulant profiter du temps que Lucullus assiégeait un château voisin, envoya promptement en Bithynie presque toute sa cavalerie, ses bêtes de somme et deux de ses gens de pied qui lui étaient le moins utiles. Lucullus, informé de leur départ, retourne la nuit dans son camp, et le lendemain, malgré la rigueur de l'hiver, il prend dix cohortes avec toute sa cavalerie, et se met à leur poursuite. La neige et le froid rendaient leur marche si difficile, que plusieurs de ses soldats furent obligés de rester derrière. Il continua sa route avec les autres, et ayant atteint les ennemis près du fleuve Rhyndacus (11), il les attaqua et les mit dans une déroute si complète, que les femmes même d'Apollonie, sortant de la ville, vinrent piller le bagage et dépouiller les morts qui étaient en très grand nombre. On fit quinze mille prisonniers; il y eut six mille chevaux de pris,

(*) C'est une expression proverbiale.

avec une quantité innombrable de bêtes de somme. Lucullus, en ramenant un si riche butin dans son camp, passa devant celui des ennemis. Je m'étonne que l'historien Salluste ait dit que les Romains virent alors des chameaux pour la première fois. Avaient-ils pu, longtemps auparavant, vaincre Antiochus sous les ordres de Scipion, et, tout récemment encore, battre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, sans avoir vu de ces animaux?

XVII. Dès ce moment Mithridate ne songea plus qu'à prendre au plus tôt la fuite; et pour amuser Lucullus en l'attirant d'un autre côté, il envoya dans la mer de Grèce Aristonicus, le commandant de sa flotte, qui était sur le point de s'embarquer, lorsqu'il fut trahi et livré à Lucullus avec dix mille pièces d'or qu'il portait pour corrompre une partie de l'armée romaine. Alors Mithridate prit le parti de s'enfuir par mer, et laissa ses généraux ramener l'armée de terre. Lucullus les poursuivit, et les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille, et fit un grand nombre de prisonniers. On assure que, dans cette guerre, il ne périt guère moins de trois cent mille hommes, tant des soldats que des gens qui suivaient l'armée. Lucullus revint tout de suite à Cyzique, où il jouit du plaisir de l'avoir sauvée, et des honneurs qu'on

lui prodigua. Il alla ensuite sur les côtes de l'Hellespont pour y rassembler une flotte; il descendit dans la Troade, où on lui dressa une tente dans le temple même de Vénus. La nuit, pendant son sommeil, il crut voir la déesse se pencher sur sa tête, et lui dire :

Quoi, tu dors, fier lion, auprès de cerfs timides?

Il se lève aussitôt, et appelant ses amis, quoiqu'il fût encore nuit, il leur raconte sa vision. En même temps il arrive des gens d'Ilium pour lui dire qu'on avait aperçu, près du port des Grecs, treize galères de la flotte du roi qui faisaient voile vers Lemnos (*).

XVIII. Il s'embarque à l'instant, va s'emparer de ces galères, et tue Isidore leur commandant; de là il cingle vers les autres qui étaient à l'ancre dans la rade. A son approche les capitaines rangèrent leurs vaisseaux le long du rivage, et combattant de dessus le tillac, ils blessèrent plusieurs soldats de Lucullus. La nature du lieu ne lui permettait pas de les envelopper, et ses galères, toujours agitées par les flots, ne pouvaient pas forcer les vaisseaux ennemis qui étaient solidement appuyés contre la côte. Il découvrit enfin

(*) Ile de la mer Egée, à l'occident de la Mysie et de la Phrygie.

un endroit par où l'on pouvait descendre dans l'île, et y débarqua ses meilleurs soldats, qui, chargeant les ennemis par derrière, en tuèrent un grand nombre, et forcèrent les autres de couper les cables qui attachaient leurs vaisseaux au rivage; mais en s'éloignant de la terre, ces navires se heurtaient, se froissaient les uns les autres, ou allaient donner contre les éperons des galères de Lucullus. Il se fit là un grand carnage, et beaucoup de prisonniers, entre autres ce Marius que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate. Il était borgne, et Lucullus, au moment de l'attaque, avait défendu à ses soldats de tuer aucun borgne, parce qu'il voulait faire mourir Marius avec toute l'ignominie qu'il méritait.

XIX. Lucullus, débarrassé de ces obstacles, se remet sans différer à la poursuite de Mithridate, qu'il espérait trouver encore en Bithynie, gardé comme à vue par Voconius son lieutenant, qu'il avait envoyé à Nicomédie (*), avec des vaisseaux pour s'opposer à sa fuite; mais Voconius ayant perdu beaucoup de temps à se faire initier aux mystères de Samothrace [12] et à célébrer des fêtes, donna le temps à Mithridate

(*) Grande ville de la Bithynie, près les bords de la Propontide.

de s'échapper avec sa flotte, et de fuir à toutes voiles vers le Pont avant le retour de Lucullus. Accueilli dans sa fuite d'une violente tempête, il vit une partie de ses vaisseaux, ou emportés ou coulés à fond; et pendant plusieurs jours toute la côte fut couverte des débris de son naufrage que les vagues y apportaient. Pour lui il montait un vaisseau de charge, que dans une si furieuse tempête les pilotes ne pouvaient approcher du rivage à cause de sa grandeur, ni tenir à la mer, tant il était pesant, et faisait eau de tous côtés. Il prit donc le parti de passer sur un brigantin, et de confier sa personne à des pirates qui, contre toute espérance, et à travers mille dangers, le débarquèrent à Héraclée, ville de Pont. Lucullus, en cette occasion, avait écrit au sénat avec une confiance présomptueuse que les dieux voulurent bien lui pardonner. Le sénat ([13]) avait ordonné qu'on prît du trésor public trois mille talens (*) pour équiper une flotte qui servirait dans cette guerre. Lucullus écrivit pour empêcher l'exécution de ce décret; et dans sa lettre il disait, d'un ton avantageux, que sans tant d'appareil et de dépense, et avec les seuls vaisseaux des alliés, il chasse-

(*) Quinze millions.

rait Mithridate de la mer; il l'avait promis, et il le fit, aidé de la protection des dieux. Cette tempête fut, dit-on, un effet de la vengeance de Diane, qui punit les troupes de Mithridate d'avoir pillé son temple dans la ville de Priapus, et d'en avoir enlevé sa statue (14).

XX. On conseillait à Lucullus de remettre à un autre temps la continuation de la guerre; mais, rejetant ces conseils timides, il traversa la Bithynie et la Galatie, et entra dans le royaume de Pont, où d'abord il éprouva une si grande disette, qu'il se fit suivre par trente mille Galates qui portaient chacun une médimne de blé; mais en pénétrant dans le pays, où tout pliait devant lui, il se trouva dans une telle abondance, que dans son camp un bœuf ne coûtait qu'une drachme(*), et un esclave quatre; pou[r] le reste du butin on en faisait si peu de cas qu'il était ou abandonné ou dissipé, et qu'o[n] ne trouvait rien à vendre, tout le monde étai[t] abondamment pourvu. Dans les courses que fi[t] la cavalerie jusqu'à Thémiscyre, et jusqu'au[x] plaines qu'arrose le Thermodon (15), elle ne s'ar[-] rêtait que le temps nécessaire pour ravager [le] pays; de là les plaintes des soldats contre Lu[-]

(*) Dix-huit sous.

cullus, à qui ils reprochaient de recevoir toutes les villes à composition, et de n'en prendre aucune de force, pour les enrichir du pillage : « Aujourd'hui même, disaient-ils, cette ville « d'Amisus, si florissante et si riche, qu'il se- « rait si facile de prendre, pour peu qu'on « voulût en presser le siége, il nous fait passer « tranquillement le long de ses murailles, et « nous traîne dans les déserts des Tibaréniens « et des Chaldéens ([16]), pour combattre Mi- « thridate. »

XXI. Lucullus ne donnait aucune attention à ces plaintes; il les méprisait même, ne se doutant point que ses soldats pussent jamais se porter à ce degré de fureur qu'ils firent éclater dans la suite. Il se justifiait plutôt auprès de ceux qui, l'accusant de lenteur, le blâmaient de s'arrêter trop long-temps devant des bourgs et des villes de nulle importance, et de laisser cependant Mithridate se fortifier. « C'est préci- « sément, leur disait-il, ce que je veux; je m'ar- « rête à dessein pour lui donner le temps d'aug- « menter encore ses forces, de rassembler une « armée nombreuse qui lui donne la confiance « de nous attendre, et de ne pas fuir à mesure « que nous approchons. Ne voyez-vous pas « qu'il y a derrière lui un désert immense? Près

« de lui est le Caucase (*), et plusieurs hautes
« montagnes capables de cacher et de receler
« dix mille rois qui voudraient éviter de combattre ? Du pays des Cabires, il n'y a que
« quelques journées de chemin jusqu'en Arménie, où tient sa cour Tigrane, ce roi des
« rois, qui possède une si grande puissance,
« qu'il enlève l'Asie aux Parthes, qu'il transporte des villes grecques jusque dans la Médie, qu'il a soumis la Palestine et la Syrie (17),
« détruit les successeurs de Séleucus, et emmené leurs femmes et leurs filles captives : il est
« l'allié, le gendre de Mithridate ; lorsqu'il
« l'aura reçu comme suppliant, pensez-vous
« qu'il l'abandonnera, et qu'il ne vous fera pas
« la guerre ? En nous hâtant de chasser Mithridate, nous courons risque d'attirer sur nous
« Tigrane, qui depuis long-temps cherche un
« prétexte pour nous attaquer, et qui n'en pourrait avoir de plus honnête que de secourir un
« roi, son allié, qu'il verrait réduit à implorer
« son assistance. Devons-nous procurer nous-mêmes à Mithridate cet avantage ? devons-nous lui enseigner ce qu'il ignore ? lui apprendre à qui il doit se joindre pour nous faire la

(*) Longue chaîne de montagnes entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne.

« guerre? devons-nous enfin le forcer malgré « lui à une démarche qu'il croit honteuse, à « s'aller jeter entre les bras de Tigrane? Ne « faut-il pas plutôt lui donner le temps de ras- « sembler assez de ses propres forces pour qu'il « reprenne confiance, afin que nous ayons à com- « battre les Colchiens, les Tibaréniens et les « Cappadociens, plutôt que les Arméniens et « les Médes? »

XXII. D'après ces vues, Lucullus s'arrêta long-temps devant la ville d'Amisus, dont il ne pressait point le siége. Quand l'hiver fut passé, il en laissa la conduite à Muréna, et marcha contre Mithridate, qui, campé dans le pays des Cabires, avait formé le plan d'y attendre les Romains, avec une armée de quarante mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, dans lesquels il avait la plus grande confiance. Il passa donc le fleuve Lycus (*), et présenta la bataille à Lucullus. Il y eut d'abord quelques escarmouches de cavalerie, dans lesquelles les Romains prirent la fuite. Pomponius, officier de réputation, fut blessé, pris et conduit à Mithridate, qui, le voyant très mal de ses blessures, lui dit : « Si je te fais guérir, deviendras-

(*) Qui prend sa source près de la ville de Cabires, et se jette dans l'Iris.

« tu mon ami? — Oui, lui répondit Pomponius, « si vous faites la paix avec les Romains; sinon « je resterai votre ennemi. » Mithridate admira son courage, et ne l'en traita pas plus mal. Lucullus craignait de tenir la plaine, parce que les ennemis lui étaient supérieurs en cavalerie; d'un autre côté il n'osait se risquer dans le chemin des montagnes, qui était long, couvert de bois et difficile. Dans l'incertitude où il était, on lui amena quelques Grecs qu'on avait trouvés par hasard dans une caverne où ils s'étaient retirés. Artémidore, le plus âgé d'entre eux, s'offrit à conduire les Romains dans un lieu très sûr pour un camp, et protégé par un fort qui dominait la ville de Cabires. Lucullus, se fiant à sa parole, fit allumer beaucoup de feux dans son camp, et en partit dès que la nuit fut venue. Il passa les détroits sans accident, et s'établit dans le fort, où le lendemain les ennemis l'aperçurent au-dessus d'eux, distribuant son armée en différens postes très avantageux pour combattre quand il le jugerait à propos, et où il ne pouvait jamais être forcé tant qu'il voudrait ne pas en sortir. Ni Lucullus ni Mithridate n'étaient encore décidés à risquer la bataille, lorsque des soldats de l'armée du roi s'étant mis à poursuivre un cerf qu'ils avaient lancé par hasard, quelques soldats romains al-

lèrent au devant d'eux pour leur couper le chemin. Les deux partis ayant envoyé successivement de nouveaux secours, il s'engagea un véritable combat dans lequel les troupes du roi eurent enfin l'avantage. Les Romains qui, de leurs retranchemens, virent fuir leurs camarades, en furent affligés, et courant à Lucullus, ils le supplièrent de les mener à l'ennemi, et de donner le signal de la bataille. Lucullus, qui voulut leur apprendre de quel poids est, dans un danger imminent, la présence et la vue d'un général expérimenté, leur ordonne de se tenir tranquilles : il descend lui-même dans la plaine, court au-devant des fuyards, commande aux premiers qu'il a joints de s'arrêter, et de retourner avec lui au combat. Ils obéissent, et tous les autres, à leur exemple, se ralliant autour de leur général, mettent facilement en fuite les ennemis, et les poursuivent jusque dans leur camp. Lucullus, rentré dans le sien, fit subir aux fuyards l'ignominie prescrite par la discipline romaine : ils furent condamnés à creuser, en simple tunique et sans ceinture, un fossé de douze pieds en présence de leurs camarades.

XXIII. Mithridate avait dans son armée un prince des Dardariens, peuple barbare qui habite les environs des Palus Méotides (18). Il se

nommait Oltachus ; c'était l'homme le plus hardi et le plus adroit pour les coups de main, d'une prudence consommée dans la conduite des grandes affaires, aimable d'ailleurs dans le commerce de la vie, et surtout bon courtisan. Il s'était élevé, entre lui et les autres princes de sa nation, une sorte de jalousie et de rivalité sur le premier rang d'honneur ; et pour supplanter ses rivaux, il promit un jour à Mithridate d'exécuter le coup le plus hardi : c'était de tuer Lucullus. Le roi approuva fort son projet ; et pour lui en faciliter le moyen, en lui fournissant un prétexte de ressentiment, il lui fit exprès en public plusieurs outrages. Oltachus se rendit à cheval auprès de Lucullus, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction : car il était déjà célèbre dans le camp des Romains. Il le mit bientôt à l'épreuve, en lui donnant diverses commissions qui donnèrent lieu à Lucullus d'admirer sa prudence et son courage ; il ne tarda pas à être admis à la table du général, et appelé à tous ses conseils. Quand il crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses écuyers de mener son cheval hors du camp ; et lui-même, à l'heure de midi, pendant que ses soldats dormaient ou prenaient du repos, il alla à la tente du général, persuadé que sa familiarité connue avec Lucullus, et l'affaire

importante qu'il dirait avoir à lui communiquer, lui en rendraient l'entrée libre et facile. En effet, il y serait entré sans obstacle, et aurait exécuté son dessein, si le sommeil, qui a perdu tant de généraux, n'eût sauvé Lucullus. Il dormait fort heureusement; et Ménédème, un de ses valets-de-chambre, qui gardait la porte, dit à Oltachus qu'il arrivait fort mal à propos; que Lucullus, accablé de veilles et de fatigues, ne venait que de s'endormir. Oltachus ne voulut pas se retirer, et dit au valet-de-chambre qu'il entrerait malgré lui, parce que l'affaire qu'il avait à communiquer à Lucullus était la plus importante et la plus pressée. Ménédème lui répondit tout en colère qu'il n'y avait rien de plus pressé ni de plus important que la santé de Lucullus; et en même temps il le repoussa rudement de ses deux mains. Oltachus, craignant que cette affaire ne le fît découvrir, sortit du camp; et montant à cheval, il s'en retourna au camp de Mithridate, sans avoir exécuté son dessein. Ainsi, dans les affaires comme dans les remèdes, c'est l'à-propos qui donne la vie ou la mort.

XXIV. Peu de jours après, Lucullus détacha Sornatius, un de ses capitaines, avec dix cohortes, pour aller chercher des vivres. Poursuivi par Ménandre, un des généraux de Mithridate,

il s'arrête, charge les ennemis, les met en fuite et en fait un grand carnage. Un autre jour Lucullus ayant envoyé Adrianus avec un détachement plus considérable, pour amener dans son camp des provisions abondantes, Mithridate, qui ne voulut pas perdre cette occasion, détacha Ménemachus et Myron avec un corps nombreux de cavalerie et de gens de pied, qui tous, à l'exception de deux, furent taillés en pièces. Mithridate dissimula cette perte: il dit qu'elle n'avait pas été considérable, et qu'elle venait uniquement de l'inexpérience des généraux. Mais Adrianus, à son retour, passa le long du camp des ennemis avec ostentation, conduisant un grand nombre de chariots chargés de blé et de dépouilles. Cette vue ayant découragé Mithridate, et jeté la consternation dans l'âme des soldats, on prit la résolution de ne plus rester dans ce poste.

XXV. Les courtisans commencèrent par envoyer devant leurs bagages, et pour le faire plus à leur aise, ils empêchaient les soldats de passer. Ceux qui se voyaient poussés et foulés aux portes entrèrent en fureur et se mirent à piller les équipages, à tuer même ceux à qui ils appartenaient. Doryalus, un des généraux, fut massacré pour une cotte d'armes de pourpre qu'il portait. Herméus, le sacrificateur, fut

foulé aux pieds à la porte du camp. Mithridate lui-même sortit, entraîné par la foule, sans avoir auprès de lui un seul valet ni un seul écuyer; il ne put pas même avoir un cheval de son écurie; ce ne fut que long-temps après que Ptolémée, un de ces eunuques, l'ayant vu emporté par ces flots de fuyards, descendit de son cheval et l'y fit monter. Déjà les Romains étaient fort près de lui; et ce ne fut pas faute de vitesse qu'ils le manquèrent, car ils avaient presque la main sur lui; la seule avarice des soldats leur enleva cette proie, qu'ils poursuivaient depuis si long-temps à travers tant de combats et de dangers; et elle priva Lucullus du prix le plus glorieux de ses victoires. Déjà ils saisissaient le cheval que montait le roi, lorsqu'un des mulets qui portaient son or s'étant trouvé entre eux et lui, soit par hasard, soit que Mithridate l'eût fait mettre à dessein devant ceux qui le poursuivaient, ils se mirent à piller l'or et à se battre les uns contre les autres; ce qui donna à Mithridate le temps de se sauver. Ce ne fut pas le seul tort que fit à Lucullus l'avarice de ses soldats. Callistrate, premier secrétaire du roi, ayant été fait prisonnier, Lucullus avait ordonné qu'on le menât au camp: ceux qui le conduisaient s'étant aperçus qu'il avait cinq cents pièces d'or dans sa ceinture, le mas-

sacrèrent pour les lui voler. Cependant Lucullus abandonna à ces hommes avides le pillage du camp.

XXVI. Cette déroute rendit Lucullus maître de la ville de Cabires et de plusieurs forteresses, où il trouva de grands trésors, et des prisons remplies de Grecs et de princes proches parens du roi, qu'on y tenait renfermés. Ils se regardaient comme morts depuis long-temps, et ils crurent moins obtenir de la bonté de Lucullus la liberté et le salut, qu'une résurrection et une seconde vie. On y prit aussi une sœur de Mithridate, nommée Nyssa, et cette captivité fit son salut : car les autres sœurs et les autres femmes de ce prince, qui se croyaient le plus loin du danger, et fort tranquilles à Pharnacie (19), où il les avait envoyées, périrent misérablement. Mithridate, dans sa fuite, leur envoya l'eunuque Bacchides, avec ordre de les faire mourir. Parmi elles étaient Roxane et Statira, deux sœurs de Mithridate, âgées de quarante ans, et qui n'avaient pas été mariées, avec deux de ses femmes, qui étaient Ioniennes, Bérénice de Chio et Monime de Milet. Celle-ci s'était fait la plus grande réputation dans la Grèce, depuis qu'elle avait refusé quinze mille pièces d'or que Mithridate lui avait envoyées pour la séduire ; elle refusa de l'écouter jusqu'à

ce qu'il eût consenti à l'épouser, et qu'il l'eût déclarée reine en lui envoyant le diadème. Mais depuis ce mariage, elle avait passé tous ses jours dans la tristesse, déplorant une beauté funeste qui, sous le nom d'un époux, lui avait donné un maître; qui, au lieu d'une société conjugale dans la maison de son mari, la faisait gémir dans une prison, sous la garde de barbares, où, reléguée loin de la Grèce, n'ayant eu qu'en songe les biens dont on lui avait donné l'espérance, elle avait perdu les biens véritables dont elle jouissait dans sa patrie. Bacchides étant venu leur porter l'ordre de mourir de la manière qui leur paraîtrait la plus prompte et la moins douloureuse, Monime détacha son diadème, et l'ayant noué autour de son cou pour se pendre, il se rompit : « Funeste bandeau! s'écria-t-elle, tu ne me rendras pas « même ce triste service? » Et le jetant loin d'elle avec mépris, elle présenta la gorge à Bacchides. Bérénice se fit apporter une coupe de poison; et sa mère, qui était présente, lui ayant demandé de la partager, elles en burent toutes deux. La portion qu'en prit la mère, qui était déjà affaiblie par la vieillesse, suffit pour la faire périr; mais Bérénice, qui n'en avait pas pris une quantité suffisante, était long-temps à mourir. Comme elle luttait contre la mort.

et que Bacchides pressait, elle fut étranglée. Des deux sœurs Roxane et Statira, la première, dit-on, avala du poison, en accablant Mithridate de malédictions et d'injures : Statira ne se permit pas une imprécation ni une seule parole qui fût indigne de sa naissance ; au contraire il remercia son frère de ce qu'ayant tant à craindre pour lui-même, il ne les avait pas oubliées, et avait pourvu à leur procurer une mort libre, qui les mît à l'abri de tous les outrages.

XXVII. Lucullus, naturellement doux et humain, fut vivement affligé de ces morts cruelles. Il continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où, d'après la certitude qu'il eut que ce prince y avait passé quatre jours auparavant pour se retirer en Arménie auprès de Tigrane, il retourna sur ses pas, soumit les Chaldéens et les Tibaréniens, conquit la petite Arménie, dont il réduisit les forteresses et les villes, envoya Appius vers Tigrane pour lui redemander Mithridate, et revint devant Amisus, toujours assiégée par ses troupes. Callimaque, qui commandait dans la ville, était seul cause de la longue durée de ce siége : son habileté à inventer des machines de guerre, sa fécondité en stratagèmes et en ruses, pour la défense des places, nuisaient

beaucoup aux Romains. Il en fut bien puni dans la suite; mais alors Lucullus usa aussi d'un stratagème dont Callimaque fut la dupe. A l'heure qu'il avait accoutumé de retirer ses troupes pour leur donner du repos, il les mena brusquement à l'assaut, et se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque ne pouvant plus défendre la ville, l'abandonna et y mit le feu, soit qu'il enviât aux Romains le moyen de s'enrichir par le pillage, soit qu'il voulût assurer sa fuite; car personne ne songeait à ceux qui s'embarquaient pour échapper aux ennemis : mais dès que les flammes eurent gagné les murailles, les Romains se préparèrent à piller la ville.

XXVIII. Lucullus, vivement touché de voir périr ainsi une ville si considérable, tenta de la secourir par-dehors, et exhorta ses troupes à éteindre le feu; mais personne n'obéissait; tous les soldats frappant sur leurs armes, demandaient à grands cris le pillage. Lucullus fut donc forcé de le leur abandonner, espérant du moins qu'il garantirait la ville de l'incendie. Mais ses soldats firent le contraire de ce qu'il espérait : en cherchant partout avec des torches allumées pour porter la lumière dans les lieux les plus retirés, ils brûlèrent eux-mêmes la plupart des maisons. Lucullus y entra le lendemain, et ce spectacle lui arracha des larmes: « J'avais,

« dit-il à ses amis, regardé toujours Sylla comme « un des hommes les plus heureux ; mais c'est « surtout aujourd'hui que j'admire son bon- « heur. Il a voulu et a pu sauver Athènes ; et « moi, quand je veux l'imiter, la fortune ne « me laisse que la réputation de Mummius. » Il fit pourtant tout ce qui lui était possible pour réparer le désastre de cette ville. Heureusement une pluie abondante qui, par un coup de la providence, survint au moment où elle fut prise, éteignit le feu. Lui-même, pendant le séjour qu'il y fit, releva une grande partie des édifices que le feu avait consumés; il recueillit ceux des Amiséniens qui avaient pris la fuite, y établit les Grecs qui voulurent s'y fixer, et leur attribua un territoire de cent vingt stades (*). Amisus était une colonie des Athéniens, qui l'avaient fondée dans le temps de leur plus grande puissance, lorsqu'ils étaient maîtres de la mer. C'est pourquoi presque tous ceux qui fuyaient la tyrannie d'Aristion se retiraient à Amisus, où ils jouissaient du droit de bourgeoisie. Mais ils n'avaient fui leurs malheurs domestiques que pour tomber dans les maux d'un peuple étranger. Tous ces Athéniens réfugiés, qui avaient échappé aux accidens du siége, reçurent chacun

(*) Six lieues.

de Lucullus un vêtement propre et deux cents drachmes(*) pour retourner dans leur pays. Le grammairien Tyrannion fut un des prisonniers athéniens; Muréna le demanda à Lucullus, et l'ayant obtenu, il l'affranchit. C'était faire un bien mauvais usage du présent de Lucullus, qui, en le lui donnant, n'avait pas voulu qu'un homme si savant fût d'abord fait esclave, et ensuite affranchi: le don de cette liberté fictive lui enlevait sa liberté naturelle. Au reste ce ne fut pas la seule occasion où Muréna fit voir combien il était éloigné de la généreuse honnêteté de son général.

XXIX. D'Amisus, Lucullus passa en Asie; il voulut profiter du loisir que lui laissait la guerre pour faire goûter à cette province les avantages de la justice et des lois, dont la longue privation avait prolongé ces malheureuses villes dans une foule de maux inexprimables. Ravagées, réduites en servitude par la rapacité des usuriers et des fermiers, leurs habitans étaient forcés en particulier de vendre leurs plus beaux jeunes gens et leurs filles encore vierges, tandis que les villes vendaient en commun les offrandes consacrées dans leurs temples, les tableaux, les statues des dieux; et si tout cela ne suffisait

(*) 180 livres.

point, leurs malheureux citoyens étaient adjugés pour esclaves à leurs créanciers. Ce qu'ils souffraient avant de tomber ainsi dans l'esclavage était encore plus cruel : ce n'étaient que tortures, que prisons, que chevalets, que stations en plein air, où, pendant l'été, ils étaient brûlés par le soleil, et, pendant l'hiver, enfoncés dans la fange ou dans la glace. Au prix de ces traitemens barbares, la servitude même était un soulagement et un repos. Lucullus eut bientôt délivré de toutes ces injustices ceux qui en étaient les victimes : il fixa d'abord l'intérêt de l'argent à un pour cent par mois, et défendit de ne rien exiger au-delà ; en second lieu il abolit toute usure qui surpassait le capital ; troisièmement, et ce fut le point principal, il établit que les créanciers percevraient le quart du revenu des débiteurs, et que celui qui aurait accru le capital de l'intérêt perdrait l'un et l'autre. Par ces réglemens, toutes les dettes furent acquittées en moins de quatre ans, et les biens-fonds, étant libérés, retournèrent à leurs propriétaires. Ces dettes, communes à toute la province, étaient la suite de la taxe de vingt mille talens (*) que Sylla avait imposée sur l'Asie ; elle les avait payés au moins

(*) Cent millions.

deux fois, et les usuriers, en accumulant usures sur usures, les avaient fait monter à plus de cent vingt mille talens (*). Ces hommes avides regardant les réductions auxquelles Lucullus les avait soumis comme la plus grande injustice qu'il eût pu leur faire, jetèrent les hauts cris à Rome, et se confiant dans le crédit énorme qu'ils avaient comme créanciers de la plupart de ceux qui gouvernaient, ils suscitèrent à force d'argent quelques démagogues pour déclamer contre lui; mais Lucullus trouvait un dédommagement de leurs plaintes dans l'amour des peuples qui jouissaient de ses bienfaits, et dans l'intérêt que lui témoignaient les autres provinces qui enviaient le bonheur de l'Asie, à qui le sort avait donné un gouverneur si humain.

XXX. Cependant Appius Clodius, celui qui avait été envoyé vers Tigrane, et qui était frère de la femme de Lucullus, eut d'abord pour guides des barbares, sujets du roi, qui, sans aucune nécessité, lui firent faire, par la Haute-Asie, un détour de plusieurs journées qui l'éloignait du but de son voyage. Enfin, un de ses affranchis, Syrien de nation, lui ayant enseigné le vrai chemin, il renvoya ces guides barbares, quitta cette route si longue et si tortueuse, et ayant en très

(*) Six cents millions.

peu de jours passé l'Euphrate, il arriva à Antioche de Daphné(20). Il reçut l'ordre d'y attendre Tigrane, qui était alors absent et occupé à soumettre quelques villes de la Phénicie. Appius profita de ce délai pour attirer au parti des Romains plusieurs princes du pays qui n'obéissaient qu'à regret à Tigrane. De ce nombre était Zarbiénus, roi de la Gordyenne (21). Il reçut des députés que lui envoyèrent secrètement plusieurs villes nouvellement subjuguées par Tigrane, leur promit le secours de Lucullus, et les engagea cependant à ne pas remuer encore. La domination des Arméniens était insupportable aux Grecs ; mais rien ne les révoltait plus que l'orgueil et l'arrogance de Tigrane ; ses prospérités l'avaient rendu si fier et si dédaigneux, qu'il croyait que tout ce que les hommes estiment et admirent le plus non seulement était à lui, mais n'était fait que pour lui.

XXXI. Des espérances les plus faibles, et des moyens les plus méprisables, il était parvenu à dompter plusieurs nations, à rabaisser, plus que n'avait pu le faire encore aucun autre prince, la puissance des Parthes, à remplir la Mésopotamie de Grecs qu'il y avait transportés de la Cilicie et de la Cappadoce. Il avait tiré de leur pays les Arabes scénites (22), et les avait établis dans son voisinage pour s'en servir dans le com-

merce. Entre un grand nombre de rois qui, vivant à sa cour, le servaient comme des esclaves, il y en avait quatre qu'il tenait toujours auprès de sa personne, comme ses huissiers ou ses gardes; toutes les fois qu'il sortait à cheval, ils couraient à pied devant lui, vêtus d'une simple tunique; et lorsqu'il donnait audience, ils se tenaient debout autour de son trône, les mains entrelacées l'une dans l'autre: posture humiliante qui passe pour l'aveu le plus formel de la servitude, pour une déclaration solennelle du renoncement à sa liberté, de l'abandon qu'on a fait à son seigneur de toute sa personne, et de la disposition où l'on est de tout souffrir plutôt que de rien entreprendre. Appius, que cette pompe de théâtre n'avait ni frappé ni intimidé, lui dit sans aucun détour, dès sa première audience, qu'il était venu pour emmener Mithridate, qui était dû aux triomphes de Lucullus, ou, s'il le refusait, pour lui déclarer la guerre à lui-même. Tigrane eut beau vouloir prendre sur lui pour entendre ce discours avec un visage ouvert et riant, tous ceux qui étaient près de lui s'aperçurent aisément de l'altération que lui causait la liberté avec laquelle ce jeune homme venait de lui parler; c'était sûrement la première parole libre qu'il entendait depuis un règne, ou plutôt depuis une tyrannie de vingt-

cinq ans. Il répondit à Appius qu'il ne lui livrerait pas Mithridate, et que si les Romains lui déclaraient la guerre, il saurait se défendre. Irrité contre Lucullus, qui dans sa lettre lui donnait simplement le titre de roi, et non celui de roi des rois, il ne lui donna pas dans sa réponse le titre de général. Il envoya cependant à Appius des présens magnifiques, et comme cet officier les refusa, il lui en renvoya de plus magnifiques encore. Appius ne voulant pas qu'il pût croire que c'était par un sentiment particulier de haine qu'il les refusait, ne prit qu'une coupe, renvoya tous les autres présens, et se hâta d'aller rejoindre son général.

XXXII. Jusque là Tigrane n'avait pas même daigné ni voir Mithridate ni lui parler : il avait traité avec autant de mépris que d'arrogance son propre beau-père, un roi qui venait de perdre un si grand empire, et le tenant très éloigné de lui, il le faisait garder, en quelque sorte, comme prisonnier dans des lieux marécageux et malsains : mais alors il le fit venir à sa cour, et lui prodigua des témoignages d'honneur et de bienveillance. Ils eurent seuls, dans le palais, une conversation très secrète qui guérit les soupçons qu'ils avaient l'un contre l'autre, mais qui fit le malheur de leurs amis, sur qui ils en rejetèrent la faute. De ce nombre fut Métro-

dore de Scepsis (23), homme d'une éloquence agréable et d'une grande érudition, qui était si avant dans l'amitié de Mithridate, qu'on l'appelait le père du roi. Ce prince l'avait envoyé à la cour de Tigrane pour lui demander du secours contre les Romains : « Mais vous, Mé« trodore, lui avait dit Tigrane, que me con« seillez-vous? » Métrodore, soit qu'il n'eût réellement en vue que l'intérêt de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli dans ses états, lui répondit : « Comme ambassadeur, « je vous exhorte à secourir le roi; comme vo« tre conseil, je vous dis de n'en rien faire. » Tigrane fit part à Mithridate de ce conseil, ne croyant pas qu'il dût en arriver rien de funeste à Métrodore; mais sur-le-champ il fut mis à mort. Tigrane se repentit de cette confidence, non qu'elle eût été la vraie cause de la mort du philosophe; elle ne fit que donner la dernière impulsion à la haine que Mithridate avait déjà conçue contre lui; il lui en voulait depuis longtemps, comme on le reconnut ensuite par des papiers secrets qu'on prit dans le cabinet de Mithridate, et parmi lesquels il s'en trouva un où la mort de Métrodore était résolue. Tigrane le fit enterrer avec une grande magnificence, et n'épargna rien pour honorer les funérailles d'un homme qu'il avait trahi vivant. Il mourut aussi

dans ce temps-là, à la cour de Tigrane, un orateur nommé Amphicratès; car je dois faire mention de lui comme Athénien. Banni d'Athènes, il se retira, dit-on, à Séleucie, sur le Tigre(*). Les habitans de cette ville l'ayant prié de leur enseigner la rhétorique, il leur répondit avec une arrogance de sophiste que le plat était trop petit pour le dauphin (24). Il quitta Séleucie, et se retira auprès de Cléopâtre, fille de Mithridate, et femme de Tigrane. Il se rendit bientôt suspect; et sur la défense qui lui fut faite d'avoir aucun commerce avec les Grecs, il se laissa mourir de faim. Cléopâtre lui fit aussi de magnifiques obsèques. Son tombeau est près d'un lieu appelé Sapha.

XXXIII. Lucullus, en procurant la paix à l'Asie par ses sages règlemens, n'avait pas négligé les jeux et les plaisirs honnêtes. Pendant son séjour à Ephèse, il donna des spectacles aux villes, en faisant célébrer ses victoires par des fêtes brillantes, par des exercices gymnastiques et par des combats de gladiateurs. Les villes, à leur tour, célébrèrent, pour lui faire honneur, des fêtes qu'elles appelèrent Lucullienne, et lui donnèrent surtout des témoignages d'une affection sincère, bien plus flatteuse

(*) Bâtie par Séleucus Nicanor.

que tous les honneurs. Le retour d'Appius ayant convaincu Lucullus qu'il fallait faire la guerre à Tigrane, il reprit la route du Pont, et s'étant mis à la tête de ses troupes, il assiégea Sinope, ou plutôt les Ciliciens qui la tenaient pour le roi, et qui, à l'approche de Lucullus, massacrèrent la plupart des Sinopiens, et s'enfuirent la nuit, après avoir mis le feu à la ville. Lucullus, instruit de leur retraite, entre dans la ville, passe au fil de l'épée huit mille de ces Ciliciens qu'on y avait laissés, rend aux habitans tous leurs biens, et ne néglige rien pour sauver la ville. Il y fut surtout déterminé par une vision qu'il avait eue pendant son sommeil, et dans laquelle il crut voir un homme qui s'approcha de lui : « Lucullus, lui dit-il, avance encore un peu, Autolycus vient pour s'aboucher avec toi. » A son réveil, il ne savait comment expliquer cette vision; il prit la ville le même jour; et comme il poursuivait les Ciliciens qui s'enfuyaient par mer, il vit sur le rivage une statue renversée que les Ciliciens avaient voulu emporter, mais qu'ils n'avaient pas eu le temps de charger sur leurs vaisseaux : c'était un des plus beaux ouvrages du statuaire Sthénis. Quelqu'un lui dit que c'était la statue d'Autolycus, fondateur de Sinope. On raconte que cet Autolycus, fils de Dimachus, fut un des

héros qui accompagnèrent Hercule à son départ de la Thessalie pour l'expédition contre les Amazones: qu'en revenant de ce voyage avec Démoléon et Phlogius, son vaisseau donna contre un écueil de la Chersonèse nommé Pédalium, et s'y brisa. Autolycus s'étant sauvé avec ses armes et ses compagnons, aborda à la ville de Sinope, et l'enleva aux Syriens qui l'occupaient alors. Ces Syriens descendaient, dit-on, de Syrus, fils d'Apollon et de la nymphe Sinope, fille d'Asopus. Ce récit rappela à Lucullus l'avis que Sylla donne dans ses Commentaires, de ne rien tenir pour plus certain et plus digne de foi que les avertissemens que l'on reçoit en songe.

XXXIV. Lucullus ayant appris que Mithridate et Tigrane étaient tout près d'entrer dans la Lycaonie et la Cilicie pour se saisir les premiers de l'Asie, admira la conduite de cet Arménien (*), qui, voulant faire la guerre aux Romains, ne s'était pas uni à Mithridate lorsque ce prince jouissait de toute sa puissance, et après avoir laissé affaiblir et presque détruire ses forces, entreprenait cette guerre sur les plus fragiles espérances, et se précipitait à sa perte en s'appuyant sur un roi qui n'avait pu

(*) Tigrane.

se soutenir lui-même. Mais lorsque Macharès, fils de Mithridate, lui eut envoyé une couronne d'or du prix de mille pièces, en le priant de lui donner le titre d'ami et d'allié des Romains, Lucullus, regardant cette démarche comme la fin de la première guerre, laissa Sornatius avec six mille hommes pour veiller aux affaires du Pont; et lui, à la tête de douze mille hommes de pied et d'un peu moins de trois mille chevaux, se mit en marche pour aller commencer contre Tigrane une seconde guerre. On regarda de sa part comme l'entreprise la plus téméraire, la plus dépourvue de sagesse, que d'aller se jeter ainsi au milieu de tant de nations belliqueuses et de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines immenses, coupées par des rivières profondes, environnées de montagnes toujours couvertes de neige. Ses soldats, peu accoutumés à une discipline sévère, ne le suivaient qu'à regret, et étaient tout près de se révolter. A Rome, les démagogues se déchaînaient contre lui; ils assuraient que ce n'était pas pour l'intérêt de la république qu'il courait ainsi d'une guerre à une autre, mais afin de ne jamais poser les armes, d'avoir toujours à commander, et de faire servir les dangers publics à l'augmentation de sa fortune.

Ils réussirent enfin, avec le temps, à faire rappeler Lucullus.

XXXV. Cependant il marchait à grandes journées, sans jamais s'arrêter. Arrivé sur le bord de l'Euphrate, il le trouva grossi par les pluies de l'hiver, et plus rapide que de coutume; il vit avec chagrin la perte de temps et l'embarras qu'il allait éprouver pour rassembler des barques et construire des radeaux; mais sur le soir les eaux commencèrent à se retirer, et elles diminuèrent si fort pendant la nuit, que le lendemain le fleuve était rentré dans son lit. Les naturels du pays ayant vu s'élever au milieu du fleuve de petites îles autour desquelles l'eau semblait dormir, adorèrent Lucullus comme un dieu. Ce prodige, qui arrivait très rarement, leur fit croire que l'Euphrate s'était soumis à lui volontairement; qu'il avait adouci et, pour ainsi dire, apprivoisé ses eaux, pour lui procurer un passage aussi prompt que facile. Lucullus, saisissant l'occasion, fit passer aussitôt son armée, et à peine il fut à l'autre bord, qu'il eut le signe le plus favorable. Il paissait sur cette rive de l'Euphrate des génisses consacrées à Diane Persienne, divinité singulièrement honorée par les barbares qui habitent au-delà de ce fleuve. Ils ne se servent de ces génisses que pour les sacrifices qu'ils offrent

à la déesse; tout le reste du temps elles errent en liberté dans les prairies, portant sur leur front l'empreinte de la déesse, qui est une torche allumée. Quand on en a besoin pour les sacrifices, il n'est pas facile de les prendre, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on en vient à bout. Lorsque l'armée romaine eut passé l'Euphrate, une de ces génisses monta sur une roche qu'on croit consacrée à Diane, s'y arrêta, et baissant la tête, comme font celles qui sont attachées, elle se présenta à Lucullus pour être immolée; il l'immola, et sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate pour son heureux passage.

XXXVI. Ce jour-là, il campa sur le rivage; le lendemain et les jours suivans, il pénétra dans le pays par la Sophène, sans causer aucun dommage à ceux qui venaient se rendre à lui et qui recevaient avec plaisir ses troupes. Un jour ses soldats voulaient s'emparer d'un château qu'on disait contenir de grandes richesses. Lucullus les arrêta, et leur montrant de loin le mont Taurus : « Voilà, leur dit-il, le château qu'il nous « faut plutôt prendre: les richesses qu'il ren- « ferme seront le prix des vainqueurs. » En disant ces mots, il hâte sa marche, passe le Tigre, et se jette dans l'Arménie. Le premier qui vint apporter à Tigrane la nouvelle de l'approche de Lucullus n'eut pas à s'en féliciter; il la

paya de sa tête. Personne depuis n'osa lui en parler ; il resta parfaitement tranquille, ignorant que le feu ennemi l'environnait de toutes parts, et écoutant les propos flatteurs de ses courtisans, qui lui disaient qu'il faudrait que Lucullus fût un grand général pour oser l'attendre à Éphèse, et ne pas s'enfuir précipitamment de l'Asie quand il verrait tous ces milliers d'ennemis : tant il est vrai que, comme tous les tempéramens ne peuvent pas porter beaucoup de vin, de même tous les esprits ne sauraient porter une grande prospérité sans que leur raison en soit troublée. Mithrobazane fut le premier de ses amis qui osa enfin lui dire la vérité ; et il ne fut pas non plus bien payé de sa franchise, car sur-le-champ Tigrane l'envoya contre Lucullus à la tête de trois mille chevaux et d'un corps nombreux d'infanterie, avec ordre d'amener le général en vie, et de passer sur le ventre à tout le reste. Lucullus était déjà campé avec une partie de ses troupes, et les autres arrivaient à la file, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter que les barbares approchaient. Il craignit que s'ils l'attaquaient avant que toute son armée fût réunie et en ordre de bataille, ils ne la missent en désordre. Il resta donc dans son camp pour le fortifier, et détacha Sextilius, un de ses lieute-

nans, avec seize cents chevaux et un peu plus d'infanterie, soit légère, soit pesamment armée. Il lui ordonna de s'arrêter dès qu'il serait près de l'ennemi, et d'attendre qu'il lui eût envoyé dire que les retranchemens étaient achevés. Sextilius avait compté exécuter cet ordre; mais provoqué avec audace par Mithrobazane, il fut forcé d'en venir aux mains. Le combat s'étant engagé, Mithrobazane périt en combattant avec courage. Ses troupes, bientôt mises en déroute, furent taillées en pièces, à l'exception d'un petit nombre qui se sauvèrent.

XXXVII. A cette nouvelle, Tigrane abandonne Tigranocerte (*), ville très considérable, qu'il avait bâtie lui-même, et il se retira sur le mont Taurus, afin d'y rassembler toutes ses forces. Lucullus, pour ne pas lui en laisser le temps, envoie d'un côté Muréna couper les troupes qui allaient joindre Tigrane, et de l'autre Sextilius arrêter un corps nombreux d'Arabes qui se rendaient auprès de ce prince. Muréna, s'étant mis à la poursuite de Tigrane, saisit le moment où il entrait dans une vallée étroite, rude et difficile pour une grande armée, et donna sur lui si brusquement, que Tigrane prit la fuite, abandonnant tous ses ba-

(*) Grande ville d'Arménie.

gages. Il périt à cette attaque un grand nombre d'Arméniens, et l'on y fit encore plus de prisonniers. Lucullus, encouragé par ces succès, lève son camp, marche à Tigranocerte, et en forme le siége. Cette ville était remplie de Grecs que Tigrane y avait transportés de la Cilicie, et de barbares qui avaient éprouvé le même sort, d'Adiabéniens (25), d'Assyriens, de Gordyéniens et de Cappadociens, dont il avait détruit les villes, et qu'il avait forcés de s'établir dans sa nouvelle ville. D'ailleurs elle regorgeait de richesses et d'ornemens de toute espèce; tous les habitans, les simples particuliers comme les grands, s'étaient piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer à augmenter et à embellir la ville capitale. Lucullus, par cette raison, en pressait vivement le siége, persuadé que Tigrane ne souffrirait pas qu'il le continuât tranquillement, et que la colère lui faisant changer de résolution, le déterminerait à combattre. Sa conjecture se trouva vraie. Cependant Mithridate l'en dissuadait; chaque jour il lui envoyait des courriers, lui écrivait des lettres pour le détourner de combattre, et lui conseillait de tenir seulement sa cavalerie en campagne pour couper les vivres à Lucullus. Taxile, que Mithridate lui avait envoyé, et qui était resté dans son camp, le conjurait aussi d'évi-

ter, de fuir les armes invincibles des Romains.

XXXVIII. Il reçut d'abord assez patiemment tous ces avis; mais quand les Arméniens et les Gordyéniens furent venus le joindre avec leurs troupes, quand les rois des Mèdes et des Adiabéniens lui eurent amené toutes leurs forces, quand des bords de la mer de Babylone (26) il lui fut arrivé beaucoup d'Arabes, de la mer Caspienne des corps nombreux d'Albaniens et d'Ibériens voisins de l'Albanie, et des rives de l'Araxe une multitude de ces barbares qui vivent sans roi, tous peuples qui venaient de bonne volonté ou attirés par des présens, alors les festins du roi, et ses conseils mêmes, ne retentirent plus que de flatteuses espérances, que de propos audacieux, que de menaces barbares. Taxile courut risque de sa vie pour s'être opposé à l'avis de ceux qui voulaient le combat, et l'on soupçonna Mithridate de ne détourner Tigrane de la bataille que parce qu'il enviait à son gendre un si brillant succès. Aussi Tigrane ne voulut-il pas l'attendre, de peur qu'il n'en vînt partager avec lui la gloire, et il se mit en marche avec toute son armée, se plaignant, dit-on, à ses amis, de ce qu'il n'avait affaire qu'à Lucullus seul, au lieu de combattre tous les généraux romains ensemble; et, il faut en convenir, cette confiance présomptueuse n'était

pas si insensée ni si déraisonnable, quand il considérait cette foule de nations et de rois qui marchaient à sa suite, cette multitude innombrable de bataillons d'infanterie, cette quantité prodigieuse de gens de cheval. Il avait vingt mille, tant hommes de trait que frondeurs, cinquante mille chevaux, dont dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus le disait dans sa lettre au sénat; cent cinquante mille hommes d'infanterie, divisés par cohortes et par phalanges; enfin des pioniers pour ouvrir des chemins, jeter des ponts, nettoyer les rivières, couper des bois, et faire tous les autres travaux nécessaires; ils étaient trente-cinq mille, et rangés en bataille à la queue de l'armée, ils la faisaient paraître plus nombreuse et plus forte.

XXXIX. Lorsqu'il eut passé le mont Taurus (*), et que, paraissant à découvert avec toute son armée, il aperçut lui-même celle de Lucullus campée devant Tigranocerte, les barbares renfermés dans la ville, en voyant Tigrane, poussent des cris confus; et battant des mains, menacent les Romains du haut des murailles, en leur montrant les Arméniens. Lucullus tint un conseil de guerre pour décider s'il combat

(*) Longue chaîne de montagnes entre la Cilicie et la mer Caspienne.

trait ou non. Les uns lui conseillaient d'abandonner le siége et de marcher contre Tigrane : les autres pensaient qu'il ne fallait ni interrompre le siége, ni laisser derrière soi une si grande multitude d'ennemis. Lucullus leur dit que chacun des deux avis n'était pas bon ; mais qu'ils l'étaient tous deux ensemble. Il partage donc son armée, laisse Muréna pour la conduite du siége avec six mille hommes d'infanterie ; et se mettant lui-même à la tête de vingt-quatre cohortes, qui faisaient en tout dix mille hommes, de toute sa cavalerie, et d'environ mille archers ou frondeurs, il marche à l'ennemi, et va camper dans une vaste plaine qui s'étendait le long d'une rivière. Son armée parut bien petite à Tigrane, et prêta beaucoup aux plaisanteries de ses flatteurs. Les uns s'en moquaient ouvertement ; les autres, pour s'amuser, tiraient au sort les dépouilles. Chacun des rois et des généraux qu'il avait dans son camp venait lui demander d'être chargé seul de terminer l'affaire pendant que le roi resterait spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant se donner pour un agréable railleur, dit ce mot, devenu depuis si célèbre : « S'ils viennent comme ambassa- « deurs, ils sont beaucoup ; si c'est comme en- « nemis, ils sont bien peu. » La journée se passa ainsi en plaisanteries.

XL. Le lendemain, dès le point du jour, Lucullus fait sortir son armée dans la plaine. Les barbares étaient sur la rive orientale de la rivière, qui, dans cet endroit, faisait un detour vers le couchant, et laissait un gué facile. Lucullus, en se détournant lui-même pour aller chercher le gué, hâta la marche de ses troupes; et Tigrane, qui prit ce pas précipité pour une fuite, appela Taxile, et lui dit avec un rire insultant : « Eh bien! ces Romains invincibles, « vois-tu comme ils fuient? — Prince, lui ré- « pondit Taxile, je voudrais que votre bonne « fortune fît aujourd'hui pour vous quelque « chose d'extraordinaire; mais ces Romains « n'ont pas coutume de prendre pour une sim- « ple marche leurs plus beaux habillemens; ils « n'ont pas alors leurs boucliers si luisans, ni « leurs casques nus et hors de leurs étuis de « cuir, comme ils les ont maintenant. Tout cet « éclat annonce qu'ils vont combattre, et que « déjà ils marchent à l'ennemi. » Taxile parlait encore, lorsqu'il vit la première aigle tourner tout à coup vers l'orient, et les cohortes prendre leur rang pour passer la rivière en bon ordre. Alors Tigrane, sortant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria deux ou trois fois : « Quoi! « ces gens-là viennent à nous? » Dans la surprise où l'on était, cette multitude immense ne

put former son ordre de bataille qu'avec beaucoup de confusion. Tigrane prit pour lui le centre ; il plaça à l'aile gauche le roi des Adiabéniens, et celui des Mèdes à la droite, dont il fit soutenir le front par la plus grande partie de ses cavaliers bardés de fer.

XLI. Lucullus allait passer la rivière, quand quelques-uns de ses capitaines vinrent l'avertir d'éviter ce jour-là, comme un de ces jours malheureux que les Romains appellent noirs, car à pareil jour l'armée de Cépion avait été taillée en pièces par les Cimbres. Lucullus leur répondit ce mot si connu : « Eh bien ! je rendrai ce « jour heureux aux Romains. » C'était le six d'octobre. Après cette parole mémorable, il les exhorte à avoir bon courage, passe la riviere, et marche le premier à l'ennemi. Il était armé d'une cuirasse d'acier à écailles qui jetait le plus grand éclat, et il portait une cotte d'armes bordée d'une frange. Il fit aussitôt briller son épée aux yeux de ses soldats, pour leur faire entendre qu'il fallait en venir tout de suite à la mêlée avec un ennemi accoutumé à combattre de loin à coups de flèches, et lui ôter, par une attaque rapide, l'espace dont il avait besoin pour les lancer. S'étant aperçu que la cavalerie bardée de fer, qui faisait la plus grande confiance des ennemis, était rassemblée au pied

d'une colline unie dans son sommet, et dont la pente, qui n'avait que quatre stades (*), n'était ni roide ni coupée, il ordonna à ses cavaliers Thraces et Galates d'aller les prendre en flanc, et d'avoir soin d'écarter avec l'épée les lances des ennemis, parce que c'est dans la lance que consiste toute la force de ces cavaliers; dès qu'ils n'ont pas la liberté de la faire agir, il leur est impossible et de se défendre eux-mêmes, et de nuire à l'ennemi; la pesanteur et la roideur de leur armure font qu'ils sont comme murés. Lucullus prend deux cohortes d'infanterie, et court s'emparer de la hauteur; ses soldats, qui le voient marcher le premier, à pied, couvert de ses armes, et gravir sur le coteau, le suivent avec ardeur.

XLII. Arrivé au sommet, il s'arrête sur le lieu le plus découvert, et crie d'une voix forte : « La victoire est à nous, soldats! la victoire est « à nous! » En disant ces mots, il fond, avec ses deux cohortes, sur cette cavalerie bardée de fer, et ordonne à ses troupes de ne pas faire usage de leurs javelots, mais de joindre les ennemis l'épée à la main, et de les frapper aux jambes et aux cuisses, les seules parties du corps qu'ils eussent découvertes; mais les Romains

(*) Le cinquième d'une lieue.

n'eurent pas le temps d'exécuter son ordre; cette cavalerie ne les attendit même pas; elle prit honteusement la fuite en poussant des cris affreux, et, sans avoir rendu aucun combat, elle alla se jeter, avec ses chevaux si pesans, dans les bataillons de l'infanterie. Ainsi tant de milliers d'hommes furent vaincus sans qu'il y eût eu une seule blessure, une seule goutte de sang de répandu. Le carnage ne commença que lorsqu'ils se mirent à fuir, ou plutôt à vouloir fuir, car l'épaisseur et la profondeur de leurs propres bataillons s'opposaient à leur fuite. Tigrane, dès le commencement de l'action, avait fui avec peu de monde, et voyant son fils compagnon de sa fortune, il ôta son diadème, le lui remit en pleurant, et lui ordonna de se sauver comme il pourrait par un autre chemin. Ce jeune prince, n'osant pas en ceindre sa tête, le donna en garde au plus fidèle de ses serviteurs, qui fut pris par hasard et conduit à Lucullus, en sorte que le diadème de Tigrane se trouva parmi les captifs. Il périt, dit-on, dans cette déroute, du côté des barbares, plus de cent mille hommes de pied, et il ne se sauva que très peu de cavaliers. Les Romains n'eurent que cinq hommes morts et cent blessés. Le philosophe Antiochus (27), qui, dans son Traité des dieux, parle de cette bataille, dit que le

soleil n'en a jamais vu de semblable. Strabo, autre philosophe, écrit dans ses mémoires historiques que les Romains étaient honteux, et se raillaient les uns les autres d'avoir fait usage de leurs armes contre de si lâches esclaves. Tite-Live prétend que jamais les Romains n'avaient eu à combattre contre des ennemis si supérieurs en nombre: les vainqueurs n'étaient pas tout-à-fait la vingtième partie des vaincus. Aussi les plus habiles généraux romains, ceux qui s'étaient trouvés à un plus grand nombre de batailles, louaient surtout Lucullus d'avoir vaincu deux rois des plus célèbres et des plus puissans, par les deux moyens les plus opposés, la lenteur et la promptitude. Mithridate, au comble de sa puissance, fut miné peu à peu par les délais et par le temps; la ruine de Tigrane fut l'ouvrage d'une extrême célérité. Lucullus a été du très petit nombre de généraux qui ont eu une lenteur active, et qui ont fait servir l'audace à leur sûreté.

XLIII. Voilà pourquoi Mithridate ne se pressa point d'aller à cette bataille : persuadé que Lucullus agirait dans cette guerre avec sa lenteur et sa prudence ordinaires, il se rendait à petites journées au camp de Tigrane; mais ayant rencontré sur le chemin quelques Arméniens qui fuyaient pleins de terreur et d'épouvante,

il se douta du malheur qui venait d'arriver. Bientôt une foule de fuyards nus et blessés lui ayant appris la déroute de l'armée, il alla à la recherche de Tigrane. Il le trouva dans le plus triste état, seul, abandonné de tout le monde; et au lieu d'insulter à son malheur, comme Tigrane l'avait fait à son égard, il descendit de cheval, et, pleurant avec lui sur leurs disgraces communes, il lui donna sa propre garde et les officiers qui l'accompagnaient, ranima ses espérances pour l'avenir; et tous deux ensemble ils s'occupèrent de rassembler de nouvelles armées. Cependant les Grecs de Tigranocerte s'étant soulevés contre les barbares, et voulant livrer la ville, Lucullus fit sur-le-champ donner l'assaut, et l'emporta. Il se saisit de tous les trésors du roi, et abandonna la ville au pillage. Ses soldats, outre bien d'autres richesses, y trouvèrent huit mille talens d'argent monnayé (*); et outre ces sommes immenses, il leur fit donner, sur le reste du butin, huit cents drachmes par tête (**). On trouva dans la ville un grand nombre de comédiens que Tigrane avait rassemblés de toutes parts pour faire l'inauguration du théâtre qu'il avait construit; Lucullus,

(*) Quarante millions.

(**) Sept cent vingt-huit livres.

qui en fut informé, s'en servit dans les jeux et dans les spectacles qu'il donna pour célébrer sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur patrie en leur payant les frais du voyage. Il traita avec la même humanité les barbares que Tigrane avait forcés de venir peupler sa capitale. Ainsi la ruine d'une seule ville en fit repeupler plusieurs, où leurs anciens habitans furent renvoyés par Lucullus, qu'ils chérirent et comme leur bienfaiteur et comme leur second fondateur.

XLIV. Tous ces succès étaient le prix de ses vertus : les louanges qu'obtiennent la justice et l'humanité le touchaient beaucoup plus que celles qu'on donne aux exploits militaires. Toute l'armée partage celles-ci, et la fortune en revendique la plus grande partie ; les autres sont les marques certaines d'une âme douce, formée à la vertu ; et ce fut par ces qualités aimables que, sans le secours des armes, Lucullus attira les barbares dans son parti. Les rois des Arabes vinrent lui remettre leurs personnes et leurs états. La nation des Sophéniens imita leur exemple. Celle des Gordyéniens conçut pour lui une affection si vive, qu'ils auraient volontiers abandonné leurs villes pour le suivre, avec leurs femmes et leurs enfans. Le motif de cet attachement fut que Zardiénus, leur roi, ne pouvant

plus supporter la tyrannie de Tigrane, et ayant fait, comme je l'ai déjà dit, par l'entremise d'Appius, un traité secret d'alliance avec Lucullus, Tigrane, qui en fut instruit, le fit mettre à mort avec sa femme et ses enfans avant que les Romains entrassent en Arménie. Lucullus ne l'avait pas oublié; lorsqu'il fut dans le pays des Gordyéniens, il célébra les obsèques de Zardiénus avec la plus grande magnificence, fit dresser un bûcher qu'il orna d'étoffes d'or et de plusieurs autres dépouilles qu'il avait prises dans le palais de Tigrane; il y mit lui-même le feu, fit avec les parens et les amis du mort les libations ordinaires, et l'appela son compagnon, l'ami et l'allié des Romains. Il ordonna enfin une somme considérable d'argent pour lui élever un tombeau : car on avait trouvé dans les palais de ce prince une quantité immense d'or et d'argent, et une provision de trois cent mille médimnes de blé. Tous les soldats s'enrichirent, et l'on admira Lucullus d'avoir su, sans prendre une seule drachme dans le trésor public, fournir à tous les frais de la guerre par la guerre même.

XLV. Il était encore dans la Gordyenne, lorsqu'il vint des ambassadeurs du roi des Parthes, chargés de lui proposer un traité d'alliance et d'amitié. Cette proposition fit grand plaisir à

Lucullus, qui, tout de suite, envoya des ambassadeurs à ce prince; mais ils le trouvèrent flottant entre les deux partis, et ils surent même qu'il faisait demander à Tigrane la Mésopotamie pour prix de son alliance. Lucullus n'en fut pas plus tôt informé, que, résolu de laisser là Tigrane et Mithridate, comme deux adversaires déja hors de combat, il voulut aller dans le pays des Parthes pour y essayer les forces de ce peuple. Il pensait combien il lui serait glorieux d'avoir, dans le cours rapide d'une seule expédition, abattu de suite trois rois, comme un valeureux athlète, sans sortir de l'arène, terrasse trois adversaires; d'avoir traversé, toujours victorieux, toujours invincible, trois des plus puissantes monarchies qui fussent sous le soleil. Il envoya donc dans le Pont porter à Sornatius et aux autres capitaines l'ordre de lui amener les troupes qu'ils commandaient, parce qu'il allait partir de la Gordyenne. Mais ces officiers, qui, déjà plus d'une fois, avaient eu à se plaindre de la désobéissance et de l'insubordination de leurs soldats, reconnurent alors en eux une disposition formelle à la révolte. Ni la persuasion, ni la contrainte, ne peuvent les faire partir; ils crient, ils protestent qu'ils ne resteront pas même où ils sont, et que, laissant le Pont sans armée, ils s'en retourneront à Rome. Ces nou-

velles, répandues dans le camp de Lucullus, portèrent la contagion dans l'esprit de ses soldats, qui, appesantis par leurs richesses, amollis par les délices, ne voulaient plus que du repos. Instruits de la mutinerie des autres, ils disaient hautement que c'étaient là des hommes; qu'il fallait les imiter, et qu'ils avaient rendu d'assez grands services à leur patrie pour avoir droit au repos, et n'être plus exposés à de nouveaux dangers.

XLVI. Lucullus, informé qu'ils tenaient ces propos et de plus criminels encore, abandonna son projet contre les Parthes, et se remit à poursuivre Tigrane. On était alors au fort de l'été. et il fut très affligé de voir que les blés étaient encore tout verts, tant le froid extrême qui règne dans ces contrées y rend les saisons tardives. Il descendit néanmoins dans la plaine; et ayant battu deux ou trois fois les Arméniens qui avaient osé l'attaquer, il pilla sans obstacle tout le pays, enleva les provisions de blé qu'on avait faites pour Tigrane, et jeta les ennemis dans la disette qu'il avait craint pour lui-même. Cependant il provoquait de toutes les manières Tigrane à une bataille : tantôt il environnait son camp de tranchées, tantôt il ravageait sous ses yeux les environs; mais rien ne put exciter des ennemis tant de fois battus.

Alors Lucullus prit le parti de marcher contre Artaxata, capitale des états de Tigrane, où étaient ses femmes et ses enfans. Il ne doutait pas que ce prince, pour conserver des objets si précieux et si chers, ne risquât une bataille. On dit qu'Annibal, après la défaite d'Antiochus par les Romains, se retira à la cour d'Artaxe, roi d'Arménie, à qui il donna plusieurs conseils et plusieurs instructions utiles; qu'en particulier ayant remarqué dans le pays un lieu très agrèable et très fertile, dont on ne tirait aucun parti et qu'on négligeait absolument, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant ensuite mené Artaxe en cet endroit, il lui montra ce plan et l'exhorta à faire bâtir la ville. Le roi, charmé de tout ce qu'il voyait, le pria de présider lui-même à l'ouvrage; et bientôt on vit s'élever une grande et belle ville, qui prit le nom du roi et le titre de capitale de l'Arménie.

XLVII. Tigrane, indigné d'apprendre que Lucullus était parti pour assiéger cette ville, rassemble son armée, et en quatre jours de marche il vient camper auprès des Romains, dont il n'était plus séparé que par le fleuve Arsanias (*), que les Romains avaient nécessaire-

(*) Fleuve de la Grande Arménie, qui se jette dans l'Euphrate.

ment à passer pour arriver devant Artaxata. Lucullus, après avoir sacrifié aux dieux, se tenant sûr de la victoire, fit passer la rivière à son armée. Il avait placé douze cohortes au front de sa bataille; les autres étaient derrière, pour empêcher les ennemis de les envelopper: car les Romains avaient devant eux une cavalerie nombreuse, soutenue par des escadrons d'archers mardes et d'Ibériens armés de lances; c'étaient les plus aguerries des troupes étrangères, celles en qui Tigrane avait le plus de confiance. Mais elles ne firent rien de brillant. Après une légère escarmouche avec la cavalerie romaine, elles n'osèrent pas attendre le choc de l'infanterie; et en fuyant à droite et à gauche, elles attirèrent à leur poursuite les cavaliers ennemis. La cavalerie de Tigrane, voyant celle des Romains débandée, s'avance contre leur infanterie. Lucullus, à qui leur nombre et leur bel ordre donnaient quelque inquiétude, rappelle sa cavalerie de la poursuite des fuyards, et va le premier au-devant des satrapes que le roi avait autour de sa personne, et qui marchaient à lui avec ce qu'ils avaient de meilleurs soldats. Mais avant que d'avoir pu en venir aux mains avec eux, il leur inspira un tel effroi, qu'ils prirent ouvertement la fuite. De trois rois qui occupaient à cette bataille le front de l'ar-

mée, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement : il ne soutint pas seulement les cris des Romains. La poursuite des fuyards fut poussée si loin, qu'elle dura toute la nuit et ne cessa que lorsque les Romains furent las de tuer, de faire des prisonniers et d'emporter du butin. Tite-Live dit qu'il périt plus de monde à la première bataille, mais qu'à la seconde il y eut plus de gens de marque tués ou blessés.

XLVIII. Lucullus, dont cette victoire avait fort relevé le courage et augmenté la confiance, voulut pénétrer dans les hautes provinces pour consommer la ruine de ce roi barbare. Mais tout à coup, par un changement de saison qu'on ne devait pas attendre à l'équinoxe d'automne, il survint un froid aussi rude que dans le cœur de l'hiver. Il tomba une quantité prodigieuse de neige ; et quand le temps devenait serein, on ne voyait plus que glaces et frimas. Les chevaux ne pouvaient ni boire l'eau des rivières, à cause de leur froideur extrême, ni les passer sans de grands périls, parce que la glace, en rompant sous leurs pieds, leur coupait, de ses tranchans, les nerfs des jambes. Le pays était presque partout couvert de bois, qu'on ne traversait que par des sentiers étroits ; les soldats ne pouvaient y marcher sans être trempés de neige ; et les nuits, ils étaient plus mal encore,

parce qu'ils les passaient dans des lieux humides et fangeux. Aussi ils n'eurent pas suivi Lucullus quelques jours, depuis cette bataille, qu'ils refusèrent de marcher. D'abord ils eurent recours aux prières et à la médiation de leurs tribuns : ensuite ils s'attroupèrent en tumulte dans leurs tentes et passèrent la nuit à pousser des cris affreux, signe certain de sédition dans une armée. Lucullus leur faisait les plus vives instances; il les conjurait de s'armer de patience, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie et détruit l'ouvrage de leur plus cruel ennemi : c'était d'Annibal dont il parlait. Mais n'ayant pu changer leur résolution, il les fit rétrograder; et ayant repassé le mont Taurus par un autre chemin, il descendit dans la Mygdonie (28), pays fertile, dont la température est douce, et où il y avait une ville grande et peuplée, que les barbares appelaient Nisibe, et les Grecs, Antioche de Mygdonie. Gouras, frère de Tigrane, y avait, à cause de sa dignité, le titre de commandant; mais celui à qui son expérience dans la guerre et sa grande habileté pour l'invention des machines donnaient réellement toute l'autorité, c'était Callimaque, le même qui, au siége d'Amisus, avait donné tant de peine à Lucullus. Dans celui de Nisibe, dès que ce général eut entouré la ville,

il employa tout ce que l'art peut fournir de moyens, et la fit battre avec tant de vigueur, qu'en peu de jours elle fut emportée d'assaut. Il eut les plus grands égards pour Gouras qui était venu se rendre à lui. Callimaque, pour sauver sa vie, promettait de lui découvrir des endroits très secrets où l'on avait caché des trésors considérables; mais Lucullus, sans s'arrêter à ses promesses, le fit charger de fers et garder avec soin, afin qu'il reçût la punition qu'il avait méritée en mettant le feu à la ville d'Amisus, et ôtant ainsi à Lucullus, avec une partie de sa gloire, le plaisir d'exercer envers les Grecs sa générosité.

XLIX. Dans tout ce qu'on a vu jusqu'ici de Lucullus, on a pu dire que la fortune l'avait suivi dans toutes ses expéditions; mais à dater de ce moment, ce vent si favorable qui l'avait toujours soutenu parut tomber tout à coup; il ne fit plus rien qu'en luttant avec effort contre les obstacles, et trouva partout des écueils. A la vérité, il déploya toujours la vertu, le courage et la patience d'un grand général; mais ses actions n'eurent plus ni l'éclat ni la beauté qui les avaient distinguées jusqu'alors; la gloire même qu'il s'était acquise fut sur le point de lui échapper par les disgraces qu'il éprouva, par les différens qu'il eut sans nécessité avec son armée. Il dut en grande par-

tie s'attribuer à lui-même ses malheurs, par le peu de soin qu'il mit à se ménager l'affection des soldats, par la persuasion où il était que toutes les complaisances d'un général pour ceux qu'il commande déshonorent et ruinent son autorité. Ce qui lui fit encore plus de tort, c'est qu'au lieu de savoir s'accommoder à ceux qui lui étaient égaux en naissance et en dignité, il les traitait tous avec mépris, et ne les croyait pas dignes de lui être comparés. Tels sont les défauts qu'on reprochait à Lucullus et qui altéraient tant de belles qualités. Grand et bien fait de sa personne, il avait une éloquence noble et une prudence également propre aux affaires politiques et militaires. Salluste rapporte que dès le commencement de la guerre il indisposa contre lui ses soldats, en les forçant de passer deux hivers de suite dans leur camp, l'un devant Cyzique, et l'autre devant Amisus. Il ne leur procura pas plus de douceur les hivers suivans : ils les passèrent ou à combattre dans le pays ennemi ou sous des tentes, même sur les terres de leurs alliés : car Lucullus n'entra pas une seule fois avec son armée dans une ville grecque et amie des Romains. Ces soldats, déjà si mécontens, furent encore plus aigris par les orateurs du peuple à Rome, qui, pleins d'envie contre Lucullus, l'accusaient de n'écouter

que son ambition et son avarice, lorsqu'il traînait ainsi la guerre en longueur : Il embrasse, disait-on, dans son commandement, la Cilicie, l'Asie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, et tous les pays qui s'étendent jusqu'au Phase (20) ; maintenant il pille les maisons royales de Tygrane, comme s'il eût été envoyé pour dépouiller les rois et non pour les soumettre. C'était le préteur Lucius Quintius qui, en déclamant ainsi contre lui dans Rome, détermina le peuple à ordonner qu'on enverrait un successeur à Lucullus dans le gouvernement de ces provinces, et qu'on licencierait une grande partie de son armée.

L. Mais celui qui mit le comble aux malheurs de Lucullus, et qui acheva de le perdre, ce fut Publius Clodius, homme fier et insolent, rempli de présomption et d'audace. Il était frère de l'épouse de Lucullus, femme si déréglée dans sa conduite, qu'elle était accusée de vivre avec son frère. Il servait alors dans l'armée de son beau-frère, et le rang qu'il y occupait lui paraissait bien au-dessous de son mérite, car il se croyait digne de la première place ; mais le désordre de ses mœurs faisait souvent donner la préférence à d'autres. Il se mit donc à pratiquer les troupes fimbriennes, à les irriter contre Lucullus, en séduisant par ses discours

des soldats qui, accoutumés depuis long-temps aux flatteries des démagogues, l'écoutaient avec plaisir. C'étaient ceux qui, après avoir, par les conseils de Fimbria, tué le consul Flaccus, s'étaient donné pour général l'instigateur de ce meurtre. Aussi prêtèrent-ils facilement l'oreille aux propos séditieux de Clodius ; ils l'appelaient l'ami des soldats, parce qu'il affectait de la pitié et même de l'indignation sur leurs peines : « Ne verront-ils jamais, disait-il, la fin « de tant de guerres et de tant de travaux ? « Consumeront-ils leur vie à combattre toutes « les nations, à errer dans tous les pays, sans « recueillir d'autre fruit de leurs pénibles ex- « péditions que l'honneur d'escorter les cha- « riots et les chameaux de Lucullus, chargés de « vaisselle d'or et d'argent, et de pierres pré- « cieuses ? Les soldats de Pompée, aujourd'hui « citoyens tranquilles au sein de leur famille, « sont établis dans de bonnes villes, cultivent « des terres fertiles, non pour avoir repoussé « Mithridate et Tigrane dans les déserts inac- « cessibles, ou avoir détruit les maisons roya- « les de l'Asie, mais pour avoir fait la guerre « en Espagne contre des fugitifs, et en Italie « contre des esclaves. Si nous ne devons jamais « cesser de faire la guerre, réservons du moins « ce qui nous reste de forces et de vie, pour un

« général qui regarde comme son plus bel or-
« nement la richesse de ses soldats. »

LI. L'armée de Lucullus, corrompue par ces déclamations, ne voulut plus le suivre ni contre Tigrane, ni contre Mithridate, qui de l'Arménie était rentré dans le Pont, et en faisait déjà la conquête. Ils prétextèrent la rigueur de l'hiver, et restèrent oisifs dans la Gordyène, en attendant que Pompée, ou quelque autre général, vînt remplacer Lucullus. Cependant lorsqu'ils apprirent que Mithridate, après avoir vaincu Fabius, marchait contre Sornatius et Triarius, honteux alors de leur révolte, ils suivirent leur général. Triarius, informé de son approche, voulut la prévenir, et lui ravir l'honneur d'une victoire dont il se croyait assuré; mais il perdit une grande bataille, dans laquelle il périt, dit-on, sept mille Romains, et dans ce nombre il se trouva cent cinquante centurions, vingt-quatre tribuns de soldats, et le camp tomba au pouvoir de Mithridate. Lucullus arriva peu de jours après, et déroba Triarius à la fureur des soldats qui voulaient le massacrer. Mithridate évitait de livrer bataille avant l'arrivée de Tigrane qui venait avec une grande armée. Lucullus voulut prévenir leur jonction, et aller au-devant de Tigrane pour le combattre. Il était déjà en marche, lorsque les troupes fimbriennes se révoltè-

rent, et sortirent des rangs, sous prétexte qu'un décret du peuple les avait licenciées ; et que d'ailleurs Lucullus n'avait plus droit de commander, depuis qu'on lui avait donné des successeurs dans ses gouvernemens. Lucullus, oubliant sa dignité, descendit aux démarches les plus humiliantes ; il les suppliait l'un après l'autre, il allait dans leurs tentes, d'un air triste et les larmes aux yeux ; il y en avait même dont il prenait la main ; mais ils repoussaient toutes ses caresses ; ils jetaient à ses pieds leurs bourses vides ; ils lui disaient d'aller seul combattre les ennemis, puisqu'il savait si bien s'enrichir seul de leurs dépouilles. Enfin, à la prière des autres soldats, ces Fimbriens se laissèrent fléchir ; ils promirent de rester tout l'été, mais en déclarant que, si pendant ce temps-là il ne se présentait point d'ennemis à combattre, ils se retireraient. Il fallut que Lucullus se soumît à ces conditions, ou que, resté seul, il abandonnât le pays aux barbares. Il les retint, mais sans leur imposer depuis aucune contrainte, sans les mener au combat, s'estimant heureux de ce qu'ils voulaient bien rester, et forcé de souffrir que Tigrane ravageât sous ses yeux la Cappadoce, et que Mithridate reprît toute sa fierté : ce Mithridate dont Lucullus avait annoncé lui-même au sénat l'entière défaite. Il était même venu de

Rome des députés pour régler les affaires du Pont, dont les Romains se croyaient déjà en possession; mais en arrivant ils trouvèrent que Lucullus n'était pas même maître de sa personne; que ses soldats le traitaient avec le dernier mépris, et en faisaient l'objet de leur risée. Ils en vinrent enfin à un tel excès d'insolence, que dès que l'été fut fini, ils se couvrirent de leurs armes, tirèrent leurs épées, et provoquèrent au combat les ennemis qui s'étaient retirés, et qui ne paraissaient plus nulle part. Alors, jetant de grands cris et frappant l'air de leurs épées, ils sortirent du camp, et protestèrent que le temps qu'ils avaient promis de rester était accompli.

LII. D'un autre côté Pompée écrivait au reste de l'armée de se rendre auprès de lui, car la faveur du peuple et les flatteries des orateurs l'avaient fait nommer général pour continuer la guerre contre Tigrane et Mithridate. Le sénat et les principaux citoyens regardaient cette nomination comme une injustice faite à Lucullus; ils disaient qu'on lui avait donné un successeur, non pour finir la guerre, mais pour lui ravir l'honneur du triomphe, et qu'on le forçait de céder à un autre bien moins le commandement de l'armée que le prix de ses exploits; mais la conduite qu'on tint à son égard

parut bien plus odieuse encore à ceux qui se trouvèrent sur les lieux. Lucullus ne fut maître ni de punir les fautes, ni de récompenser les services; Pompée ne permit à personne de s'adresser à lui pour aucune affaire; il défendit, par des affiches publiques, qu'on eût aucun égard à ce qu'il avait réglé avec les dix commissaires venus de Rome : l'armée qu'il commandait, plus nombreuse que celle de Lucullus, imprimait partout la terreur. Cependant leurs amis communs jugèrent convenable qu'ils eussent une entrevue; elle eut lieu dans un bourg de la Galatie, et se passa d'abord avec une honnêteté réciproque; ils se félicitèrent mutuellement sur leurs exploits. Lucullus était supérieur par l'âge, et Pompée par la dignité : il avait commandé dans un plus grand nombre de guerres, et obtenu deux triomphes. Ils étaient précédés l'un et l'autre de faisceaux couronnés de lauriers, marques de leurs victoires. Mais les lauriers des faisceaux de Pompée s'étaient flétris dans le long voyage qu'il venait de faire à travers des pays secs et arides. Les licteurs de Lucullus l'ayant remarqué, donnèrent avec plaisir à ceux de Pompée une portion de leurs lauriers qui étaient encore tout frais. Les amis de Pompée en tirèrent un augure favorable : et en effet, les belles actions de

Lucullus donnèrent un grand lustre à l'expédition de Pompée. Cette entrevue, loin de rétablir entre eux la bonne intelligence, ne fit que les aliéner davantage.

LIII. Pompée cassa toutes les ordonnances de Lucullus, emmena toutes ses troupes, et ne lui laissa, pour accompagner son triomphe, que seize cents hommes, qui même ne le suivaient pas de leur plein gré : tant Lucullus, par une suite de son naturel ou de sa mauvaise fortune, manquait du premier et du plus grand talent d'un général, celui de se faire aimer de ses troupes ! S'il eût joint ce talent à tant et de si grandes qualités qu'il possédait, au courage, à la vigilance, à la prudence et à la justice, l'empire romain n'aurait pas eu l'Euphrate pour bornes du côté de l'Asie, mais la mer d'Hyrcanie (30), ou plutôt l'extrémité de la terre : car Tigrane avait déjà subjugué toutes les autres nations, et la puissance des Parthes n'était alors ni aussi grande, ni aussi bien unie qu'elle le fut lorsque Crassus alla leur faire la guerre ; ils étaient même si fatigués par leurs dissensions intestines et par leurs guerres avec les peuples voisins, qu'ils ne pouvaient repousser les insultes des Arméniens. Il me semble donc que Lucullus a fait moins de bien à sa patrie qu'il n'a été pour d'autres l'occasion de lui nuire. Ces trophées qu'il planta en

Arménie, si près des Parthes, la prise de Tigranocerte et de Nisibe, les richesses qu'il fit transporter de ces deux villes à Rome, le diadème de Tigrane, mené captif en triomphe, allumèrent dans l'âme de Crassus le désir de passer en Asie ; il crut que les barbares n'étaient qu'une proie assurée et des dépouilles toute prêtes ; mais en tombant sous les flèches des Parthes, il prouva que Lucullus avait dû ses victoires, non à l'imprudence et à la mollesse des ennemis, mais à son audace et à sa capacité. Nous en parlerons ailleurs plus au long (*).

LIV. Lucullus, en arrivant à Rome, trouva que son frère Marcus Lucullus était accusé par Caïus Memmius, pour avoir exécuté, dans sa questure, les ordres de Sylla. Il fut absous : mais aussitôt Memmius se tournant contre Lucullus lui-même, chercha à irriter le peuple contre lui, et voulut lui faire refuser le triomphe, sous prétexte qu'il avait détourné à son profit des richesses qui devaient entrer dans le trésor public, et qu'il avait à dessein traîné la guerre en longueur. Lucullus était dans le plus grand danger ; mais les premiers et les plus puissans d'entre les citoyens s'étant mêlés parmi les tribus, obtinrent, à force de prières et de bri-

(*) Dans la Vie de Crassus.

gues, quoique avec peine, que le triomphe lui serait accordé. Ce triomphe ne fut pas, comme quelques autres, étonnant et ennuyeux par la longueur de la marche, et par la quantité des objets qu'on y portait; mais il orna le cirque de Flaminius (31) d'un nombre prodigieux d'armes prises sur les ennemis, et des machines de guerre des deux rois : spectacle d'ailleurs assez curieux en soi. Dans la marche triomphale on vit passer quelques cavaliers bardés de fer, et dix chariots armés de faulx, soixante tant courtisans que généraux de ces princes. On traînait après eux cent dix galères armées de leurs éperons d'airain. On vit passer ensuite une statue d'or de Mithridate, de six pieds de hauteur, avec son bouclier garni de pierres précieuses; vingt gradins couverts de vases d'argent; trente-deux autres pleins de vaisselle d'or, d'armes du même métal et d'or monnayé : ces gradins étaient portés par des hommes, que suivaient huit mulets chargés de lits d'or, et après lesquels en venaient cinquante-six autres qui portaient l'argent en lingot, et cent sept qui étaient chargés de tout l'argent monnayé; il se montait à près de deux millions sept cent mille drachmes (*). La marche était fermée par

(*) Environ deux millions trois cent mille francs.

ceux qui portaient les registres où étaient inscrites les sommes que Lucullus avait fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates, celles qu'il avait remises aux questeurs, et enfin, dans un compte à part, les neuf cent cinquante drachmes (*) qu'il avait distribuées par tête à ses soldats. Ce triomphe fut suivi d'un superbe festin que Lucullus donna à toute la ville et aux bourgs des environs.

LV. Après avoir répudié sa femme Clodia, pour sa méchanceté et sa vie scandaleuse, il épousa Servilia, sœur de Caton. Ce mariage ne fut pas plus heureux : de tous les vices de Clodia, il ne manquait à Servilia que d'avoir été corrompue par son frère; c'était d'ailleurs la même débauche, la même dissolution. Son mari la supporta quelque temps, par respect pour Caton, mais enfin il la répudia. Lucullus avait fait concevoir de lui au sénat les plus grandes espérances; la gloire et la puissance qu'il s'était acquises semblaient devoir être le contrepoids de la tyrannie de Pompée, et le rempart de l'aristocratie; mais il démentit ces belles espérances, et abandonna entièrement l'administration des affaires, soit qu'il jugeât les maux de la république irremédiables, soit, comme

(*) Huit cent soixante livres.

d'autres le disent, qu'étant rassasié de gloire, il voulût se reposer enfin de tant de travaux et de tant de combats, qui n'avaient pas eu une fin heureuse, et se livrer désormais à une vie douce et tranquille. Bien des gens louent ce changement, et l'approuvent de n'avoir pas fait comme Marius, qui, après sa victoire sur les Cimbres, après tant et de si glorieux exploits, ne sut pas jouir d'une gloire si digne d'envie; qui, entraîné par un désir insatiable de gloire et de domination, alla disputer le commandement à de jeunes capitaines, et trouva l'écueil de sa gloire dans des actions horribles qui lui attirèrent des maux plus affreux encore. « Cicéron, ajoutent ces mêmes personnes, aurait « vieilli plus heureusement, si, après avoir « éteint la conjuration de Catilina, il eût vécu dans la retraite. Scipion eût été plus heureux, si après avoir ajouté Numance à Carthage, il eût su vivre en repos. La vie politique, disent-ils encore, a aussi son terme, « et lorsqu'on n'a plus la force et la vigueur « de l'âge, ses combats, comme ceux des athlètes, ont une issue malheureuse. » Au contraire, Crassus et Pompée raillaient Lucullus sur cette vie de délices et de voluptés à laquelle il s'abandonnait: ils pensaient que cet état de mollesse était encore moins convenable à des

vieillards, que les soins de l'administration et les travaux de la guerre.

LVI. En effet la vie de Lucullus ressemble à une de ces pièces de l'ancienne comédie, où on voit dans les premiers actes de grandes actions, tant politiques que militaires ; et dans les derniers, des festins, des débauches, je dirais presque des mascarades, des courses aux flambeaux, des jeux de toute espèce : car je mets au nombre de ces bagatelles les édifices somptueux, les vastes promenades, les salles de bain, et encore plus ces tableaux, ces statues, ces chefs-d'œuvre de l'art que Lucullus, par une excessive profusion des richesses qu'il avait amassées dans ses campagnes, rassembla de toutes parts à si grands frais. Aussi, aujourd'hui même que le luxe a fait de si grands progrès, les jardins de Lucullus sont comptés parmi les plus magnifiques jardins des rois ; et Tubéron, le philosophe stoïcien, voyant les ouvrages prodigieux qu'il faisait construire sur le rivage de la mer auprès de Naples, ces montagnes percées et suspendues par de grandes voûtes, ces canaux creusés autour de ses maisons, pour y faire entrer les eaux de la mer, et ouvrir aux plus gros poissons de vastes réservoirs, ces palais bâtis au sein de la mer même, Tubéron, dis-je, appelait Lucullus un Xerxès en toge (32).

Il avait aussi à Tusculum des maisons de plaisance dont les vues étaient superbes, des salons ouverts à tous les aspects, et de belles promenades. Pompée étant allé l'y voir un jour, trouva qu'il avait très bien disposé sa maison pour l'été, mais qu'elle était inhabitable l'hiver. « Croyez-vous donc, lui dit Lucullus en « riant, que j'aie moins de sens que les cigo- « gnes et les grues, et que je ne sache pas chan- « ger de demeure selon les saisons ? » Un préteur qui avait l'ambition de donner au peuple des jeux très magnifiques pria Lucullus de lui prêter des manteaux de pourpre pour un chœur de tragédie; Lucullus lui dit qu'il ferait chercher, et que s'il en avait, il les prêterait avec plaisir. Le lendemain il lui demanda combien il lui en fallait; le préteur lui dit qu'il en aurait assez de cent : « Vous pouvez, reprit Lucullus, « en faire prendre le double si vous voulez. » C'est à cette occasion que le poète Horace s'écrie : « Tant il est vrai qu'une maison est pau- « vre quand elle n'a pas un grand superflu, « et que ce qui en est inconnu au maître n'est « pas plus considérable que ce qu'il en con- « naît ! »

LVII. Sa dépense journalière pour la table était d'un homme nouvellement enrichi. Non content d'être couché sur des lits couverts d'é-

toffes de pourpre, d'être servi en vaisselle d'or enrichie de pierreries, d'avoir, pendant ses repas, des chœurs de danse et de musique, il faisait servir sur sa table les mets les plus rares et les plus exquis, les pâtisseries les plus recherchées, et cela pour se faire admirer des hommes simples et sans jugement. Aussi suton beaucoup de gré à Pompée de ce qu'il fit dans une maladie où son médecin lui avait ordonné de manger une grive : ses domestiques étant venus lui dire qu'il était impossible de trouver des grives en été ailleurs que chez Lucullus, qui en faisait engraisser toute l'année, il ne voulut pas qu'on en prît chez lui : « Eh « quoi ! dit-il à son médecin, si Lucullus n'é-« tait pas un homme voluptueux, Pompée ne « pourrait pas vivre ? » et il demanda une nourriture plus facile à trouver. Caton, son ami et son allié, condamnait si hautement sa vie de luxe et de mollesse, qu'un jeune homme ayant commencé un jour, en plein sénat, un discours aussi long qu'ennuyeux sur la tempérance et la frugalité, Caton, se levant d'impatience : « Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, ces beaux dis-« cours, toi qui étant riche comme Crassus, « et vivant comme Lucullus, nous parles comme « Caton ? » Au reste quelques historiens disent qu'à la vérité ce propos fut tenu, mais par un

autre que Caton. Pour Lucullus, on ne peut douter, d'après les paroles qu'on a recueillies de lui, que non seulement il aimât fort ce genre de vie, mais encore qu'il ne s'en fît honneur. On dit qu'il invita plusieurs jours de suite, à sa table, des Grecs qui étaient venus à Rome, et qui, avec leur bonhomie grecque, croyant que c'était pour eux qu'il faisait une si grande dépense, eurent honte de lui être à charge, et refusèrent enfin ses invitations. Lucullus, qui sut le motif de leur refus, leur dit en riant : « Il est vrai, mes amis, que dans cette dépense « il y a un peu pour vous, mais la plus grande « partie est pour Lucullus. » Un jour qu'il soupait seul, et qu'on n'avait mis qu'une table, on lui servit un souper médiocre ; il fut très mécontent, et ayant fait appeler son maître-d'hôtel, il lui en fit des reproches ; cet officier lui dit que, n'ayant invité personne, il n'avait pas cru devoir faire un plus grand souper : « Tu « ne savais donc pas, lui répondit-il, que Lu- « cullus soupait ce soir chez Lucullus ? »

LVIII. Comme il n'était question dans la ville que de sa magnificence, Cicéron et Pompée l'abordèrent un jour qu'il se promenait tranquillement dans la place publique. Cicéron était son intime ami. Lucullus avait bien eu avec Pompée quelques différens, par rapport

au commandement de l'armée; mais ils vivaient honnêtement ensemble, et se voyaient assez souvent. Cicéron, après l'avoir salué, lui demanda s'il voulait leur donner à souper. « Très « volontiers, lui répondit Lucullus; vous n'avez « qu'à prendre jour. — Ce sera dès ce soir, re« prit Cicéron; mais nous voulons votre sou« per ordinaire. » Lucullus s'en défendit longtemps, et les pria de remettre au lendemain. Ils le refusèrent, et ne voulurent pas même lui permettre de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il ne fît ajouter à ce qu'on avait préparé pour lui. Alors il leur demanda seulement de lui laisser dire devant eux, à un de ses gens, qu'il souperait dans l'Apollon; ce qu'ils lui accordèrent. C'était le nom d'une des salles les plus magnifiques de sa maison, et par ce moyen il les trompa sans qu'ils pussent s'en méfier. Il avait pour chaque salle une dépense réglée, des meubles et un service particulier, et il suffisait à ses esclaves qu'on nommât la salle dans laquelle il voulait souper pour savoir quelle dépense il fallait faire, quel ameublement et quel service ils devaient employer. Le souper dans la salle d'Apollon était de cinquante mille drachmes (*). On dépensa ce soir-

(*) Environ 45,000 livres.

là cette somme, et il étonna Pompée autant par la magnificence du souper que par la promptitude avec laquelle il avait été préparé. C'était abuser de ses richesses, et les traiter comme des captives et des barbares.

LIX. Une dépense plus louable et plus digne de lui était celle qu'il faisait pour se procurer des livres. Il en rassembla un très grand nombre de bien écrits, et il en fit un usage plus honorable encore que leur acquisition, en ouvrant sa bibliothéque au public. Tous les Grecs qui étaient à Rome avaient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouraient sa bibliothéque; ils s'y rendaient comme dans un sanctuaire des Muses; ils y passaient les jours entiers à discourir ensemble, et quittaient avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir. Lucullus se promenait souvent dans ses galeries avec ces hommes de lettres; il se mêlait à leurs entretiens, et quand ils l'en priaient il les aidait de son crédit dans les affaires dont ils étaient chargés. En un mot, sa maison était l'asile, le prytanée de la Grèce pour tous les étrangers de ce pays qui venaient à Rome. Il avait en général du goût pour toute doctrine philosophique; il accueillait, il estimait les différentes sectes; mais il eut toujours une préférence marquée, un amour particulier

pour l'Académie, non pour celle qu'on nomme la nouvelle, quoique alors Philon lui eût donné un grand éclat en expliquant les écrits de Carnéade, mais pour l'ancienne Académie dont Antiochus l'Ascalonite, homme éloquent et instruit, était le chef. Lucullus avait recherché son amitié avec le plus vif empressement; il le logeait chez lui, et l'opposait aux disciples de Philon, au nombre desquels était Cicéron, qui même avait composé un très beau dialogue dans lequel il fait soutenir par un des interlocuteurs cette opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'on peut comprendre, et il soutient lui-même l'opinion contraire. Ce dialogue est intitulé Lucullus. J'ai déjà dit qu'il vivait avec lui dans la plus grande intimité; et dans le gouvernement, ils suivaient le même parti : car Lucullus n'avait pas entièrement abandonné les affaires; il avait seulement laissé de bonne heure à Crassus et à Caton cette rivalité, cette ambition de parvenir au premier rang de puissance et d'autorité, parce qu'elle expose à de grands dangers et à de grands affronts.

LX. Quand ceux à qui la puissance de Pompée était suspecte virent Lucullus renoncer au premier rang, ils cherchèrent à y porter Crassus et Caton, pour en faire les défenseurs du

sénat. Lucullus n'alla plus aux assemblées du peuple que pour obliger ses amis, et à celles du sénat que pour rompre quelque intrigue de Pompée et s'opposer à son ambition. Il fit annuler toutes les ordonnances que ce général avait rendues, après avoir vaincu les deux rois: et soutenu de Caton, il empêcha une distribution d'argent que Pompée demandait pour ses soldats. Pompée alors se fit un appui de l'amitié ou plutôt de la ligue qu'il forma avec Crassus et César; et remplissant la ville d'armes et de soldats, il chassa de la place publique Caton et Lucullus, et fit confirmer par la force toutes ses ordonnances. Les partisans de Pompée, témoins de l'indignation que cette violence excitait parmi tous les honnêtes gens, produisirent un certain Brettius qu'ils avaient surpris, disaient-ils, épiant l'occasion de tuer Pompée. Cet homme, interrogé en plein sénat, accusa quelques personnes de l'avoir engagé à cet assassinat, et devant le peuple il en chargea nommément Lucullus. Personne ne crut à sa déposition, et l'on ne douta pas un instant que cet homme n'eût été aposté par les amis de Pompée pour être l'instrument de cette odieuse calomnie. On en fut bien plus convaincu quelques jours après, lorsqu'on vit jeter hors de la prison le corps de ce Brettius

qu'on disait s'être donné lui-même la mort. Mais l'impression du cordeau dont il avait été étranglé, et les marques des coups qu'il avait reçus, déposaient hautement qu'il avait été la victime de ceux mêmes qui l'avaient suborné.

LXI. Cette horrible intrigue éloigna plus que jamais Lucullus du gouvernement; et quand il vit Cicéron banni, Caton comme relégué en Cypre, il s'en retira pour toujours. Quelque temps avant sa mort, son esprit s'était affaibli peu à peu, et il finit par le perdre entièrement. Cornélius Népos prétend que cet affaiblissement d'esprit ne fut la suite ni de l'âge ni de la maladie, mais l'effet d'un breuvage que lui donna Callisthène, un de ses affranchis, qui ne le fit même que parce qu'il crut que ce breuvage aurait la vertu de le rendre plus cher à son maître. Un effet certain qu'il produisit, ce fut de lui aliéner tellement la raison, que dans les derniers temps de sa vie son frère fut obligé de prendre l'administration de ses biens. Malgré cet état de démence dans lequel il mourut, le peuple fut aussi affligé de sa perte que s'il était mort dans le plus grand éclat de ses exploits militaires et dans toute la gloire de son administration politique. On accourut en foule à ses obsèques, et l'on voulait absolument que son corps, qui avait été porté à la place pu-

blique par les premiers jeunes gens de la ville fût enterré dans le champ de Mars, où l'on avai déjà enterré Sylla. Mais comme on ne s'y étai pas attendu, et qu'il n'eût pas été facile d faire sur-le-champ tous les préparatifs néces saires, son frère, à force d'instances, obtin enfin du peuple qu'il laissât faire ses funéraille dans sa maison de Tusculum, où son tombea était tout prêt. Il ne lui survécut pas long temps, et comme il l'avait suivi de près dan la carrière de la vie et dans celle des honneur qu'il l'avait aimé avec une extrême tendress il le suivit aussi de près dans le tombeau.

PARALLÈLE

DE

CIMON ET DE LUCULLUS.

I. Rien, ce me semble, ne fut plus heureux pour Lucullus que de mourir avant la révolution que les destins préparaient à la république romaine par les guerres civiles, et de laisser sa patrie, déjà malade à la vérité, mais du moins encore libre. Voilà dans toute sa vie ce qu'il eut de plus commun avec Cimon, qui mourut aussi avant les troubles qui agitèrent après lui la Grèce, et pendant qu'elle était encore dans un état florissant. Il est vrai qu'il mourut dans son camp, en faisant les fonctions de général, et non dans un état d'oisiveté et de dégoût des affaires, qui ne lui eût fait chercher le prix de ses travaux, de ses conquêtes et de ses trophées que dans les festins et les débauches : comme le poète Orphée, dont Platon a raison de se moquer, ne promet à ceux qui auront bien vécu d'autre récompense dans les enfers qu'une ivresse perpétuelle. Sans doute le repos, la tranquil-

lité, l'étude des lettres qui fait goûter dans une contemplation utile la plus douce jouissance, sont pour un vieillard, obligé de renoncer à la guerre et à l'administration des affaires, la consolation la plus honorable. Mais de ne se proposer d'autre fin de ses belles actions que la volupté, de ne quitter le commandement des armées et les travaux glorieux de la guerre que pour passer le reste de sa vie dans les fêtes de Vénus, dans les plaisirs et dans les jeux, ce n'est point se conduire en disciple de cette célèbre Académie, en sage qui veut imiter Xénocrate, mais en homme voluptueux qui s'est jeté dans la secte d'Epicure.

II. Ce qui rend plus étonnante cette différence entre Cimon et Lucullus, c'est que la jeunesse du premier mérita, par son intempérance, les plus grands reproches, et que celle de Lucullus fut sage et tempérante. Or celui qui change en mieux est préférable à l'autre, et le meilleur naturel est celui en qui le vice vieillit avec l'âge, tandis que la vertu y semble rajeunir. Enrichis l'un et l'autre par les mêmes moyens, ils ne firent pas le même usage de leurs richesses : car il serait injuste de comparer avec la muraille que Cimon fit bâtir au midi de la ville, de l'argent qu'il avait apporté de ses expéditions, ces maisons de plaisance, ces superbes

galeries que Lucullus éleva auprès de Naples, des dépouilles qu'il avait prises sur les barbares. Il ne faut pas non plus mettre en parallèle la table de Cimon et celle de Lucullus; une table populaire, dressée par l'humanité, et une table somptueuse digne d'un satrape. La première, avec une dépense modérée, nourrissait chaque jour un grand nombre d'indigens; l'autre, avec des frais énormes, ne fournissait qu'au luxe de quelques voluptueux. On dira peut être que la diversité des temps a mis entre eux cette différence : car on ne sait pas si Cimon, après tous ces exploits qui l'ont illustré à la tête des armées, passant à une vieillesse paisible, loin des guerres et de l'administration des affaires, ne se serait pas abandonné à un plus grand luxe, à une vie plus voluptueuse que celle de Lucullus; on a vu qu'il aimait naturellement le vin, les fêtes, les assemblées, et qu'il avait été fort décrié par son penchant pour les femmes. Mais les succès dans les combats, dans les entreprises difficiles, portent avec eux des plaisirs d'un autre genre, qui éloignent des autres passions vicieuses, et les font même oublier aux caractères ambitieux qui se sentent nés pour gouverner les affaires publiques. Si Lucullus fût mort au milieu de ses combats et de ses victoires, je ne crois pas que le censeur le plus sévère, le

critique le plus pointilleux, trouvât en lui la matière de la plus légère accusation. Voilà pour le genre de vie qu'ils ont mené.

III. Quant à leur mérite militaire, on ne peut disconvenir qu'ils ne se soient également distingués l'un et l'autre et sur terre et sur mer. Mais comme entre les athlètes ceux qui, en un même jour, ont vaincu à la lutte et aux combats du pancrace sont, suivant une certaine coutume, proclamés les vainqueurs par excellence, de même Cimon, qui, dans un seul jour, couronna la Grèce d'un double trophée, par deux victoires qu'il remporta sur terre et sur mer, mérite, ce me semble, quelque prééminence sur les autres généraux. D'ailleurs Lucullus reçut de sa patrie le commandement, et Cimon le procura à la sienne. Le premier trouva Rome donnant des lois à ses alliés, et étendit son empire par de nouvelles conquêtes : quand Cimon vint au gouvernement Athènes suivait des lois étrangères; mais bientôt il lui donna la supériorité et sur ses alliés et sur ses ennemis; il força les Perses vaincus d'abandonner à sa patrie l'empire de la mer, et le lui fit céder volontairement par les Lacédémoniens. Si le plus grand talent d'un général est d'obtenir l'obéissance de ses soldats par l'amour qu'il leur inspire, Lucullus, méprisé des siens, est, sous ce rapport,

inférieur à Cimon, qui obtint l'admiration de ses alliés. L'un fut abandonné de ses propres troupes; l'autre se vit recherché par les étrangers mêmes. L'un retourna dans son pays délaissé par cette même armée qu'il commandait lorsqu'il en était parti; l'autre, parti avec des troupes qui, comme lui, obéissaient à des étrangers, ramena ces mêmes troupes qui commandaient à ceux dont elles avaient reçu les ordres: et il revint après avoir assuré à son pays trois choses aussi importantes que difficiles, la paix avec ses ennemis, l'empire sur ses alliés, et la bonne intelligence avec les Lacédémoniens. Tous deux entreprirent de renverser de grands empires, et de bouleverser l'Asie entière; mais ils en laissèrent l'exécution imparfaite, l'un par la jalousie de la fortune, car il mourut en commandant les armées et au milieu de ses succès; l'autre n'est pas tout-à-fait exempt du reproche d'avoir causé lui-même son malheur, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas guéri les mécontentemens et les plaintes de son armée, et qu'il les ait laissé dégénérer en une haine implacable.

IV. Au reste cette disgrace lui est commune avec Cimon, souvent cité en justice, et enfin condamné à l'ostracisme par ses concitoyens, qui, suivant Platon, voulaient être dix ans sans entendre sa voix: car les partisans de l'aristo-

cratie sont rarement agréables au peuple : obligés d'employer souvent la contrainte pour le redresser, ils l'offensent et le blessent : comme les bandages dont usent les chirurgiens pour remettre les membres disloqués font souffrir de grandes douleurs. Mais peut-être n'en faut-il imputer la faute ni à l'un ni à l'autre.

V. Lucullus porta ses armes triomphantes bien plus loin que Cimon; il fut le premier des Romains qui franchit le mont Taurus, à la tête d'une armée qui traversa le Tigre; prit et brûla, sous les yeux même de leurs rois, les villes royales de l'Asie, Tigranocerte, Cabires, Sinope et Nisibe; soumit avec le secours des rois arabes, dont il avait gagné l'affection, les provinces du nord jusqu'au Phase, celles du levant jusqu'à la Médie, et celles du midi jusqu'à la mer Rouge. Il brisa la puissance des rois à qui il faisait la guerre; il ne manqua à sa gloire que de s'être emparé de leurs personnes; ce qu'il aurait sûrement fait, si, comme des bêtes sauvages, ils ne se fussent sauvés dans des déserts inaccessibles et des forêts impénétrables. Une preuve sensible de la supériorité de Lucullus sous ce rapport, c'est que les Perses, comme s'ils n'avaient rien souffert de la part de Cimon, se trouvèrent, aussitôt après sa mort, en état de résister aux Grecs, et qu'en Egypte ils taillèrent en pièces

la plus grande partie de leur armée; mais les exploits de Lucullus laissèrent Tigrane et Mithridate dans l'impuissance de rien entreprendre. Le dernier, affaibli déjà et presque détruit par ses défaites précédentes, n'osa pas même une seule fois montrer ses troupes à Pompée hors de leurs retranchemens, et s'enfuit dans le Bosphore, où il mourut. Tigrane, nu et sans armes, se prosterne aux genoux de Pompée, et mettant à ses pieds son diadème, il cherche à le flatter par le don d'un ornement qui ne lui appartenait plus, et qui était dû au triomphe de Lucullus. La joie qu'il témoigna lorsque Pompée lui rendit cette marque de la royauté était une preuve qu'il l'avait déjà perdue. Celui-là donc doit passer pour meilleur général, comme pour meilleur athlète, qui livre son rival plus affaibli au nouvel adversaire qui doit le combattre.

VI. D'ailleurs quand Cimon fit la guerre au roi de Perse, il trouva sa puissance et la fierté de ses peuples sensiblement affaiblies par leurs premières défaites, par les déroutes que leur avaient fait éprouver Thémistocle, Pausanias et Léothychidas. En les attaquant dans cet état de faiblesse, il lui était facile d'abattre des corps dont les âmes étaient déjà vaincues et défaites. Au contraire, Lucullus avait, dans Tigrane.

un ennemi jusqu'alors invincible, et dont les nombreuses victoires avaient singulièrement enflé son courage. Si nous comptons le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, on ne saurait comparer ceux que défit Cimon avec ceux que Lucullus eut en tête. Il n'est donc pas facile de prononcer lequel de ces deux personnages mérite la préférence. Les dieux eux-mêmes les ont également favorisés : ils ont fait connaître à l'un ce qu'il devait faire; ils ont averti l'autre de ce qu'il devait éviter. Ainsi, la divinité même leur a donné son suffrage, et les a déclarés tous deux des hommes que leur vertu faisait participer à la nature divine.

NOTES

SUR LUCULLUS.

---

(1) Lucius Licinius Lucullus, aïeul de celui dont Plutarque écrit la Vie, fut consul avec Aulus Posthumius Albinus, l'an de Rome 603, 151 an avant l'ère chrétienne.

(2) C'est-à-dire la langue latine et la langue grecque.

(3) C'est la guerre sociale qu'on appela aussi Marsique, parce que les Marses, peuple très brave de l'Italie, entre les Sabins à l'orient, et le lac Fucin à l'occident, furent les premiers qui prirent les armes. Elle commença après la mort de Drusus, l'an de Rome 664, 90 ans avant Jésus-Christ. L'historien Sisenna, au rapport de Paterculе, en avait écrit l'histoire étant encore assez jeune; et il composa dans sa vieillesse celle de la guerre civile de Sylla, dont il avait été le témoin, et où peut-être il avait été acteur.

(4) Pitane, ville de la Troade, baignée par le fleuve Evenus, avait deux ports; c'était la patrie d'Arcesilas, philosophe académicien, disciple de Polémon.

(5) Valerius Flaccus, qui commandait en Asie en qualité de proconsul, s'étant rendu odieux aux soldats par son avarice, il s'excita dans son camp une sédition générale; Fimbria, qu'il envoya pour l'apaiser, embrassa le parti des troupes, et tua Flaccus dont il était le lieutenant. Les soldats lui déférerent l'autorité pro-

consulaire ; et le sénat, quoique indigné d'un attentat si contraire aux lois, fut forcé par les circonstances à le souffrir.

(6) Le promontoire de Lectum sépare la Troade de l'Eolie ; Ténédos est sur cette côte, en face de l'île de Lesbos.

(7) Elée était sur la côte de l'Asie, vis-à-vis de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, qui avait un port et une rade, et dont on attribuait la fondation à Mnesthée, roi d'Athènes, et à ceux qui l'accompagnèrent au siége de Troie.

(8) Il y avait là, dit Strabon, une ville qui portait ce nom, et d'où le pays voisin avait tiré sa domination. La déesse Némésis, dont Adrastie ou Adrastée est un surnom, y avait un temple consacré, dit-on, par Adraste.

(9) Cette pratique fort ancienne était autorisée par une loi qui permettait d'offrir des victimes artificielles quand on ne pouvait pas en avoir de naturelles.

(10) On voit, par l'événement, que le joueur de flûte de Lybie est le vent du midi, appelé en latin *Africus*, et que la trompette du Pont désigne les machines de Mithridate, roi de Pont, déjà toutes dressées pour l'assaut, et qui n'attendaient plus que le signal des trompettes.

(11) Rivière de la Phrygie, qui prend sa source dans le canton appelé Azanite, et qui, coulant du sud-est au nord-ouest, après avoir passé à Apollonie, se jette dans la Propontide auprès de Cyzique.

(12) Les mystères de Samothrace, île de la mer Egée, près de la Thrace, étaient extrêmement célèbres, et attiraient le concours et les hommages de presque tous

les peuples connus. Les prêtres qui en avaient l'intendance étaient appelés Cabires.

(13) C'était une opinion généralement reçue chez les anciens, que les paroles hautaines et superbes déplaisaient aux dieux et attiraient leur colère.

(14) Priapus, ville maritime avec un port, dans la Mysie, sur l'Hellespont, près de l'embouchure de l'Esepe et du Granique. Il ne faut pas la confondre avec une petite île du même nom, près des côtes de l'Ionie, à la hauteur d'Ephèse. Quoique cette ville fût consacrée à Priape, Diane y avait un temple; le culte de cette déesse était très répandu, comme le prouvent les différens surnoms de Persique, de Taurique, etc., donnés à Diane.

(15) Thémiscyre est le surnom d'un canton et d'une ville, entre le fleuve Thermodon, si fameux par le voisinage des Amazones, et l'Iris qui vient se décharger dans le Pont-Euxin, à l'occident du Thermodon.

(16) Les Tibaréniens et les Chaldéens étaient à l'orient du fleuve Thermodon ; mais il faut bien distinguer ces Chaldéens du peuple qui habitait la Chaldée ; ceux-ci étaient au midi et au couchant de la Babylonie, vers l'Arabie et le golfe Persique. Amisus était situé sur le Pont-Euxin, entre les fleuves Irys et Alys, à l'occident du premier.

(17) La Syrie s'étend du nord au midi, depuis les monts Taurus et Amanus, qui enferment la Cilicie, le long de la mer Méditerranée. La Palestine est située à l'extrémité méridionale de la Syrie, et s'étend le long de la Méditerranée jusqu'à l'Arabie Pétrée à son orient et à son midi, et l'Egypte à son couchant. La Médie est au sud-est de l'Arménie, qui elle-même confine aux

pays des Cabires, situés au sud-est des Tibaréniens dont nous avons parlé dans la note précédente.

(18) Le lac appelé Palus-Méotides, au nord du Pont-Euxin, entre l'Europe et l'Asie, se réunit à cette dernière mer par un détroit nommé le Bosphore Cimmérien, resserré entre la Chersonèse Taurique à l'occident, et la pointe orientale de l'Asie. Il ne faut pas confondre ce Bosphore ni cette Chersonèse avec le Bosphore et la Chersonèse de Thrace, à l'extrémité sud-ouest du Pont-Euxin. Les Dardariens sont à l'orient du Bosphore Cimmérien.

(19) Pharnacie, ville maritime du Pont Polémonique ou Cappadocien, dans le pays des Chaldéens.

(20) Cette ville fut nommée ainsi à cause d'un bois consacré à Apollon et à Daphné, dont l'aventure, disait-on, était arrivée en cet endroit. Cette ville était située dans la partie de la Syrie qui porta son nom.

(21) La Gordyenne, ou le pays des Gordyens, était dans l'Assyrie.

(22) Ces Arabes scénites, c'est-à-dire qui vivaient sous des tentes, habitaient, suivant Strabon, la partie méridionale de la Mésopotamie, dans les lieux arides et stériles.

(23) Ce Métrodore de Scepsis est postérieur de 250 ans au disciple d'Epicure du même nom, lequel était de Lampsaque. Scepsis, ville de la Mysie, près du mont Ida.

(24) Amphicratès veut faire entendre que la ville de Séleucie n'était pas assez considérable pour occuper un homme de son mérite.

(25) L'Adiabène, que Strabon place à l'occident de la Mésopotamie, avait porté anciennement, suivant Ammien Marcellin, le nom d'Assyrie. Les Gordyéniens

y confinent, et la Cappadoce est un peu plus loin en tirant vers le Pont.

(26) C'est le golfe Persique, que Plutarque appelle la mer de Babylone. L'Albanie, dont il est parlé ensuite, est à l'occident de la mer Caspienne; l'Ibérie touche à l'Albanie, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin; l'Araxe est une rivière qui prend sa source dans le mont Taurus, en Arménie, et se jette dans la mer Caspienne.

(27) C'est apparemment le philosophe stoïcien de ce nom, qui était un peu plus ancien que Strabon dont il est question tout de suite, et qui, outre son excellente géographie, avait composé des commentaires historiques, utiles pour leurs mœurs et pour la politique, que nous avons perdus. Cicéron avait été disciple d'Antiochus.

(28) Les Mygdoniens, ainsi appelés par les Macédoniens, ont pour capitale Nisibis, située au pied du mont Masius, dans la partie septentrionale de la Mésopotamie près du Tigre. Les Grecs lui donnaient le nom d'Antioche, à cause de la beauté de son terroir, qu'ils comparaient à celui de l'Antioche de Syrie.

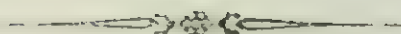
(29) Le Phase, fleuve de la Colchide, sur lequel Strabon dit qu'on avait construit 120 ponts; son cours est rapide et violent, et après avoir reçu plusieurs autres rivières, il se décharge dans le Pont-Euxin.

(30) La même que la mer Caspienne; on lui donnait ce nom, parce que les Caspiens et les Hyrcaniens habitaient à son midi, les premiers vers le couchant, et les autres vers l'orient.

(31) Il y avait à Rome plusieurs cirques destinés à des jeux, et principalement à des courses de chars; le plus considérable, appelé le grand cirque, avait été bâti par Tarquin l'ancien. Celui de Flaminius prit son

nom du consul qui avait donné au peuple un grand terrain dont le produit avait été consacré à le construire.

(32) Quintus Elius Tubero, petit-fils de Paul Emile, fut un grand philosophe, un bon jurisconsulte, un historien exact.



NICIAS.

SOMMAIRE.

I. Censure de l'historien Timée. Plan de Plutarque dans cette Vie. II. Caractère de Nicias. Son crédit dans le gouvernement. III. Sa magnificence et sa libéralité. IV. Il conduit en pompe à Délos le chœur envoyé par les Athéniens, et y fait de riches présens à Apollon. V. Superstition et timidité de Nicias. VI. Sa politique pour se défendre contre les calomniateurs. VII. Il n'a aucune part aux échecs que les Athéniens éprouvent. VIII. Ses divers succès dans le commandement des armées. IX. Reproche que lui fait Cléon au sujet de l'île de Sphacterie. X. Cléon est chargé de cette entreprise, et il l'exécute heureusement. XI. Plaisanteries que le succès de Cléon attire à Nicias. XII. Nicias parvient à rétablir la paix entre Athènes et Lacédémone. XIII. Honneur que cette paix fait à Nicias. XIV. Intrigues d'Alcibiade pour rompre cette paix. XV. Alcibiade va à Lacédémone sans succès, et la guerre recommence. Inquiétudes de Nicias et d'Alcibiade sur l'ostracisme. XVI. Ils se réunissent, et font bannir Hyperbolus. XVII. Nicias est nommé général avec Alcibiade et Lamachus pour la guerre de Sicile, qu'il désapprouvait. XVIII. Divers présages sinistres qui ne peuvent détourner les Athéniens de cette entreprise. XIX. Méton et Socrate en conjecturent la funeste issue. XX. Mollesse de la conduite de Nicias après avoir reçu le commandement. XXI. Les Athéniens se rangent en bataille devant le

Port de Syracuse. Nicias se rend méprisable par la manière dont il conduit cette guerre. XXII. Faux avis par lequel Nicias trompe les Syracusains ; il les bat, après s'être emparé du port de Syracuse. XXIII. Lenteur de Nicias. Il passe l'hiver à Naxos. XXIV. Il enferme presque entièrement Syracuse. XXV. Lamachus est tué. XXVI. Arrivée de Gylippe en Sicile. XXVII. Il est reçu dans Syracuse. XXVIII. Il bat les Athéniens. XXIX. Nicias bat les Syracusains, qui se représentent au combat. XXX. Les Athéniens sont battus. Démosthène amène une nouvelle flotte. XXXI. Ce général reçoit un échec. XXXII. Il propose de se retirer. Nicias s'y oppose. XXXIII. Il survient une éclipse de lune. Réflexions à ce sujet. XXXIV. Elle empêche Nicias de partir. Sa flotte est battue. XXXV. Il donne un nouveau combat et essuie un autre échec. XXXVI. Ruse d'Hermocrate pour l'empêcher de partir. XXXVII. Fermeté de Nicias dans ses malheurs. Démosthène est fait prisonnier. XXXVIII. Nicias, réduit à la dernière extrémité, se rend. XXXIX. Il est mis à mort avec Démosthène. XL. Plusieurs prisonniers athéniens doivent la vie aux vers d'Euripide que les Siciliens aimaient beaucoup. XLI. Comment la nouvelle de ce désastre fut portée à Athènes.

I. Comme j'ai cru pouvoir avec fondement mettre en parallèle Crassus et Nicias, et comparer les malheurs du premier chez les Parthes avec le désastre de l'autre en Sicile, je veux d'abord me justifier auprès de ceux de mes lecteurs qui pourraient croire qu'en racontant les mêmes faits que Thucydide a écrits, et dans lesquels il s'est élevé au-dessus de lui-même par

une véhémence, une énergie et une variété de récits qu'il est impossible d'imiter ; j'ai voulu faire comme Timée, qui, espérant surpasser cet historien en force et en gravité, et faire passer Philistus pour un ignorant et un sot [1], se jette dans son histoire au milieu des combats de terre, des batailles navales et des harangues publiques, tous objets que ces historiens ont le mieux traités. Il ne voit pas qu'il n'est auprès d'eux, je ne dis pas

Un homme à pied qui court près d'un char de Lydie,

suivant l'expression de Pindare [2], mais un enfant, un écrivain sans goût, et, pour me servir des termes de Diphilus,

Un homme épais, bouffi de graisse de Sicile (3).

Souvent aussi il tombe dans les mêmes inepties que Xenarque, lorsqu'il dit, par exemple, que c'était un mauvais présage pour les Athéniens que celui de leurs généraux dont le nom était formé du mot victoire (4) s'opposât à l'expédition de Sicile ; que la mutilation des Hermès était, de la part des dieux, un avis qu'ils auraient beaucoup à souffrir de la part d'Hermocrate, fils d'Hermon, général de Syracuse ; qu'Hercule enfin devait naturellement secourir

les Syracusains, pour reconnaître le bienfait de Proserpine qui lui avait livré Cerbère, et qu'il ferait éprouver sa colère aux Athéniens parce qu'ils soutenaient les habitans d'Egeste, descendus des Troyens, dont ce dieu avait ruiné la ville pour venger l'injure qu'il avait reçue de Laomédon. C'est sans doute par ce même bon sens qui lui a dicté de si belles choses qu'il a prétendu corriger le style de Philistus, et qu'il a injurié Aristote et Platon. Pour moi je regarde en général comme une petitesse d'esprit digne d'un vain sophiste, cette jalousie, cette rivalité de style; mais quand elle porte sur des ouvrages qui sont inimitables, c'est à mon gré une véritable folie. Il m'est impossible, en écrivant la vie de Nicias, de passer sous silence les faits que Thucydide et Philistus ont rapportés; et surtout ceux qui font connaître son caractère et ses inclinations, qu'un grand nombre d'événemens malheureux nous empêchent souvent de reconnaître; mais je les parcourrai légèrement, et je n'en dirai que ce qui sera nécessaire, pour me faire éviter le reproche de négligence et de paresse. Pour les autres actions qui sont généralement moins connues, et qu'on trouve éparses ou dans les historiens, ou sur les anciens monumens, ou dans les décrets publics, je tâcherai de les rassembler, non pour

écrire une histoire inutile et sans fruit, mais pour mettre dans un plus grand jour le naturel et les mœurs de Nicias.

II. Je commencerai par dire de lui ce qu'en a écrit Aristote; qu'il y eut en même temps à Athènes trois citoyens distingués par leur vertu, qui eurent toujours pour le peuple une affection et une bienveillance particulières : Nicias, fils de Nicératus, Thucydide, fils de Milésias (5), et Théramène, fils d'Agnon; mais le dernier eut moins que les deux autres cette disposition. Né dans l'île de Céos, et regardé comme étranger à Athènes, on le raillait sur sa naissance; d'ailleurs son peu de fermeté dans les partis qu'il embrassait et qui le faisait flotter sans cesse entre les factions qui partageaient le gouvernement lui avait fait donner le surnom de Cothurne. Thucydide, le plus âgé des trois, ne craignait pas, pour soutenir les nobles et les citoyens vertueux, de s'opposer presque toujours à Périclès qui cherchait à flatter le peuple. Nicias, quoique le plus jeune, avait déjà de la réputation du vivant de Périclès, et partagea souvent avec lui le commandement des armées; il fut aussi plus d'une fois général en chef. Après la mort de Périclès, il se vit porté à la première place, principalement par les nobles et les riches, qui voulaient s'en faire comme un rempart

contre la scélératesse et l'audace de Cléon; il n'en eut pas moins pour cela l'affection et la faveur du peuple, qui contribua même à son avancement. Cléon, il est vrai, jouissait d'un grand crédit auprès de la populace, pour laquelle il avait une complaisance extrême, et qu'il gratifiait de quelques distributions d'argent. Mais la plupart de ceux mêmes qu'il flattait par cette conduite, témoins de son avarice, de son insolence et de son audace, poussaient Nicias dans le gouvernement, parce que sa gravité, loin d'avoir rien d'austère ou d'odieux, était accompagnée d'une certaine circonspection qui, passant pour timidité, le rendait agréable au peuple. Naturellement craintif et défiant, ces défauts furent couverts à la guerre par les succès dont la fortune le favorisa tant qu'il commanda les armées. Dans les assemblées du peuple, cette timidité qui s'étonnait du moindre bruit, et la frayeur qu'il avait des calomniateurs, paraissaient des qualités populaires qui lui gagnaient la faveur de la multitude et lui donnaient un grand crédit : car ordinairement le peuple, qui regarde comme un grand honneur de n'être pas méprisé par les grands, craint ceux qui ont du mépris pour lui, et porte honneur à ceux qui le craignent.

III. Périclès, qui gouvernait Athènes par l'as-

cendant d'une véritable vertu et par la force de son éloquence, n'avait besoin auprès du peuple ni de déguisement ni d'artifice. Nicias, dépourvu de ces qualités, mais supérieur à Périclès en fortune, employait ses richesses à gagner les bonnes grâces des Athéniens. Il est vrai qu'il avait en tête Cléon, qui s'attachait la multitude par sa souplesse et par ses bouffonneries; mais ne pouvant lutter contre lui par des moyens semblables, il cherchait à gagner la faveur populaire en donnant des spectacles, des combats gymniques, et d'autres divertissemens de ce genre dont il amusait le peuple, et dans lesquels il surpassait en magnificence et en bon goût tous ceux qui l'avaient précédé et tous ses contemporains. On voit encore les offrandes qu'il avait consacrées aux dieux, telles qu'une statue de Pallas, qu'il mit dans la citadelle et qui a perdu sa dorure, une chapelle portative placée dans le temple de Bacchus, tous les trépieds qu'il dédia (6) comme vainqueur dans les jeux, car il fut souvent couronné et jamais vaincu. On raconte à ce propos que dans un chœur de tragédie dont il faisait les frais, il passa sur le théâtre un de ses esclaves habillé en Bacchus, qui, encore dans la fleur de la jeunesse, était d'une taille et d'une beauté singulières. Les Athéniens, charmés de sa figure, battirent long-

temps des mains; et Nicias s'étant levé, dit au peuple qu'il se croirait coupable d'impiété s'il retenait dans la servitude un esclave que la voix publique venait de consacrer comme un dieu, et sur-le-champ il le mit en liberté.

IV. On se souvient encore des présens aussi magnifiques que religieux qu'il fit au temple de Délos. Avant lui, les chœurs de musique que les villes y députaient pour chanter les louanges d'Apollon (7) débarquaient sans aucun ordre, parce que les Déliens, pleins d'impatience et accourant avec précipitation au-devant du vaisseau, les forçaient de chanter comme ils se trouvaient, pendant même qu'ils mettaient leurs couronnes de fleurs, et qu'ils prenaient leur robes de cérémonie, ce qui causait beaucoup de confusion. Quand Nicias conduisit cette pomp sacrée, il descendit d'abord dans l'île de Rhenée (8), accompagné de son chœur de musiqu avec les victimes, les autres préparatifs de l fête, et en particulier avec un pont de la largeur du canal qui sépare l'île de Rhenée de cel de Délos; il l'avait fait construire à Athènes av beaucoup de magnificence : il était orné de d rures, de peintures, de festons et de tapisserie Il le fit jeter la nuit sur le canal qui est ass étroit, et le lendemain, au point du jour, il passa avec son chœur de musiciens, qui, s

perbement parés, marchaient avec le plus grand ordre, en chantant des hymnes en l'honneur du dieu. Après le sacrifice, les jeux et les banquets, il dressa devant le temple un palmier d'airain qu'il consacra au dieu; il acheta pour dix mille drachmes(*) de terres qu'il donna au temple, et dont il voulut que les revenus fussent employés tous les ans, par les Déliens, à faire des sacrifices et des festins dans lesquels ils prieraient les dieux pour la prospérité de Nicias. Il fit graver cette condition sur une colonne qu'il laissa dans l'île comme un témoin et un souvenir du don qu'il avait fait. Dans la suite ce palmier, brisé par les vents, tomba sur une grande statue consacrée par les Naxiens, et la renversa.

V. Il se mêle souvent à ce goût pour les cérémonies publiques beaucoup d'ambition, de vanité et d'ostentation populaires; mais tout ce qu'on connaît d'ailleurs du caractère et des mœurs de Nicias porte à croire que le désir de plaire au peuple par ces sortes de spectacles n'était en lui qu'une suite de sa religion: car il avait une crainte extrême pour les dieux; et cette crainte, selon Thucydide, était poussée jusqu'à la superstition. On lit dans un des dialogues de Pasiphon (9) que Nicias faisait tous

(*) Environ 90,000 livres de notre monnaie.

les jours des sacrifices; qu'il avait dans sa maison un devin qu'il paraissait n'interroger que sur les affaires publiques, mais qu'il consultait le plus souvent sur ses propres affaires, et principalement sur les vastes et riches mines d'argent qu'il possédait dans le bourg de Laurium (10), et dont il tirait un gros revenu, mais qu'il ne pouvait faire exploiter sans un grand danger pour les travailleurs. Il y entretenait pour cette exploitation un grand nombre d'esclaves, et sa plus grande richesse consistait dans l'argent qu'il en retirait : aussi était-il sans cesse entouré d'une foule de gens qui lui demandaient à emprunter, et à qui il prêtait volontiers; il donnait également et à ceux qui pouvaient lui nuire, et à ceux que leur vertu rendait dignes de ses largesses. Enfin, sa timidité était un revenu sûr pour les méchans, comme son humanité pour les bons. On trouve les preuves de ce que j'avance dans les poètes comiques eux-mêmes, et d'abord dans Téleclide (11), qui parle ainsi d'un calomniateur :

Le riche Chariclès, qui connaît son talent,
Ne lui donne pas même une mine d'argent,
Afin de l'engager à garder le silence,
A taire le secret qui couvre sa naissance,
A ne pas divulguer qu'en le mettant au jour
Sa mère eût eu le fruit de son premier amour.

Mais du seul Nicias il en a reçu quatre;
J'en sais bien le motif et pourrais m'en ébattre ;
Mais je n'en dirai rien; j'aime trop Nicias :
Je le crois honnête homme, et ne me trompe pas.

Le personnage dont Eupolis se moque dans sa pièce de Marica (12) dit à un homme pauvre et ignorant :

LE CALOMNIATEUR.

Dis-moi : depuis quel temps as tu vu Nicias?

LE PAUVRE.

Je le vis avant-hier, mais ne m'arrêtai pas.

LE CALOMNIATEUR.

Entendez, citoyens, ce bonhomme confesse
Qu'il a vu Nicias; ce point vous intéresse:
Pourquoi l'aurait-il vu, que pour vendre sa voix?
Vous en serez témoins, il est pris cette fois!

LE POÈTE.

Insensés! quoi, jamais pensez-vous le surprendre
A faire quelque mal que l'on puisse reprendre?

Cléon, dans Aristophane, dit d'un ton menaçant :

A la gorge bientôt prenant les délateurs,
Je livre Nicias à toutes ses frayeurs.

Phrynichus (13) fait connaître aussi son caractère timide et facile à s'effrayer, en disant d'un autre :

Il fut homme de bien, et l'on ne le vit pas
Marcher toujours tremblant, comme fait Nicias.

VI. Il portait si loin cette crainte des calomniateurs, qu'il ne mangeait avec aucun de ses concitoyens, qu'il ne fréquentait aucune société, qu'il se refusait tous ces délassemens, tous ces plaisirs honnêtes qu'on trouve dans le commerce des hommes. Lorsqu'il était archonte, il restait au palais jusqu'à la nuit; et, arrivé le premier au conseil, il en sortait le dernier. Si aucune affaire publique ne l'appelait au dehors, il se tenait renfermé dans sa maison, et ne se laissait voir que difficilement. Les amis intimes qu'il y admettait allaient prier ceux qui se présentaient à sa porte d'agréer ses excuses, parce qu'il était occupé à des affaires publiques qui ne lui permettaient aucune distraction. Celui qui le secondait le plus pour jouer ce rôle, et qui lui donnait cette réputation imposante de gravité, était un certain Hiéron que Nicias avait fait élever dans sa maison, et qu'il avait formé lui-même à la musique et aux lettres. Il se donnait pour fils du poète Dionysius, surnommé Chalcus, dont nous avons encore les ouvrages, et qui, élu chef d'une colonie d'Athéniens qu'on envoyait en Italie, y fonda la ville de Thurium (14). Cet Hiéron allait secrètement consulter les devins pour Nicias; il répandait parmi le peuple que c'était pour le bien d'Athènes que Nicias menait cette

vie laborieuse et misérable; que dans le bain, et à table même, il lui survenait toujours quelque nouvelle affaire qui l'obligeait d'abandonner les siennes, pour ne s'occuper que de celles du public; qu'il commençait à peine à dormir, quand les autres avaient fait leur premier sommeil; que c'était là ce qui causait le dépérissement de sa santé, et le rendait d'un accès si difficile et si désagréable pour ses amis mêmes; qu'il finissait par les perdre tous, après avoir sacrifié sa fortune pour faire le bien de la république, tandis que les autres se faisaient chaque jour des amis dans la tribune, y acquéraient des richesses, et, se jouant des affaires, passaient leur vie dans les plaisirs. Dans le fait, la vie de Nicias était telle que le disait Hiéron; et il pouvait s'appliquer avec justice ce qu'Agamemnon dit de lui-même :

De la félicité ma vie offre l'image,
Mais elle n'est au fond qu'un brillant esclavage.

VII. Nicias voyait que le peuple, en profitant quelquefois de l'expérience des citoyens les plus distingués par leur éloquence et leur capacité, se méfiait toujours d'eux, suspectait leur habileté, et s'appliquait à rabaisser leur courage et leur gloire. On en vit des exemples frappans dans la condamnation de Périclès,

dans le bannissement de Damon, dans les soupçons que les Athéniens conçurent contre Antiphon de Rhamnuse, mais surtout dans le funeste sort de Pachès, celui qui prit Lesbos, et qui, cité en justice pour rendre compte de sa conduite dans le commandement, tira son épée dans le tribunal même, et se tua de sa propre main. Nicias donc faisait son possible pour n'être chargé d'aucune expédition trop difficile ou trop longue; et lorsqu'il commandait, préférant toujours ce qu'il croyait de plus sûr, il réussissait dans la plupart de ses entreprises; mais au lieu d'en attribuer le succès à sa sagesse, à sa capacité ou à son courage, il en faisait honneur à la Fortune, et cherchait dans le recours à la divinité un asile contre l'envie que sa gloire lui eût attirée. C'est ce que prouvent les événemens de ce temps-là : Nicias n'eut aucune part à tous les désastres que les Athéniens éprouvèrent. Dans l'expédition de Thrace, où ils furent défaits par les Chalcidiens, ils avaient pour généraux Calliadas et Xénophon; lorsque les Étoliens les battirent, ils étaient commandés par Démosthène; ce fut sous la conduite d'Hippocrate qu'ils perdirent mille de leurs soldats, près de Délium en Béotie. La peste qui désola Athènes fut surtout imputée à Périclès, que la guerre avait obligé

de renfermer dans la ville le peuple de la campagne, qui, par ce changement de séjour et de genre de vie, causa la contagion.

VIII. Nicias n'eut à répondre d'aucun de ces malheurs; au contraire, il se rendit maître de l'île de Cythère, si commode pour faire des courses dans la Laconie, et qui était alors au pouvoir des Lacédémoniens. Il reprit en Thrace plusieurs des villes qui s'étaient révoltées, et les fit rentrer sous l'obéissance des Athéniens. Il força les Mégariens de se renfermer dans l'enceinte de leurs murailles, et s'empara d'abord de l'île de Minoa (16), d'où il partit peu de temps après pour aller se saisir du port de Nysée, et faire une descente sur le territoire de Corinthe. Il y remporta une grande victoire, et fit périr un grand nombre de Corinthiens avec Lycophron leur général. Il lui arriva, dans cette dernière expédition, de laisser deux d'entre les morts qui avaient échappé à la recherche de ceux qui étaient chargés de les enlever. Dès qu'il s'en fut aperçu, il fit arrêter sa flotte, et envoya un héraut aux ennemis pour les redemander. Cependant c'est une loi et une coutume générale que ceux qui proposent une trève pour enlever les morts semblent par là renoncer à la victoire, et n'ont plus le droit d'exiger un trophée. En effet, les morts sont toujours

en la puissance des vainqueurs, et ceux qui les redemandent paraissent n'être pas restés les plus forts, puisqu'ils n'ont pu les enlever; mais il aima mieux abandonner la victoire et sacrifier sa réputation que de laisser deux de ses concitoyens sans sépulture ([17]). Après avoir ensuite ravagé la côte de la Laconie, et mis en fuite les Lacédémoniens qui s'opposaient à sa descente, il s'empara de Thyrée occupée alors par les Égynètes, et les ayant fait prisonniers, il les conduisit à Athènes ([18]).

IX. Les Péloponnésiens avaient mis sur pied une nombreuse armée, et équipé une flotte considérable pour aller attaquer Pyles que Démosthène avait fortifié; mais vaincus par les Athéniens, ils laissèrent environ quatre cents hommes dans l'île de Sphacterie ([19]). Les Athéniens regardaient avec raison comme important pour eux de faire cette garnison prisonnière; mais le siége de cette île était extrêmement difficile à cause de l'aridité du pays: l'été, on ne pouvait y faire arriver des convois qu'en prenant un long circuit; et l'hiver, il était très dangereux, pour ne pas dire impossible, de les y conduire. Ils se repentaient d'avoir mal accueilli l'ambassade des Spartiates, qui venait traiter de la paix; ils l'avaient renvoyée sur l'opposition de Cléon, qui, en la faisant reje-

ter, avait surtout en vue de contrarier Nicias, dont il était l'ennemi déclaré, et qu'il avait vu appuyer fortement la demande des Lacédémoniens. Il persuada donc au peuple de refuser toute proposition d'accommodement; mais comme le siége traînait en longueur et que l'armée y souffrait une extrême disette, ils s'irritèrent contre Cléon, qui rejeta la faute sur Nicias et lui reprocha de laisser, par sa timidité et sa mollesse, échapper des ennemis qui, s'il avait été lui-même chargé de cette expédition, n'auraient pas tenu si long-temps. « Que ne t'embarques-tu donc tout à l'heure « pour aller les combattre? » lui dirent les Athéniens. Nicias lui-même s'étant levé, dit qu'il lui cédait sans peine la conduite de l'expédition contre Pyles; qu'il n'avait qu'à prendre autant de troupes qu'il le croirait nécessaire, et, au lieu de tenir à Athènes des propos audacieux, toujours faciles loin du danger, d'aller rendre à sa patrie un service si important.

X. Cléon, qui ne s'attendait pas qu'on le prendrait au mot, fut un peu troublé, et voulut se dédire; mais les Athéniens lui ordonnant de partir, et Nicias criant après lui, son ambition et son courage se rallumèrent; et, non content de se charger de l'expédition, il osa

fixer, en s'embarquant, le temps qu'elle durerait, et s'engagea à faire périr en moins de vingt jours tous les ennemis, ou à les amener prisonniers à Athènes. Les Athéniens eurent plus d'envie de rire de sa promesse que d'y croire : car ils étaient accoutumés à le railler, à s'amuser de sa légèreté et de sa folie. On raconte qu'un jour d'assemblée qu'il devait parler au peuple il se fit attendre fort long-temps ; il vint enfin très tard, avec une couronne de fleurs sur la tête, et pria le peuple de remettre l'assemblée au lendemain. « Car aujourd'hui, « dit-il, je n'ai pas le temps de traiter d'af- » faires : je reçois chez moi des étrangers, et je « fais un sacrifice. » Les Athéniens se levèrent en riant, et congédièrent l'assemblée. Cependant il eut dans son expédition la fortune si favorable, et seconda si bien Démosthène, qu'avant le temps qu'il avait fixé, tous les Spartiates qui n'avaient pas péri dans le combat furent forcés de mettre bas les armes, et conduits prisonniers à Athènes.

XI. Un si brillant succès couvrit de honte Nicias; s'il n'avait pas jeté son bouclier, il avait fait quelque chose de plus honteux et de plus lâche : il avait abandonné volontairement et par timidité le commandement de l'armée, et se déposant lui-même de l'emploi que la répu-

blique lui avait confié, il avait cédé à un autre une si belle occasion d'acquérir de la gloire. Aussi Aristophane le raille-t-il encore à ce sujet dans sa comédie des Oiseaux :

Grands dieux ! serait-ce donc le temps de sommeiller,
Et, comme Nicias, de toujours reculer?

Dans sa pièce des Laboureurs il fait parler ainsi deux Athéniens :

UN PREMIER ATHÉNIEN.

Je ne veux désormais que cultiver ma terre

UN SECOND.

Qui t'en empêche?

LE PREMIER.

Vous, qui voulez qu'à la guerre
J'aille vous commander. Si vous m'en exemptez,
Neuf cents francs à l'instant vont vous être comptés.

LE SECOND.

Soit, nous les recevons; Nicias, ce bonhomme,
En offre tout autant, cela double la somme.

Mais Nicias fit encore plus de tort à la ville, en laissant ainsi Cléon parvenir à un tel degré de gloire et de puissance qu'il en conçut une fierté et une audace que rien ne put réprimer, et qui attirèrent sur Athènes et sur Nicias lui-même les plus grandes calamités. Cléon, sans aucun égard pour la décence des assemblées,

donna le premier l'exemple d'y crier de toutes ses forces, de rejeter sa robe par derrière, de frapper sur sa cuisse, de marcher à grands pas dans la tribune pendant son discours ; et par là il introduisit parmi ceux qui administraient les affaires publiques une licence et un mépris de toute bienséance qui portèrent dans la république la confusion et le désordre.

XII. Cependant Athènes voyait s'élever parmi ces orateurs le jeune Alcibiade, qui, sans être aussi corrompu que les autres, pouvait être comparé à l'Égypte, dont Homère a dit qu'à cause de la bonté de son sol,

En bons et mauvais fruits ses plaines sont fertiles.

De même le caractère d'Alcibiade, en se portant avec une bouillante impétuosité à des excès contraires, donna lieu à de si grandes nouveautés dans le gouvernement, que Nicias, après même qu'il fut débarrassé de Cléon, n'eut pas le temps de rétablir le calme et la tranquillité dans Athènes. Il commençait à peine à donner aux affaires un cours plus salutaire, que l'ambition violente d'Alcibiade le rejeta hors de ses sages mesures, et l'entraîna de nouveau dans la guerre. Voici quelle en fut l'occasion. Ceux qui mettaient le plus d'obstacle à la pacification de la Grèce étaient Cléon et Brasidas : le

premier, parce que la guerre couvrait ses vices; le second, parce qu'elle relevait l'éclat de sa vertu. Cléon y trouvait des occasions de faire de grandes injustices; Brasidas, celles de s'illustrer par de grands exploits. Ils périrent tous deux dans un combat qui fut donné près d'Amphipolis (20). Nicias, qui vit d'un côté les Spartiates depuis long-temps portés à la paix, de l'autre les Athéniens refroidis pour la guerre, et les deux partis, également fatigués, laisser, pour ainsi dire, tomber les armes de leurs mains, s'employa de tout son pouvoir à réconcilier les deux villes, à délivrer les autres peuples de la Grèce des maux qui les accablaient, à leur rendre le repos, et à leur procurer une félicité durable. Il trouva dans les riches, les vieillards et les laboureurs, la plus grande disposition à la paix; parlant ensuite en particulier à la plupart des autres citoyens, il tempéra, par ses discours et par ses conseils, leur ardeur pour la guerre; donnant alors de l'espérance aux Spartiates, il les pressa de concourir à la paix. Les Lacédémoniens ajoutèrent foi à ses paroles, par la confiance que leur donnait sa bonté ordinaire et l'humanité avec laquelle il avait traité les prisonniers spartiates que les Athéniens avaient faits à Pyles, et dont il avait adouci l'infortune.

XIII. Les deux peuples avaient déjà fait une trêve d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours ensemble, goûtant les douceurs du repos, de la sécurité, et la satisfaction de voir librement leurs amis et les étrangers, ils en désirèrent plus vivement une vie tranquille que la guerre ne souillât plus de sang. Ils aimaient à entendre chanter par les chœurs de leurs tragédies,

Que nos lances enfin au repos condamnées
Soient couvertes long-temps de toiles d'araignées !

Ils se rappelaient avec plaisir cette parole si connue : Que ceux qui dorment au sein de la paix sont réveillés non par le son bruyant des trompettes, mais par le chant paisible du coq. Maudissant donc ceux qui disaient qu'il était dans les destinées que la guerre durât trois fois neuf ans, ils s'entretenaient mutuellement de leurs affaires ; et ils finirent par conclure un traité de paix. Le plus grand nombre se crurent alors entièrement délivrés de leurs maux ; ils n'avaient plus dans la bouche que le nom de Nicias ; ils le vantaient comme un homme chéri des dieux, qui, pour récompenser sa piété, lui avaient donné un nom tiré du plus grand et du plus précieux de tous les biens : car ils ne doutaient pas que cette paix ne fût l'ouvrage de

Nicias, comme la guerre avait été celui de Périclès. En effet, celui-ci, pour des causes assez légères, avait jeté les Grecs dans les plus grandes calamités; et l'autre, en les rendant amis, leur avait fait oublier les maux les plus funestes. Aussi cette paix s'appelle-t-elle encore le Nicicium, c'est-à-dire l'œuvre de Nicias. Un des articles du traité portait que de part et d'autre on rendrait les villes conquises et les prisonniers, et qu'on tirerait au sort lequel des deux peuples ferait le premier cette restitution. Nicias, au rapport de Théophraste, acheta secrètement le sort, afin que les Spartiates rendissent les premiers les villes et les prisonniers. Les Corinthiens et les Béotiens, mécontens du traité, paraissaient, par leurs reproches et par leurs plaintes, vouloir rappeler la guerre. Mais Nicias persuada aux Athéniens et aux Spartiates de fortifier cette paix par le nouveau lien d'une ligue offensive et défensive qui les rendrait plus redoutables à ceux qui voudraient se séparer d'eux, et plus sûrs les uns des autres.

XIV. Cependant Alcibiade, qui, n'étant pas né pour le repos, en voulait d'ailleurs aux Lacédémoniens, parce qu'ils s'étaient adressés à Nicias et qu'ils lui témoignaient la plus grande estime, tandis qu'ils n'avaient pour lui-même que du dédain et du mépris, s'était d'abord

élevé contre cette paix, et avait voulu en empêcher la conclusion; mais ses efforts avaient été inutiles. Peu de temps après, voyant que les Athéniens n'étaient plus si contens des Spartiates; qu'ils croyaient même avoir à se plaindre d'eux, parce qu'ils avaient fait alliance avec les Béotiens et, qu'ils n'avaient rendu ni Panacte (*) ni Amphipolis dans l'état où ces deux places étaient avant la guerre, il saisit avidement ces sujets de plainte, et, en s'attachant à les développer l'un après l'autre, il irrita le peuple contre les Lacédémoniens. Ayant fait venir enfin des ambassadeurs d'Argos, il travaillait à former une ligue entre cette ville et celle d'Athènes, lorsqu'il arriva de Lacédémone des ambassadeurs chargés de pleins pouvoirs, et dont les propositions, faites dans le sénat, parurent justes et raisonnables. Alcibiade, qui craignait qu'elles n'entraînassent aussi le peuple, usa d'artifice pour surprendre les ambassadeurs; il employa même les sermens, et leur protesta qu'il les appuierait de tout son crédit s'ils voulaient ne pas convenir qu'ils eussent de pleins pouvoirs; que c'était le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'ils demanderaient.

(*) Ville d'Attique, limitrophe de l'Attique et de la Béotie.

Les ambassadeurs, persuadés par ces discours, se séparèrent de Nicias, et s'attachèrent à Alcibiade, qui, les ayant conduits à l'assemblée du peuple, leur demanda d'abord s'ils étaient munis d'assez pleins pouvoirs pour terminer toutes les affaires. Sur leur réponse négative, Alcibiade, contre leur attente, changeant tout à coup de ton, appelle les sénateurs à témoin des discours que les ambassadeurs leur avaient tenus, et conseille au peuple de n'ajouter aucune foi à des hommes qui mentent si ouvertement, et qui, d'un jour à l'autre, disent le oui et le non sur une même affaire. On peut juger de l'étonnement et du trouble des ambassadeurs: Nicias, lui-même, aussi surpris qu'affligé de ce changement, ne savait que dire. Le peuple demanda qu'on introduisît sur-le-champ les ambassadeurs d'Argos dans l'assemblée, pour conclure l'alliance avec eux. Mais au même instant il survint, fort à propos pour Nicias, un tremblement de terre qui fit dissoudre l'assemblée. Le lendemain, le peuple se rassembla, et Nicias, à force de discours et de démarches, obtint, non sans peine, un sursis au traité qu'on voulait faire avec les Argiens, et se fit nommer ambassadeur auprès des Spartiates, en promettant que tout irait bien.

XV. Il fut reçu à Sparte avec les témoignages

d'estime et d'honneur que méritaient sa vertu et son attachement pour la ville. Mais l'influence de ceux qui favorisaient les Béotiens ayant rendu ses efforts inutiles, il partit sans avoir pu rien conclure, et revint à Athènes, où il se vit en butte au mépris et aux reproches, où même il eut à craindre le ressentiment de ses concitoyens, aussi affligés qu'irrités de ce qu'à sa persuasion ils avaient rendu aux Spartiates un si grand nombre de prisonniers considérables : car ceux qu'on avait amenés de Pyles à Athènes étaient des premières maisons de Sparte, et avaient pour parens et pour amis les personnages les plus puissans de la ville. Mais leur colère ne les porta à aucune fâcheuse extrémité contre lui : ils se contentèrent de donner à Alcibiade le commandement de l'armée, et de former une ligue avec les Mantinéens et les Éléens, qui s'étaient séparés des Spartiates ; ils y firent entrer aussi les Argiens, et ayant envoyé à Pyles quelques troupes légères pour ravager les terres de la Laconie, ils se précipitèrent de nouveau dans tous les maux de la guerre. Cependant la dissension entre Alcibiade et Nicias était à son comble, lorsque le temps de l'ostracisme arriva, temps que les Athéniens renouvelaient à certains intervalles, afin d'éloigner de la ville pour dix ans un des

citoyens que sa grande réputation leur rendait suspect, ou dont les richesses excitaient l'envie. Alcibiade et Nicias furent donc vivement troublés en voyant le danger qui les menaçait : car ils ne doutaient pas que l'ostracisme ne tombât sur l'un ou sur l'autre. Les Athéniens avaient en horreur la vie que menait Alcibiade, et redoutaient son audace, comme je l'ai écrit en détail dans sa Vie. D'un autre côté, les richesses de Nicias étaient un objet d'envie; sa manière de vivre n'avait rien de sociable et de populaire : livrée à la retraite et favorable à l'oligarchie, elle leur paraissait bizarre et sauvage. D'ailleurs l'habitude qu'il avait de s'opposer à leurs projets et de contrarier leurs désirs, en leur faisant toujours embrasser les partis les plus utiles, le leur avait rendu tout-à-fait odieux. En un mot c'était un véritable combat entre les jeunes gens, qui voulaient la guerre, et les vieillards, qui désiraient la paix. Les premiers cherchaient à faire tomber l'ostracisme sur Nicias, et les autres sur Alcibiade; mais

Dans les séditions les plus méchans prospèrent.

Aussi en cette occasion les hommes les plus entreprenans et les plus fourbes profitèrent des divisions qui formaient deux partis dans la ville, pour se mêler des affaires publiques. De ce nom-

bre fut Hyperbolus, du bourg de Péritoïde (21), homme que l'autorité ne rendit pas audacieux, mais que son audace éleva à un pouvoir qui faisait la honte de la ville.

XVI. Cet Hyperbolus, qui, bien plus digne des fers que de l'ostracisme, se croyait loin du danger de ce bannissement, et qui espéra que si l'un de ces deux généraux était banni, il deviendrait le concurrent de celui qui resterait, laissait voir ouvertement tout le plaisir que lui causait leur division, et irritait le peuple contre l'un et l'autre. Nicias et Alcibiade, qui virent sa méchanceté, se concertèrent secrètement, et ayant réuni les deux partis, ils devinrent les plus forts, et évitèrent tous deux le bannissement en le faisant tomber sur Hyperbolus luimême. Le peuple ne fit d'abord qu'en rire, et en témoigna de la satisfaction ; mais bientôt il en fut indigné, et crut avoir déshonoré l'ostracisme en y condamnant un homme si méprisable. Il y avait une sorte de dignité dans cette punition, ou plutôt ce n'en était une que pour un Thucydide, un Aristide et d'autres personnages de ce mérite ; mais pour un Hyperbolus, c'était un honneur et une occasion de se glorifier d'avoir été puni pour ses vices, comme les citoyens les plus honnêtes l'étaient pour

leurs vertus. C'est ce que dit de lui Platon, le poète comique :

Ses mœurs lui méritaient d'être banni d'Athène ;
Mais il était trop vil pour cette noble peine:
Pour de tels scélérats nos illustres aïeux
N'établirent jamais cet exil glorieux.

Aussi depuis ce temps-là n'y eut-il plus personne de banni par l'ostracisme; Hyperbolus fut le dernier. Le premier Athénien condamné à ce bannissement avait été Hipparque, du bourg de Cholargue (22), parent du tyran de ce nom. Concluons de cet événement que la fortune est difficile à bien juger. et qu'elle échappe à nos raisonnemens. Si Nicias se fût exposé avec Alcibiade au danger de ce bannissement, ou il aurait eu le dessus, et alors, chassant son ennemi d'Athènes, il serait resté paisiblement le maître des affaires ; ou, vaincu par Alcibiade, il serait sorti de la ville avant ses dernières infortunes, et aurait conservé la réputation d'un excellent général. Au reste, je n'ignore pas que Théophraste a écrit qu'Hyperbolus fut banni dans la querelle de Phéax avec Alcibiade, et non dans celle de Nicias ; mais j'ai suivi le plus grand nombre des historiens.

XVII. Cependant les ambassadeurs d'Égeste et de Léontium étant venus à Athènes pour

engager les Athéniens à porter la guerre en Sicile, Nicias s'y opposa de tout son pouvoir; mais il fut vaincu par l'adresse et l'ambition d'Alcibiade, qui, même avant qu'on eût tenu aucune assemblée, avait su gagner et corrompre la multitude par les espérances dont ses discours l'avaient remplie. Déjà l'on ne voyait plus que jeunes gens dans les gymnases, que vieillards dans les ateliers ou dans les lieux d'assemblée, tracer le plan de la Sicile et disserter sur la qualité de la mer qui l'environne, sur la bonté de ses ports, sur celles de ses côtes qui regardent l'Afrique. Peu contens d'envisager la Sicile comme le prix de cette guerre, ils voulaient en faire une place d'armes pour aller de là soumettre Carthage, conquérir l'Afrique entière, et se rendre maîtres de la mer qui s'étend jusqu'aux colonnes d'Hercule. Nicias, qui combattait un projet saisi avec tant d'ardeur, ne fut secondé ni par le peuple, ni par la noblesse. Les riches, qui ne l'approuvaient pas, mais qui craignaient, en s'y opposant, qu'on ne les soupçonnât de vouloir éviter le service et les frais de l'armement des galères, gardaient le silence et n'osaient dire leur avis. Cependant Nicias, sans se décourager, combattait toujours ce projet; et après même que les Athéniens eurent par un décret ordonné la guerre, et qu'ils l'en-

rent nommé le premier général avec Alcibiade et Lamachus, il se leva dans l'assemblée, fit de nouveaux efforts pour détourner le peuple de cette expédition, protesta contre le décret, et finit par reprocher à Alcibiade que, pour son intérêt particulier et pour satisfaire son ambition, il jetait la république dans une guerre d'outre-mer qui l'exposerait aux plus grands dangers. Mais tout fut inutile : son expérience connue le faisant juger plus capable d'assurer le succès de cette entreprise, par le tempérament que sa puissance apporterait à l'audace d'Alcibiade et à la douceur de Lamachus, son élection n'en fut que plus hautement confirmée. D'ailleurs, un des orateurs du peuple, nommé Démostrate, celui qui excitait le plus les Athéniens à cette guerre, s'étant levé, dit qu'il allait faire cesser toutes les excuses de Nicias. Il proposa donc et fit passer un décret qui donnait aux généraux un plein pouvoir de conseiller et de faire soit à Athènes, soit en Sicile, tout ce qu'ils jugeraient convenable.

XVIII. Cependant les prêtres opposaient contre cette expédition plusieurs présages sinistres. Mais Alcibiade ayant d'autres devins à ses ordres, faisait répandre parmi le peuple d'anciennes prophéties qui promettaient aux Athéniens une grande gloire dans la Sicile. Il

vint des députés du temple d'Ammon lui apporter un oracle qui annonçait aux Athéniens qu'ils feraient tous les Syracusains prisonniers. D'un autre côté, on leur cachait avec soin tout ce qui était contraire à ce projet, de peur de le troubler par des signes fâcheux. Ils ne purent même en être détournés par les prodiges les plus clairs et les plus frappans : tels que le sacrilége commis sur les Hermès qui, dans une même nuit, furent tous mutilés, à l'exception d'un seul, celui qu'on appelait l'Hermès d'Andocide, parce que la tribu Egéide l'avait consacré et placé devant la maison de cet Andocide ; on fermait les yeux sur ce qui était arrivé à l'autel des douze dieux, sur lequel un homme avait sauté, et s'étant mis à cheval dessus, il s'était mutilé avec une pierre. Il y avait à Delphes une statue d'or de Pallas, placée sur un palmier de bronze, que la ville d'Athènes avait faite et consacrée des dépouilles des Mèdes. Des corbeaux s'étant venus poser sur cette statue, la becquetèrent pendant plusieurs jours, rongèrent le fruit du palmier, qui était d'or, et qu'ils finirent par abattre. Mais les Athéniens regardèrent tout ce qu'on en disait comme des contes imaginés par les habitans de Delphes, gagnés, disaient-ils, par les Syracusains. Un oracle leur ordonna de faire venir de Clazomène

à Athènes la prêtresse de Minerve, qui s'appelait Hesychia (*); et le dieu conseillait sans doute aux Athéniens, par cet oracle, de se tenir en repos.

XIX. L'astrologue Meton (23), soit par frayeur de ces prodiges, soit par des conjectures fondées sur sa science, craignant l'issue de cette guerre, dans laquelle il devait avoir un commandement, contrefit le fou, et mit le feu à sa maison. Selon d'autres, il ne fit pas semblant d'avoir perdu l'esprit; mais ayant la nuit incendié sa maison, il se rendit le lendemain sur la place dans le plus triste état, et pria les Athéniens, en considération de son infortune, de dispenser de cette expédition son fils qui devait y commander une galère, et qui était sur le point de s'embarquer. Le démon du sage Socrate lui donna aussi, dans cette occasion, les signes par lesquels il avait coutume de lui présager l'avenir, et lui fit connaître que cette expédition serait fatale à la république. Socrate en prévint dès-lors ses amis, et le bruit s'en répandit dans la ville. Les jours de l'embarquement tombèrent à une époque qui jeta aussi dans les esprits le trouble et le découragement. Les femmes athéniennes célébraient alors les

(*) C'est-à-dire paisible.

fêtes d'Adonis, où l'on voyait de tous côtés, dans la ville, des représentations de morts et de funérailles, où l'on n'entendait que les gémissemens des femmes qui les suivaient. Tous ceux qui attachaient de l'importance à ces présages en étaient très affectés : ils craignaient que l'éclat et la magnificence de ces préparatifs, et cet armement formidable, ne finissent par être bientôt flétris.

XX. L'opposition constante de Nicias au décret de cette expédition, pendant que le peuple en délibérait; sa fermeté après avoir été nommé au généralat, à ne se laisser ni enfler par de vaines espérances, ni éblouir par l'importance de l'emploi qui lui était confié; son immobilité dans l'opinion qu'il avait embrassée, tout cela était d'un homme sage, d'un citoyen vertueux; mais après avoir inutilement tenté de détourner les Athéniens de cette entreprise, et de se faire exempter du commandement, sans avoir pu rien obtenir par ses prières; après avoir vu au contraire le peuple s'emparer, pour ainsi dire, de sa personne, et le porter à la tête de l'armée, il n'était plus temps de montrer de la crainte, d'agir avec lenteur, de regarder sans cesse, comme un enfant, du vaisseau sur le rivage, de répéter partout que, sans aucun égard à ses représentations, on l'a-

vait chargé, malgré lui, d'une guerre imprudente, et par là de refroidir l'ardeur des deux autres généraux, d'émousser ce premier élan de confiance qui assure le succès des entreprises. Il fallait aller d'abord contre l'ennemi, le serrer de près, et en livrant des combats, obliger la fortune de se déclarer pour lui; mais au contraire, Lamachus étant d'avis d'aller droit à Syracuse, et de livrer bataille sous ses murs, et Alcibiade voulant qu'on commençât par détacher les autres villes du parti des Syracusains, pour marcher ensuite contre eux, Nicias ne goûta aucun de ces deux avis; il proposa de côtoyer tranquillement la Sicile, pour faire voir leurs armes et leurs galères, et ensuite de retourner à Athènes, en laissant quelques troupes aux Egestains; cette proposition déconcerta les projets des autres généraux, et abattit leur courage. Peu de temps après, les Athéniens rappelèrent Alcibiade pour lui faire son procès, et Nicias ayant été déclaré général en second, quoiqu'en effet le premier en autorité, il ne cessa d'user de délais, tantôt restant dans l'inaction, tantôt croisant le long des côtes, tantôt perdant le temps à délibérer; il fit si bien, que ce premier feu de l'espérance dont ses troupes étaient animées fut bientôt amorti, et que l'extrême frayeur dont les en-

nemis avaient été saisis à la vue d'un armement si redoutable se dissipa entièrement.

XXI. Alcibiade était encore sur la flotte, lorsque les Athéniens cinglèrent vers Syracuse avec soixante galères; ils en rangèrent cinquante en bataille devant le port, et firent avancer les dix autres pour reconnaître la place. Là, après avoir fait crier, par un héraut, que les Léontins pouvaient rentrer dans leur pays, ils prirent une galère ennemie qui portait les registres sur lesquels les Syracusains faisaient inscrire leurs noms et celui de leur tribu. Ces registres étaient ordinairement déposés loin de la ville, dans le temple de Jupiter Olympien, et on les transportait alors à Syracuse pour connaître et enrôler tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Les Athéniens, qui s'en étaient emparés, les ayant portés aux généraux, les devins, à la vue de ce nombre si prodigieux de noms, furent dans la plus vive inquiétude, et craignirent que ce ne fût l'accomplissement de l'oracle qui annonçait que les Athéniens feraient tous les Syracusains prisonniers; d'autres prétendent que cet oracle fut accompli dans cette expédition, où Callippe l'Athénien, après avoir tué Dion, se rendit maître de Syracuse. Alcibiade étant parti de Sicile avec une suite peu nombreuse, Nicias resta chargé de

tout le commandement. Lamachus, homme courageux et juste, qui ne se ménageait point dans les combats, était si pauvre et si simple, que, lorsqu'après une expédition il rendait ses comptes au peuple, il portait toujours en dépense un habit et des pantoufles. Nicias, au contraire, jouissait d'une haute considération pour ses grandes qualités, surtout pour ses richesses et pour sa réputation. Un jour que les généraux Athéniens délibéraient dans le conseil, Nicias dit au poète Sophocle, l'un d'entre eux, d'opiner le premier, parce qu'il était le plus vieux : « Je le suis par l'âge, répondit « Sophocle, et vous l'êtes par la considéra- « tion (24). » Nicias donc, qui disposait absolument de Lamachus, quoique celui-ci le surpassât en capacité militaire; qui mettait toujours dans l'emploi de ses forces autant de circonspection que de lenteur; qui se contentait de ranger les côtes de la Sicile, et toujours loin des ennemis, redonna, par cette conduite, de l'audace aux Syracusains. Il alla mettre le siége devant la petite ville d'Hybla (25), et l'ayant levé peu de temps après, il se fit généralement mépriser. Il se retira enfin à Catane, sans avoir fait d'autres exploits que de détruire Hyccara, petit bourg des barbares (26), patrie de la courtisane Laïs, qui, fort jeune alors, fut vendue

parmi les prisonniers, et menée dans le Péloponnèse.

XXII. A la fin de l'été, il fut informé que les Syracusains, reprenant courage, se disposaient à l'attaquer les premiers : déjà leur cavalerie venait insolemment le braver jusque dans son camp, et lui demander si c'était pour s'établir à Catane, ou pour mettre les Léontins en possession de leur pays, qu'il était venu en Sicile. Il se détermina donc, quoique avec peine, à faire voile vers Syracuse ; mais pour y asseoir son camp à son aise et sans crainte, il envoya secrètement, de Catane à Syracuse, un prétendu transfuge, qui dit aux Syracusains que s'ils voulaient surprendre le camp des Athéniens sans défense, et s'emparer de tout leur bagage, ils n'avaient qu'à se rendre à Catane, à jour marqué, avec toute leur armée ; que les Athéniens se tenant presque toujours dans la ville, les amis que les Syracusains avaient à Catane s'engageaient, dès qu'ils seraient avertis de leur arrivée, de se saisir des portes, et de brûler la flotte ennemie : que le parti des conjurés était déjà nombreux, et n'attendait que leur arrivée. C'est le plus grand trait d'habileté que Nicias ait fait en Sicile : car ayant, par ce stratagème, attiré toutes les troupes des ennemis hors de la ville, qui resta ainsi sans défense, il partit aussitôt

de Catane, se saisit de tous les ports, et plaça son camp dans un poste si sûr, que les ennemis ne pouvaient tirer avantage de ce qui les rendait supérieurs à lui, et qu'il pouvait se servir contre eux, sans obstacle, de ce qui faisait sa principale force. Les Syracusains, revenus de Catane, se mirent en bataille devant Syracuse; et Nicias ayant fait sortir aussitôt les Athéniens de leurs retranchemens, battit les ennemis; mais il ne put leur tuer beaucoup de monde, parce que leur cavalerie empêchait la poursuite. Il rompit les ponts qui étaient sur la rivière, ce qui fit dire au général Hermocrate, pour encourager les Syracusains, que Nicias était plaisant de commander une armée, et de ne point combattre, comme s'il n'était pas venu pour cela. Cependant il jeta tant de frayeur et d'épouvante parmi les Syracusains, qu'au lieu de quinze généraux qu'ils avaient alors, ils n'en élurent que trois, auxquels le peuple promit avec serment de laisser le pouvoir le plus illimité.

XXIII. Les Athéniens, campés auprès du temple de Jupiter Olympien, désiraient fort de s'en emparer à cause du grand nombre d'offrandes d'or et d'argent qu'il contenait; mais Nicias différait à dessein de le prendre; il laissa même les Syracusains y envoyer des troupes,

dans la crainte que les soldats ne pillassent les richesses du temple, sans en rien réserver pour le trésor public, et qu'il ne fût seul responsable du sacrilége. La victoire de Nicias, dont la nouvelle fut bientôt portée dans toute la Sicile, n'eut aucune suite heureuse pour lui; peu de jours après, il alla prendre ses quartiers d'hiver à Naxos(27), où il entretint, à très gros frais, une armée nombreuse, sans rien faire de remarquable avec quelques Siciliens qui avaient passé dans son parti. Aussi les Syracusains, dont cette conduite avait ranimé la confiance, retournèrent à Catane, firent le dégât dans le pays, et brûlèrent le camp des Athéniens. Tout le monde imputait la cause de ces pertes à Nicias, qui, à force de raisonner, de différer, de prendre des précautions, perdait toutes les occasions d'agir. Il est vrai que quand il agissait, on ne trouvait rien à reprendre en lui, car il n'avait pas moins d'activité et d'ardeur à exécuter que de timidité et de lenteur à entreprendre.

XXIV. Lorsqu'il eut résolu de ramener son armée à Syracuse, il y mit tant de prudence, de promptitude et de sûreté, qu'il arriva à Thapsos (*), y débarqua, et se saisit du fort d'Epi-

(*) Près de Syracuse, sur la côte orientale de Sicile.

poles avant qu'on y fût instruit de son départ. Il battit quelques troupes d'infanterie que les Syracusains envoyaient au secours du fort, leur fit trois cents prisonniers, et mit en déroute leur cavalerie, qui, jusqu'alors, avait passé pour invincible; mais ce qui causa le plus d'étonnement aux Siciliens, et qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en peu de temps il eut fermé d'une muraille la ville de Syracuse, dont l'étendue n'est pas moins grande que celle d'Athènes, et que l'inégalité du terrain, le voisinage de la mer, et les marais qui couvrent son terrain, rendaient très difficile à environner d'une si longue enceinte. Cependant il s'en fallut de peu que cet ouvrage ne fût entièrement achevé par un homme dont des soins si pénibles avaient altéré la santé; qui même était attaqué d'une colique néphrétique, maladie qui fut seule la cause de l'état d'imperfection où il laissa cette muraille. Pour moi j'admire et la vigilance infatigable du chef, et le courage patient des soldats dans leurs divers succès. Aussi, le poète Euripide, même après leur défaite, fit, pour ceux qui avaient été tués, cette épitaphe honorable :

Vous voyez les tombeaux de ces braves guerriers
Que huit fois Syracuse a vus, couverts de gloire,

Cueillir aux champs de Mars les plus nobles lauriers.
Tant qu'à leur valeur seule a tenu la victoire.

Non seulement ils remportèrent huit fois la victoire, mais ils battirent plus souvent encore les Syracusains, avant que les dieux et la fortune se fussent déclarés contre eux, dans le temps même de leur plus grande puissance.

XXV. Nicias, toujours souffrant, se faisait violence, et se trouvait à toutes ces entreprises; mais sa maladie ayant considérablement augmenté, il fut obligé de rester dans son camp, où il ne retint auprès de lui qu'un petit nombre de personnes. Lamachus, chargé seul du commandement, attaqua les Syracusains qui travaillaient à tirer un autre mur depuis la ville jusqu'à la muraille des Athéniens, afin qu'ils ne pussent l'achever. Les Athéniens, presque toujours vainqueurs dans ces combats, se laissèrent emporter un jour à leur ardeur, et poursuivirent en désordre les Syracusains. Lamachus, resté presque seul, s'arrêta pour soutenir l'effort de la cavalerie des ennemis qui venait fondre sur lui. Elle était commandée par Callicrate, guerrier plein de courage, qui, s'avançant hors des rangs, défia Lamachus à un combat singulier. Le général athénien l'accepta; blessé le premier, il porta à son ennemi un coup

mortel, et tous deux expirèrent en même temps. Les Syracusains enlevèrent le corps et les armes de Lamachus, et coururent à toute bride au camp des Athéniens, où Nicias n'avait aucun corps de troupes qui pût le défendre; mais cédant à la nécessité, il se lève, et voyant à quel danger il est exposé, il ordonne à ceux qui étaient restés auprès de lui de mettre le feu à tous les bois qu'on avait ramassés devant les retranchemens pour le service des machines, et aux machines mêmes. Ce parti désespéré arrêta les Syracusains, et sauva Nicias avec le camp et toutes les richesses des Athéniens. Les Syracusains, à la vue de cette flamme qui s'élevait de tous côtés, n'osèrent avancer, et se retirèrent.

XXVI. Nicias, resté seul général, avait les plus grandes espérances. Le succès de ses armes attirait les villes en foule à son parti, et il arrivait de tous côtés dans son camp des vaisseaux chargés de vivres pour son armée. Déjà les Syracusains, désespérant de conserver leur ville, lui faisaient des ouvertures de paix, et Gylippe, que Lacédémone envoyait à leur secours, informé dans la route que Syracuse, entourée d'une muraille, était réduite à la dernière extrémité, poursuivit sa navigation, mais sans espoir de sauver la Sicile, qu'il croyait au pou-

voir des Athéniens, et seulement pour conserver, s'il en était encore temps, les villes qui appartenaient aux peuples d'Italie. Le bruit s'était répandu partout que les Athéniens étaient maîtres de la Sicile, et qu'ils avaient à leur tète un général que sa prudence et son bonheur rendaient invincible. Nicias lui-même, prenant tout à coup une confiance qui n'était pas dans son caractère, comptant trop sur ses forces et sur son bonheur, persuadé d'ailleurs par les avis secrets qu'on lui apportait de Syracuse, qu'elle se rendrait incessamment par composition, ne tint aucun compte de la marche de Gylippe, et ne mit point de gardes sur sa route pour empêcher son passage. Cette négligence et ce mépris donnèrent à Gylippe la facilité d'aborder dans un simple bateau, à l'insu de Nicias; il débarqua loin de Syracuse, et leva promptement une grande armée avant que les Syracusains apprissent son arrivée, et qu'ils pussent s'y attendre; ils avaient même convoqué une assemblée pour présenter à Nicias les articles de la capitulation; déjà plusieurs d'entre eux s'étaient rendus au lieu de l'assemblée pour en presser la conclusion, avant que la muraille fût entièrement achevée : car il n'en restait plus qu'une petite partie à finir, et les matériaux étaient déjà sur le lieu.

XXVII. Dans un danger si pressant, Gongylus arrive de Corinthe sur une galère à trois rangs de rames; on s'assemble autour de lui, et il annonce que Gylippe est sur le point de paraître, suivi de plusieurs autres galères qu'il amène à leur secours. Les Syracusains n'osaient croire cette heureuse nouvelle, lorsqu'un courrier de Gylippe vient, de sa part, leur ordonner de sortir à sa rencontre; alors, reprenant courage, ils vont s'armer. Gylippe, à peine arrivé, met ses troupes en bataille; Nicias en fait autant de son côté. Mais tout à coup Gylippe, posant ses armes à terre, envoie un héraut aux Athéniens pour leur offrir toute sûreté dans leur retraite, s'il veulent évacuer la Sicile. Nicias ne daigna pas même répondre à cette proposition, et quelques-uns de ses soldats demandèrent au héraut, d'un ton railleur, si l'arrivée d'un manteau et d'un bâton lacédémonien avait subitement donné aux Syracusains une telle supériorité, qu'ils n'eussent plus que du mépris pour les Athéniens, qui tout récemment avaient rendu aux Spartiates trois cents de leurs prisonniers qu'ils tenaient dans les fers, tous beaucoup plus forts et plus chevelus que Gylippe. Timée rapporte que les Siciliens firent peu de cas de ce général, surtout lorsqu'ils eurent connu dans la suite son avarice et sa cupidité;

dès son arrivée même, ils l'avaient raillé sur son manteau et sur sa longue chevelure. Cependant il ajoute que Gylippe n'eut pas plus tôt paru, que les Syracusains s'assemblèrent autour de lui, comme les oiseaux s'attroupent autour d'une chouette, et qu'ils montrèrent la plus grande ardeur pour combattre; ce récit est beaucoup plus vraisemblable que le premier. Les Syracusains voyant dans ce manteau et dans ce bâton le symbole de la dignité de Sparte, se rangèrent avec empressement autour de Gylippe. Aussi Thucydide n'est-il pas le seul qui fasse honneur à ce général de tout ce qui se fit en Sicile: Philistus de Syracuse, témoin oculaire des faits, dit la même chose.

XXVIII. Les Athéniens, vainqueurs dans un premier combat, tuèrent quelques Syracusains, et avec eux Gongylus de Corinthe. Mais le lendemain Gylippe fit voir ce que peut l'expérience dans un général : car, avec les mêmes armes, les mêmes chevaux et sur le même terrain, par le changement seul de son ordonnance de bataille, il vainquit les Athéniens et les poursuivit jusqu'à leurs retranchemens. Alors, avec les pierres et les autres matériaux que les Athéniens avaient apportés pour achever leur muraille, il fait continuer celle que les Syracusains avaient commencée; et coupant ainsi celle des ennemis,

il la rendit inutile pour eux, quand même ils auraient été vainqueurs. Les Syracusains, encouragés par ce succès, armèrent plusieurs galères; et ayant envoyé leur cavalerie faire des courses dans la plaine avec leurs valets, ils firent un grand nombre de prisonniers. Gylippe lui-même ayant parcouru les villes pour les exciter à se joindre à lui, les détermina presque toutes à se ranger à son obéissance et à lui fournir des secours. Alors Nicias, rejeté par ce changement subit dans sa première timidité, perdit de nouveau courage, et écrivit aux Athéniens de lui envoyer promptement une nouvelle armée, ou de rappeler celle qui était en Sicile; il leur faisait aussi les plus vives instances pour être déchargé du commandement, à cause de sa maladie.

XXIX. Les Athéniens, avant même d'avoir reçu ses lettres, avaient pensé à lui envoyer de nouvelles troupes; mais l'envie que ses premiers succès avaient excitée contre lui faisait apporter chaque jour à cet envoi de nouveaux retardemens; cependant alors ils se hâtèrent de faire partir ce secours. Démosthène devait aller en Sicile, après l'hiver, avec une grande flotte; mais Eurymédon, sans attendre la fin de cette saison, partit le premier pour porter de l'argent à Nicias, et lui apprendre qu'on avait

nommé, pour partager avec lui le commandement, deux des officiers qu'il avait dans son armée, Euthydème et Ménandre. Mais attaqué tout à coup par terre et par mer, sa flotte eut d'abord du dessous ; il battit ensuite celle des ennemis, et coula à fond plusieurs de leurs galères. Sur terre il ne put secourir à temps ses troupes, et fut prévenu par Gylippe, qui s'empara du fort de Plemmyrion (*), où il prit tout l'argent, toutes les provisions destinées à la flotte, tua ou fit prisonnier un grand nombre de soldats de la garnison ; et, ce qui était bien plus important, il ôta à Nicias la facilité des convois. Quand les Athéniens étaient maîtres de Plemmyrion, le transport en était aussi sûr que prompt ; mais depuis qu'ils l'avaient perdu, les convois étaient devenus plus difficiles, et ne pouvaient se faire sans combattre les ennemis, qui étaient à l'ancre devant ce fort ; d'ailleurs les Syracusains attribuaient l'échec que leur flotte avait reçu, moins à la supériorité des ennemis, qu'au désordre avec lequel ils les avaient eux-mêmes poursuivis. Ils se préparèrent donc à un nouveau combat avec un appareil beaucoup plus imposant. Mais Nicias ne voulait pas risquer une seconde bataille : ce serait, disait-

(*) Château ou promontoire à l'entrée du grand port.

il, une extrême folie, si, pendant que Démosthène leur amenait en diligence une flotte et des troupes considérables qu'on attend à tout moment, il allait tenter un combat désavantageux avec des troupes inférieures en nombre et mal pourvues. Au contraire, Euthydème et Ménandre, qui venaient d'être élevés au rang de général, n'écoutant que leur ambition et leur jalousie contre Démosthène et Nicias, voulaient prévenir par quelque exploit brillant l'arrivée du premier, et surpasser en même temps la gloire de l'autre. Le prétexte qu'ils donnaient à leur ambition était de ne pas couvrir Athènes de honte en paraissant craindre le combat que les Syracusains leur présentaient. Ils forcèrent donc Nicias à donner la bataille. Mais battus par la ruse d'Ariston, pilote des Corinthiens (28), ils eurent, au rapport de Thucydide, leur gauche entièrement défaite, et leur perte fut très-considérable.

XXX. Nicias, vivement affecté et des malheurs qu'il avait éprouvés pendant qu'il était chargé seul du commandement, et de la faute que ses collègues venaient de lui faire commettre, tomba dans une profonde tristesse. Cependant Démosthène parut tout à coup au-dessus du port, à la vue des ennemis, dans un appareil aussi magnifique que formidable. Sa

flotte était composée de soixante-treize vaisseaux montés de cinq mille hommes d'infanterie, d'environ trois mille tant archers que frondeurs et gens de trait. L'éclat des armes, les couleurs brillantes des enseignes, le grand nombre des officiers et le son bruyant des trompettes, tout offrait aux ennemis le spectacle le plus pompeux et à la fois le plus effrayant. Les Syracusains furent de nouveau en proie aux plus vives alarmes : ils ne voyaient plus de terme à leurs maux, plus d'espoir d'un meilleur sort; ils allaient perdre le fruit de tous leurs travaux et périr sans ressource. Pour Nicias, la joie que lui avait causée un renfort si considérable ne fut pas de longue durée. Démosthène, dès sa première entrevue avec lui, proposa d'aller sur-le-champ attaquer les Syracusains, de tout risquer au plus tôt pour emporter Syracuse, et s'en retourner tout de suite à Athènes. Nicias, aussi surpris qu'effrayé de la précipitation et de l'audace de Démosthène, le conjurait de ne rien hasarder témérairement et en désespéré; il lui représentait que les délais seraient funestes aux ennemis, qui, n'ayant plus d'argent pour solder leurs troupes, seraient bientôt abandonnés de leurs alliés, et, forcés par la disette, ne tarderaient pas à proposer une nouvelle capitulation comme ils l'avaient fait auparavant.

Il avait en effet dans Syracuse des intelligences avec des habitans qui le pressaient de rester, qui lui assuraient que les Syracusains étaient las de la guerre et supportaient impatiemment l'autorité de Gylippe ; que, pour peu que la disette à laquelle ils étaient réduits vînt à augmenter, ils se rendraient bientôt à discrétion.

XXXI. Comme Nicias faisait ces représentations d'une manière enveloppée, sans vouloir s'expliquer trop clairement, elles parurent aux autres généraux l'effet de sa timidité naturelle. C'étaient toujours, disaient-ils, ses lenteurs ordinaires, ses délais continuels, ses précautions excessives par lesquelles, émoussant toute la vigueur de ses troupes au lieu de les mener sur-le-champ à l'ennemi, il les avait laissé tomber dans un tel refroidissement qu'elles étaient devenues un objet de mépris. Ils furent donc tous de l'avis de Démosthène; et Nicias lui-même se vit contraint de leur céder. Démosthène, prenant dès la nuit suivante tout ce qu'il avait de troupes de terre, va attaquer le fort d'Epipoles (29), et avant que d'être aperçu, il charge les ennemis, en tue une partie, et met en fuite ceux qui veulent se défendre. Il profite de cet avantage, et poussant plus loin, il donne dans le corps des Béotiens qui, s'étant mis les premiers en bataille, tombent les piques baissées sur les Athé-

niens, en jetant de grands cris, et en font un grand carnage. Le trouble et la frayeur se communiquent au reste de l'armée; une partie d'entre eux qui combattaient encore avec avantage se trouvent mêlés avec les fuyards, et ceux qui descendaient de l'Epipoles pour soutenir les premiers, sont blessés par ceux que la frayeur disperse; ils prennent les fuyards pour des gens qui les poursuivent, se renversent sur leurs propres troupes et les traitent en ennemis. La confusion qui naît de ce mélange, la frayeur où les jette la difficulté de se reconnaître et de se distinguer dans une nuit qui n'était ni tout-à-fait obscure, ni assez claire pour discerner les objets, la lune qui, déjà sur son coucher, ne donnait qu'une faible lumière, et tellement offusquée par le mouvement des armes et des soldats qu'on ne pouvait voir avec certitude ce qui se passait, et que la crainte des ennemis rendait même les amis suspects, tout livre les Athéniens aux plus cruelles perplexités, et les précipite dans les plus grands maux. Outre cela, ils avaient la lune au dos, en sorte que leur ombre, projetée devant eux, cachait aux Syracusains leur nombre et l'éclat de leurs armes, tandis que la réverbération de la clarté de la lune, qui donnait sur les boucliers des ennemis, semblait les multiplier, et rendait

leurs armes plus brillantes. Enfin, pressés de toutes parts, ils commencent à lâcher le pied; et bientôt mis en pleine déroute, ils tombent les uns sous le fer des Syracusains, les autres sous leurs propres armes; quelques-uns se précipitent le long des rochers, d'autres, en se sauvant, s'égarent dans les campagnes, où le lendemain matin ils sont enveloppés et massacrés par la cavalerie des ennemis. Il périt deux mille hommes dans le combat, et de ceux qui échappèrent au carnage, il n'y en eut qu'un bien petit nombre qui se sauvèrent avec leurs armes.

XXXII. Nicias, qui s'était attendu à cette défaite, reprochait à Démosthène sa témérité: celui-ci, après avoir cherché à justifier sa conduite, proposa de s'embarquer en toute diligence, parce qu'ils ne devaient plus attendre de nouvelle armée, et qu'il était impossible, avec celle qui leur restait, de vaincre les ennemis; que, quand même ils le pourraient, il faudrait toujours s'éloigner, et fuir un pays connu pour être toujours malsain et dangereux à une armée, et que la saison rendait mortel: l'automne venait de commencer, et tous les soldats étaient ou malades ou découragés. Nicias ne pouvait sans une peine extrême entendre parler de fuite et d'embarquement, non qu'il ne

craignît les Syracusains, mais il redoutait encore davantage les accusations et les calomnies des Athéniens. Il ne voyait pas de danger à rester dans le camp; mais y eût-il eu un péril réel, il aimait mieux encore, disait-il, mourir de la main des ennemis que de celle de ses concitoyens; bien différent en cela de Léon de Bysance, qui, long-temps après (*), disait aux Bysantins : « J'aime mieux mourir par vous « qu'avec vous. » Nicias ajoutait que s'il fallait transporter ailleurs le camp, on délibérerait à loisir sur le lieu où il conviendrait de le placer. Démosthène, qui n'avait pas été heureux dans son premier avis, n'osa résister aux remontrances de Nicias, et cessa de le presser. Les autres généraux, de leur côté, persuadés que Nicias ne s'opposait si fortement à la retraite que parce qu'il avait dans la ville des intelligences dont il était sûr, se rangèrent à son avis. Mais quand on sut que les Syracusains avaient reçu de nouveaux renforts, qu'on vit la maladie faire chaque jour de plus grands ravages parmi les Athéniens, alors Nicias changea de sentiment, et fit donner l'ordre aux soldats de se tenir prêts pour l'embarquement.

XXXIII. Tout était préparé, et les ennemis,

(*) Du temps d'Alexandre-le-Grand.

qui étaient loin de s'attendre à cette retraite, ne s'étaient encore aperçus de rien, lorsque tout à coup une éclipse de lune, qui survint au milieu de la nuit, jeta la plus grande frayeur dans l'esprit de Nicias et de ses collègues, qui, par ignorance ou par superstition, redoutaient ces sortes de phénomènes. Pour l'éclipse de soleil qui arrive à la fin du mois lunaire, le peuple même savait qu'elle est causée par l'interposition de la lune entre le soleil et la terre. Mais ils ne comprenaient pas quel était le corps qui, par son opposition, ôtait subitement à la lune, lorsqu'elle était dans son plein, toute sa lumière, et lui faisait prendre successivement tant de couleurs différentes. Ce phénomène leur paraissait étrange, et ils le regardaient comme un signe de grands malheurs dont les dieux menaçaient les hommes. Anaxagoras, qui le premier a consigné dans un de ses écrits, et d'une manière aussi lumineuse que hardie, sa doctrine sur les clartés et sur les ombres de la lune, n'était pas encore fort ancien; son ouvrage, peu connu et tenu même secret, n'était qu'entre les mains d'un petit nombre de personnes qui ne le communiquaient qu'avec précaution et à des gens bien sûrs. Le peuple n'aimait pas les physiciens, qu'il traitait de vains discoureurs sur les météores, et qu'il accusait

de réduire la divinité à des causes dépourvues de raison, à des facultés sans prescience, à des affections nécessaires privées de liberté. C'est d'après cette idée qu'on avait des physiciens que Protagoras fut banni d'Athènes : qu'Anaxagoras, jeté dans les fers, eut bien de la peine à être sauvé par Périclès[1]; que Socrate, qui ne s'occupait point de physique, se vit cependant condamné à mort en haine de la philosophie. Ce ne fut que long-temps après lui que la doctrine de Platon, ayant jeté ce vif éclat qu'elle tirait de la vie de ce grand homme et de la sagesse de ses opinions, qui soumettaient les causes naturelles à des principes divins et indépendans de toute autre cause, fit cesser les imputations calomnieuses dont on noircissait la philosophie, et ouvrit un libre cours à l'étude des mathématiques. Aussi Dion, son ami, ayant vu la lune s'éclipser au moment où il partait de Zacynthe pour aller en Sicile attaquer Denys, loin d'en être troublé, mit à la voile, et ayant abordé à Syracuse, il en chassa le tyran.

XXXIV. Par malheur pour Nicias, il n'avait plus un devin expérimenté, nommé Stibidas, qui l'accompagnait ordinairement, et qui lui ôtait beaucoup de sa superstition : il venait de mourir. Car ce phénomène, comme dit Philo-

chore, loin d'être d'un mauvais augure pour une armée qui se proposait de fuir, lui était au contraire très favorable; les actions inspirées par la crainte ont besoin des ténèbres, et la lumière en est le plus grand ennemi. D'ailleurs on n'observait le soleil et la lune que les trois jours qui suivaient leur éclipse, comme Autoclides le remarque dans ses Commentaires; et Nicias proposa d'attendre une révolution entière de la lune, comme s'il ne l'avait pas vue reparaître dans toute sa clarté, dès qu'elle eut traversé l'espace qu'occupait l'ombre de la terre. Abandonnant donc tout autre soin, il ne s'occupa que de sacrifices, jusqu'à ce que les ennemis vinrent avec leur armée de terre assaillir son camp et sa muraille, et environner le port de leurs vaisseaux. Les enfans eux-mêmes, se jetant au hasard dans des bateaux de pêcheurs et dans des barques, et s'approchant des Athéniens, les défiaient au combat, et les accablaient d'injures. Une de ces junes gens, nommé Héraclide, fils de parens distingués dans Syracuse, s'étant plus avancé que les autres, fut sur le point d'être pris par une galère athénienne qui s'était mise à sa poursuite; son oncle Pollychus, craignant pour lui, s'élance à son secours avec dix galères qu'il commandait; les autres capitaines, qui craignaient aussi pour

Pollychus, s'avancèrent pour le soutenir, et il s'engagea un violent combat, dans lequel les Syracusains remportèrent la victoire, et où périt Eurymédon avec un grand nombre d'Athéniens. Les troupes, voyant qu'il n'était plus possible de tenir dans ce poste, et que les Syracusains, après leur victoire, avaient fermé la sortie du port, pressèrent à grands cris leurs généraux de les ramener par terre.

XXXV. Mais Nicias ne voulut jamais y consentir; il trouvait trop de honte à abandonner aux ennemis un si grand nombre de vaisseaux de charge et près de deux cents galères. Il fit donc embarquer sa meilleure infanterie, ses plus braves gens de trait, et en remplit cent dix galères : il n'y avait plus de rameurs pour les autres. Il rangea en bataille sur le rivage le reste de ses troupes, et abandonna son camp et ses murailles, qui s'étendaient jusqu'au temple d'Hercule. Les Syracusains, qui depuis longtemps n'avaient pu offrir à ce dieu leur sacrifice accoutumé, y envoyèrent leurs prêtres et leurs généraux pour s'acquitter de ce devoir. Les troupes étaient déjà embarquées, lorsque les devins annoncèrent aux Syracusains que les victimes leur promettaient la victoire la plus glorieuse, pourvu qu'ils n'attaquassent pas les premiers, et qu'ils se bornassent à se défendre,

à l'exemple d'Hercule, qui n'avait tout dompté qu'en se défendant contre ceux qui le provoquaient. Ils s'avancèrent donc avec confiance ; la bataille fut des plus rudes et des plus sanglantes, et ne causa pas moins de trouble et d'agitation dans les deux armées qui en étaient simples spectatrices que dans celles qui combattaient : car les premières voyaient distinctement tout ce qui se passait ; et en peu de temps, il arriva des changemens aussi divers qu'inattendus. L'ordre de bataille adopté par les Athéniens leur nuisit autant que les ennemis mêmes; ils tinrent leur flotte serrée, et combattirent avec des galères pesantes contre des vaisseaux qui, se portant partout avec agilité, attaquaient les Athéniens de tous côtés, et les accablaient d'une grêle de pierres, qui, de quelque endroit qu'on les jette, portent toujours leurs coups, au lieu que nos ennemis ne lançaient contre eux que des traits et des flèches, dont l'agitation de la mer et le mouvement du vaisseau détournaient la direction, et les faisaient porter à faux. C'était Ariston de Corinthe qui avait donné ce conseil aux Syracusains ; il fut tué dans le combat, en faisant des prodiges de valeur, et lorsque la victoire s'était déjà déclarée pour son parti.

XXXVI. Une déroute si complète, et le carnage

qui en fut la suite, fermèrent aux Athéniens la retraite par mer; d'un autre côté, la difficulté qu'ils voyaient à se sauver par terre leur ôtait la force de repousser les ennemis qui venaient près d'eux pour s'emparer de leurs vaisseaux: ils ne demandèrent pas même à enlever leurs morts, parce qu'ils étaient bien plus touchés du sort de tant de malades et de blessés qu'ils étaient obligés d'abandonner, que de celui des morts qu'ils laissaient sans sépulture. La vue de ces malheureux qu'ils avaient toujours devant les yeux leur faisait sentir plus vivement leur propre situation, qui devait bientôt les conduire à la même fin, et par des maux encore plus affreux. Comme ils se disposaient à partir pendant la nuit. Gylippe, qui vit les Syracusains uniquement occupés de sacrifices et de banquets pour célébrer à la fois leur victoire et la fête d'Hercule, sentit bien que ni la persuasion, ni la force, ne pourraient les déterminer à poursuivre les ennemis dans leur retraite. Mais Hermocrate imagina une ruse pour arrêter Nicias; il lui envoya quelques uns de ses compagnons qui, feignant de venir de la part de ces mêmes personnes qui avaient eu jusqu'alors avec lui des intelligences secrètes, l'avertirent, comme de leur part, de ne pas décamper cette nuit-là, parce que les Syracusains

avaient placé partout des embuscades, et occupaient tous les passages. Nicias, trompé par cet artifice, resta dans son camp, et tomba réellement dans le piége que ces avis lui faisaient craindre. Dès le lendemain, au point du jour, les Syracusains se saisirent des passages les plus difficiles, postèrent des gardes aux gués des rivières, disposèrent des corps de cavalerie dans la plaine, et ne laissèrent pas un seul lieu où les Athéniens pussent passer sans être obligés de combattre. Nicias attendit tout ce jour-là, et la nuit suivante il se mit en marche; la disette où étaient ses soldats des choses les plus indispensables, la nécessité où ils se trouvaient d'abandonner leurs parens et leurs amis malades, leur arrachaient des cris de douleur et des gémissemens, comme s'ils eussent quitté, non une terre ennemie, mais leur propre patrie; et cependant leurs maux présens leur paraissaient légers au prix de ceux qu'ils attendaient.

XXXVII. Mais de tous les objets affligeans que le camp des Athéniens offrait de toutes parts, il n'en était pas de plus digne de pitié que Nicias lui-même, accablé par la maladie, indignement réduit à la privation des choses les plus nécessaires, quand sa maladie et sa faiblesse auraient exigé les plus grands ménagemens; il supportait cet état de souffrance avec

un courage dont les hommes les plus forts auraient à peine été capables. On voyait que ce n'était pas pour lui-même, ni par amour de la vie, qu'il soutenait de si grands maux, et que l'intérêt de ses troupes l'empêchait seul de perdre toute espérance. Dans la frayeur et la désolation générale de ses soldats, si quelquefois il lui échappait des larmes, il faisait assez connaître qu'il ne les donnait qu'au sentiment de l'humiliation et de la honte que lui attirait cette funeste expédition, dont il s'était promis tant de grandeur et tant de gloire. Non seulement la vue de son déplorable état, mais encore le souvenir des discours qu'il avait tenus, des représentations qu'il avait faites pour empêcher cette guerre, prouvaient assez à ses troupes qu'il n'avait pas mérité ses malheurs; elles désespéraient même du secours des dieux, lorsqu'elles voyaient un homme qui toujours avait témoigné le plus grand respect pour la divinité, et s'était montré si magnifique dans les honneurs qu'il lui rendait, réduit à la même infortune que les hommes les plus méchans et les plus méprisables de son armée. Cependant Nicias s'efforçait par le ton de sa voix, par la sérénité de son visage, par l'accueil obligeant qu'il faisait à tout le monde, de se montrer supérieur à tant de maux. Pendant huit jours de marche que les

ennemis ne cessèrent de charger ses soldats et de les couvrir de blessures, il ne se laissa pas entamer, jusqu'à ce que Démosthène, qui faisait l'arrière-garde, eût été pris et enveloppé avec toute son armée, dans un village appelé Polyzélium (*), où il s'était défendu avec beaucoup de courage. Ce général, se voyant sans ressource, se perça de son épée; mais il ne mourut pas du coup, et les ennemis étant survenus, l'environnèrent et se saisirent de lui.

XXXVIII. Nicias, informé de ce désastre par quelques cavaliers syracusains, détacha quelques-uns des siens, qui lui assurèrent que cette portion de son armée était au pouvoir des ennemis. Alors il fit proposer à Gylippe de traiter avec lui pour la libre sortie des Athéniens de la Sicile, et lui offrit des otages pour caution du remboursement de tous les frais que Syracuse avait faits, dans cette guerre. Les Syracusains rejetèrent avec fierté ses propositions, et s'emportant contre lui en paroles outrageantes, ils recommencèrent à le charger, n'ignorant pas qu'il était réduit à la dernière extrémité. Il ne laissa pas cependant de soutenir toute la nuit les attaques des ennemis; et le lendemain il s'a-

(*) Un peu au-delà du fleuve Cacydaris, en descendant de Syracuse au midi.

vança vers le fleuve Asinarus (29), toujours accablé par les ennemis d'une grêle de traits. Arrivés sur les bords du fleuve, les uns y furent précipités par les Syracusains, et les autres, dévorés par la soif, s'y étaient déjà jetés d'eux-mêmes. C'est là que se fit le plus grand et le plus horrible carnage : on les massacrait sans pitié pendant qu'ils se désaltéraient. Enfin Nicias s'étant jeté aux pieds du général Spartiate : « Gylippe, lui dit-il au milieu de la victoire, « ayez pitié, non pas de moi, à qui de si grands « malheurs ont acquis assez de réputation, mais « de ces infortunés Athéniens. Pensez en ce « moment que les revers de la guerre sont com-« muns à tous les hommes, et souvenez-vous « que les Athéniens ont toujours usé modéré-« ment de leurs vicioires sur les Lacédémo-« niens. » Les paroles de Nicias et le spectacle de ses malheurs touchèrent vivement Gylippe; il savait que les Spartiates avait eu à se louer de lui dans le dernier traité; il pensait d'ailleurs que rien ne lui serait plus glorieux que d'emmener captifs les généraux ennemis. Il relève donc Nicias, l'exhorte à prendre courage, et ordonne qu'on conserve la vie à tous les autres Athéniens; mais cet ordre étant venu trop tard, il en périt beaucoup plus qu'on n'en sauva, quoique les soldats en eussent épargné secrètement

un assez grand nombre. Les Syracusains, après avoir rassemblé tous ceux qui avaient été pris ouvertement, revêtirent des armes captives les plus grands et les plus beaux arbres qui fussent sur les bords du fleuve, se couronnèrent eux-mêmes de fleurs, et, après avoir magnifiquement paré leurs chevaux et coupé les crins à ceux de leurs ennemis, ils se mirent en marche vers Syracuse, tout glorieux d'avoir terminé la guerre la plus fameuse que les Grecs eussent soutenue les uns contre les autres, et de ne devoir qu'à des efforts prodigieux de force, de valeur et d'activité, la victoire la plus signalée.

XXXIX. Ils furent à peine entrés dans la ville, qu'on convoqua une assemblée générale des Syracusains et de leurs alliés, dans laquelle l'orateur Euryclès proposa le décret suivant : « Le « jour où Nicias a été fait prisonnier sera con« sacré à jamais par des sacrifices, et par la sus« pension de tout travail public : cette fête « sera appelée Asinaria, du nom du fleuve que « les Syracusains ont illustré par leur victoire « (c'était le 26 du mois carnéen que les Athé« niens appellent métagitnion (*) : les valets des « Athéniens et tous leurs alliés seront vendus à « l'encan : les Athéniens de condition libre, et

(*) Septembre.

« les Siciliens qui ont embrassé leur parti, se-
« ront jetés dans les carrières (30), excepté les
« généraux qu'on fera mourir tout de suite. »
Les Syracusains confirmèrent ce décret; et leur général Hermocrate ayant voulu représenter que la modération dans la victoire était plus glorieuse que la victoire même, il s'excita contre lui un soulèvement général. Gylippe ayant demandé les deux généraux Athéniens pour les mener à Lacédémone, les Syracusains, enivrés de leurs succès, dégoûtés d'ailleurs de Gylippe, dont, pendant la guerre, ils n'avaient supporté qu'avec peine la sévérité et la manière spartiate de commander, le traitèrent avec le dernier mépris et l'accablèrent d'injures. Ils lui reprochèrent aussi, selon l'historien Timée, son avarice et ses concussions, vices qui étaient en lui héréditaires : car son père Cléandrides avait été banni de Sparte parce qu'il fut convaincu de s'être laissé corrompre; et Gylippe lui-même ayant soustrait trente talens des mille (*) que Lysandre envoyait à Sparte, les cacha sous le toît de sa maison; ayant

(*) Les mille talens envoyés par Lysandre montaient à cinq millions de notre monnaie, et les trente derobes par Gylippe faisaient 150,000 livres.

été découvert, il s'enfuit honteusement, et se condamna lui-même à l'exil. J'ai raconté ce fait avec plus de détail dans la vie de Lysandre. Timée ne dit pas, comme Philistus et Thucydide, que Démosthène et Nicias aient été lapidés par les Syracusains. Il prétend au contraire que, pendant que le peuple était encore assemblé, Hermocrate envoya aux deux généraux un homme affidé que les gardes laissèrent entrer, pour les informer de ce qui se passait, et qu'aussitôt ils se donnèrent eux-mêmes la mort. Leurs corps, jetés à la porte de la prison, restèrent long-temps exposés à la vue de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle. J'ai entendu dire qu'encore aujourd'hui, dans un des temples de Syracuse, on montre un bouclier qu'on dit être celui de Nicias; il est couvert par dessus d'or et de pourpre tissus ensemble avec beaucoup d'art.

XL. La plupart des autres prisonniers moururent dans les carrières, ou de maladie, ou des suites de leur mauvaise nourriture: ils ne recevaient chacun par jour que deux cotyles d'orge et une cotyle d'eau (31). Plusieurs de ceux que les soldats avaient dérobés, ou qu'ils avaient fait passer pour des valets, furent vendus comme esclaves après avoir été marqués

au front d'un cheval. Le nombre de ceux qui, outre l'esclavage, subirent cette flétrissure, fut assez considérable ; mais leur modestie et leur bonne conduite leur furent très utiles : ou ils obtinrent bientôt leur liberté, ou ils restèrent auprès de leurs maîtres qui les traitèrent avec beaucoup d'humanité. Quelques-uns durent leur salut à Euripide : car de tous les Grecs qui habitent l'intérieur de la Grèce, il n'en est point qui aiment autant que les Siciliens les ouvrages de ce poète ; et quand les étrangers qui abordaient dans leur île leur en apportaient des fragmens, et leur en faisaient, pour ainsi dire, goûter quelques essais, ils les apprenaient par cœur et se les communiquaient les uns aux autres. Aussi dit-on que, dans cette occasion, plusieurs de ceux qui retournèrent dans leur patrie allèrent voir Euripide, et le remercièrent avec beaucoup d'affection : les uns parce qu'ils avaient été mis en liberté pour avoir appris à leurs maîtres ce qu'ils avaient retenu de ses pièces : les autres, parce qu'errant dans la campagne après le combat, ils recevaient de la nourriture de ceux à qui ils chantaient ses vers. Il ne faut pas s'en étonner, après ce qu'on raconte d'un vaisseau de la ville de Caunus (31), qui, poursuivi par des corsai-

res, s'était réfugié dans un port de Sicile; les habitans refusèrent d'abord de le recevoir et voulurent le chasser; mais ensuite ayant demandé aux passagers s'ils savaient des vers d'Euripide, sur leur réponse affirmative ils laissèrent entrer le vaisseau.

XLI. Les Athéniens, dit-on, ne voulurent pas croire d'abord la nouvelle de cette défaite, surtout à cause de celui qui la leur annonça. Un étranger qui venait d'aborder au Pirée étant entré par hasard dans la boutique d'un barbier, parla du désastre de la Sicile comme d'un événement dont il supposait les Athéniens instruits. Le barbier l'ayant entendu, se hâta, avant que l'étranger pût le raconter ailleurs, de monter à la ville; ayant rencontré les Archontes, il leur donna cette nouvelle, et l'eut bientôt répandue dans toute la place. Elle frappa d'étonnement tous les esprits, et les jeta dans la plus grande inquiétude. Les Archontes assemblent le peuple, et font venir le barbier: on lui demande de qui il tient cette nouvelle; mais ne pouvant en rien dire de certain, il est accusé de l'avoir forgée, et d'avoir voulu à dessein répandre la consternation dans la ville. On l'attacha à une roue, où il resta long-temps à la torture, jusqu'à ce qu'enfin il arriva des

nouvelles certaines qui apprirent tout le détail de cet événement funeste : tant les Athéniens eurent peine à croire que Nicias eût éprouvé les malheurs qu'il leur avait lui-même si souvent annoncés.

NOTES

SUR NICIAS.

---

(1) Timée, né à Tauroménium en Sicile, vivait sous le tyran Agathocle.

(2) Le char de Lydie était une raillerie devenue proverbe contre ceux qui, dans quelque combat que ce fût, se montraient fort inférieurs aux autres; on disait d'eux ils courent près du char de Lydie.

(3) C'était encore une espèce de proverbe par lequel on reprochait aux Siciliens leur orgueil, représenté par la bouffissure et l'épaisseur de leur esprit, dont la graisse était l'image.

(4) Le nom de Nicias est formé du mot grec qui signifie victoire.

(5) Ce Thucydide n'est pas l'historien de la guerre du Péloponnèse, dont le père se nommait Olore. Il a été fort question du général dans la vie de Périclès.

(6) C'était l'usage des anciens de consacrer à leurs dieux de petites chapelles ou de petits temples, qui quelquefois étaient d'argent.

(7) Les principales villes de la Grèce envoyaient tous les ans des chœurs de musique à l'île de Délos pour y chanter des hymnes en l'honneur d'Apollon; cette pompe sacrée s'appelait théorie; on prenait pour la conduire un des principaux citoyens, et c'était une distinction très honorable que d'être choisi pour remplir ce ministère; ceux qui en étaient chargés se nommaient théores.

(8) Cette île, dont le nom est écrit différemment par les auteurs anciens, située en face de Délos, n'en était séparée que par un canal de cinq cents pas de large.

(9) Diogène Laerce dit que ce Pasiphon d'Erétrie était l'auteur de plusieurs dialogues qu'il avait insérés parmi ceux d'Eschine, et d'un, entre autres, intitulé *Alcibiade*, qu'il avait publié sous le nom du philosophe Antisthène.

(10) Laurium était un dème ou bourg de l'Attique, près de la montagne du même nom, à la pointe sud-est de l'Attique, près du promontoire de Sunium.

(11) Téléclides, Athénien, poète comique, contemporain de Périclès, de Nicias et d'Aristophane.

(12) Eupolis, poète comique antérieur à Aristophane, avait composé trente-deux comédies dont il ne reste que des fragmens.. Il mourut en traversant l'Hellespont, victime, à ce qu'on croit, de la vengeance de quelqu'un de ceux qu'il avait attaqués dans ses pièces. Celle dont Plutarque cite ici un passage était faite contre cet Hyperbolus dont il a été question dans la Vie d'Alcibiade.

(13) Phrynichus était un poète comique qui florissait dans la 86e olympiade, du temps même de Nicias.

(14) Dionysius, surnommé Chalcus, ou d'Airain, parce qu'il avait le premier enseigné aux Athéniens à fabriquer de la monnaie de ce métal, était de Phères en Tessalie, et vivait vers la 82e olympiade. Thurium était l'ancienne Sybaris, qui fut détruite trois fois pour satisfaire à la colère de Junon ; elle fut rétablie par les Athéniens à l'époque dont parle Plutarque, sous le nom de Thurium, à une petite distance de l'emplacement où était Sybaris.

(15) Cythère, aujourd'hui Cérigo, est une île située vis-à-vis de la Laconie, au bas du promontoire de Ma-

lée, où les Lacédémoniens avaient une garnison, et envoyaient tous les ans un magistrat pour rendre la justice.

(16) Minoa, ville de la mer Egée, vis-à-vis de Mégare, et l'une des Cyclades. Nysée était un port de Mégare que Phocion joignit depuis à cette ville par deux longues murailles.

(17) On sait combien le soin de retirer les morts après les batailles, pour leur donner les honneurs de la sépulture, était recommandé aux généraux. Nous avons vu dans la Vie de Périclès que les Athéniens, sept ou huit ans après la mort de Nicias, firent mourir six de leurs généraux, pour n'avoir pas fait enterrer les soldats tués au combat des Arginuses.

(18) Tyrée était un fort entre la Laconie et Argos; il appartenait aux Lacédémoniens; mais ils l'avaient donné aux Eginetes, chassés de leur pays par les Athéniens.

(19) Sphacterie, petite île près des côtes de la Messénie, un peu au-dessus du promontoire de Coryphésium; elle couvrait le port de Pyles.

(20) Brasidas fut un des plus celebres généraux spartiates de ce temps-là.

(21) Le bourg de Périthoïde tirait son nom de Périthoüs, et avait été peuplé par les Thessaliens que les Athéniens y placèrent; il était situé près des montagnes qui touchent la Béotie.

(22) Le bourg de Chelargue est un dème de l'Attique, près du Céphise, qui coule à l'occident du Pirée, et va se jeter dans le golfe Saronique, vis-à-vis de Salamine.

(23) Méton est devenu célèbre par la réforme du calendrier des Athéniens, qu'il fit à la fin de la quatre-vingt-sixième olympiade: l'année attique, qui avait

commencé jusqu'alors au mois Gamélion (janvier), commença dès la première année de la quatre-vingt-septième olympiade au mois Hécatombéon (juillet) avec l'année olympique.

(24) Ce n'est pas le poète Sophocle, mort depuis long-temps à cette époque, mais un général de ce nom qui fut contemporain et collégue de Périclès dans le commandement de l'armée.

(25) Il y avait en Sicile trois villes de ce nom : la grande, qui était située entre le mont Etna et la rivière de Symèthe ; la petite, appelée aussi Galéotis ou Mégare, des Mégariens qui s'y étaient retirés de la Grèce ; enfin, la plus petite, entre Gela et le cap Pachyn, qui portait aussi le nom d'Hérée. Ce n'est d'aucune de ces villes qu'à pris son nom le miel si connu, mais du mont Hybla en Sicile.

(26) Catane, ville célèbre de Sicile, voisine du mont Etna, avait été fondée par les Naxiens. Hyccara ne se trouve pas dans les anciens géographes.

(27) Naxe ou Naxos, ville de Sicile sur la côte orientale près de Catane, nommée depuis Tauroménium. Il ne faut pas la confondre avec Naxos, une des îles Cyclades, à l'orient de Délos.

(28) Cet Ariston de Corinthe était un excellent pilote qui avait pris le parti des Syracusains. Syracuse était composée de cinq villes ou grands quartiers enfermés par un seul mur, dont l'une s'appelait l'Ile ou Ortygie, entre les deux ports, et réunie au reste de la ville par un pont ; la seconde, Acradine ; la troisième, Tyché ou la Fortune, à cause d'un ancien temple de la Fortune qui y était ; la quatrième Néapolis ou la nouvelle ville ; et la cinquième, enfin, était l'Epipoles, lieu fort escarpé, situé au nord par rapport au reste de la ville.

(29) Ce fleuve coulait un peu au-dessous de Polyzelium, en tirant vers le midi.

(30) Les carrières étaient une espèce de prison connue par la réponse du poète Philoxène à Denys le tyran : *qu'on me ramène aux carrières.*

(31) La cotyle attique était une mesure du poids de quinze onces.

(32) Caunus était une ville de la Pérée, canton de la Carie, vis-à-vis l'île de Rhodes; elle avait été soumise par les Rhodiens dès la plus haute antiquité.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DU TOME HUITIÈME.

